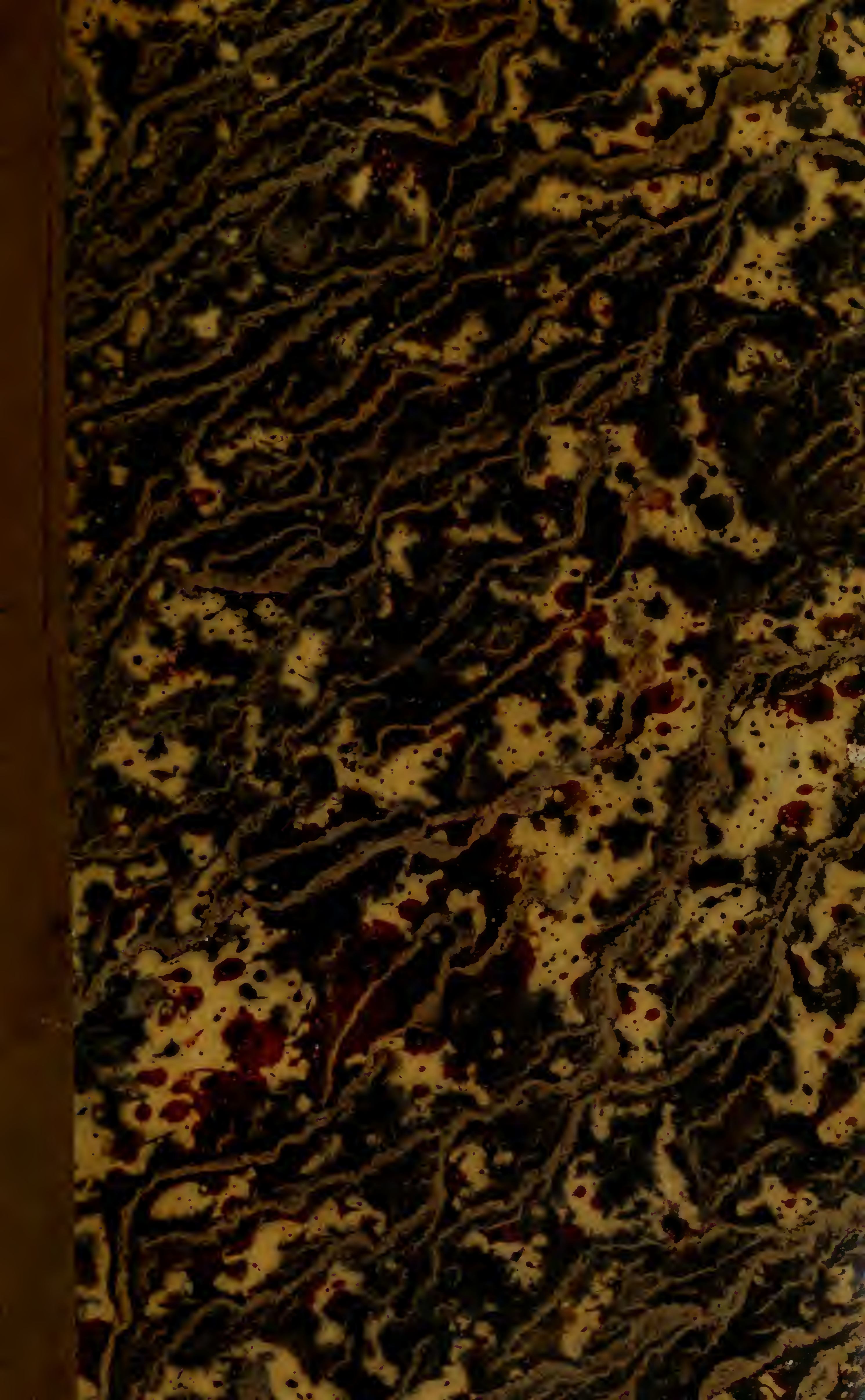
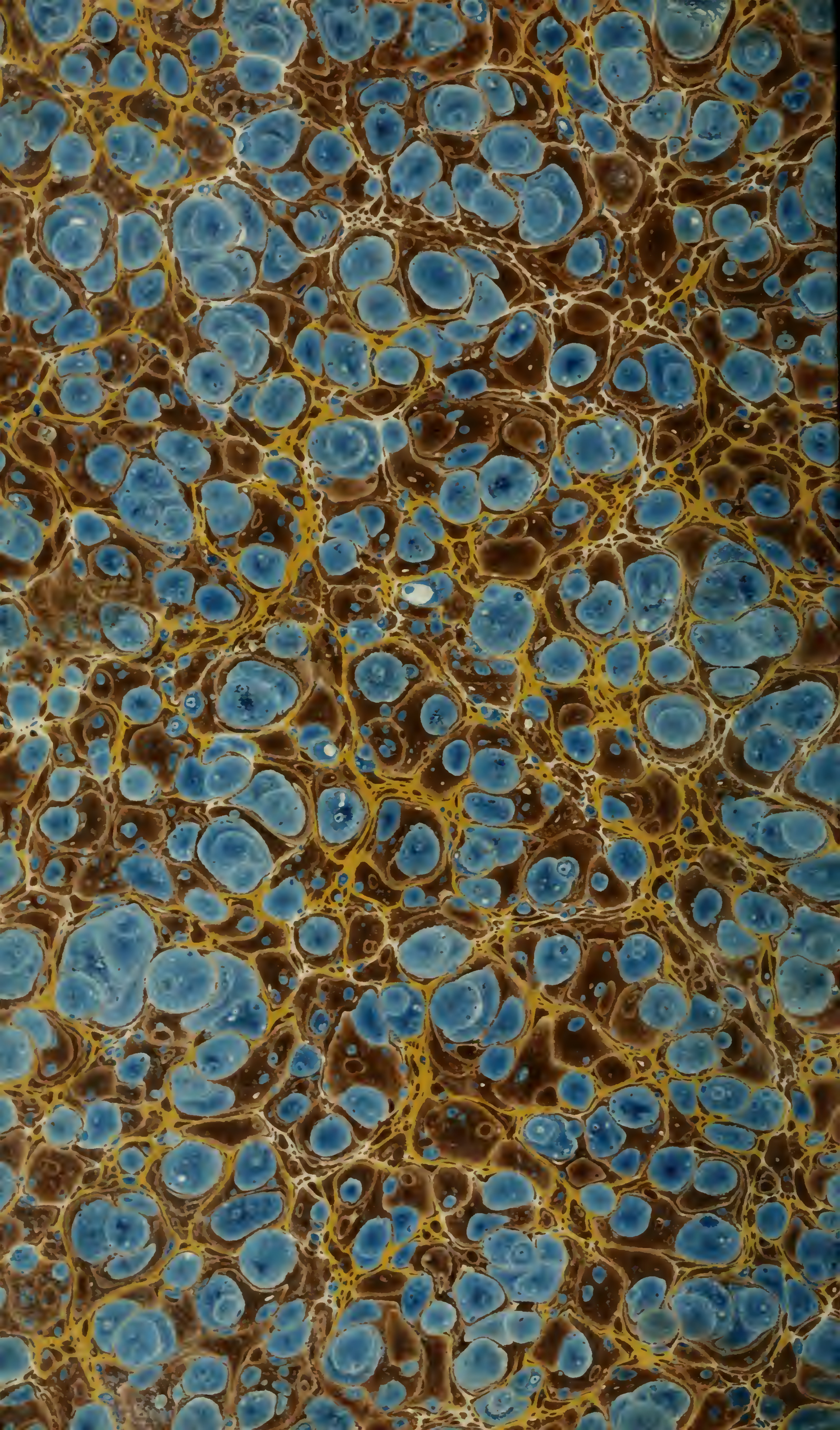
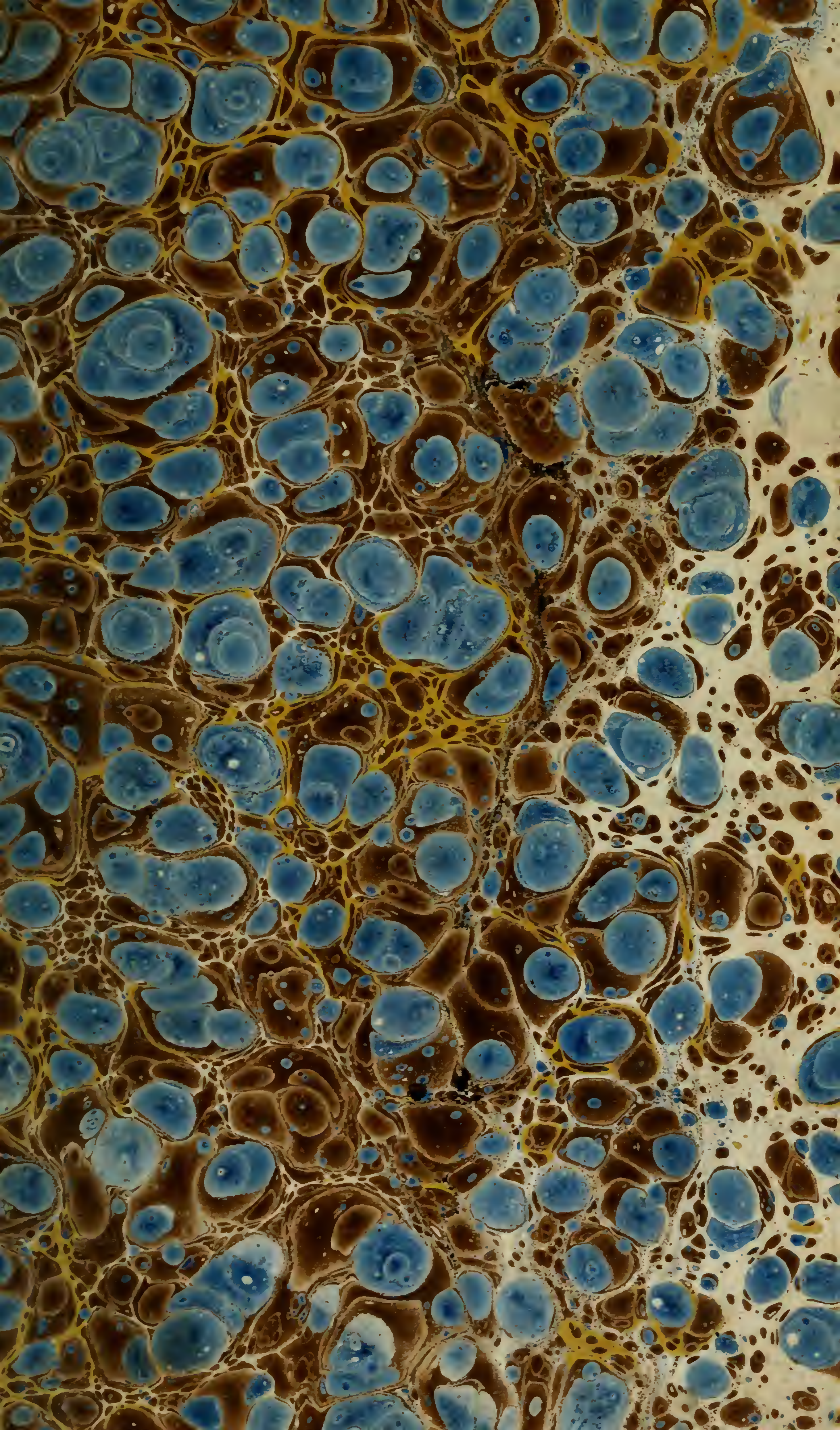






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique;* DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; GENET; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

Tome Vingt-Cinquième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1829.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

JUILLET 1829.

REVUE

BRITANNIQUE.

DANTE ALIGHIERI ET SON ÉPOQUE (1).

La critique littéraire, considérée en elle-même et comme faisant partie de l'art des rhéteurs, nous paraît, à tout prendre, une science vaine et frivole. Les uns l'ont employée comme un instrument de domination pédantesque, et l'ont fait servir à l'établissement de règles factices; les autres, plus érudits, se sont contentés de rapprocher des textes et d'accumuler des citations. Chaque auteur célèbre n'a plus comparu devant la postérité qu'environné d'une multitude de commentateurs, qui ont obscurci sa gloire en prétendant l'expliquer; d'annotateurs qui ont embrouillé les textes au lieu de les éclaircir; de traducteurs enthousiastes et maladroits qui ont défiguré leur idole.

(1) Note du Tr. Voyez dans notre 23e numéro le bel article sur Machiavel et son siècle, dont celui qu'on va lire peut être considéré comme le pendant. Ce dernier est de Foscolo, auteur des *Lettres de Jacob Ortès*, que les persécutions de l'Autriche avaient forcé de se réfugier en Angleterre, où il est mort il y a peu de tems. Il y a composé beaucoup d'articles pour les grandes *Revues*. C'est de lui qu'est l'article sur le gouvernement de Venise, inséré dans notre 26e numéro.

Dante, né dans un siècle barbare et doué d'un génie gigantesque, a dû souffrir plus que tout autre des suites de ce fanatisme savant. De tous les poèmes épiques, la *Divine Comédie* est celui où le plus de faits inconnus et oubliés se trouvent rappelés vaguement, ou plutôt indiqués en passant. Tout ce que son siècle savait, Dante l'a mis dans son ouvrage. On pourrait, en quelque sorte, le considérer comme l'encyclopédie du quatorzième siècle. C'est le résumé des mœurs, des idées, des passions, des souvenirs du moyen-âge. Physique, métaphysique, scolastique; inventions nouvelles; explications alors à la mode des phénomènes naturels; mention des hommes célèbres de son tems et des siècles antérieurs; il n'a rien passé sous silence. On le voit même devancer ses contemporains; indiquer avec justesse l'égalité de l'angle d'incidence avec l'angle de réflexion; prophétiser quelques-unes des grandes découvertes qui devaient hâter la civilisation de l'Europe; signaler dans un vers l'attraction universelle,

Il punto
Al qual d'ogni parte si tirano in pesi :

nommer le soleil « premier ministre de la nature, qui pénètre le monde de la vertu céleste et dont la lumière fait la mesure du tems (1); » pressentir la véritable nature de la voie lactée (2) ; et même deviner les quatre étoiles du pôle antarctique qu'Améric Vespuce devait

(1) Lo ministro maggior della natura
Che del valor del cielo il mondo imprenta
E col suo lume il tempo ne misura.

(2) Come distinta da minori i maggi
Lumi biancheggia tra i poli del mondo
Galassia si, che fa dubitar ben saggi.

apercevoir le premier (1). A ces singulières prophéties mêlées de beaucoup d'erreurs, joignez une immense quantité d'anecdotes contemporaines que le devoir du critique est d'éclaircir. Cette tâche immense, rendue plus difficile encore par le vieux langage du poète, par l'obscurité de sa diction concise, par le grand nombre d'anecdotes obscures, auxquelles se rapportent les noms dont cette grande composition est semée, a ouvert à ses commentateurs une vaste carrière, dans laquelle ils se sont précipités avec joie. Leurs travaux sur la *grande comédie* du poète florentin composeraient une vaste et inutile bibliothèque.

Les uns ont cherché dans les vieux fabliaux, les autres dans les mystères, essais informes de l'art dramatique moderne, les sources premières où ce grand homme a puisé l'idée et le plan de sa triple vision. Denina prétend qu'il a emprunté cette donnée à un mauvais drame, joué en 1304, à Florence, sur le pont de l'Arno. Ce pont de bois s'étant rompu à la fin de la représentation, tous les acteurs de la pièce (intitulée les *Ames Damnées*) périrent dans le fleuve; dénouement tragique que Mathieu Villani a consigné dans ses annales. Malheureusement pour les auteurs de l'hypothèse, Dante avait terminé, deux années auparavant, les sept premiers chants de son *Enfer;* et lorsque, condamné à l'exil, il vit sa maison pillée par les Guelfes, ses ennemis politiques, sa femme parvint à sauver le manuscrit précieux qui allait être la proie des flammes. Dès l'année 1295, Dante, qui écrivait alors sa *Vita Nuova,* y consignait l'esquisse de son poème, qui semble avoir été la pensée de toute sa vie. Il est donc probable que, loin d'avoir imité le drame

(1) . . . . E vidi quattro stelle
Non viste mai, fuor ch'alla prima gente.

joué à Florence, Dante, en communiquant à ses amis le commencement d'un ouvrage médité depuis sa jeunesse, leur aura donné la première idée de la représentation théâtrale, jouée sur le pont de l'Arno, deux années après son départ.

Toutes les visions infernales auxquelles le moyen-âge a donné naissance ont été citées tour à tour comme modèles de la *Divine Comédie*. On a voulu que le poète ait cherché ses inspirations dans le *Roman de Guerino*; dans la *Légende de Saint-Patrick*; dans le conte du *Trouvère qui descend aux enfers*; dans le *Rêve d'Enfer*, dans la *Route d'Enfer*, récits dévots et merveilleux qui appartiennent aux douzième et treizième siècles. Une *Vision d'Albéric*, moine du mont Cassin (1), a surtout attiré l'attention des savans. Cet Albéric n'avait que neuf ans quand il fut enlevé par une colombe, qui lui fit voir l'enfer, le paradis et le purgatoire. Comment une ânalogie si frappante aurait-elle échappé à ces yeux de lynx, dont la perspicacité découvre tant de rapports chimériques, transforme les conjectures en réalités et ne sait nous faire grâce d'aucune hypothèse ?

Mais la vision d'Albéric n'est pas un fait isolé, dont on puisse tirer aucune induction particulière. Depuis l'établissement du christianisme, les visions abondèrent; saint Cyprien, sainte Perpétue, eurent les leurs. Le génie mystique et idéal de la croyance nouvelle favorisait ce genre de compositions : toutes les archives de couvens et de monastères sont remplies de ces fictions sacrées, de ces révélations extatiques, dont le but est ordinairement de sanctionner quelque point de doctrine, spécialement

(1) *Osservazioni intorno alla questione sopra la originalità del Dante*; di F. Cancellieri. Roma, 1814.

professé par les membres de chaque corporation. Saint Grégoire Thaumaturge écrivit, sous la dictée de saint Jean l'Évangéliste, la vision où il développe longuement ses dogmes particuliers : plusieurs siècles après, c'était encore par des visions que la célèbre Mme Guyon défendait son église; et l'on trouve dans les ouvrages de Bossuet une autre vision de religieuse (1), en contradiction manifeste avec le quiétisme soutenu par l'adversaire de l'aigle de Meaux.

La vision d'Albéric est évidemment destinée à établir le dogme du purgatoire, à persuader aux fidèles que les aumônes faites à l'église abrégeront le tems de leurs peines, et à jeter ainsi les bases de l'importante doctrine des indulgences. Notre moine n'aperçoit l'enfer qu'en passant; il entrevoit le paradis; c'est dans le purgatoire qu'il s'arrête. En Espagne, en Angleterre, on s'occupait à la même époque de fabriquer d'autres visions tendant au même but; et Mathieu Pâris nous a conservé celle d'un prêtre anglais (2) où, comme dans la *Comédie* de Dante, se trouve une échelle de punitions divines correspondant à une autre échelle de crimes humains.

Une dernière supposition admise par Ginguené comme une vérité presque incontestable, c'est que le *Tesoretto*, poème de Brunetto Latini, précepteur du Dante, a fourni à ce dernier le plan et la contexture de son ouvrage. En effet, Brunetto s'égare dans une forêt et Dante se perd dans un bois. Le premier rencontre Ovide qui

(1) NOTE DU TR. Cette religieuse se nommait *Cornuau*. Elle écrivait avec élégance et quelquefois avec éloquence. Bossuet correspondait avec elle : et le ton mystique de ses lettres est de nature à surprendre ceux qui connaissent les détails de sa querelle avec Fénélon. Voy. l'édition de don Déforis, t. XIV.

(2) *Hist. Ang.* an 1196.

lui sert de guide : c'est Virgile qui se charge de conduire le second. Déjà Federico Ubaldini, qui publia le *Tesoretto,* en 1642, affirme « que Dante a imité Latini. » Fontanini et Cancellieri ont répété cette assertion. Pour nous, qui avons eu le courage de lire le vieux poëme en question, nous ne pouvons y voir qu'une triste et froide série de leçons morales, mal rimées et enchâssées dans une allégorie sans but et sans charme. Imagination, sensibilité, invention, énergie, art de versifier, tout y manque; c'est un essai barbare et monacal, vraie poésie de carrefour, poésie à la brosse, comme le dit très-bien l'académie della Crusca (1); les obscurités, les barbarismes et les trivialités y abondent. De quelle utilité ce long sermon en petits vers a-t-il pu être à notre poëte ?

M. Hallam, dans son excellente histoire du moyen-âge, reproduit encore l'erreur de Ginguené et la confirme par les paroles suivantes : « On est étonné de la ressemblance du plan de Latini et de celui de Dante. » Il faut que M. Hallam n'ait jamais entrevu le *Tesoretto,* qui ne se rapproche du triple poëme de Dante que sous un seul rapport; les deux ouvrages, comme la plupart des produits de l'imagination au moyen-âge, affectent la forme d'une vision. D'ailleurs l'idée première, la conception, les détails, tout diffère. Voilà les erreurs grossières auxquelles on se trouve exposé lorsque l'on parle étourdiment des littératures étrangères, et surtout d'une littérature aussi complexe, aussi variée, aussi vaste, que la littérature italienne. La diversité des goûts et des localités; les nombreux et bizarres systèmes adoptés par des académies opposées; les rivalités, les intérêts politiques, les croyances religieuses, la superstition, la crainte,

(1) Poesia a foggia di frottola.

la vanité, ont jeté sur l'histoire littéraire d'Italie un grand voile obscur qu'il est bien difficile de soulever. Cette ancienne terre de la grandeur et de la gloire est devenue le pays du préjugé. La valeur des expressions employées par chaque critique, dépend du lieu de sa naissance, de son état, de ses mœurs, de ses amitiés, du gouvernement sous lequel il vécut. Le défaut de liberté politique a jeté dans les habitudes publiques une masse incroyable d'ignorance, de partialité et de bassesse. La stricte justice, l'appréciation sévère et naïve des hommes et des choses ont totalement disparu : on a fait des satires et des panégyriques, mais jamais on ne s'est élevé jusqu'à cette impartiale hauteur de raison, dont l'Allemagne et surtout l'Angleterre ont fourni des exemples si remarquables. D'ailleurs, en Italie, le nombre des gens qui lisent est extrêmement borné ; ce sont ou les amis, ou les rivaux, ou les protégés de l'auteur. Comment, par exemple, le jésuite Tiraboschi, défenseur né des papes et du Vatican, aurait-il rendu justice à Dante leur ennemi ? Son devoir était de le décrier, et il n'a pas manqué de citer le détestable *Tesoretto* de Latini, comme le modèle de la *Divine Comédie :* M. Ginguené, qui copie presque toujours Tiraboschi en épurant son style, a répété cette fausseté, qui s'est accréditée et que M. Hallam nous a transmise.

Pendant le moyen-âge, comme nous l'avons prouvé, rien de plus commun que les visions : une habitude établie, résultant des mœurs et des idées chrétiennes, une sorte de lieu commun poétique et dévot, une espèce de mythologie populaire qui consacrait les fantasmagories infernales et célestes, les offraient à la crédule admiration du vulgaire. Dante a-t-il consulté les visions monacales qui pullulaient autour de lui ? A-t-il pensé à les imiter ?

Je ne le crois pas. Soumis, comme tous les hommes de génie, à l'influence de son siècle, il s'est emparé de la pensée la plus universelle, la plus accréditée, la plus commune. Il s'en est servi, comme Homère a fait usage du polythéisme hellénique. Le chef-d'œuvre du génie, la plus haute preuve de sa puissance, consistent à saisir ainsi l'ame même et la pensée intime d'une époque, pour les idéaliser, les agrandir et les transmettre sous une forme impérissable, à l'étonnement des âges suivans. Créer n'appartient pas à la faiblesse humaine; c'est assez pour le génie de vaincre le tems, de perpétuer des souvenirs fugitifs, de représenter à jamais son siècle, et de prêter une réalité immortelle à ces idées variables, que la marche des événemens et les révolutions du monde moral ne cessent d'entraîner et de métamorphoser dans leur cours.

Que le poète italien ait appelé le diable *le grand ver* (1), et que cette singulière expression se retrouve dans Albéric; que Dante se fasse enlever par un aigle, et Albéric par une colombe : ce ne sont pas là des preuves concluantes, des indices manifestes, que l'auteur de la *Divine Comédie* ait consulté, imité, copié le moine du mont Cassin. Dans le vieux langage italien, *ver* et *serpent* sont synonymes; et il n'est pas étonnant que le poète et le moine aient choisi, pour visiter le purgatoire, la même route et le même guide, dont Ezechiel (2) et Habbakuk (3) se sont servis. Une question plus importante se présente. Il s'agit d'examiner si Albéric et Dante ont employé les mêmes moyens pour atteindre le même

(1) Il gran verme. *Inferno*, c. 31.

(2) C. 8, v. 3.

(3) Daniel, c. 2.

but ; si le poète, en empruntant cette mythologie alors en crédit, n'a voulu que composer à son tour un récit merveilleux, terrible et dévot. Ici se révèle la sublime originalité de Dante. Ne voyez plus en lui un conteur de miracles, mais le réformateur, le vengeur de son siècle, le fléau des crimes, le messager de colère et de pardon. Ce grand théâtre où se pressent l'enfer, le ciel et le purgatoire, cet ouvrage sacré « auquel ont coopéré le ciel et la terre (1) ; » c'est une forte leçon pour les hommes. Là se révèlent tous les maux et tous les vices de l'Italie. Là toutes ses plaies invétérées se trouvent à nu. C'est la voix de Dieu même qui vient avertir la puissance, menacer les trônes, annoncer l'inévitable foudre de sa vengeance. Pontifes, votre grandeur chancelle, si vous trahissez vos devoirs sacrés ; et la malédiction des siècles vous attend ! Hommes politiques, votre nom transmis et livré à une ignominie séculaire, rappellera éternellement vos lâchetés et vos trahisons ! Italiens, qui ouvrez vos portes aux bataillons étrangers, la servitude en ce monde et la douleur dans l'autre, tel est votre partage ! Qui que vous soyez, si vous préférez à l'exercice de l'équité les jouissances temporelles, si la vertu vous est moins chère que le plaisir, tremblez à ce grand spectacle ! Tel est le vrai caractère de cette œuvre admirable ; drame, sermon, satire, épopée, hymne tout à la fois : tel fut le but que voulut atteindre cet homme extraordinaire, créateur de la poésie et de l'idiome italiens.

Pour accomplir ce dessein sublime, Dante se servit des seules ressources que lui offrit son époque. Il ne parla

(1) Il poema sacro
Al qual ha posto mano e cielo e terra.
Paradis. c. 25.

pas à ses contemporains le langage inutile de cette philosophie morale qu'ils n'eussent pas écoutée ou qu'ils n'eussent pas comprise. Il employa, pour les frapper, leurs propres armes, et ne mit en œuvre que les matériaux qui lui étaient fournis par les idées et les mœurs contemporaines. Il leur montra le ciel avec toutes ses joies, l'enfer avec toutes ses terreurs. La théologie, science transcendante, qui occupait au moyen-âge la place assignée aujourd'hui aux sciences exactes, fut sa muse et son guide : l'intérêt de son drame fut l'éternité... et l'éternité vengeresse !

Jetons un coup d'œil sur la situation de l'Europe à cette époque : le tableau de sa politique et de ses mœurs, du dixième au quatorzième siècle, est le seul commentaire qui puisse répandre de la clarté sur l'œuvre du Dante et nous initier aux secrets de ce grand poète.

Au milieu de leur profonde ignorance et de leur misère, les hommes n'avaient alors qu'une consolation; la foi religieuse. Esclaves attachés à la glèbe, les serfs osaient à peine lever la tête : les seigneurs féodaux ne reconnaissaient qu'un véritable suzerain, Dieu ; et la terreur inspirée par les foudres célestes était le seul contrepoids de leur tyrannie. La force régnait dans sa nudité hideuse ; la puissance était le droit. Des ombres de monarques s'asseyaient sur des trônes périlleux et incertains ; et, pressés de tous côtés par la foule de leurs grands vassaux, ils obéissaient au lieu de commander. Mais cette organisation sociale, qui n'était après tout qu'une aristocratie armée, reconnaissait une autre souveraineté, celle de la religion. Le clergé, dépositaire de la loi canonique, sentit bientôt qu'il était le maître, et que ces rois, ces vassaux, ces chevaliers, ces bourgeois, ces esclaves, tremblans au nom de Christ et de sa mère céleste, ne

composaient qu'un seul peuple chrétien, dont les ministres du Très-Haut pouvaient à leur gré diriger les mouvemens. De là naquit l'omnipotence des papes. On aurait tort de la signaler comme funeste. Les pontifes commencèrent par seconder les progrès de la civilisation. Un violent désir de liberté, d'équité, d'indépendance, couvait dans les villes d'Italie; ce fut le clergé qui aida leurs efforts et satisfit leurs besoins. Les deux siècles qui s'écoulèrent depuis le pontificat de Grégoire VII jusqu'à l'époque où Dante vécut, furent témoins de cette grande révolution, résultat des mesures gigantesques de ce pape, l'un des hommes les plus remarquables qui aient paru dans l'histoire moderne.

Une arme, un mot, une chimère; voilà tout le secret de la puissance de Grégoire. Ce vieillard, pour changer le monde, n'a prononcé qu'une parole : *J'excommunie !* C'est ce talisman qui a forcé les princes à céder au pape les domaines attribués à la subsistance du clergé et à son entretien. Bientôt la milice romaine se trouva répartie sur tous les points de la chrétienté. Toutes les propriétés des moines, propriétés aussi étendues que bien cultivées, relevèrent du souverain pontife. Les prêtres, en quelque lieu qu'ils fussent, devinrent sujets du pape; l'opulence de l'Europe entière alla remplir les coffres du Vatican : et Grégoire, monarque universel, eut, pour ainsi dire, un pied dans tous les royaumes chrétiens.

Après avoir ainsi enlevé à tous les rois une portion de leur héritage, Grégoire voulut affermir sa puissance sur ses propres troupes. En empêchant les prêtres de se marier, il fit du clergé une armée sainte, isolée de la terre, étrangère aux affections et aux sentimens humains; ne vivant que pour elle-même et pour son propre pouvoir. On résista : le clergé italien surtout eut de la peine à se

plier à cette loi de chasteté nouvelle ; on sait comment il l'a éludée depuis ce tems. Mais une fois l'obstacle vaincu, la conquête opérée par cette unique institution fut immense, inappréciable, et d'une fécondité dont il est difficile de calculer les résultats. Le clergé, la papauté, l'Italie même, devinrent tout-à-coup le point central de l'Europe chrétienne. Rome fut désormais la patrie commune du sacerdoce ; cette vaste confraternité ecclésiastique, recevant directement du Vatican son pouvoir, son éclat, sa fortune, n'appartint plus à aucun roi, à aucun pays. Rome fit la loi au monde.

Le dernier projet de Grégoire, projet qui devait mettre le sceau à cette immense entreprise et qu'il ne put accomplir de son vivant, fut celui des croisades. Deux de ses lettres prouvent (1) qu'il en avait déjà mûri le plan et disposé les préparatifs, lorsque la mort l'enleva. Ce fut par ce moyen, dont ses successeurs ne manquèrent pas de se prévaloir, que les rois devinrent de simples généraux, obéissant à la cour de Rome ; que pendant un demi-siècle les ordres du Vatican dirigèrent la marche des armées ; et que l'Occident, s'ébranlant comme un seul homme, à la voix du pontife, se précipita sur l'Orient.

Ainsi s'éleva l'Italie jusqu'à un degré de puissance morale et politique, aussi subit que merveilleux. Déjà l'anathême de Grégoire, lancé contre le roi des Romains, avait dégagé l'Italie de ces liens de vasselage qui l'enchaînaient à l'empire. Bientôt sa population augmente avec sa richesse et son crédit. Là où se trouvaient éparses quelques cabanes, habitées par des sauvages, on bâtit des palais, résidences de magistrats indépendans. Des républiques naissent comme par magie. Le laboureur,

(1) Voyez le recueil de Labbe.

affranchi par les indulgences attachées aux croisades, cultive sa propre terre et en recueille les fruits. On ne tremble plus sous le glaive des seigneurs, qui se battent en Asie pour conquérir le tombeau du Sauveur. La prépondérance féodale est affaiblie. Les navires nécessaires aux expéditions saintes sont construits dans les chantiers des villes italiennes. Toutes les classes de citoyens sentent le danger auquel cette attaque les expose : tout s'anime et s'exalte; la navigation ouvre un débouché aux produits des manufactures, accroît l'industrie, la richesse et la masse des connaissances européennes. L'Italie remplit tous les ports de ses vaisseaux, tous les magasins de ses marchandises. Les draps de Florence et les armes fabriquées à Milan suffisent aux besoins de tous les peuples et à l'équipement de toutes les armées d'Europe. Les trésors, dont le commerce enrichit l'Italie, se divisent à l'infini, se répandent jusque dans les derniers rangs de la société et augmentent le nombre des citoyens utiles, intéressés à son bien-être. L'inégalité des fortunes devient moins sensible : et la prépondérance des nobles est contrebalancée par l'influence des grands capitalistes. Époque glorieuse, où l'on voit les Pisans conquérir les îles Baléares, et découvrir les Canaries; Gènes s'entourer, en moins de deux mois, d'une ceinture de murailles et de fortifications; les Milanais, chassés de leur ville réduite en cendres, passer deux années sans asile, au milieu des champs, puis reprendre les armes, tailler en pièces les troupes de Frédéric Barberousse, et le forcer à reconnaître leur indépendance.

Il est vrai que, pendant cette époque éclatante, la plupart des républiques italiennes étaient en proie à la guerre civile; mais l'ennemi commun venait-il à se présenter? ces armes, si souvent employées contre des con-

citoyens et des frères, se tournaient contre l'usurpateur. Un long combat s'éleva entre les papes, défenseurs de l'indépendance italienne, et les empereurs germains. Le pape et le clergé se trouvèrent à la tête d'une espèce de croisade en faveur de la liberté ; l'Italie reconnaissante s'attacha de plus en plus à ses pontifes. Mais, comme il arrive presque toujours, des alliés si utiles devinrent formidables. Le Vatican voulut usurper cette même indépendance qu'il avait protégée : il lança de nouveau l'anathème pour assurer son pouvoir. Enfin ses foudres s'usèrent ; employées tour à tour contre des amis et des ennemis, les excommunications perdirent leur force. Les papes, étonnés de leur déchéance, se virent forcés d'avoir recours aux armes étrangères. Le Saint-Siége et la cour de France formèrent une alliance étroite : les chevaliers français inondèrent l'Italie ; et usurpant au nom du souverain pontife l'autorité suprême, promettant la liberté, commandant la concorde, ils apportèrent, avec ces paroles flatteuses et ces brillans mensonges, l'esclavage, la trahison et la discorde. Le parti populaire et démocratique, redoutant la domination de l'empire, s'attachait à la France et servait les intérêts du Saint-Siége. Les classes supérieures préféraient au contraire la suzeraineté du roi des Romains. Les uns, sous le nom de *Guelfes*, favorisaient une démocratie soumise au Vatican et protégée par le roi de France ; les autres, sous le nom de *Ghibellins*, voulaient que le gouvernement fût confié aux citoyens les plus riches et assujetti au vasselage impérial : question compliquée que la plupart des historiens ont mal comprise.

Par son caractère personnel et par ses liaisons, Dante était ghibellin. Il craignait moins la suzeraineté lointaine de l'empire que le joug théocratique de Rome et

les extorsions de la France. Il avait de l'éloignement pour la démocratie. Cette ame fière et hautaine se révoltait à la fois contre le gouvernement populaire, contre les prétentions de Rome et contre l'ambition des rois de France. Quand Boniface VIII voulut ouvrir à un prince du sang français les portes de Florence, Dante refusa de l'admettre : ce fut la cause de son exil. Fidèle à ses dogmes politiques, il essaya ensuite de prouver, dans son traité *De Monarchia,* que l'ascendant des papes et leur obstination à s'immiscer dans les affaires temporelles de l'Italie avaient causé jusqu'alors toutes les calamités de son pays. Puis, lorsque la translation du Saint-Siége dans le comté d'Avignon et la nomination successive de plusieurs papes français eurent assuré l'avantage au parti guelfe, le poète exilé écrivit aux cardinaux (1) une longue lettre où il les conjurait, au nom de l'indépendance nationale, de se prémunir contre les séductions de l'influence française, et de n'élire dorénavant que des pontifes italiens. C'est au milieu de ces mouvemens politiques, l'ame ulcérée par les souffrances de l'exil, obsédé par de tristes présages et voyant son parti abattu, que Dante écrivit son poëme. Avant l'époque de son bannissement et lorsqu'il remplissait une magistrature à Florence, on le vit, équitable et sévère pour les deux factions qui déchiraient sa patrie, infliger le même châtiment aux chefs ghibellins et guelfes. Mais quand ses concitoyens l'eurent frappé d'exil et de nullité politique, lorsqu'il fut obligé de traîner de ville en ville une vie pauvre et fière, un nom flétri par une sentence injuste, et en butte à la haine des vainqueurs, tout son courroux s'éveilla; et les fautes, les crimes qui l'entouraient, con-

(1) V. Villani, l. IX, c. 4.

signés dans son poème, allèrent retentir dans la postérité.

Cette satire politique eût manqué son but et n'eût fait aucune impression sur les esprits, si les idées religieuses ne s'y fussent mêlées. Le clergé, malgré ses vices et son ambition n'avait pas encore réussi à détruire cette puissance énorme dont la religion s'arma au moyen-âge. La plus crédule superstition régnait encore. On attendait la fin du monde. Des sectes nouvelles naissaient de toutes parts : à la ferveur de la dévotion se joignaient toutes les folies de l'ignorance. Il faut lire, pour se faire une idée de l'état moral de l'Europe, le récit suivant, que nous traduisons mot pour mot de l'historien Léonard Arétin, témoin de ce bizarre événement qui eut lieu en l'an 1400, et dont plusieurs chroniqueurs italiens font mention.

« Au milieu des alarmes et des troubles de la guerre civile (dit cet annaliste exact, dont la sagacité égale les lumières), on vit quelque chose d'extraordinaire. Tous les habitans de chaque cité s'habillèrent en blanc, se réunirent par troupes et s'acheminèrent à travers le pays, récitant des psaumes, chantant des cantiques, ne vivant que de pain et d'eau. Ils invoquaient la clémence du Très-Haut, et lui demandaient d'oublier les crimes des hommes et d'accorder la paix à l'Italie. Bientôt tous les Italiens, sans distinction, revêtirent cette livrée de la sainteté et de l'innocence. Toute guerre cessa; plus d'inimitiés, plus de querelles. Les villes ennemies qui, peu de semaines auparavant, se faisaient une guerre à mort, posèrent les armes. On ne cite pas une seule offense, une seule trahison commise pendant cette trêve, qui dura deux mois entiers : on ne pensait qu'à honorer Dieu et à pardonner. L'origine de cet événement n'est

pas bien connue. On dit que les premiers pélerins blancs descendirent des Alpes dans la Lombardie, et que, dans leur marche, entraînant toute la population qui suivait leur exemple, ils pénétrèrent jusqu'à Venise. Les habitans de Lucques furent les premiers qui adoptèrent le vêtement blanc et se rendirent à Florence; leur présence y excita une ferveur de dévotion si ardente, que ceux qui les avaient d'abord raillés et blâmés, ne tardèrent pas à prendre le même costume et à se joindre aux processions, comme si une subite inspiration les eût saisis. Le peuple florentin se divisa en quatre troupes, qui suivirent différentes directions, furent partout accueillies comme les Lucquois l'avaient été à Florence, et parcoururent l'Italie. Cependant cette grande dévotion s'apaisa et l'on courut de nouveau aux armes (1). »

Telle était alors la puissance de la religion. Si elle créait des prodiges, elle enfantait aussi des monstres. Des sectes manichéennes, prétendant à la pureté et à la sainteté, se livraient, s'il faut en croire les chroniqueurs du tems, à tout ce que la débauche a de plus infâme. Saint Dominique fondait l'inquisition et portait le fer et le feu partout où il croyait voir l'impiété. Les milices errantes de saint François et de saint Dominique prêtaient aux papes le secours de la ruse, de l'hypocrisie et de l'espionnage. Démocratiquement constitués, ces moines ne ressemblaient nullement aux Bernardins, aux Bénédictins, qui avaient vécu comme de saints patriarches, de sévères ascètes ou des seigneurs féodaux. Ils s'introduisaient dans les familles, se montraient dans tous les lieux à la fois, couvraient le pays entier, se faisaient vénérer, haïr et craindre, et donnaient au peuple

(1) *Hist. Flor.* l. XII, c. 1.

effrayé le spectacle de leur humilité orgueilleuse, de leurs haillons, de leurs austérités et des bûchers élevés par leurs mains.

Ces frères mendians (*i fratri*), que l'on ne doit pas confondre avec les moines (*monaci*), furent institués pour soutenir le pouvoir de Rome, dont la prévoyante politique entrevoyait les germes de sa décadence. De semblables vues, une politique analogue, présidèrent, deux cent cinquante ans plus tard, à l'institution des *Jésuites*; véritables frères mendians du seizième et du dix-septième siècle. Comme leurs prédécesseurs, ils firent profession d'humilité, de pauvreté, de chasteté, d'abnégation totale : mais l'époque plus avancée où ils vécurent leur inspira le désir d'appliquer au succès de leurs desseins les sciences et les arts, que les capucins et les franciscains avaient dédaignés. En changeant de tactique, c'était un résultat semblable qu'ils voulaient obtenir. Les mêmes clameurs qui les assaillirent, s'étaient élevées deux cents ans auparavant contre les sectateurs de saint Dominique et de saint François. Ouvrez les annales de l'Anglais Mathieu Pâris; vous croirez que ce sont les jésuites modernes qu'il désigne d'avance, lorsqu'il parle des *frères mendians*. « Le peuple les nomme, dit-il, hypocrites, fourbes, traîtres, flatteurs des rois, conseillers intéressés des princes et des grands, successeurs de l'antechrist, faux apôtres, ennemis de la vraie religion, prévaricateurs, thésauriseurs, violateurs du secret de la confession, usurpateurs de provinces, ambitieux qui cachent leurs vices sous le voile de la piété (1). »

Alors, malgré le cri public qui attaquait cette armée errante et mendiante, malgré ses fautes et ses crimes,

(1) An. 1256. p. 939. Ed. 1640.

ses membres jouissaient d'un pouvoir immense. Les dominicains multiplièrent les auto-da-fés à tel point que Benoît XI, quoique dominicain lui-même, fut obligé de réprimer, au moyen d'un bref comminatoire, leur zèle et leur empressement à brûler les hérétiques (1). Un franciscain, Frà Giovanni de Vicence, changeait les institutions de la Lombardie. On voyait tous les mois quelques astrologues ou sorciers périr dans les flammes. Au milieu de ces abus de la superstition, l'athéisme osait se montrer sans voile. Pierre d'Ascoli niait l'existence des êtres immatériels; Guido Cavalcanti publiait ses méditations contre l'existence de Dieu. C'était un chaos étrange de fanatisme, d'impiété, d'audace, de crédulité, de barbarie, de licence, de demi-lumières, d'incertitudes, de scepticisme et de dogmatisme : tourbillon confus et orageux dont le point central était toujours cette pensée religieuse, si cruellement profanée, objet d'un culte si aveugle et si ardent.

Que l'on rassemble dans son esprit tous ces élémens dont se composait l'état politique, religieux et moral de l'Europe et surtout de l'Italie : on verra naître, pour ainsi dire, de leur fusion spontanée, le chef-d'œuvre qui a immortalisé Dante. La source du pathétique qu'il emploie avec tant de succès, est la religion : c'est par elle, c'est au moyen des terreurs et des espérances pieuses qu'il a remué les passions, touché les cœurs, effrayé les imaginations, exercé la fonction sublime de vengeur et de rémunérateur, de distributeur des peines et des récompenses. Pour inculquer avec plus de force cette leçon solennelle, il a placé l'action de son drame dans cette semaine du jubilé où deux cent mille étrangers par jour

(1) 11 mars 1304.

se pressaient aux portes de Rome (1), et où l'Europe affluait dans la capitale de la chrétienté pour y obtenir les indulgences promises. Puis, ouvrant aux regards étonnés de ses contemporains une immense et triple scène, il y a jeté l'histoire entière de son époque; littérature, science, coutumes, théologie, astronomie; personnages connus; criminels et héros; hommes célèbres par leurs vertus ou leurs fautes; enfin tout ce que l'on savait, tout ce que l'on supposait, tout ce qui excitait l'intérêt, la crainte, la haine ou l'amour. Aucune des passions humaines n'est oubliée par lui : toutes les religions, tous les âges, tous les sexes, tous les peuples, sont les acteurs de son drame. Il ne les présente jamais par masses; il individualise toujours. Gigantesque par l'ensemble de la conception, il surprend le lecteur par la précision des détails. Toutes les idées, toutes les actions, toutes les émotions, sont caractérisées par ce grand homme avec une admirable profondeur : il les classe, les divise, les place tour à tour au milieu des gloires célestes, des tortures infernales et des espérances du purgatoire. Chacun de ses personnages est pour lui un objet d'études. Il répète leur langage, observe leurs traits, reproduit leur physionomie, leur parle, leur répond, les plaint, les blâme ou les maudit : et, par un prodige que lui seul a pu produire, toutes ces allusions, si minutieuses et si nombreuses, qui jettent une lumière si forte sur les caractères qu'il observe, sont aussi rapides que vives. Il lui suffit d'un mot pour achever son analyse, d'un trait pour peindre un homme, d'une couleur pour rappeler un fait. Ses traits les plus sublimes passent comme l'éclair.

(1) Muratori, *Annal.* an. 1300.

Cette énergique concentration de sa pensée l'élève au-dessus de presque tous les écrivains connus. Shakspeare et Tacite, l'un avec une abondance plus poétique et une variété plus brillante, l'autre avec une éloquence plus travaillée et plus oratoire, se rapprochent seuls de cette puissance d'intelligence qui caractérise le Florentin. Mais chez ce dernier il y a plus de passion que dans Shakspeare, plus de grandeur que chez Tacite; et sous le rapport de la simplicité naïve, il me semble surpasser l'un et l'autre.

Veut-il dépeindre ce Jordello, qui, après de longs et inutiles efforts pour assurer l'indépendance de l'Italie, après une vie active, remplie d'inutiles sacrifices, mourut navré de désespoir? Il place ce citoyen dévoué dans le purgatoire, où il le montre isolé des autres ombres, taciturne, sombre, immobile. Toutes les ames, curieuses de savoir des nouvelles de leur patrie, s'attachent aux pas de Dante. Jordello seul reste à sa place :

« Il ne dit pas un mot; mais il nous laisse aller, fixant sur nous de longs regards, semblable au lion qui veille et repose (1). »

Le poète trouve ainsi moyen de faire connaître, en quelques paroles, un grand caractère, non par son activité et le déploiement de sa force, mais par son inaction et son silence. Souvent il lui arrive de resserrer en trois vers ou même en un seul, toute la vie d'un prince, d'un guerrier, d'un pape. Quand il est question de saint Célestin, qui refusa le pontificat et céda aux suggestions de son successeur Urbain VIII, il ne le nomme pas; il se

(1) Esso non ne diceva alcuna cosa,
Ma lasciava andar, sempre guardando
A guisa di leon quando si posa.
Purgat. c. 6, 64.

contente de désigner « l'homme qui, par lâcheté, accomplit *la grande abjuration* (1). » S'il rencontre dans le purgatoire cette infortunée Madonna Pia, que son mari jaloux fit périr d'une mort lente, en la condamnant à rester exposée aux miasmes contagieux qui s'exhalaient des Maremmes, au lieu de lui prêter de longs discours, il la fait parler en ces termes : « Quand tu reverras le monde où j'ai vécu, rappelle-toi mon souvenir. Je me nommais Pia. Sienne me donna la vie ; les Maremmes me l'ont ôtée. Il le sait bien, celui qui orna mon doigt de l'anneau et y fit briller le diamant des noces (2). »

Il faut lire dans l'original cet admirable passage, dont la mélodie tendre et mélancolique augmente l'effet. D'abord Madonna Pia veut qu'on se souvienne d'elle ; rien de plus touchant que le désir qu'elle exprime de vivre encore dans la mémoire de ses amis. La timidité de sa demande ; la manière dont elle se fait connaître, sans s'excuser ni blâmer l'auteur de sa mort ; le souvenir de son mari qu'elle n'indique qu'en faisant allusion aux premiers gages de sa foi et non à sa barbarie ; ces douces idées de bonheur et de joie domestiques, qui se trouvent rappelées dans le dernier vers, forment l'ensemble le plus pathétique, dans son laconisme et sa simplicité.

Peut-être le talent spécial du poète, le trait caractéristique du génie, ne consistent-ils que dans cet art mystérieux, dans cette puissance qui concentre en un seul

(1) Colui
Che fece per viltade il gran rifiuto.
Infern. c. 3, 60.

(2) Ricorditi di me : che son la Pia.
Sienna mi fe. Disfecemmi Maremma ;
Salsi colui che inanellata pria
Disposando m'avea con la sua gemma.
Purgat. c. 5. ult.

foyer beaucoup de sentimens, d'idées, d'images et de souvenirs. Le génie ne procède point par analyse, mais par synthèse. Chez les grands poètes il n'est pas un seul vers remarquable, qui ne soit le résultat d'une longue série de pensées, d'émotions, d'inspirations, de méditations; leur fusion s'opère presque toujours à l'insu de l'auteur lui-même. Chez lui les impressions ont plus de force, les mouvemens de l'esprit sont plus rapides et plus nombreux; toutes les évolutions de l'intelligence, si je puis ainsi parler, sont plus puissantes et plus faciles. Il combine plus aisément le sentiment avec la réflexion et la réflexion avec les faits. Il est né avec les mêmes facultés que les autres hommes; il ne diffère d'eux que par l'activité, l'ardeur et le mouvement dont ces facultés sont douées.

Si le poète et l'homme éloquent doivent leur force à cette concentration que j'ai essayé d'expliquer et dont le Dante m'a offert de si curieux exemples, le critique suit une route absolument différente. L'un compose, l'autre décompose. Ce que le premier a créé par inspiration, le second s'occupe à le défaire, pour ainsi dire, pièce à pièce. Lorsque, dans les tems de civilisation très-avancée, les facultés du critique et du poète viennent à se combiner dans les mêmes esprits, une nouvelle poésie naît alors, moins franche, moins naïve, plus brillante, mêlée de métaphysique et de connaissance du monde; c'est la poésie des Pope, des Horace et des Voltaire : les intelligences médiocres la préfèrent et les imaginations élevées la dédaignent. De tous les poètes primitifs, qui ont chanté, pour ainsi dire, par instinct et pour obéir au mouvement de leur ame, Homère et Dante sont les premiers et les plus grands. La société qui les entourait s'est reflétée dans leurs poèmes; et les peuples comme les rois,

le présent comme l'avenir, y ont trouvé de grands enseignemens.

Je ne développerai pas longuement les analogies et les différences qui se trouvent entre le rhapsode grec et le chantre ghibellin. Comme le premier représente la beauté hellénique dans sa pureté originelle, le second s'offre à nous, symbole terrible du génie du moyen-âge. On lui a reproché (1) une certaine austérité dure et cruelle, un esprit altier et inflexible qui, dit-on, se fait sentir jusque dans ses vers, enfin une aspérité que M. Schlegel nomme *ghibelline*. Nous regardons cette critique comme injuste et dictée par le désir qu'avait l'écrivain allemand, de venger les pontifes romains, attaqués par Dante. Indigent, exilé, Dante avait droit de se plaindre : en face des calamités de sa patrie, il avait droit d'en maudire les auteurs; mais l'ame la plus forte et la plus sensible se révèle à chaque instant dans son ouvrage. Il l'a semé de comparaisons délicieuses, tirées de la vie champêtre ou qui s'y rapportent; et sous le voile allégorique qu'il a tissu, la sincérité de son amour pour Béatrix, compagne de sa première enfance, objet de la passion de sa vie entière, nous apparaît constamment pour modérer son courroux et adoucir le sentiment de ses regrets. Il est vrai que le souvenir des injures qu'il a reçues le poursuit dans les régions mêmes de la lumière éternelle, qu'il dit avec tout son siècle

Qu'un bel honneur s'acquiert, lorsqu'on sait se venger (2),

qu'au milieu des anges et des saints, le nom de Florence

(1) F. Schlegel. *Histoire de la Littérature*, chap. IX.

(2) Che bel onor s'acquista in far vendetta.

Canzoni.

Par une singularité digne de remarque, ce vers ne se trouve pas dans

lui cause une émotion triste, pénible et sombre; mais dans combien de passages se manifestent l'ardeur, la délicatesse, la bonté de ce cœur si grand et si passionné! Lisez son ouvrage en prose, intitulé *Il Convito*; il y parle de sa patrie avec la tendresse la plus profonde. Il nomme l'injustice de ses concitoyens *une erreur*, et non un crime; il prie Dieu « que ses ossemens puissent reposer un jour dans cette patrie si chère. Ah! si le maître de l'univers avait voulu que l'on n'eût commis envers moi aucune erreur, et qu'un châtiment injuste ne m'eût pas été infligé! si je n'avais pas souffert la pauvreté et l'exil! Si les habitans de cette belle et célèbre fille de Rome, Florence, ne m'eussent pas rejeté loin du doux sein de la patrie qui m'a nourri et élevé jusqu'à mon âge mûr! Et puissé-je encore (tout mon cœur le désire!) y reposer mon ame fatiguée, et y finir les jours que le ciel me réserve (1)! » Cette traduction ne donne qu'une faible et imparfaite idée de l'éloquence de l'apostrophe, et de ce caractère d'onction, de sensibilité, de pathétique, que l'on reconnaîtra avec admiration dans l'original italien.

Cependant nous sommes loin de vouloir transformer Dante en un poète sentimental. Il portait, comme nous avons essayé de le prouver dans le cours de cet article,

l'*Enfer* de Dante, mais dans une des *Canzoni* les plus tendres que ce poète ait écrites.

(1) « Ahi! piaciuto fosse al dispensatore dell' universo che la cagione della mia scusa non mai fosse stata! Che ne altri contro me avria fallato, ne io sofferto avrei pena ingiustamente; pena, dico, d'esilio e di povertà, poichè fu piacere dei cittadini della bellissima e famosissima figlia di Roma, Fiorenza, di gittarmi fuori del suo dolce seno, nel quale nato e nudrito fui fino al colmo della mia vita; e nel quale, con buona pace di quella, desidero con tutto il cuore di riposere l'animo stanco, e terminare il tempo che mi e dato. »

la profonde et ineffaçable empreinte de son époque. Dans ces siècles où la force était portée jusqu'à l'excès, l'originalité jusqu'à la bizarrerie la plus étrange; tout était grandiose, crimes et passions, vices et vertus. La vengeance était un devoir et une loi; laisser une offense impunie, c'était perdre sa dignité d'homme. Quand notre poète parcourt l'enfer, une ombre menaçante fixe sur lui des regards farouches; Virgile, qui le voit s'arrêter, l'engage à continuer sa route. « Si vous saviez pourquoi je reste immobile, dit le Florentin, vous me pardonneriez : dans l'abîme, j'ai cru reconnaître un de mes parens. — En effet, reprend Virgile, une ombre vous désigne du doigt avec un air de menace. — Oh! mon maître, celui-là fut tué par un ennemi; et sa mort n'a été vengée par aucun de ceux qui partagent son affront : voilà pourquoi il me dédaigne (1)! »

Cet homme extraordinaire, aux ouvrages duquel tant de critiques ont consacré leurs veilles, n'a pas encore trouvé d'historien digne de lui. Personne encore n'a su pénétrer d'une manière assez intime dans l'esprit du moyen-âge, pour éclairer complétement à nos yeux un phénomène aussi grand que bizarre. Non-seulement, pour accomplir ce dessein, il faudrait, comme je l'ai tenté, esquisser à grands traits l'histoire morale de l'époque, mais nous montrer Florence, avec ses coutumes, ses mœurs, ses passions, ses idées républicaines et chrétiennes : tâche difficile et intéressante que je me contenterai d'indiquer à ces esprits peu communs qui savent porter dans l'étude des chefs-d'œuvre de l'intelligence une observation philosophique et consciencieuse.

Mais quelles lectures, quels travaux, quelle connais-

(1) *Inferno*, c. 29.

sance approfondie de la langue italienne n'exigerait pas cette entreprise! C'est avec Dante que commence, c'est de lui seul que date la civilisation de la péninsule italique. Sans être versé dans l'étude de l'idiome provençal, sans avoir suivi avec soin le progrès des lumières renaissantes, de Naples à Florence et de Florence à Rome, on ne parviendra pas à remplir cette tâche que j'ai indiquée. Il faudra tirer de la poudre des bibliothèques tout ce qui peut jeter de la clarté sur les treizième et quatorzième siècles, déchiffrer des manuscrits, étudier les mœurs et les coutumes de l'Italie, sous le pontificat de Boniface et de ses prédécesseurs. Surtout il faudra échapper à l'erreur commise par tous les biographes, qui confondent l'époque de Dante avec celle de Boccace et Pétrarque : rien ne se ressemble moins. Ces deux derniers écrivains commencent une nouvelle ère littéraire : Dante constitue à lui seul tout une littérature. Dante a vu périr les républiques italiennes; et froissé de leur chute, il a consacré dans ses vers le souvenir de son indignation et de sa douleur. Boccace et Pétrarque, au contraire, ont vécu dans une époque nouvelle, sous un gouvernement nouveau, résultat de la révolution dont le poète de la *Divine Comédie* avait été le témoin et la victime.

Parmi les documens remarquables et inconnus, que l'auteur d'une bonne vie de Dante ne devra point négliger, nous citerons la lettre suivante, que nous avons découverte dans la bibliothèque Laurentine (1) et que nous transcrivons avec exactitude : nous avons soin de conserver l'orthographe et jusqu'à la ponctuation du manuscrit. Vers l'an 1316, les amis du poète obtinrent du gouvernement florentin son rappel et sa réintégration,

(1) *Pluteum* 29. *Codix* 8, p. 123.

sous condition qu'il ferait amende honorable dans l'église cathédrale de Florence, et demanderait pardon à la république, après avoir payé une certaine somme d'argent. Voici ce qu'il répondit à un de ses parens, ecclésiastique :

« Votre lettre, que j'ai reçue avec le respect et l'affection qui vous sont dus, m'apprend combien vous avez à cœur mon retour dans ma patrie : je vous suis d'autant plus reconnaissant qu'il est plus rare qu'un exilé trouve des amis. Après y avoir mûrement réfléchi, je vais vous répondre : peut-être ma résolution ne sera-t-elle pas conforme aux désirs de certains esprits pusillanimes; je m'en remets affectueusement au jugement que portera votre prudence. Votre neveu et le mien m'ont mandé ce que plusieurs autres amis m'avaient déjà fait savoir : c'est-à-dire que « d'après une ordonnance rendue récemment à Florence concernant les bannis, je puis rentrer dans ma patrie, sous condition de payer une certaine amende et de me soumettre à l'humiliation de demander mon pardon et de le recevoir : » en quoi, mon père, je remarque deux choses risibles et impertinentes; impertinentes, dis-je, mon père, non pour vous qui, dans vos lettres, dictées par la discrétion et la sagesse, n'avez fait mention de rien de tel, mais pour ceux qui m'ont adressé ces propositions. Est-ce par cette glorieuse voie que Dante Alighieri, après quinze années d'exil, doit rentrer dans sa patrie? Est-ce ainsi que l'on récompense cette conscience pure, que tout le monde connaît; est-ce là ce qu'ont mérité les sueurs et les fatigues de ses études? Loin de moi, loin d'un homme que la philosophie console et anime, cette bassesse intéressée, cette abjection de l'ame, qui s'offre pieds et poings liés à la honte et à l'infamie! Loin de moi, qui toute ma vie ai prêché la justice, la pensée d'acheter à prix d'argent mon pardon, et de payer mes persécuteurs comme s'ils étaient mes bienfaiteurs! Non, mon père, ce n'est pas par ce chemin que je reverrai ma patrie! Trouvez-moi, ou que d'autres sachent m'indiquer une route ho-

norable, un moyen qui ne porte pas atteinte à la gloire de Dante, je me hâterai, je revolerai dans vos bras; mais si, pour rentrer à Florence, il n'est pas de route pareille, jamais je ne rentrerai à Florence. Eh quoi! ne jouirai-je pas dans tous les pays de la vue des astres du ciel? Ne pourrai-je pas, dans tous les lieux de la terre, contempler avec délices l'image de l'éternelle vérité? Et faut-il que je commence par m'avilir, par me rendre infâme aux yeux de mes concitoyens, aux yeux de ma patrie? Au surplus, le pain ne me manquera pas (1)! »

Qui croirait que ce sublime élan de l'ame de Dante, ce témoignage de l'indomptable force qui caractérisait le vieillard ghibellin, ce morceau si éloquent et qui jette plus de jour sur le caractère du poème que vingt volumes de notes, ait été dédaigné par les critiques?

(*Edinburgh Review.*)

(1) Voici le texte de cette lettre de Dante; on sera sans doute bien aise de connaître sa latinité familière :

In licteris vestris et reverentia debita et affectione receptis, quam repatriatio mea cure sit vobis ex animo. (1). Grata mente ac diligenti animadversione concepi, etenim tanto districtius me obligastis, quanto rarius exules invenire amicos contingit. Ad illam vero significata respondeo: et si non eatenus qualiter forsan pusillanimitas appeteret aliquorum, ut sub examine vestri consilii ante judicium, affectuose deposco. Ecce igitur quod per licteras vestri meique nepotis, necnon quamplurium amicorum significatum est mihi. Per ordinamentum nuper factum Florentie super absolutione bannitorum. Quod si solvere vellem certam pecunie quantitatem, vellemque pati notam oblationis et absolvi possem et redire at (2) presens. In quo quidem duo ridenda et male perconciliata sunt. Pater, dico male perconciliata per illos qui tali (3) expresserunt: nam vestre lictere discretius et consultius clausulate nicil de talibus con-

(1) Il y a dans le manuscrit une faute de ponctuation. On doit lire : *Quam repatriatio mea curæ sit vobis, ex animo, gratâ mente ac,* etc., etc.

(2) *Ad.*

(3) *Talia.*

tinebant. Est-ne illa revocatio gloriosa qua D. All. (1) revocatur in patriam per trilustrium fere perpessus exilium? Hecne meruit conscientia manifesta quibuslibet? Hec sudor et labor continuatus in studiis? absit a viro philosophie domestico temeraria terreni cordis humilitas, ut more cujusdam cioli et aliorum infamiam quasi vinctus ipse se patiatur efferri. Absit a viro predicante Justitiam, ut perpessus injuriam inferentibus. (2) Velud bene-merentibus, pecuniam suam solvat. Non est hec via redeundi ad patriam, pater mi, sed si alia per vos, aut deinde per alios invenietur, que fame D. (3) que onori non deroget, illam non lentis passibus acceptabo. Quod si per nullam talem Florentia introitur, nunquam Florentiam introibo. Quidni nonne solis astrorumque specula ubique conspiciam? Nonne dulcissimas veritates potero speculari ubique sub celo, ni prius inglorium, imo ignominiosum populo Florentineque civitati me reddam? quippe panis non deficiet.

(1) *Dantes Aligherius.*

(2) Faute de ponctuation. Il faut supprimer le point.

(3) *Dantis.*



FABRIQUES DE VICES ET DE CRIMES

A L'USAGE DES GOUVERNEMENS.

Lisez vos journaux le matin ; assistez au sermon à midi ; écoutez, le soir, la conversation animée qui fixe l'attention de votre famille : le texte le plus commun, le sujet universel de tous les discours, ce qui soutient l'existence de la presse quotidienne, et éveille le plus vivement l'attention générale, c'est le *crime*. Vous le retrouvez partout. On le crie dans les rues, on le jette sur la scène, on le chante en ballades, on le débite en estampes, on l'anathématise du haut de la chaire. Pas de semaine où la découverte de quelque nouvelle atrocité, la condamnation de quelque coupable, ne viennent attrister l'ame et justifier les déclamations du misanthrope. Les détails de cette perpétuelle tragédie, mêlée de comiques incidens, forment la seule lecture d'une grande partie de nos concitoyens. Les cours de justice, toujours ouvertes, toujours occupées, semblent nous donner, par la publicité de leurs débats, une constante leçon de vol, de meurtre, de folie, d'extravagance et de barbarie : plus la civilisation avance, plus le crime multiplie ses exploits. A mesure que Londres s'agrandit, que de nouveaux palais s'élèvent dans son sein, des vices nouveaux viennent s'y loger. Une gigantesque corruption en occupe toutes les avenues ; les instrumens de la loi ne suffisent plus à l'exécution de leur devoir ; les colonnes des

journaux s'élargissent pour contenir une faible partie de ces annales de la perversité. Si la postérité nous juge d'après ces feuilles quotidiennes, où se trouvent consignés tant d'horribles méfaits, elle croira que le *crime* eut des autels en Angleterre, et que cette civilisation, si vantée, ne fut qu'un gouffre d'infamies basses et sanglantes.

D'où vient ce déluge de vices? N'avons-nous pas des prédicateurs pour nous sermonner, des législateurs pour nous punir, des sociétés pour la répression des crimes, des asiles de bienfaisance, des surveillans du jour et de la nuit, des espions et des aldermen, des juges et des avocats, des moralistes et des dramaturges? N'avons-nous pas la prison, le pilori, le carcan, le moulin (1), le gibet et ces vastes plaines de l'Australie, toutes prêtes à absorber le rebut de notre population criminelle? Pendant l'année dernière, n'a-t-on pas quadruplé le nombre des églises, doublé celui des réverbères, ajouté de nouveaux statuts à notre vieux code? Nos watchmen ont-ils cessé de faire retentir les rues de leur cri monotone? Nos ministres de la loi sacrée ont-ils abandonné leur office? Non. Tout se perfectionne; les inventions utiles abondent; les livres nouveaux pullulent. Bentham (2) et Cobbett (3) écrivent; Wordsworth (4) et Southey (5) moralisent; ce qui n'empêche pas les gens de police d'amener chaque jour dans les filets de Bow-street (6) de nouveaux coupables, non par groupes, mais par fournées. Nous sommes le grand peuple, le peuple libre, le peuple émi-

(1) *Tread-mill.*

(2) Voyez le portrait de J. Bentham, dans le 17e numéro de la *Revue Britannique*.

(3) Voyez le portrait de W. Cobbett dans le 22e numéro.

(4) Voyez le portrait de Wordsworth, dans notre 23e numéro.

(5) Voyez le portrait de Southey, dans notre 19e numéro.

(6) Rue où se trouve le bureau de police.

nemment moral ; et cependant une voix lugubre et universelle nous répète incessamment ces tristes paroles : « *Le crime augmente ! le crime augmente* (1) ! » D'année en année, le budget de nos vices grossit ; et, plus nous opposons d'obstacles à ce progrès désastreux, plus les méfaits, qui pullulent autour de nous, se moquent de nos efforts et rient de nos lois, de nos sermons, de nos magistrats et de nos supplices.

Je serais tenté de croire qu'il y a là-dedans quelque étrange malentendu. Au lieu de nous rendre moraux, toute cette discipline sociale, si admirée, ne nous rendrait-elle pas immoraux ? Lois, sermons et mesures prohibitives, ne feraient-ils pas naître le vice qu'ils veulent réprimer ? C'est ce que nous allons examiner avec soin.

A Londres, où les crimes contre les propriétés sont presque innombrables, le vol est le péché universel ; les crimes contre les personnes sont beaucoup plus rares. Si l'on cherche le motif secret de cette proportion inégale dans la statistique des méfaits, on reconnaîtra qu'elle a sa source dans le caractère même des habitans, dans leurs occupations habituelles et dans leurs passions secrètes. Amasser! voilà le code, la bible, l'unique vœu d'un Anglais : né à Londres, ou dès qu'il l'habite, la cupidité s'empare de lui : doué d'un tempérament froid et d'un esprit calculateur, il n'est pas agité de ces violentes émotions qui, chez les peuples du midi, rendent l'homicide si commun. La vengeance, la haine, l'amour, passions qui poussent au meurtre un Italien ou un Espagnol, ont peu de prise sur une ame anglaise. Aussi, le marchand de Londres, le gueux de nos carrefours, le voleur de nos grands chemins, n'assassinent-ils

(1) Voyez, dans notre 38e numéro, le *Tableau de la progression des crimes et des délits en Angleterre depuis* 1805.

qu'à la dernière extrémité. *John Bull*, pris en masse, est susceptible de passions ardentes ; comme nation, il est terrible ; individuellement, c'est un être massif, solide, imperturbable, calculant, marchandant, économisant, ami de ses aises, gourmand plutôt que gourmet, indifférent à tout et paisible dans son égoïsme. Ses fautes et ses crimes viennent de cupidité, d'avarice et de froideur d'ame. Arrivez à Londres, sans y connaître personne, ayez soin de ne pas faire sonner vos écus et de ne pas afficher ce luxe qui éveille la convoitise : vous pourrez y vivre dix années entières sans que personne ait pris garde à vous. C'est le pays du monde où l'homme a le moins de sympathie pour son semblable. Dans les rues de cette moderne Babylone, chacun suit son chemin sans regarder autour de soi : vous seriez blessé mortellement et vous couvririez de votre sang, fraîchement répandu, le pavé de Bond-street (1), que nulle ame charitable ne vous offrirait du secours. Mais aussi, grâce à cet imperturbable égoïsme, vous pouvez parcourir les rues les plus désertes ou les plus populeuses de la même ville, et fussiez-vous revêtu du costume africain, japonais ou cochinchinois, fussiez-vous ridicule, bossu, couvert de haillons, personne ne vous remarquera.

Il arrive que la même cupidité, le même désir de faire de l'argent, qui règnent dans toutes les classes de la société anglaise, donnent naissance, dans les classes inférieures, à des crimes épouvantables, à des meurtres, à des empoisonnemens. Mais c'est presque toujours dans les provinces et non dans la capitale que ces terribles scènes ont lieu. A Londres, la facilité de voler sans tuer, de cacher ce qu'on a volé, et de le revendre ensuite, est trop grande pour que le voleur ait souvent recours à la

(1) Rue de Londres très-fréquentée.

violence, qui exposerait sa propre vie. Londres est le paradis des filous. C'est là que le vol est une profession lucrative, un excellent métier, où le profit se joint à la gloire. Mais, après avoir expliqué d'une manière vague et générale la nature et les causes de cette prédominance du vol à Londres, poussons plus loin notre analyse, remontons aux sources, voyons un peu comment le crime et le vice se fabriquent, pour ainsi dire, parmi nous. Entrons au sein des familles, nous nous étonnerons de trouver dans chaque maison, opulente ou aisée, une manufacture de vol en permanence et toujours active.

Nos dandys et nos fashionables seraient fort étonnés si quelqu'un venait leur dire que leurs élégans boudoirs et leur salle à manger sont l'officine universelle d'où sortent la plupart des coupables qui viennent siéger sur les bancs des assises. Rien de plus vrai cependant. Forcés par leurs habitudes de luxe de confier à leurs domestiques le soin d'acheter les objets qui leur sont ou superflus ou nécessaires, ils offrent à ces subalternes une tentation perpétuelle, à laquelle il est bien difficile de résister. Le valet, l'intendant, le sommelier, connaissant l'état de la fortune du maître, ses dettes, ses revenus, l'irrégularité de ses paiemens, son indolence, son amour du plaisir, le pillent à qui mieux mieux. Quand ils le voient donner à une danseuse d'Opéra cent livres sterling pour un tête-à-tête nocturne; un raisonnement fort naturel, et qui ne manque pas de justesse, les porte à croire que leurs services, plus utiles, méritent un salaire au moins égal. On s'entend avec les marchands; on prélève une taxe sur les voluptés de Monsieur. Sa dissipation augmente, chez ceux qui le servent, le désir ou plutôt le besoin de mettre à contribution une bourse qui s'ouvre si facilement. L'habitude du vol est sanctionnée,

et, pour ainsi dire, légitimée. Le marchand aide la fraude du valet, fraude qui lui est utile et sert à faire écouler sa marchandise. Le maître d'hôtel gagne sur la table, le sommelier sur la fourniture des vins, le palefrenier sur les chevaux, le cocher sur la réparation et l'achat des voitures. L'intendant broche sur le tout, embrouille les comptes et rejette les paiemens aux époques le plus éloignées possible; précaution nécessaire pour que les souvenirs s'effacent et que l'espace de tems écoulé étende un voile sur ce pillage domestique. Telle est la double déception dont on est dupe, et c'est ainsi que la misère s'introduit dans les maisons les plus riches. D'abord, chaque dépense est augmentée de quinze ou vingt pour cent, selon le degré d'influence que le valet a sur son maître : ensuite, le nombre des objets prétendus nécessaires se multiplie en proportion de l'impudence et de l'avidité des subalternes. Ils vivent tous dans l'abondance; gaspillant ces objets inutiles, quelquefois les vendant à bas prix; ou même (ce qui est le sublime du genre) les revendant au même marchand qui vient de les fournir, et partageant avec lui l'argent du maître. Le quart des dépenses, dans les maisons opulentes, est employé de cette manière; et, pour les familles *très à la mode*, cette dilapidation s'élève à plus de la moitié de leur budget annuel. C'est là que l'on donne des bals et des concerts; là, que toutes les recherches du luxe offrent une matière facile et abondante à l'exploitation des domestiques; c'est là qu'ils conspirent avec le tapissier, le miroitier, l'ébéniste, le fleuriste, le glacier, le confiseur, et que toutes ces Locustes, acharnées sur leur proie, dévorent en détail les millions du patrimoine originel.

Qu'arrive-t-il? que le fils de famille devient le valet de ses valets. La masse de ses créanciers-fournisseurs,

jointe à celle de ses domestiques, le presse et l'enlace d'une étreinte plus cruelle et plus inévitable que celle du boa-constricteur. Placé sous le vasselage de ses folies, dans le servage de son indolence, jamais il n'échappera à cette tyrannie qui l'écrase. Je connais plus de vingt dandys qui n'oseraient pas plus changer de tailleur que paraître à la cour en jaquette grise. S'ils le tentaient, la conspiration de tous les valets vengerait bientôt l'artiste remercié; ils verraient leur drap superfin, brûlé par l'acide nitrique, tomber en lambeaux, et le premier domestique ne manquerait pas de leur répéter tous les les matins que « *cet habit neuf va très-mal à Monsieur.* » Ensuite, comment ôter sa pratique à un homme à qui l'on doit quatre ou cinq cents livres sterling? Après s'être laissé voler par étourderie, on se fait voler par nécessité et par calcul. Les juifs surviennent; les usuriers, vautours qui dévorent les débris des grandes et des petites fortunes, accourent achever l'ouvrage des valets; et l'homme du monde, ruiné, va expier au fond de quelque faubourg, dans un réduit économique, son inexpérience prodigue.

Ainsi se démoralise toute la classe des subalternes : marchands, laquais, fournisseurs de toute espèce regardent le vol comme un bénéfice légitime et convenu. Leurs fils, leurs frères, leurs amis partagent les dépouilles des familles riches, et cette spoliation générale détruit tout principe de probité parmi le peuple. Un laquais, enrichi par ces larcins, se fait maître d'auberge; s'il est prodigue, et dépense sans mesure sa fortune mal acquise, il tombe dans la misère et devient filou de profession. S'il est avare et prudent, il passe le reste de sa vie à endoctriner les laquais en exercice. Tel est le torrent de vice, de dépravation et d'immoralité qui tombe des hauteurs de la société anglaise dans nos carrefours et dans nos rues :

telle est la première et la plus féconde de ces manufactures d'improbité, que nos mœurs organisent et soutiennent.

Les domestiques, attachés aux familles dont la fortune est médiocre, suivent l'exemple de leurs supérieurs; ils pillent sur une moins grande échelle. Le résultat pour la moralité est absolument le même, quoique le total des spoliations soit moins considérable. Une servante fait toujours, comme dit le peuple, « danser l'anse du panier. » Elle s'entend avec la fruitière, avec le pâtissier, avec la blanchisseuse : elle a de secrets rapports d'intérêt avec les fripiers et les brocanteurs auxquels elle vend tous les menus objets qu'elle peut soustraire : c'est en vain que l'économe maîtresse de maison pèse elle-même ce qu'elle fait acheter, et soumet sa domestique à une rigide surveillance. L'impulsion est donnée, l'exemple vient de plus haut : le besoin de voler est inhérent à la profession même. Au surplus, la justice nous force d'avouer que cette dernière classe de domestiques peut alléguer des excuses recevables. Mal traitée, mal payée, souvent mal nourrie; condamnée à des fonctions pénibles, serviles, qui ne sont mêlées d'aucun adoucissement et d'aucune jouissance; sans conseils, sans appuis, sans repos, elle serait héroïque si elle était vertueuse. Une jeune servante, exposée à toutes les tentations, sans expérience et sans éducation, sera-t-elle une Paméla? Voici venir la vieille bohémienne, tireuse de cartes exercée, qui lui prédit un amant, un mari, de jolis enfans et beaucoup de bonheur. Pour payer de si flatteuses prophéties, ne peut-elle pas surcharger un peu son livre de comptes; et s'il se présente un galant, aussi adroit à séduire les servantes qu'à décrocher les montres et à forcer les serrures; si, introduit dans la maison, le Lovelace de

l'office abuse de son pouvoir et de ses succès pour voler la propriété du maître; si la pauvre fille elle-même, devenue la complice aveugle de son séducteur, concourt au pillage et dévalise ceux qui la paient; ces actions, si répréhensibles et si coupables, ne sont-elles pas cependant la suite nécessaire du servage domestique et de l'état de nos mœurs?

Nous avons essayé de montrer comment le peuple se démoralise au sein des familles riches et des familles pauvres; et comment, l'habitude de l'improbité conduisant à tous les vices, la race des laquais infidèles finit par remplir nos places publiques d'escrocs et de larrons. Tous les fournisseurs, qui sont de connivence avec ces domestiques, partagent la même souillure et contractent le même pli. La fraude devient essentielle au commerce. Qu'une banqueroute détruise l'établissement de ce négociant qui aide à tromper leurs maîtres les valets de tant de grandes maisons : il est accoutumé à gagner de l'argent par des voies secrètes et frauduleuses; il continuera comme il a commencé; et, dans trois mois, vous le verrez figurer à Tyburn.

Dans toutes les branches de commerce, l'art de duper le public s'est perfectionné d'une manière effrayante. Admirez ces boutiquiers, qui vendent les objets au-dessous du cours, et qui, tout en faisant autant de dépense que les autres marchands, s'enrichissent en peu d'années. De deux choses l'une : ou ils revendent des marchandises volées; ou ils s'arrangent de manière à compenser la perte qu'ils éprouvent, en vendant au-dessus de leur prix autant de marchandises qu'ils en débitent au-dessous de la valeur réelle. Presque toujours il leur arrive de combiner ces deux moyens. Ils escamotent habilement le drap ou la toile que vous venez de leur acheter, les remplacent par

des objets de qualité inférieure ; vous trompent sur la couleur, sur la solidité du tissu ; vous dupent de toutes les manières, afin (comme le disent les marchands) de se rattraper. Plus leurs commis sont habiles dans l'art de séduire et de duper le chaland, plus ils se font estimer de leurs maîtres : le jeune homme que ses parens ont placé dans la boutique pour y apprendre le commerce, n'apprend que la fraude, le dol et le mensonge. Quand il sort de cette caverne, son éducation est accomplie ; heureux ou malheureux, il suit la route de déception où il est entré : et si quelque tentative de larcin trop imprudent ou trop effronté le livre à la justice, le gibet est là pour recueillir son cadavre ; les journaux sont tout prêts à enregistrer son nom, sa faute et ses derniers momens.

Mais, dira-t-on, cette grande école de vice, que vous nous montrez ouverte dans tous les comptoirs, ce n'est pas le gouvernement qui l'établit ; c'est une suite funeste, mais inévitable, de l'avidité inhérente aux mœurs d'un peuple qui vit de trafic. Les institutions anglaises ne favorisent pas cette cupidité frauduleuse ; et, si l'initiation de la jeunesse dans la carrière du vice est aussi fréquente que désastreuse, si la plupart des commis, des servantes et des valets, habitués à mentir et à tromper, sont, pour ainsi dire, des *ébauches* de voleurs, prenez-vous-en au caractère d'une nation spécialement commerciale, que le désir du lucre entraîne et possède.

Non ; la manufacture de vices la plus dangereuse par la publicité de l'exemple n'est pas encore celle que je viens de signaler. Tous les gouvernemens de l'Europe en favorisent une bien plus coupable, bien plus fertile encore en résultats odieux. L'agiotage sur les fonds publics n'est qu'un jeu de hasard, où la fraude, la malhonnê-

teté et l'audace vont se disputer la victoire. C'est à la Bourse (1) que le gouvernement sanctionne ces spéculations sur parole, dont l'exemple apprend au peuple que l'on peut gagner de l'argent sans industrie, sans travail, sans probité. C'est là que tous les mensonges, toutes les ruses sont admis pour assurer au joueur la propriété de son gain et pour en grossir la somme. C'est là que l'immoralité a son sanctuaire. Quand un jeune homme voit le joueur sur les fonds publics faire de l'argent à force de mensonges; quand il observe cette lutte d'hommes avides, qui ne cherchent qu'à se duper mutuellement; quand il réfléchit sur cette grande maison de jeu, placée sous la protection de l'autorité, sous la tutelle des lois; ne doit-il pas croire que les lois elles-mêmes consacrent le mensonge et le dol? On ne sait pas combien de faussaires sont sortis de cette école. Moralement parlant, celui qui profère une assertion fausse dans l'intention de s'assurer un gain, n'est pas plus coupable que l'homme qui, dans le même but, signe un nom différent du sien. Nos juges envoient le dernier à la potence; ils ne punissent même pas l'autre. Mais, dans la plupart des intelligences, deux actes, semblables en eux-mêmes, se confondent toujours; et c'est cet instinct de logique naturelle (si puissant chez l'homme) qui a fait commettre un grand nombre de faux que les coupables ont payés de leur vie. Presque tous les faussaires sont jeunes. Tentés par le spectacle des richesses qui les environnent, par les jouissances auxquelles ils aspirent, devenus peu scrupuleux sur les moyens de se procurer de l'argent, ils commettent leur crime, bien convaincus que la plupart des gens avec lesquels ils vivent sont au fond tout aussi coupables qu'eux, et que leur faute est vénielle et pardonnable.

(1) *Stock-exchange.*

Je ne parlerai pas de la *loterie*, des *maisons de prêt* et de *jeu*, contre lesquelles plus d'un moraliste a tonné. Je veux descendre jusqu'à des sources de vices moins connues et moins observées. Les misérables logemens habités par la classe pauvre sont, selon moi, des pépinières de crime : il faut avoir eu le courage de les visiter pour sentir l'incontestable vérité de mon assertion. C'est là que, loin de tous les yeux, au milieu de la malpropreté la plus dégoûtante, s'entassent des familles de mendians et de voleurs. C'est au fond de ces allées obscures (1), qui semblent bâties tout exprès pour recéler le vice, c'est dans ces *impasses*, qui ne sont ni pavés ni éclairés, que se trament la plupart des complots attentatoires à la vie ou aux propriétés des habitans de Londres. Les propriétaires de ces repaires dangereux, sûrs de ne pouvoir jamais les louer à des gens de bien, ne veulent pas en chasser la vermine qui les occupe : jamais le gardien de la nuit n'y pénètre; quelques courtisanes du dernier ordre y établissent leur boudoir; on y cache les montres, les pendules et les mouchoirs volés. Si quelques familles honnêtes et pauvres se trouvent mêlées à ces colonies de brigands, la corruption ne tarde pas à les atteindre. Enfans, femmes, jeunes gens, vieillards, tout cela vit ensemble dans l'habitude de la mendicité, du vol et du crime; cette population s'augmente sans perdre ses traditions honorables; et pendant que les philosophes et les législateurs raisonnent sur l'amélioration de l'espèce humaine, sa dépravation continue en secret. Pourquoi des asiles propres et salubres ne seraient-ils pas assurés à la portion indigente de la société? Le vice s'associe presque

(1) *Lanes.* On trouve de ces allées malpropres et étroites dans *Oxford-street*, *Bond-street* et dans les plus belles rues de Londres.

toujours à la saleté et au malaise. Pourvoyez au bien-être des hommes, ce sera préparer leur amélioration morale.

Un grand nombre de ces malheureux, qui habitent les tanières dont je viens de parler, appartiennent à la classe ouvrière. Ce sont des maçons, des couvreurs, des hommes-de-peine, des charpentiers. On les emploie pendant une partie de l'année; mais, pendant l'autre partie de la même année, que feront-ils, que deviendront-ils? Les voilà sans travail, sans moyens de subsistance et sans secours. Ils meurent de faim, ou se font voleurs. Quand revient la saison du travail, l'état de misère auquel ils sont réduits les place sous la dépendance complète de l'entrepreneur qui les emploie. Forcés d'accepter ce qu'il leur offre, ils ne reçoivent de son avarice que le *minimum* du salaire, de quoi fournir aux plus grossiers besoins de l'existence humaine. De cette faible somme ils prélèvent la meilleure partie pour aller se consoler au cabaret. Là, ils s'empoisonnent et s'affaiblissent au moyen d'un liquide brunâtre et amer que le cabaretier leur débite; leur santé s'altère, leur vigueur décroît, leur moralité s'évanouit. Pendant le cours de la semaine, l'ouvrier dépense d'avance le total de *la banque* (1) qui lui sera remise le samedi soir. Sa famille en haillons va périr à l'hôpital, et lui-même n'a pour perspective que Botany-Bay, ou la mort sur le grand chemin.

Sortez des faubourgs de Londres pendant un beau jour d'été, vous serez étonné de voir, étendus sur la grande route, haletans, hâves et exténués, des centaines d'hommes d'un âge mûr qui vous demandent l'aumône, quoique leur tablier et leur truelle, chargés de plâtre, annoncent que l'ouvrage ne leur manque pas. Ce sont des victimes de

(1) Nom donné à la somme que touche l'ouvrier à la fin de la semaine.

l'imprévoyance législative et de la barbare économie des entrepreneurs. Dépourvus d'éducation et de principes, ne connaissant du monde que ses misères, croyez-vous que, lorsqu'ils auront faim et soif, ils s'abstiendront de voler? Voilà des gens bien préparés à devenir les martyrs de la vertu, et à se dévouer pour la société qui les rejette! Non, la première occasion qui se présentera de s'enrichir aux dépens d'autrui, ils la saisiront comme un bienfait de la fortune.

Si l'on résume les faits incontestables que je viens d'avancer, et que l'on fasse attention que le vice, protégé par le gouvernement, sous forme de déception et de mensonge; nourri près du foyer domestique, sous forme de profits secrets et frauduleux; alimenté par ces mœurs, prétendues commerciales, qui présentent le larcin comme un gain légitime, est encore augmenté par les causes architecturales et locales que j'ai rapportées plus haut : si l'on y joint cette grande source de crime, la *faim*, on ne s'étonnera plus de voir la capitale de l'Angleterre envahie par une effrayante progression de crimes : la seule chose que l'on admirera, ce sera l'impassible aveuglement des législateurs, cause de leur obstination à ne guérir aucune de ces plaies profondes qui rongent le cœur de la société.

Ce serait un ouvrage bien curieux, un document indispensable pour l'histoire de la nature humaine, que le fidèle récit des diverses gradations de vice et de crime, traversées, depuis l'âge le plus tendre jusqu'au moment de sa mort, par un de ces malheureux qui, nés dans la misère, finissent par tomber sous la main de fer de la loi. Sans un document ou une étude de ce genre, la législation et la philosophie seront toujours incomplètes : jamais elles ne toucheront leur but; jamais leurs spéculations

ou leurs arrêts, basés sur la connaissance des faits dans leur réalité, ne porteront remède à des maux dont le principe échappe à tous les yeux. Comment espérer cependant de jamais obtenir rien de semblable ? Dès la première enfance, le sentiment moral se trouve déraciné chez le prédestiné du crime ; chez lui la perception du bien et du mal est vague et indécise. A mesure qu'il avance dans la carrière et qu'il grandit dans la perversité, son sens moral baisse et faiblit ; tout change de face à ses yeux. Le bien devient le mal pour lui ; le mal devient le bien. Il s'enfonce dans ses criminelles pensées ; il s'y plonge tout entier ; la société le maudit ; et, comme l'ange déchu de Milton, il n'a plus pour conscience et pour vertu qu'un orgueil inébranlable,

Le besoin de haïr, la volupté de nuire (1).

Comme le vice est toujours concentré en lui-même, le reste des hommes n'aperçoit rien qui lui révèle ses mouvemens et ses progrès intérieurs. Ils ne savent pas comment se forme par degrés une ame vicieuse ; ils ne voient que la faute et le châtiment, le dénouement du drame, la dernière page de l'histoire, l'effet sans sa cause, le vol et l'échafaud. C'est d'ailleurs ainsi que presque tous les jugemens humains sont préparés et portés. C'est ainsi que l'on écrit, et les annales des tribunaux, et celles des empires. J'ai vu un paysan, qui voulait savoir l'heure, acheter pièce à pièce tous les rouages dont se compose une montre, et les aiguilles, et le verre, et le cadran. La montre était là tout entière, et notre homme n'était pas mieux instruit qu'auparavant.

Imaginez un petit enfant de six ans, mis au monde

(1) *Paradise lost*. c. 3.

par un de ces malheureux que j'ai montrés plus haut, casematés dans leurs baraques infectes ou couchés comme des animaux sur la lisière du grand chemin. Son père, mort à l'hôpital, n'a pas eu le moyen de lui faire apprendre un état; ses deux sœurs sont servantes dans les faubourgs de Londres; quant à notre héros, il n'a qu'une ressource pour demeurer vertueux, c'est de périr d'inanition. Le froid le saisit, la faim le dévore; un vagabondage perpétuel est son unique école. Il commence par voler un morceau de bois, une pomme; par détruire quelques pouces de haie vive pour se défendre lui-même contre les ennemis qui l'assiégent. Le besoin le justifie; et, certes, dans la petite guerre qu'il commence à livrer à la société, ce n'est pas lui qui a tort, jusqu'à présent. Cependant, l'immoralité commence avec ces actes de fraude et de violence; bientôt il exerce sa nouvelle industrie, la seule qui lui soit permise, avec plus d'adresse et d'audace. Les voisins le traitent de mauvais sujet; ses parens, s'il en a, négligent de le corriger et de l'avertir; les gardiens de la nuit le ramassent, le mènent en triomphe comme un prisonnier d'état, et le font comparoir devant quelque juge-de-paix bien nourri, au teint frais, à l'œil assoupi, à la physionomie grave et sombre. De grosses larmes coulent des yeux du pauvre enfant, qui ne demanderait, pour devenir un membre utile de la communauté, qu'à être bien vêtu, bien traité, instruit de ses devoirs et à ne pas mourir de faim. Hélas! il a volé des poires ou des pommes : on l'envoie pendant un mois faire apprentissage de vice dans la prison commune; on le condamne à devenir semblable aux hommes dépravés parmi lesquels il va vivre. On lui défend de rentrer jamais dans la route du bien. Sa pauvre maison lui est fermée; son nom est flétri; il n'entend plus parler que de ces ex-

ploits lucratifs qui sont, pour les filous, un sujet de triomphe. Il compare à cette source de profits dangereux, mais considérables, la misérable vie qu'il a menée. C'en est fait ; son sort est fixé. Plus il a d'énergie naturelle, d'esprit, d'adresse, de talent, d'audace, plus il est facile à corrompre, plus il embrasse avec joie cette ressource hasardeuse. Au bout de cette carrière où on l'a jeté, s'élève le fatal instrument du supplice. Il marche vers ce but, de crime en crime, sans remords, sans retour vers le bien : et, quand l'heure funeste a sonné, ses compagnons l'exhortent à montrer du courage : le peuple regarde, le prêtre sermonne, les filous exercent leur métier dans la foule, le bourreau fait le sien ; on se presse, on se pousse, on se heurte, on se culbute ; et le législateur, effrayé de la progression continuelle des crimes, sans en chercher la cause, sans remonter aux sources, se contente d'ajouter quelque nouvel aiguillon à la férule des lois, quelque nouvelle ordonnance pénale aux anciens statuts.

Puisque toutes les mesures prohibitives sont sans résultat, ne pourrait-on pas tenter une autre voie pour arrêter la progression du vice ? Nous savons quel effet produisent la menace et la présence des lois criminelles : il faudrait maintenant savoir quel effet pourrait produire leur absence.

J'ai montré comment se fabrique le vice, dans nos boutiques, dans nos familles, dans nos prisons ; comment le gouvernement et les lois concourent eux-mêmes à faire des voleurs et à imprégner d'immoralité des classes tout entières de citoyens : je suis descendu, autant qu'il était en mon pouvoir, au fond de ce gouffre, afin de découvrir les sources mêmes d'où jaillissent tant d'actes de dépravation ou de désespoir. Il est évident que, par leur

imprévoyance et leur cruel mépris de l'humanité, nos institutions favorisent le vice ; que les classes supérieures de la société, par leur étourderie prodigue et leur immoralité brillante, l'alimentent à leur tour ; que la situation de nos prolétaires les condamne d'une manière presque inévitable à transgresser la loi et à subir le châtiment qu'elle impose ; en un mot que nous faisons des coupables pour les punir. J'irai plus loin encore, et, puisque j'ai pris l'engagement de dérouler dans leurs causes secrètes et dans leurs résultats lointains ces iniquités si nombreuses, je n'oublierai aucune des sources de vice que mon observation m'a fait connaître.

En assurant à l'agent de police une récompense et une prime, pour chaque coupable qu'il arrête, la loi encourage évidemment les méfaits : l'agent de police est lui-même un homme vicieux, que nul scrupule ne peut retenir ; et quand il trouve son intérêt à voir le nombre des criminels augmenter, ne pensez pas qu'il songe à l'amélioration de ses semblables. Si le voleur qu'il surprend en flagrant délit le paie généreusement, il le relâche ; s'il trouve son compte à le livrer à la justice, il le conduit devant le juge. De cette combinaison résulte une connivence inévitable entre deux classes d'hommes qui semblent n'avoir aucune affinité ensemble. Un intérêt mutuel établit un point de contact entre l'espion et le voleur. L'espion encourage et alimente le vol, il le protége même de tems à autre, comme un chasseur expérimenté favorise la propagation des races qui peuplent ses taillis. Le voleur de son côté ménage l'espion et le paie ; quelquefois il lui livre ses camarades, pour mériter sa protection et sa bienveillance. Même après l'arrestation du délinquant, l'espion, appelé comme témoin devant le tribunal, peut sauver ou perdre celui qu'il a dépisté ;

et ce dernier, quand l'infidélité de l'agent de police lui a procuré sa grâce, peut, par des révélations adroites, servir les intérêts de son ennemi apparent, devenu son complice. C'est ainsi que, dans les opérations chimiques, on voit deux substances hétérogènes forcées de s'allier par l'introduction d'une troisième substance, qui détruit leur antipathie et les marie en les dissolvant. De là naît une double source d'iniquités et de crimes impunis. Les brigands espèrent échapper aux lois en séduisant leurs satellites, et ces derniers font entrer dans la liste de leurs émolumens l'argent que doivent leur donner les scélérats dont ils font la capture. Est-ce là, je le demande, une fabrique de vices assez active et assez féconde?

Il y a plus, l'homme que l'on a volé et qui sait combien les procédés de la justice sont coûteux et traînent en longueur, aime mieux s'adresser à l'agent de police subalterne, qu'aux tribunaux. Par cette dernière voie il dépenserait de l'argent pour ne rien obtenir : grâce à l'agent de police, qui a de constantes relations avec les filoux, il est presque sûr de retrouver une partie, faible il est vrai, de sa propriété volée : c'est toujours mieux que rien. L'agent de police reçoit des deux mains, met à contribution le voleur et le volé, et continue son petit commerce.

Mais, demandez-vous, une surveillance plus active ne découvrirait-elle pas le voleur? Non; à peine l'objet dérobé a-t-il été enlevé à son propriétaire légitime, qu'il passe en d'autres mains; et l'adresse des fripons sait déjouer par d'admirables ruses les obstacles jetés sur leur route. Ils placent, par exemple, un faux témoin près de la scène où le vol s'est passé; sa déposition mensongère trompe la justice : on inscrit gravement son dire;

on fait arrêter des personnes fort innocentes; on examine, on interroge; et, pendant que la pénétration des juges est toute absorbée par cette mystification ridicule, la chose volée passe de main en main, voyage d'une boutique de brocanteur à une autre boutique, et l'auteur du méfait se trouve en sûreté. Ce sont les voleurs de second ordre, les instrumens du métier, les soldats de la troupe, sur lesquels sévit la justice. Quant aux chefs de l'honorable profession, ils sont trop adroits pour se laisser prendre, trop experts pour ne pas échapper aux preuves qui les accableraient, trop riches pour ne pas être respectés et rançonnés à la fois par les espions qu'ils font vivre.

Certes une société ainsi organisée doit être en butte à de graves reproches. Quoi! rester pauvre et honnête est impossible dans une ville comme Londres! Parcourez les rues de cette grande cité, combien de milliers d'hommes n'y rencontrez-vous pas, dénués de patrimoine et d'industrie, forcés à vivre d'intrigues et d'aumône, sans espérances, sans but, sans idée fixe! Ils flottent, pour ainsi dire, à la surface de cet océan orageux; navires démâtés qui n'ont ni voiles, ni rames, ni ancres, ni cordages. Tous leurs efforts pour se procurer un moyen de subsistance ont été vains; personne ne prend garde à eux : peut-être ont-ils occupé une position honorable et joui sans prévoyance des plaisirs de la vie. Un revers subit les a mis sur le pavé : l'isolement, le dénuement où ils se trouvent ont quelque chose de cent fois plus horrible que la situation du voyageur égaré dans une forêt vierge d'Amérique. Au moins ce dernier peut-il arracher à la terre quelques racines qui soulageront sa faim; au moins peut-il briser un rameau de chêne pour se défendre contre les bêtes féroces. Mais, dans une grande

ville, chaque pouce de terrain a son possesseur, chaque morceau de fer ou de bois appartient à quelqu'un. Il ne reste à l'homme jeté dans cette solitude populeuse, que l'air épais et brumeux qui couvre la ville, le sol glacé qu'il foule et l'eau noirâtre de la Tamise : il peut choisir son genre de mort, ou voler son prochain, en attendant que les assises prochaines le débarrassent de la vie. S'il n'appartient à aucune paroisse de Londres, personne ne lui donnera un morceau de pain. L'indignation ne s'empare-t-elle pas de toute ame bien née, quand on réfléchit à ces institutions qui disent à l'homme pauvre et sans ressource : « *Sois criminel ou meurs de faim !* »

Les *Monts-de-Piété* et les antres des prêteurs sur gage applanissent singulièrement la route de l'homme pauvre vers la ruine, le crime ou le suicide. On commence par engager quelques bijoux superflus, dans l'espérance de les retirer bientôt. On vit pendant quelque tems sur l'argent prêté : la misère continue ; les objets les plus précieux et les plus nécessaires vont à leur tour remplir la boutique de l'usurier ; tout est perdu ; la famille se trouve sans draps, sans chemises et sans rideaux. Elle n'a plus rien à faire qu'à mendier et à voler. Les femmes, dont les passions sont plus ardentes et les illusions plus vives, sont surtout victimes de cette déception autorisée par la plupart des gouvernemens, pratiquée ouvertement par quelques-uns. Toutes les fois que je passe devant ces boutiques de prêteurs sur gage, qui étalent fièrement les dépouilles des malheureux qu'ils ont pillés, mon cœur se serre, des pleurs mouillent mes yeux ; je vois dans ces détestables trophées, la ruine des familles, le crime, le vol, le meurtre, la mendicité, tous les fléaux qui nous inondent.

Près de tous les théâtres et non loin des bureaux de

police, sont des tavernes (1) habitées par des courtisanes et des escrocs. Le gouvernement prélève sur ces repaires une taxe énorme ; ce sont des sentines de débauche et de rapine, qu'il encourage. Là le jeune provincial fraîchement débarqué se laisse dévaliser par ses nouvelles connaissances. Des voluptés brutales, qu'il prend pour les plaisirs de Londres, préparent sa spoliation ; il joue et perd ; des sirènes de carrefour l'environnent ; il sort de ces lieux horribles, les poches vides, la santé détruite, battu, dépouillé de ses vêtemens. Dans ces maisons que l'on tolère et que nulle administration morale ne devrait laisser subsister un seul jour, les femmes jouent le plus grand rôle. Ce sont elles qui captivent le provincial, l'engagent à jouer gros jeu, l'enivrent ou l'endorment par des breuvages somnifères. S'il s'aperçoit qu'on le dupe, ce sont encore elles qui, par des cris plaintifs, attroupent le peuple, occasionent de la confusion et du tumulte, et favorisent ainsi les projets de leurs amis, toujours habiles à pêcher en eau trouble, suivant l'expression vulgaire. On voit jusqu'à de nobles Pairs et des membres du Parlement fréquenter ces misérables tavernes, et s'associer aux *boxeurs* qui les habitent ; race barbare, sanguinaire, dont heureusement la popularité commence à décroître.

Les matelots, les acteurs, les soldats ont aussi leurs tavernes favorites, où les mêmes déprédations s'exercent, où le vol pullule de même. Les espions choisissent également leurs lieux de rendez-vous, où ils s'entendent avec la nation voleuse qu'ils sont chargés de poursuivre. C'est là que l'on trame les complots au moyen desquels on circonviendra la justice ; c'est là que les faux

(1) *Flash-houses*, maisons d'*éclat*. Ce sont des bagnios de bas étage.

témoins préparent leurs dires, que l'on marchande la restitution des objets volés, que l'on décide quel camarade sera sacrifié, quel autre sera sauvé : c'est là, dans ce sanctuaire du vice et de la perfidie, que l'on statue d'avance sur le sort des voleurs et de leurs victimes.

Mais les plus bizarres et les plus curieuses de ces retraites, ce sont les auberges situées dans des quartiers éloignés du centre de la ville, où les membres de l'honorable profession se rassemblent après l'accomplissement de leurs hauts faits. Ces endroits appartiennent communément à quelque chef de bande, brigand anonyme, fort estimé dans son quartier, riche, considéré, inconnu de ses agens, en rapport avec la police, et véritable despote des malheureux qui l'enrichissent en hasardant leur vie et leur liberté. Les espions connaissent très-bien ces repaires, que le public ignore : mais ils se gardent bien de les dévoiler, et de tarir ainsi l'une des sources de leurs bénéfices.

Un de mes amis, possesseur d'une montre fort curieuse, qui avait appartenu au célèbre lord Lovat (1), et qui portait le chiffre de cet homme singulier, l'avait emportée avec lui, pour la faire réparer par un horloger du Strand. Quand il fut arrivé chez l'ouvrier, il s'aperçut qu'on l'avait volé, et que la montre n'était plus dans son gousset. Aussitôt il court chez un de ses anciens condisciples, que des événemens bizarres et une jeunesse dissipée avaient forcé de s'enrôler parmi les agens de la haute police de Londres. Il lui déclare ce qui vient d'arriver. L'agent l'interroge sur le chemin

(1) NOTE DU TR. Lord Simon Lovât, personnage bizarre, écrivain politique, employé sous les Stuarts dans la diplomatie secrète, perdit la tête sur l'échafaud, vers le commencement du dix-huitième siècle.

qu'il a pris, sur l'espace de tems qu'il a employé à le parcourir, et lui promet de lui faire retrouver sa montre, pour la somme de cinq guinées. « Je les ai sur moi, reprit mon ami. — Eh bien, lui dit l'autre, hâtez-vous de me suivre ; ce que je vais vous montrer vaut bien l'argent que vous allez perdre. »

Son guide s'engagea dans ce labyrinthe d'allées sombres, que l'on nomme la Cité, et, après une multitude de détours, ils arrivèrent devant une maison délabrée, dont tous les volets fermés annonçaient le délaissement et la solitude. L'un des volets était percé d'un trou : l'officier de police y appliqua ses lèvres et prononça quelques mots que mon ami ne put comprendre : on répondit de l'intérieur dans le même intraduisible langage que je viens de signaler, et la garnison qui habitait la place se décida à laisser entrer les deux parlementaires. La porte s'entr'ouvrit, puis elle se referma, et nos aventuriers se trouvèrent dans une obscurité complète.

L'officier de police prit mon ami par la main en lui disant : « Je leur amène un étranger, ce qu'ils n'aiment pas ; aussi se dispensent-ils de nous éclairer. Ordinairement ils sont plus civils ; mais venez avec moi et ne craignez rien. »

Au bout d'un long corridor obscur, une porte qui s'ouvrit livra passage à l'agent de police et à son protégé ; ils entrèrent dans un vaste appartement où se trouvait confondue une population de tout âge et de tout sexe. Les voleurs ne manifestèrent aucune crainte ; et je suis sûr que le légitime propriétaire de la montre était le moins tranquille des habitans du lieu. Les uns jouaient aux cartes, les autres fumaient ; quelques-uns, retirés dans les coins les plus obscurs, semblaient maudire la fortune qui avait contrarié leurs efforts pendant la jour-

née. Le même appartement paraissait leur servir de cuisine, de salon, de chambre à coucher et de salle à manger. L'officier de police demanda si le capitaine J. était visible. On alla s'informer du fait; et bientôt le messager revint prier l'officier de police et mon ami de se donner la peine de monter.

Le capitaine était fort bien logé : son ameublement annonçait la richesse et même le bon goût. C'était un homme de moyen âge, d'une physionomie juive, mais agréable, plein de politesse et de grâce dans les manières. L'agent exposa l'objet de sa recherche. Le capitaine demanda à ses hôtes la permission de les quitter un instant. Pendant cette absence, mon ami allait commencer une dissertation assez piquante sur le vol et le recel : mais son guide lui coupa la parole en lui montrant un large tube acoustique, communiquant, de la chambre où ils étaient, aux appartemens inférieurs.

Ils ne tardèrent pas à voir revenir le capitaine J., qui leur apprit que, moyennant cinq guinées, payées d'avance, la montre serait retrouvée et rendue à son propriétaire. Mon ami déposa la somme convenue, et le capitaine le prévint qu'il eût à se trouver le lendemain matin, à dix heures, devant l'église Saint-George. Une jeune servante aux yeux noirs entra dans la chambre, posa des rafraîchissemens sur la table, fixa sur mon ami un regard pénétrant et disparut. L'agent de police le fit sortir de la maison par une issue différente, qui aboutissait à une autre rue; et le lendemain il ne manqua pas de se trouver au lieu du rendez-vous. Après quelques minutes d'attente une belle dame, richement vêtue, passa près de lui, glissa un paquet dans sa main et continua sa route. Cette femme était précisément la servante du

capitaine, et la montre de lord Lovat se trouvait enveloppée dans le papier qu'elle lui avait remis.

Lorsque j'ai inscrit à la tête de cet article le titre suivant : *Fabriques de vices et de crimes à l'usage des gouvernemens ;* plus d'un lecteur étonné aura cru pouvoir m'accuser de paradoxe et de misanthropie. Cependant j'ai prouvé jusqu'à l'évidence la vérité de mon titre. Organisée en apparence pour la répression des crimes, la société se trouve dans le fait organisée pour leur propagation. La rigueur des supplices détruit chez le peuple le sentiment de la pitié, le spectacle de l'opulence l'irrite, l'habitude de la fraude le démoralise ; l'agiotage passé en coutume sanctionne l'improbité. Les ministres des lois n'ont aucun intérêt à ce que la nation soit morale ; ils en ont beaucoup à ce qu'elle ne le soit pas. Tout concourt au même but ; tout contribue à effacer des cœurs et des esprits le sentiment de l'équité primitive. Et ce n'est pas seulement chez nous que les choses se passent ainsi ; il en est de même dans une partie du continent. Là comme ici, les ministres et leurs commis profitent souvent des secrets d'état, auxquels ils sont initiés, pour faire à la bourse d'immenses et faciles profits, et enrichir leurs proches et leurs maîtresses. On cite l'un d'eux, qui était dans l'usage de communiquer ses dépêches les plus importantes à quatre ou cinq belles dames dont il payait ainsi les complaisances. Mais ce qui paraîtra encore plus monstrueux, des souverains, des princes en possession d'énormes revenus, les trouvent insuffisans et font des prélèvemens secrets sur les maisons de jeu dont ils ne rougissent pas de partager les profits avec ceux qui les afferment. Faut-il le dire ? ces hommes qui, las de la vie, la rejettent comme un pesant fardeau ; ces suicides dont

tous les journaux parlent avec tant d'horreur, ne sont presque toujours que des malheureux, qui, placés entre le crime contre la société et le meurtre d'eux-mêmes, aiment mieux attenter à leur vie que de nuire à autrui.

Si l'on me demande quels remèdes je propose contre un état de mœurs si déplorable, je répondrai : une législation plus douce et plus simple; l'amélioration morale des classes supérieures et l'expansion des lumières. Grâces soient rendues à cette société dont Brougham est le chef, et dont le but est de répandre le goût de l'instruction parmi tous nos concitoyens! Jamais intentions plus bienfaisantes et plus pures ne furent couronnées d'un plus noble succès. Si, comme je l'espère, les propagateurs de cette généreuse entreprise parviennent au succès qu'ils méritent, si le marchand dans son comptoir et l'enfant même du pauvre apprennent à estimer quelque chose au monde, excepté le lucre et l'argent; si ce besoin d'acquérir et cette iniquité dans les moyens de gagner s'effacent devant des penchans plus élevés, qui inspirent à l'ame humaine le désintéressement et l'amour de la justice; si le peuple s'éclaire enfin, il deviendra moral; et la société, souillée trop long-tems de sang et de crimes, se trouvera régénérée, pour ainsi dire, par ce nouveau baptême, par cette purification que la science seule peut conférer à notre civilisation décrépite (1).

(*Babylon The Great.*)

(1) NOTE DU TR. Dans cet éloquent et sombre tableau des vices de la métropole de l'Angleterre et de prétendus moyens répressifs qui ne servent qu'à les exciter, le lecteur français aura pu remarquer trop de points de ressemblance avec ce qui se passe à Paris. Il faut espérer qu'une partie de ces tristes analogies disparaîtra sous l'administration de M. de Belleyme, animé, comme il l'est, de l'amour sincère du bien public, disposition si rare chez les hommes en place, dont la plupart ne songent guère qu'à se pousser ou à se maintenir.

Archéologie.

MANUSCRITS ET TACHYGRAPHIE DES ANCIENS.

Les trésors littéraires que le torrent des siècles n'a laissé surnager que pour nous révéler plus douloureusement l'absence de ceux qu'il a engloutis, n'ont cessé d'alimenter l'émulation qui entraîne le peuple des érudits vers de nouvelles découvertes. Semblables au voyageur qui explore sur la côte les débris de son naufrage, les philologues espèrent qu'un grand nombre d'ouvrages, qui jusqu'ici avaient échappé aux recherches de leurs devanciers, sortiront, grâce à des investigations nouvelles, de la poudre des plus obscures bibliothèques, avec leur cortège de glosses et d'annotations. Heureuse illusion! Le hasard, secondant l'active intelligence qui présidait, dans le seizième siècle, aux fouilles des bibliothèques, et la protection de personnages opulens, qui partout rétribuaient libéralement le zèle des explorateurs, moins encore dans le but d'enrichir la littérature, que d'édifier la chrétienté sur les titres véritables d'un culte mis en problême sur tous les points de l'Europe, firent rechercher et découvrir tant de monumens littéraires qu'on n'a plus rencontré sur leurs traces que des filons épars d'une mine épuisée.

Toutefois, nous croyons que plusieurs écrits importans ont passé inaperçus dans le grand mouvement intellectuel du seizième siècle. Le mode employé jadis pour écrire et conserver les manuscrits a dû en dérober quel-

ques-uns aux regards les plus pénétrans. En effet, chez les anciens, des ouvrages disparates étaient copiés dans le même volume, de la même main ou d'une main étrangère. Ainsi, le médecin, acquéreur de la bibliothèque d'un jurisconsulte, ajoutait dans le même volume un traité de Gallien à un recueil de lois civiles, qui attendaient leur supplément. Ce volume de mélanges devenait, un siècle après, la propriété d'un bibliomane, qui le complétait, en y insérant un poème. Ailleurs, l'insouciance des bibliothécaires et l'ignorance des relieurs accolaient, dans un seul tome, pour lui donner une épaisseur convenable, les manuscrits les plus divers, sous le titre de l'ouvrage le plus considérable. Dans ce chaos, de petits écrits ont pu d'autant plus facilement échapper aux recherches, que l'éditeur collationnant un manuscrit, le jurisconsulte ou le médecin y cherchant la solution d'une question de droit ou de médecine, ont dû laisser à l'écart les autres ouvrages du volume : la patiente curiosité des bibliophiles pourrait seule exhumer ces derniers.

Ce n'est pas seulement des bibliothèques et des archives que surgirent de précieuses découvertes, c'est du sein de la terre où dorment les débris des empires, c'est du tombeau où gisent les deux cités miraculeusement découvertes aux pieds du Vésuve. A l'aspect des papyrus d'Herculanum, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de cette résurrection du premier siècle de notre ère, avec ses mœurs, ses usages domestiques, son architecture, ses beaux arts, sa littérature, ou de la patience et de l'adresse d'une génération d'érudits qui ne se lasse pas de faire jaillir la pensée des écrivains de l'antiquité de ces pellicules calcinées que le moindre souffle peut chasser dans les airs.

L'un des premiers ouvrages rendus à la lumière par les fouilles d'Herculanum est un écrit de Philodémus sur la musique. L'Académie Herculanienne de Naples le publia, en 1793, avec une longue préface et de nombreuses annotations, qui, du moins, à la différence des commentaires allemands, avaient le mérite d'expliquer le texte.

Philodémus, dont son contemporain Cicéron vante les talens et censure les mœurs, était déjà connu par quelques épigrammes insérées dans l'*Anthologie*. Le manuscrit retrouvé, qui n'offre que la dernière partie du traité sur la musique, se compose des quatre livres et forme vingt-huit colonnes, dont chacune a été reproduite par un *fac simile* gravé sur cuivre avec le texte grec imprimé en regard. On y a joint une version latine, et on a rempli les lacunes par des complémens de phrases à l'encre rouge. Cet écrit n'est pas un traité; c'est une simple dissertation sur l'utilité politique et morale de la musique, question qui divisa long-tems les philosophes de l'antiquité. Sectateur d'Épicure, Philodémus partage l'aversion de son maître pour ce bel art, et combat son interlocuteur par un feu roulant de plaisanteries qui feraient la fortune de plusieurs vaudevillistes, s'il s'en trouvait parmi nous d'assez ingrats pour en médire.

Les révolutions de Naples interrompirent l'examen d'autres papyrus plus importans, que le patriotisme jaloux de la Société Herculanienne déroba aux conquêtes des Français, et transporta en Sicile. C'est là qu'on déroula divers traités sur la rhétorique, la poésie, les vertus et les vices. On découvrit dans la suite plusieurs livres d'Épicure, et quelques ouvrages latins, dont le plus intéressant est un poème en vers hexamètres sur l'expédition de César en Égypte. Certains érudits l'attribuent à Varius

célébré par Horace et Virgile ; d'autres, le jugeant indigne de la renommée de ce poète, ont prétendu qu'il était d'un nommé Robirius.

La lithographie, qui a rendu plus facile et moins dispendieuse la publication des ouvrages orientaux, dont les caractères bizarres font le désespoir de nos typographes, a été appliquée avec succès aux papyrus. C'est d'après ce procédé que l'université d'Oxford a fait publier, en 1824, la première partie des livres d'Herculanum. Elle se compose de cent trente-trois planches, représentant un simple *fac simile* de quelques papyrus déroulés par ordre de S. M., sans notes, sans traduction, sans commentaire, sans texte grec qui reproduise en écriture cursive l'original écrit en majuscules. Quel contraste affligeant ne présente pas, sous ce rapport, l'indolent et hautain pédantisme d'Oxford, avec le zèle minutieux et modeste qu'ont mis les érudits napolitains à mettre ces fragmens à la portée de tous les lecteurs. Cette première partie contient deux extraits philosophiques de Philodémus, un traité sur la colère, par un anonyme, et certains passages d'un écrit de Démétrius. La seconde partie de ce recueil, qui a paru en 1825, en cent cinquante-cinq planches, sans commentaires ni éclaircissemens, renferme également des fragmens de discours de Philodémus, sur la poésie, le rhythme, etc.

Les rapports faits sur l'état matériel des papyrus d'Herculanum ont malheureusement affaibli l'espoir qu'inspiraient ces premières fouilles. Les flots de lave brûlante sous lesquels disparut cette cité, après avoir réduit en cendre les manuscrits qu'elle recélait, ont formé des couches extrêmement dures, dont les éruptions successives du Vésuve ont augmenté la masse. Les excavations exigent un travail lent et dispendieux ; souvent, après

d'incroyables efforts, le manuscrit arraché avec tant de peine à la nuit des tems, se pulvérise au moment de voir la lumière, ou bien son frontispice offre à l'œil effrayé l'inévitable nom de Philodémus, sous un titre déjà connu.

C'est donc plutôt vers la cité voisine, vers Pompéia, que doivent se porter nos regards et nos espérances. Pompéia a été ensevelie sous des torrens de vase que suivit une pluie de pierres et de cendres. La couche de ces matières n'est pas très-épaisse, et leur extraction est beaucoup moins pénible que les fouilles d'Herculanum. La vase a dû couvrir, sans les briser, les réceptacles de pierre ou de métal qui contenaient les manuscrits. Il est donc permis d'espérer que si on n'en a encore découvert aucun, par la raison qu'on n'a exploré que la portion de la ville qui renfermait des théâtres, des bains, le forum, et quelques maisons de faubourg occupées d'ordinaire par la classe illétrée, on sera plus heureux en continuant les fouilles. Il est impossible, en effet, qu'une ville de quatre milles de tour, située à deux pas du tombeau de Virgile, ne possédât point de livres au siècle d'Auguste. La difficulté des excavations provient, dit-on, du prix excessif que les propriétaires du sol qu'il faudrait déblayer, mettent à leurs terrains. Mais, à Herculanum, les fouilles ont eu lieu à l'aide de puits, dont plusieurs avaient été ouverts, dans l'origine, par les habitans de Portici. Il serait très-utile de sonder ainsi la topographie souterraine de Pompéia, d'ouvrir ensuite des galeries d'un puits à l'autre, afin de reconnaître quelles sont les parties qui méritent d'être entièrement déblayées. Il serait bon également de tenter les mêmes essais dans les terrains qui recèlent les ruines de Stabiæ, et d'autres bourgs engloutis dans le même désastre. Ces recherches amèneraient peut-être de grands résultats. Malheureusement, à en juger

par la lenteur des travaux déjà exécutés, ces archives de la littérature antique ne s'ouvriront que pour nos descendans.

Il est une autre mine ouverte aux explorations des philologues, dont la découverte est moins étonnante que celle de la dernière, mais qui mérite au même degré l'intérêt du monde érudit. Il s'agit des manuscrits sténographiés que nous ont légués l'antiquité et le moyen-âge. Le corps si célèbre des Bénédictins a donné de nombreux éclaircissemens sur la nature et l'importance de ces trésors littéraires. Nous lisons, dans un de leurs traités diplomatiques (*La Science des Diplomes*), le passage suivant :

« Depuis un demi-siècle, les savans ont fait des efforts prodigieux pour ressusciter la langue et l'écriture des Étrusques; mais personne n'a tenté de déchiffrer les *Notes de Tiron*, bien plus précieuses pour la république des lettres. Combien de manuscrits ou de notes de cette espèce, marginales ou interlinéaires, excitent la curiosité, et se refusent à la satisfaire! combien de lettres ou de notes semblables ont été employées pour dérober à des regards indiscrets des secrets importans! que de diplomes où elles figurent comme autant d'hiéroglyphes pour le désespoir des chartriers! »

On entend par ces mots : *Notes de Tiron*, l'écriture sténographique inventée, dit-on, par Tiron, affranchi et secrétaire de Cicéron. Plutarque, dans sa *Vie de Caton d'Utique*, raconte que Cicéron, désirant se procurer le texte des discours prononcés au sénat par ce grand citoyen, sur la conjuration de Catilina (je copie la traduction d'Amyot), avait, « ce jour-là attiré des clercs, qui avaient la main fort légère, auxquels il avait davantage enseigné à faire certaines notes et abrévia-

tions, qui, en peu de traits valoient et représentoient beaucoup de lettres, et les avoit disposez çà et là en divers endroits de la salle du sénat. »

« Telle est, dit une épigramme d'Ausone, la rapidité des scribes qui recueillent les discours dans les assemblées du peuple et les tribunaux, que souvent ils les publient *une heure* avant que les dernières paroles en aient été prononcées. »

Le poète Martial, dont les épigrammes jettent tant de jour sur les mœurs et les usages de son tems, peint avec moins d'exagération la perfection que la sténographie avait atteinte à l'époque où il vivait :

> Currant verba licet, manus est velocior illis ;
> Nondùm lingua suum, dextra peregit opus.

L'origine de cet art remonte à une époque plus éloignée que Plutarque ne le prétend. Cicéron dut en faire usage avant le complot de Catilina, lorsqu'il défendit Muréna contre Caton. Bien qu'il soit moins vieux que ne le prétend Franceïus, dans son *Traité de l'Écriture des Anciens*, lequel assure gravement qu'Adam, notre père commun, était un habile sténographe, on pourrait croire qu'il a été importé à Rome, par Tiron, d'après un passage de Diogène Laërce, où il est dit que Xénophon en faisait usage.

Ce genre d'écriture devint très-commun sous le bas-empire et au moyen-âge. On a découvert une foule de manuscrits des cinquième, sixième et septième siècles, et des siècles suivans, entièrement sténographiés ou semés de *notes de Tiron,* marginales ou interlinéaires. Lors de la renaissance des lettres ils attirèrent puissamment l'attention des savans. A la prière du cardinal Bembo, Jules II

chargea quelques érudits de les déchiffrer; mais leurs tentatives échouèrent, parce qu'on n'avait pas encore, en Italie, la clef de ces hiéroglyphes. Dans le Nord, on fut plus heureux; vers la fin du quinzième siècle le savant Trithémius ou Trittenheim acheta, à un abbé de son ordre, un *Lexicon des notes de Tiron*, et découvrit également, dans la bibliothèque du chapitre de Strasbourg, un psautier sténographié, et qu'on supposait écrit en arménien. A l'aide de ces deux livres, il ne fut plus impossible de déchiffrer cette écriture; mais les essais tentés après Trithémius n'ont produit aucune découverte importante, ni aucun ouvrage sur cette matière, jusqu'en 1817.

A cette époque parut, en deux volumes in-quarto, un travail remarquable de M. Kopp, sous le titre suivant : *Tachygraphia veterum exposita et illustrata, ab Ulrico Fred. Kopp.* Manheim, 1817. Le premier volume contient l'histoire de l'art, l'analyse et la synthèse des signes, en un mot, la grammaire tachygraphique. On pourrait, en écartant les recherches archéologiques et historiques, faire, de cette première partie, un abrégé facile à comprendre, qui, mis à la portée du public, démentirait cette dédicace décourageante de l'auteur : *Posteris hoc opus ab æqualium meorum studiis forte alienum do, dico, atque dedico.*

Le second volume offre un dictionnaire complet de sténographie ancienne, contenant environ douze mille mots ou signes, disposés en ordre alphabétique. Cette quantité suffit pour familiariser l'étudiant avec le système, et le mettre à portée de déchiffrer les *notes de Tiron*.

Ces caractères, formés d'après les lettres romaines et les majuscules grecques, ont quelque analogie avec l'é-

criture chinoise. Ce sont des traits verticaux plus ou moins inclinés, joints ou traversés par un ou plusieurs autres traits de formes et de position diverses. Ils ne ressemblent nullement à notre nouvelle tachygraphie, laquelle a quelque rapport avec l'écriture arabe ou persane. Dans le grec et le latin, où la terminaison des mots varie avec les genres, les cas, les modes, les tems, etc., il importe de marquer les diverses désinences par autant de signes particuliers joints au signe représentatif de la racine du mot; c'est ce qui rend la tachygraphie de ces langues moins rapide et plus compliquée que celle de nos langues modernes, réduite aujourd'hui à sa plus simple expression. On trouve de semblables abréviations dans les anciennes chartes et dans les éditions des quinzième et seizième siècles. Malheureusement, on n'a guère déchiffré que des manuscrits sténographiés du bas-empire ou du moyen-âge, contenant des rituels, des légendes, des homélies; espérons qu'on découvrira des ouvrages moins édifians, mais plus instructifs, dans les travaux dont le dictionnaire de Kopp nous donne la clef.

Le monde littéraire a des trésors plus précieux à recueillir d'une source jusqu'ici peu connue. Nous voulons parler des manuscrits *palimpsestes*, dont un savant du dernier siècle, dans sa *Dissertation sur le papyrus*, etc., insérée dans les registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres (T. 6, 4°, *Paris*, 1729), explique ainsi l'origine : « Vers le douzième siècle, les Grecs, éprouvant de grandes difficultés à se procurer du parchemin pour les livres d'église, imaginèrent de gratter l'écriture des anciens manuscrits, et transformèrent en rituels et antiphonaires, les Polybe, les Dion, les Diodore de Sicile, etc. J'ai compulsé une foule de manuscrits en parchemin, appartenant au moyen-âge; sur

la plupart un nouveau texte avait été substitué à l'écriture primitive qu'on avait grattée souvent assez maladroitement pour qu'elle fût encore lisible. »

Dioscorides nous a laissé la recette de l'encre des anciens : c'était un mélange de gomme et de noir de fumée délayé dans de l'eau. Glissant sur le papier, elle s'effaçait aisément à l'humidité, et l'éponge mouillée la faisait disparaître, ce qui offrait le double inconvénient d'encourager les faussaires, et de rendre illisibles les vieux titres. Du tems de Pline, on versait du vinaigre dans l'encre pour lui donner du mordant, et bientôt après on eut recours à l'encre vitriolique, qui s'incruste dans le papier, mais qui a l'inconvénient de se décolorer. C'est de cette encre que sont écrits les textes primitifs des manuscrits palimpsestes; car l'application d'une infusion de noix de galle y fait reparaître les mots effacés. Ces manuscrits sont appelés palimpsestes, de deux mots grecs qui signifient *deux fois frottés*, parce qu'en effet le parchemin avait été deux fois préparé, par le frottement de la pierre ponce, à recevoir l'écriture. Plus ces manuscrits sont antiques, plus l'infusion de noix de galle fait ressortir les caractères effacés. En voici la raison : les anciens se servaient d'une encre épaissie par la gomme, et qu'ils employaient en abondance dans un *calamus* de roseau, grossièrement taillé. Ils laissaient sécher à l'air les feuilles séparées; aussi, l'écriture large et épaisse permettait-elle à la partie caustique de l'encre de pénétrer sur tous ses points dans le parchemin. On connaît la manière dont on emploie l'encre sympathique; elle n'est posée que sur l'écriture qu'elle doit mettre en saillie; il en est de même du procédé qui ressuscite les manuscrits palimpsestes.

Le modeste et savant Angelo Maio, bibliothécaire du

Vatican, est, de tous nos philologues, celui qui a fait, en ce genre, les plus heureuses découvertes. Il en est une que nous lui laisserons raconter : « En examinant, dit-il, dans une de ses préfaces, plusieurs manuscrits de la bibliothèque ambroisienne, à Milan, je remarquai que l'un d'entre eux, de la plus haute antiquité, était un palimpseste. Il avait appartenu au couvent de Bobio, dans la Ligurie, fondé par saint Columbanus, en 612, et dont les moines étaient renommés pour leur piété et leur érudition. Au dixième siècle, ce monastère avait eu pour chef le savant évêque Gerbert, qui devenu pape sous le nom de Silvestre II, enrichit considérablement sa bibliothèque. La collection de Bobio fut achetée par le cardinal Frédéric Borrhomée, fondateur de la bibliothèque de Saint-Ambroise, au commencement du dix-septième siècle. Ce manuscrit contenait les œuvres du poète chrétien Sédulius. En le regardant plus attentivement, j'aperçus sous le texte les traces d'une écriture plus ancienne. *O Deus immortalis! Repente clamorem sustuli. Quid demùm video? En Ciceronem, en lumen romanæ facundiæ, indignissimis tenebris circumscriptum! Agnosco deperditus Tullii orationes! sentio ejus eloquentiam ex his latebris divinâ quâdam vi fluere, abundantem sonantibus verbis uberibusque sententiis.* »

Il lut les titres *pro Scauro*, *pro Tullio* et *pro Flacco*, et il parvint, quoique avec peine, à déchiffrer les fragmens de ces discours. L'écriture en était large et belle, et sur trois colonnes à la page. Des notes écrites en plus petit texte, mais avec élégance, accompagnent l'*Oratio pro Scauro*. M. Maio les attribue au savant critique Asconius Pédianus.

Dans une autre occasion, M. Maio, en feuilletant les

manuscrits de Bobio, découvrit, sous une traduction latine des travaux du concile de Calcédoine, d'autres fragmens de discours inédits de Cicéron, écrits sur deux colonnes à la page, ce qui annonce une transcription moins ancienne; ils étaient accompagnés de notes et suivis d'un commentaire de quelques-uns des plaidoyers et des harangues déjà connues de l'orateur romain.

On remarque que les lignes de l'*Oratio pro Scauro* sont coupées à angle droit par le texte qui les couvre; tandis que dans l'*Oratio pro Ære alieno Milonis*, la page a été complètement renversée, et le nouveau texte écrit dans les interlignes du premier. Partout où l'écriture la plus récente couvre l'ancienne, celle-ci est beaucoup plus difficile à déchiffrer. Mais cette difficulté a été exagérée par l'amour-propre des antiquaires. Il n'est point de palimpseste dont, à l'aide d'une loupe ou d'un bon microscope, on ne puisse découvrir les antiques trésors. Familiarisé avec cet instrument, par son application sur plusieurs parchemins, l'observateur saura décider à l'instant si leur surface était dans son état naturel, ou si elle avait été grattée et repolie au moment où elle a reçu l'écriture qui la couvre.

Le manuscrit dont nous venons de parler atteste l'ancienneté de l'usage d'écrire deux fois sur le même parchemin : on suppose en effet que c'est vers le huitième siècle que l'*Oratio pro Scauro* en a été effacée. Le savant éditeur nous apprend, d'après le témoignage de Montfaucon, que ce vandalisme a outragé les manuscrits latins bien avant ceux des Grecs. Les premiers l'ont été dès le septième siècle, les seconds seulement au onzième; il observe que l'ancienne écriture était plus régulière et plus belle que celle qui l'a remplacée. « Avouons, ajoute-t-il, que les doctrines de l'Église et les préceptes

mêmes de l'Évangile, si dignes de notre vénération, auraient été, au gré de nos désirs, plus convenablement retracés sur des parchemins encore vierges! »

M. Maio a publié; en 1815, à Milan, deux volumes in-8°, sous ce titre : *Cornelii Frontonis opera inedita, cum epistolis item ineditis Antonini Pii, M. Aurelii, L. Veri et Appiani, necnon aliorum veterum fragmentis, invenit et commentario prævio notisque illustravit Angelus Maius.* C'est également un palimpseste découvert dans la bibliothèque de Saint-Ambroise, et dont le dernier texte renferme l'histoire du concile de Calcédoine. M. Maio exprime ainsi son enthousiasme méridional, à l'aspect de ce trésor : « O sublime étude de l'antiquité! trésors admirables de nos bibliothèques! faveurs célestes qui rendez à la lumière le plus sage des Césars, le premier des orateurs, le grave historien, le philosophe accompli, le grammairien le plus correct, le plus élégant des écrivains épistolaires, le critique le plus versé dans la littérature grecque et latine, pléiade éclipsée depuis tant de siècles!... » L'enthousiasme est permis à l'algébriste, à l'astronome, au physicien, au moment où ils découvrent la solution d'un problème qui fait le désespoir des savans, une nouvelle planète ou l'heureuse explication d'un phénomène de la nature; il doit l'être également à l'érudit récompensé du travail le plus ingrat par la résurrection d'un chef-d'œuvre littéraire. Le discours préliminaire de M. Maio est élégant; il abonde en observations intéressantes, et fait beaucoup d'honneur à l'instruction et aux talens de l'éditeur.

Fronto est un auteur très-fécond; il a écrit sur un grand nombre de sujets, et a composé entre autres des philippiques contre les chrétiens, *invectiva in christianos.* Comme orateur, on le place immédiatement après Cicé-

ron, bien que son style grave et concis diffère essentiellement de celui de ce modèle classique de l'art oratoire. Il écrivait avec le même succès en grec et en latin; et nous possédons de lui quelques épîtres grecques, dont une adressée à Marc-Aurèle.

Pour donner une idée de son style, nous choisirons un fragment de son discours *de testamentis transmarinis*. Le savant éditeur suppose qu'un décret de l'empereur avait ordonné que tous les testamens faits dans les provinces fussent transportés à Rome avant leur ouverture (on sait que d'après la législation romaine tout testament était clos et scellé pour n'être ouvert qu'à la mort du testateur), et il cite la loi 18 du titre 23, liv. VI, au *Code de Justinien*, comme révoquant ce décret, en ces termes : *Testamenta omnia et in eodem loco reserventur nec usquam permittatur fieri ulla translatio.*

On remarque dans cet écrivain beaucoup d'esprit, de pénétration et une grande correction de style; mais on y trouve aussi quelques traces de cette faconde prétentieuse qui signala le premier déclin de la littérature romaine. On sent que cette latinité n'a plus la même verdeur, la même sève que celle du siècle d'Auguste, et que la pâleur de l'automne a passé par là.

Le fragment si connu de la *République de Cicéron*, réimprimé en Angleterre, il y a quelques années, était extrait des manuscrits du couvent de Bobio. Il a été découvert à Rome, où quelques-uns de ces manuscrits avaient été apportés, tandis que la plupart d'entre eux ont enrichi la bibliothèque de Saint-Ambroise de Milan, et le reste celle de Turin. Nous ignorons si ces derniers ont été examinés. Quoi qu'il en soit, il est impossible que le couvent de Bobio eût le monopole des

palimpsestes, et nous pouvons affirmer qu'il en existe ailleurs de très-remarquables.

Le grand fragment de la *République de Cicéron*, découvert par M. Maio, l'a été sous un commentaire de saint Augustin sur les derniers psaumes. Il était correctement et lisiblement écrit, aussi a-t-il pu être fidèlement reproduit; mais beaucoup de pages manquaient pour compléter l'ouvrage. L'on trouvera probablement des lacunes semblables dans les découvertes à venir. En effet, on a dû, pour gratter plus promptement les anciens manuscrits, diviser le travail et isoler les feuillets, sauf à les rassembler ensuite, s'il y avait lieu, opération qui a pu en laisser beaucoup à l'écart, soit qu'on les ait remplacés ou non dans le cahier par de nouvelles feuilles. Il est présumable toutefois qu'on retrouvera complets d'anciens écrits, dont le parchemin aura été gratté par une seule main.

M. Maio prouve la haute antiquité des palimpsestes, en citant dans sa savante préface du Dialogue *de Republicâ* ce fragment d'une lettre de Cicéron à Trébatius : *Ut ad epistulas tuas redeam, cætera belle; nam quod in palimpsesto, laudo equidem parcimoniam; sed miror quid in illa chartula fuerit, quod delere malueris quam hæc scribere; nisi forte tuas formulas. Non enim puto te meas epistulas delere, ut deponas tuas. An hoc significas, nil fieri? frigere te? ne chartam quidem tibi suppeditare?* Ad Fam. VII, 18.

Ces deux mots, *charta* et *chartula*, indiquent-ils, le premier, le parchemin, *membrana*; le second, le *papier* ou *papyrus ordinaire?* ou bien, suivant ses dimensions, toute matière qui reçoit l'écriture? Grand sujet de discussion parmi les érudits. Au reste, M. Maio

nous apprend que deux manuscrits du huitième siècle, *sur papier*, récemment offerts à la bibliothèque du Vatican, sont des palimpsestes, *bien qu'on ne puisse pas lire distinctement l'écriture primitive.* Il nous laisse ignorer si elle a été rétablie par l'infusion de noix de galle, ou déchiffrée à l'aide d'un microscope. Voilà encore une nouvelle source de curiosité et de recherches pour les doctes.

Quand l'encre n'est composée d'aucun acide, l'éponge suffit pour l'effacer. Tel est le sens du mot *delere*; *spongiam parabis deletilem*, dit le poète. Si elle contient de l'acide sulfurique et de l'oxide de fer, cette dernière substance pénétrant le papier à l'aide de l'acide, noircit par le contact de l'infusion de galle, et la pensée de l'écrivain ressuscite plus ou moins complète, suivant les proportions d'oxide de fer jetées dans la composition de l'encre primitive. Ainsi, une opération chimique commencée il y a près de deux mille ans, par un orateur ou par un poète, reprise et consommée vingt siècles après, nous rend les foudres de son éloquence, les trésors de son génie! Et à quoi a-t-il tenu qu'ils fussent à jamais perdus pour notre admiration? À quelques gouttes d'acide, à quelques grains de limaille, grossièrement délayés par un stupide esclave!

Revenons au catalogue de nos palimpsestes. Maio en a découvert un dans la bibliothèque de Saint-Ambroise, qui, sous le texte latin de la Bible, qui paraît avoir été transcrit au septième siècle, contenait les comédies de Plaute que nous connaissons, moins quatre, ainsi que le titre et les premiers vers d'une pièce que nous ne connaissons pas, ayant pour titre: *Vidularia*. L'écriture en est très-belle, et l'on conjecture qu'elle remonte au siècle des Antonins. Maio en a extrait et publié plusieurs

passages, et notamment soixante vers inédits appartenant à diverses pièces du recueil; il a, par exemple, rétabli le texte primitif des quatre vers suivans. C'est le portrait d'un autre *Fringale* (le héros du vaudeville du *Gastronome sans argent*), tracé par le personnage lui-même :

Famem fuisse suspicor matrem mihi,
Nam postquam natus sum, satur nunquam fui.
Neque quisquam melius referet matri gratiam
Quam ego matri meæ retuli invitissimus.

(*Stichus*, act. Ier, sc. 5.)

La découverte des œuvres de Plaute, sous le texte d'une Bible, permet aux amis de la littérature classique d'espérer de retrouver, sous des manuscrits semblables, des collections importantes, telles, par exemple, que ce qui nous manque des *Décades* de Tite-Live, peut-être le plus éloquent de nos historiens. Emprisonné sous les lourdes chroniques ou les ridicules statuts de quelque misérable couvent, comme les géans de la fable sous les roches d'Ossa et de Pélion, sera-t-il rendu à la lumière aux applaudissemens de la république des lettres?

Nous ne doutons pas que les bibliothèques publiques de la Grande-Bretagne, et notamment celle d'Oxford, très-riche en manuscrits, ne contiennent beaucoup de palimpsestes qu'on n'a pas encore explorés pour en exhumer les trésors. Le gouvernement devrait soumettre à cet examen tous les manuscrits anciens existans dans les bibliothèques des universités, des colléges, des palais épiscopaux, des chapitres; en un mot, de toutes les corporations laïques et cléricales, et notamment ceux qui contiennent des écrits en matière religieuse, tels que les ouvrages des pères de l'église, les canons, les sermons, les commentaires sur l'Écriture, les rituels, etc., etc.;

car dans les siècles de superstition, un laïque n'éprouvait aucun remords, et un moine mettait toute sa gloire à effacer un manuscrit profane pour y substituer un écrit religieux.

Les langues orientales n'auraient-elles pas aussi envahi les manuscrits de l'antiquité grecque et latine? Les irruptions des Sarrasins, des Turcs, des hordes de Gengis ou de Timour, ont dû leur en livrer une immense quantité. La plus grande partie en a probablement été détruite, mais quelques-uns ont dû être conservés pour recevoir les écrits des vainqueurs. Dans ce nombre figurent peut-être des chefs-d'œuvre de la littérature grecque, et nous trouverions une compensation à la perte des *Décades* de Tite-Live, dans la découverte des travaux des historiens grecs sur l'histoire romaine, qu'ils ont écrite sinon avec plus d'éloquence, du moins avec plus de détails, d'exactitude et d'impartialité que les historiens romains. Combien n'a-t-on pas à regretter que les poètes lyriques et satiriques de la Grèce ne nous aient guère transmis que leur nom? Que de trésors littéraires brilleraient à nos yeux si les recherches des érudits nous rendaient, avec tous les chefs-d'œuvre de la Melpomène antique, l'histoire des tems héroïques et de la mythologie grecque, et avec la collection complète des comiques de la vieille école, le tableau piquant d'une civilisation plus avancée!

Eupolis atque Cratinus Aristophanesque poetæ,
Atque alii, quorum comœdia prisca virorum est,
Si quis erat dignus describi quòd malus aut fur,
Quòd mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multâ cum libertate notabant,

dit Horace au début de sa quatrième satire. Nous ne possédons que des fragmens des deux premiers; onze

comédies du troisième qui en a composé une foule d'autres. Le reste nous est inconnu, ou du moins on ne connaît que leurs noms et les titres de leurs pièces. Ce serait un beau travail que de dégager ces monumens curieux du sein des rituels et des légendes de l'église grecque, qu'on ne saurait scruter avec trop de soins en Turquie et dans les couvens russes.

Les chartes les plus anciennes, enfouies dans les archives des divers états de l'Europe, recèlent peut-être aussi des écrits plus précieux. Sous ce rapport, celles de l'Espagne seraient une mine féconde et d'une exploitation plus facile qu'on ne pense.

Les guerres de la réformation ont été funestes à ces travaux, dans tous les pays qui en furent le théâtre. On connaît l'immense format de ces rituels, de ces antiphonaires qui, dans les chants des églises catholiques, étalent sur un lutrin poudreux leurs triples parchemins, couverts d'une psalmodie grégorienne, lisible à dix pas de distance; on sait que Rome en approvisionnait la chrétienté; les plus anciens remontent à l'époque où c'était *œuvre pie*, que de sanctifier les *membrana* échappés aux Visigoths et aux Vandales, en substituant aux inspirations de Satan celles du Saint-Esprit. Les réformés de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, poussés par des prédicans fanatiques à la destruction de tous les livres papistes, en firent de nombreux *autodafè*, mais il en reste encore assez en France, en Autriche, en Espagne et en Italie, pour exciter la curiosité des archéologues. Ne maudissons pas au reste l'aveugle dévotion des siècles barbares; de même qu'elle a conservé aux beaux-arts le Jupiter de Phidias, en substituant les clefs de saint Pierre aux foudres qui armaient ses mains; elle a conservé à la littérature, sous un manteau malheureu-

sement trop lourd, des trésors qui en promettent de plus précieux encore.

Indépendamment de ses travaux sur les palimpsestes, M. Maio a publié récemment une superbe collection de cinquante-huit dessins ou vignettes d'une haute antiquité, sur divers sujets de l'Iliade, et qui lui servent d'*illustration* (1). Chacune a pour inscription les fragmens analogues de ce poème. Le recueil est précédé d'un discours préliminaire plein d'intérêt pour les érudits, et de scolies inédites sur l'Odyssée. On doit aussi aux savantes recherches de cet archéologue une prodigieuse quantité de fragmens inédits et quelques œuvres complètes de Thémistius, d'Isocrate, de Symmaque, de Porphyre, de Philon, d'Eusèbe, etc., ainsi que les derniers livres des *Antiquités Romaines*, par Denys d'Halicarnasse.

Il a extrait des palimpsestes un commentaire sur Virgile, quelques écrits d'un auteur goth, nommé Uphilas, des fragmens d'un jurisconsulte antérieur à Justinien; enfin, plusieurs traités inédits sur la rhétorique, la grammaire et des matières ecclésiastiques.

Hâtons-nous d'arriver à la découverte la plus importante, dont les palimpsestes aient enrichi la science du droit, celle des *Institutes de Gaïus.*

On sait que la bibliothèque du chapitre de Vérone est riche en manuscrits précieux. Le célèbre Scipion Maffei, dans sa *Verona illustrata*, publiée en 1732, en donne le catalogue et s'explique dans les termes suivans, à l'occasion de trois feuilles de parchemin, dont l'une contient un écrit remarquable intitulé : *De Præscriptionibus et Interdictis.* « *Più carte lacere et sciolte d' antico majus-*

(1) C'est, comme on sait, le nom donné, en Angleterre, aux recueils de vignettes gravées pour servir d'ornemens aux livres qui s'y publient.

colo una delle, quali par fosse d' un codice delle Pandette, et altra d' un opera d' antico giurisconsulto; quei codici de si fossero conservati, mente si ha in tal genere che lor si potesse paragonare. Le même auteur, dans son *Histoire de la Théologie*, parle plus au long de ces fragmens, et donne un extrait du *Traité des Prescriptions et des Interdits*, avec un *fac simile* de l'écriture. Ce *specimen* a été transcrit dans le *Nouveau Traité de Diplomatique.* L'on ne pensait plus à cette découverte, lorsqu'en 1816 M. Haubold fit imprimer à Leipsick un mémoire intitulé : *Notitia fragmenti veronensis de Interdictis.* Le savant Niebuhr passa en 1816 par Vérone, pour se rendre à Rome en qualité d'ambassadeur de S. M. Prussienne, auprès du Saint-Siége. Il y séjourna deux jours, et en profita pour prendre une copie exacte du fragment *de Præscriptionibus* et d'un second non moins curieux sur les *Droits du fisc;* il compulsa ensuite plusieurs manuscrits, un entre autres portant le n° 13, et contenant des *Épîtres de saint Jérome.* Maffei, et après lui le bibliothécaire Mozotti, avaient remarqué que c'était un palimpseste; mais personne n'avait essayé de le déchiffrer. M. Niebuhr l'examina avec soin; il découvrit sous le texte quelques mots d'une écriture plus ancienne qui lui révélèrent l'œuvre d'un jurisconsulte. Il appliqua au 97e feuillet l'infusion de noix de galle; il parvint à le déchiffrer. Il s'empressa de faire part de sa découverte à l'un des hommes qui, en Allemagne, ont rendu le plus de services à la science du droit, à M. de Savigny; et les deux auteurs la publièrent dans un recueil périodique, avec un ingénieux commentaire tendant à prouver que le fragment *de Præscriptionibus et Interdictis* faisait partie des *Institutes de Gaïus.*

L'académie royale des sciences de Berlin, jalouse d'en-

richir le monde savant d'un ouvrage aussi important, envoya à Vérone, en 1827, MM. Goeschen et Bekker, pour exploiter la mine ouverte par M. Niebuhr. Ce travail leur offrit de très-grandes difficultés. La seule permission de contrevenir au réglement de la bibliothèque, en y passant plus d'une heure par jour, et de couper les feuillets pour les soumettre à l'action de la noix de galle, ne fut obtenue qu'après une foule de démarches inutiles. Ils eurent pour collaborateur le professeur Hollweg, qui leur fut d'un grand secours. Ils parvinrent enfin à transcrire les neuf dixièmes du livre, le reste était illisible : la première édition parut à Berlin en 1820.

Voici en abrégé la description du manuscrit. Il se compose de cent vingt-sept feuilles. La dernière écriture, très-ancienne, offre, en lettres majuscules, le texte des *Épîtres de saint Jérôme,* au nombre de vingt-six. La première, dont les traces sont visibles d'un bout à l'autre du volume, est d'une rare élégance; c'est celle des *Institutes.* On en découvre une troisième, également en majuscules, postérieure à celle-ci, mais antérieure à la dernière, et qui s'étend sur un quart du manuscrit : ce sont aussi des *Épîtres* et des *Méditations* de saint Jérôme. Ainsi, le même parchemin a été gratté et repoli deux fois. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les pages chargées d'une triple écriture offrent le texte le plus complet, et cependant la difficulté de le débrouiller exigeait le travail le plus opiniâtre et le plus ingrat. Les lettres paraissent moulées à l'instar de celles du plus célèbre manuscrit qui ait été découvert, les *Pandectes florentines* ; seulement les *sigles* et abréviations, très-rares dans celui-ci, abondent dans l'autre.

Ce manuscrit ne portait aucun titre; il a donc fallu

démontrer, dans une dissertation préliminaire, son identité avec les *Institutes de Gaïus*. Voici le résumé de cette discussion. Justinien avoue avoir puisé ses propres *Institutes* dans celles de ce jurisconsulte. (Voyez le *proemium* des *Institutes de Justinien : Quas ex omnibus antiquorum Institutionibus, et* PRÆCIPUÈ EX COMMENTARIIS *Gaii nostri tam Institutionum quam*, etc., etc.) Or, il suffit de rapprocher les deux ouvrages pour se convaincre qu'il existe entre eux un grand nombre de rapports essentiels, que les *Institutes de Justinien* reproduisent, en y ajoutant le texte de celles de Gaïus, dans certains passages, que dans beaucoup d'autres elles n'en rappellent que la pensée, et qu'elles révoquent une foule de dispositions tirées d'une législation en vigueur du tems de Gaïus, mais abrogées depuis. Ainsi, par exemple, le titre *de Dedititiis et de lege Æliâ Sentiâ*, dans l'œuvre du jurisconsulte, n'existe pas dans celle de Justinien, et cet empereur abroge formellement la loi *Ælia Sentia*, qui assimilait, après leur affranchissement, les esclaves nommés *servi pœnæ* aux étrangers qui, vaincus par les Romains, s'étaient livrés à eux (*peregrini dedititii*).

En second lieu, si on compare l'œuvre attribuée à Gaïus au résumé de ses *Institutes*, par les auteurs du *Breviarium Alaricianum* (le Bréviaire d'Alaric) on se convaincra que l'une a servi de texte à l'autre.

Enfin, on trouvera dans ce manuscrit presque tous les passages de Gaïus cités, soit dans les *Pandectes*, soit dans la collection des lois mosaïques et romaines, ou annotés par Boëce et Priscien. Les éditeurs indiquent ces passages.

La conclusion de cette grave discussion est l'identité du manuscrit de Vérone avec les *Institutes de Gaïus*.

Quant à la date de l'écriture, Niebuhr la croit anté-

rieure au règne de Justinien ; M. Kopp partage cette opinion, et la motive sur la forme des lettres, sur l'abondance des sigles et abréviations, sur l'usage de commencer chaque page par une majuscule, lors même que cette lettre se trouve au milieu d'un mot ; enfin, parce qu'il est invraisemblable qu'on eût pris la peine, après l'apparition des *Institutes de Justinien*, de faire une copie de celles de Gaïus.

L'édition de 1820 a été suivie en 1824 d'une édition *princeps* faite par les soins de M. Bluhm, qui s'était rendu à Vérone pour collationner la première avec le texte original ; une troisième a paru à Leipsick en 1825.

Les *Institutes de Gaïus* étaient déjà enseignées en Allemagne, en Écosse, en Russie, en Suède et dans les Pays-Bas, lorsque M. Boulet, avocat à la cour royale de Paris, en publia la traduction en 1827 (1). « J'ai tenté, dit-il dans sa Préface, de traduire ces commentaires, parce que j'ai cru que c'était le meilleur moyen de les répandre ; non que je pense que jamais une traduction puisse tenir lieu du texte : à Dieu ne plaise ! Il serait sans doute à désirer que les élèves n'eussent pas besoin de ce secours ; mais toujours il est vrai que, pour ceux qui ne sauraient s'en passer, il vaut mieux qu'ils étudient Gaïus, non dans la traduction, mais au moyen de la traduction, que de ne pas l'étudier du tout. »

Les savans ont été long-tems divisés sur l'époque à

(1) NOTE DU TR. Dès 1818, les éditeurs du journal de législation intitulé *la Thémis*, et publié par une société de jurisconsultes français, avaient donné la traduction du rapport fait à l'Académie de Berlin, le 6 novembre 1817, sur la découverte du manuscrit de Vérone. En 1822, des professeurs de la faculté de droit de Paris en publièrent le texte dans l'*Ecloga juris civilis*, et en ce moment il sert de base à l'enseignement du droit romain dans cette faculté.

laquelle ce jurisconsulte a vécu. Celui d'entre eux qui a le mieux discuté les diverses opinions émises avant lui sur cette matière, M. le professeur Dittmar, décide que Gaïus est né sous Adrien, qu'il commença d'écrire vers la fin du règne d'Antonin-le-Pieux, qu'il parvint à l'apogée de sa célébrité sous Marc-Aurèle, et qu'il mourut probablement sous Commode.

Les *Institutes de Gaïus* sont, sans doute, un monument précieux de la législation romaine; nous préférerions, toutefois, avoir à nous réjouir de l'apparition des écrits d'un jurisconsulte du tems de la république, d'une époque antérieure à celle où la reine des nations vit les tables de ses lois souillées par une foule de constitutions impériales, dictées par les caprices de la tyrannie, et chargées de cet amas de subtilités, d'anomalies, qui déparent le *Code* et les *Pandectes* compilés sous les ordres de Justinien.

Malgré les reproches que mérite le *Corpus juris*, il nous est impossible de le compulser sans gémir sur l'abandon dans lequel languit l'étude des lois civiles dans la Grande-Bretagne, et sur le style barbare adopté par les organes de ces lois. Jusqu'ici, ils ont, comme les Chinois, dédaigné toute communication avec les autres nations. Dans leur grotesque insociabilité, ils se sont barricadés de toutes parts contre l'irruption de la civilisation et des lumières. Efforts impuissans! l'esprit d'amélioration nous vient aujourd'hui du continent. La nécessité de réformer nos institutions civiles et politiques se fait sentir de jour en jour avec plus de force, et bientôt elle aura brisé les résistances que leur opposent la bigoterie et l'ignorance, embourbées avec délices dans l'ornière de la routine. L'on ne rétablira jamais l'édifice de nos lois sur des bases solides, si l'on n'a fait d'avance une

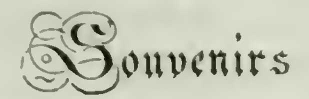
étude approfondie du seul système de législation civile qui soit pur de toute teinte féodale, celui des Romains. Si, comme on doit le craindre, notre oligarchie résistait trop long-tems au besoin d'une réforme générale et absolue, du moins le *Corpus juris* offrirait à nos législateurs, à nos hommes d'état, un modèle admirable du style clair, précis, élégant, qui convient au jurisconsulte, à l'orateur du barreau comme au législateur. S'ils le comparaient aux hideux barbarismes et aux monstrueuses tautologies d'un acte de notre parlement, ce rapprochement les couvrirait de honte, en leur montrant, d'un côté, le dernier état de dégradation où l'esprit humain puisse descendre, et, de l'autre, le comble de sa sagesse et de sa perfection. On a épuisé toutes les formules de l'éloge pour vanter l'exquise élocution qui distingue l'âge d'or de la jurisprudence romaine, le siècle des Ulpien, des Gaïus, des Scœvola; et cette apothéose n'a rien d'étonnant de la part des Godefroi, des Cujas, des Dumoulin, lorsqu'ils comparaient les *Pandectes* au fatras indigeste de chartes, d'ordonnances, de coutumes, qui régissaient leur pays. Aujourd'hui, l'on a fait la part de l'exagération, dans le naïf enthousiasme de ces grands hommes, mais on admire encore la vigueur *démosthénienne* (qu'on nous passe l'expression), l'élégante simplicité, le style majestueux des oracles de la jurisprudence romaine. Écoutons l'un de leurs plus ardens et de leurs plus judicieux admirateurs.

« Ils ne mirent pas moins de justesse dans l'expression que dans les doctrines, plaçant toujours le mot propre où l'exigeait son acception naturelle; et usurpant, en quelque sorte, le langage de la divine sagesse. Et c'est là ce qui les distingue des autres écrivains de leur siècle, et des auteurs qui ont illustré la Grèce. Ces derniers ont

droit à la palme de l'éloquence ; mais celle de la science et de la diction appartiennent aux premiers. Majestueux sans luxe, fastueux sans pompe, sévère sans rudesse, brillant sans fard, sobre sans être maigre, bref sans obscurité, leur style se distingue de tous les autres par l'accord le plus heureux de la simplicité avec l'élégance, de la propriété avec la dignité de l'expression ; et leurs décisions joignent la sainteté des oracles à la perspicacité du sage initié à tous les mystères de la conscience. »

En résumé, de toutes les mines ouvertes à la science par les travaux des philologues et de l'archéologie, celle qui, du moins aujourd'hui, reste la plus féconde, celle dont l'exploitation est la plus difficile, c'est l'étude des palimpsestes. Le texte apparent des anciens manuscrits a fourni aux sciences et à la littérature ses trésors les plus précieux. Les fouilles d'Herculanum et de Pompéia ne livreront peut-être au monde savant que des cendres ou des écrits indifférens. La tachygraphie des anciens, affranchie de toute méthode uniforme, épuisera, peut-être sans fruit, la patience des *diplomatistes* les plus laborieux. Les palimpsestes seuls offrent un champ sans limite à leurs investigations ; et le procédé chimique le plus simple peut, dans tous les pays (car partout la superstition des siècles barbares s'était fait un mérite aux yeux du ciel d'enterrer, sous les œuvres des saints, les écrits du paganisme), reproduire des chefs-d'œuvre que nous croyions ensevelis pour jamais dans la nuit des tems.

(*Edinburgh Review.*)



DU CONGRÈS DE VIENNE, EN 1814 (1).

LE CONGRÈS. — LES PLAISIRS. — LES AFFAIRES. — DESCRIPTION DE VIENNE. — M. GRIFFITHZ. — LE PRINCE DE LIGNE. — LE COMTE CLARY. — EUGÈNE DE BEAUHARNAIS. — L'EMPEREUR ALEXANDRE. — LE ROI DE PRUSSE. — L'EMPEREUR D'AUTRICHE. — LE ROI DE BAVIÈRE. — LE ROI DE DANEMARCK. — LE ROI DE WURTEMBERG. — LE PRINCE ROYAL DE WURTEMBERG ET LA DUCHESSE D'OLDEMBOURG. — LE PRINCE ROYAL DE BAVIÈRE ET SON FRÈRE LE PRINCE CHARLES. — UN BAL MASQUÉ. — SOUPER DE DIPLOMATES ET DE MILITAIRES.

Quand l'abbé de Pradt a pris le congrès de Vienne pour sujet d'un de ses ouvrages politiques, il n'a pas représenté cette assemblée mémorable sous son point de vue le plus piquant. Il supposait sans doute que des détails minutieux nuiraient à la majesté de son ensemble; et en conséquence il a omis tout ce qui était relatif à la vie privée des acteurs de ce grand drame. On conçoit cependant que, dans une réunion où tous les rangs étaient confondus et toutes les aspérités adoucies, les cœurs se découvraient souvent à leur insu; ces épanchemens involontaires devaient naturellement offrir un spectacle curieux à l'observateur de la nature humaine. Les maîtres des empires, réunis en congrès, vécurent pour la première fois dans des rapports intimes et familiers. Dans la crainte de com-

(1) Note du Tr. Ces souvenirs d'un des épisodes les plus importans de l'histoire de 1814 peuvent être considérés comme le complément du Journal d'un prisonnier de guerre, dont nous avons inséré les diverses parties dans les numéros 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 38.

promettre cette union, ils laissaient à leurs ministres le soin de régler leurs grands intérêts, tandis que, dégagés du fardeau de l'étiquette, ils se livraient avec bonhomie à une série interminable de divertissemens et de plaisirs.

Jamais de plus graves intérêts ne furent discutés au milieu de tant de fêtes et de dissipation. Un royaume était démembré ou agrandi à un bal; une indemnité consentie à un dîner; une restitution proposée dans une partie de chasse. Un bon mot ou une observation heureuse terminait des débats qu'une longue correspondance aurait pu indéfiniment prolonger. Les transactions les plus difficiles arrivaient promptement à leur terme. Des courriers extraordinaires galopaient dans quelques minutes du cabinet d'un roi au cabinet d'un empereur, et transportaient avec la rapidité de la pensée une réponse définitive aux questions les plus importantes.

Ce congrès avait l'air d'une grande solennité en honneur du retour de la tranquillité de l'Europe. C'était la fête de la paix, de cette paix qui devait rétablir l'équilibre politique si long-tems compromis par de violentes agressions. Les diverses nations de l'Europe, représentées à Vienne dans la personne de leurs souverains, offraient un spectacle unique, en harmonie avec les événemens extraordinaires qui avaient déterminé cette réunion; mais tandis que les plus graves affaires se mêlaient à des divertissemens frivoles, la grande victime, dont la chute avait signalé le commencement de 1814, se préparait à rentrer en scène. Elle reparut sur l'horizon au moment même où la langueur, produite par la satiété, commençait à se faire sentir au milieu de ces fêtes continuelles, malgré tous les efforts que l'on faisait pour prévenir la monotonie en les diversifiant.

J'ai souvent été surpris qu'aucun des acteurs de ces

scènes extraordinaires, si propres à exciter la curiosité générale, n'ait pas encore songé à en écrire l'histoire. Apparemment qu'absorbés par les grands intérêts qu'ils avaient à régler, ils n'ont pas eu le loisir de prendre des notes journalières sur ce qui se passait. Quand, ensuite, ils seront sortis du tumulte des affaires, l'absence de ces notes leur aura fait craindre de ne pas pouvoir mettre assez de vérité dans leur récit. Un peintre habile, qui veut faire un paysage, commence par en arrêter les principaux traits sur les lieux mêmes et d'après nature. La mémoire ne reproduit que des impressions affaiblies, comme ces planètes qui réfléchissent la lumière sans communiquer de chaleur.

Le congrès était en pleine activité à mon arrivée à Vienne, en octobre 1814. On disait alors qu'il allait être dissous, mais les plaisirs ou les affaires en décidèrent autrement : les semaines, les mois s'écoulaient, et le congrès se prolongeait toujours. Les souverains se traitaient comme des frères et réglaient leurs affaires communes comme des *intérêts de famille*, ainsi que le désirait la grande Catherine : on eût dit que les rêves bienfaisans de l'abbé de Saint-Pierre étaient au moment de se réaliser.

Avant de mettre mes lecteurs en présence des *dramatis personæ*, je vais d'abord faire une description sommaire du lieu de la scène. Vienne est située dans une plaine environnée de collines pittoresques ; le Danube, qui coupe et qui entoure en partie cette plaine, y forme plusieurs îles, dont la plus méridionale est occupée par la capitale de l'Autriche. Cette capitale se divise en deux parties principales ; la cité et les faubourgs. La cité, entourée par des murs, des bastions et un fossé, est une véritable forteresse. Les faubourgs, qu'environne une

ligne de circonvallation avec des barrières, sont séparés de la ville proprement dite par des glacis, sur lesquels on a planté plusieurs promenades agréables. La population de Vienne est évaluée à environ 300,000 ames, dont 200,000 vivent dans les faubourgs.

L'histoire de cette ville abonde en faits intéressans. Elle fut pendant quelque tems une des stations des légions romaines; elle devint ensuite la proie des Goths et des Huns. Son sort fut un peu moins malheureux quand Charlemagne la réunit à son vaste empire. Sous la domination de ses margraves et de ses ducs, elle s'agrandit peu à peu. Le duc Rodolphe IV y établit une université, dont Marie-Thérèse devait, quatre siècles plus tard, augmenter de beaucoup l'importance. En 1484, les Hongrois se rendirent maîtres de Vienne, où leur roi Mathias établit sa cour. Sous le règne de Maximilien, elle devint la résidence habituelle de la maison d'Autriche. En 1529, elle fut assiégée sans succès par les Turcs; mais en 1683 le vizir Cara Mustapha s'en serait incontestablement rendu maître, si Jean Sobieski, avec ses Polonais, n'avait marché au secours de Léopold. Sous les règnes de Joseph Ier, de Charles IV, de Marie-Thérèse, de Joseph II, de Léopold II et de l'empereur régnant, les établissemens publics et les constructions de tout genre s'y sont beaucoup multipliés. En 1797, Vienne fut menacée d'un siége par les Français, mais la paix de Léoben la préserva de ce péril. Toutefois les Français s'en rendirent maîtres en 1806 et plus tard en 1809, après la victoire remportée par Napoléon sur l'archiduc Charles. Depuis cette époque, les Aûtrichiens, convaincus de l'impossibilité de défendre une ville qui est commandée de tous côtés par

des hauteurs, ont converti leurs remparts en promenades et en jardins.

Les rues de Vienne sont aussi étroites que celles des villes d'Italie, mais les hôtels et les palais des grands ne sont pas inférieurs à ceux de Florence. On y trouve également quelques vieilles constructions, débris du moyen-âge; la plus remarquable est la tour de Saint-Étienne, qui élève majestueusement sa tête au-dessus de toutes les autres églises. Ce fut en 1144 que le margrave Henri II commença à la construire; il fallut, dit-on, deux siècles pour l'achever. Cette vénérable construction se rattache à toute l'histoire d'Autriche. Le tombeau du prince Eugène de Savoie se trouve dans une chapelle qui en fait partie.

Il y a à Vienne plusieurs belles places; sur le Graber est élevé un monument en commémoration de la cessation de la peste qui ravagea la population de cette ville en 1679. La place de Saint-Joseph est décorée par une statue équestre du prince philosophe dont elle porte le nom. On trouve aussi dans cette ville plusieurs autres monumens dont je parlerai à mesure que les noms s'en présenteront dans le cours de mon récit.

Mon vieil ami, M. Griffithz (1), vivait depuis quelques années à Vienne; je le trouvai dans sa magnifique

(1) M. Griffithz est un Anglais fort connu dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages d'un mérite incontestable. Comme un grand nombre de ses compatriotes, il a beaucoup voyagé, et partout la sûreté et l'agrément de son commerce lui ont fait de nombreux amis. L'intérêt actif et constant qu'il m'a témoigné pendant plusieurs années m'a convaincu de la fausseté de cette maxime, qui dit : « Que pour conserver des amis il ne faut pas les mettre à l'épreuve. » Si, comme on le prétend, un parent est une partie de notre corps, un véritable ami est une partie de notre cœur.

résidence de Jœgerzeil, où il avait transporté toutes les habitudes d'aisance et tout le luxe *confortable* de sa patrie. Après s'être livré aux premières effusions de son cœur, un voyageur, lorsqu'il n'est pas de l'espèce *inquisitive* décrite par Sterne, est ordinairement fort empressé de jouir du repos de la nuit. Je me retirai en conséquence dans ma chambre à coucher aussitôt que je le pus, plein de joie en songeant au spectacle éblouissant et sans exemple dont j'allais être témoin.

Le dr. Johnson dit quelque part que le petit-fils d'un homme qui a vu la grande muraille de la Chine peut, à juste titre, s'en glorifier. Cette boutade du grand moraliste n'est guère moins orientale, dans son exagération, que l'objet auquel elle se rapporte; l'observation serait plus juste si elle s'appliquait aux grands hommes ou aux grands événemens. Pour moi, je l'avoue, j'éprouve quelque fierté d'avoir été au congrès de Vienne. Si je n'ai pas eu de relations intimes avec tous les principaux acteurs, j'ai eu du moins occasion de les connaître de vue, et le souvenir de leur aspect extérieur peut contribuer à me donner l'explication de leurs actes.

Le lendemain de mon arrivée, je fus rendre mes devoirs au prince de Ligne (1), qui voulut bien, pendant

(1) Charles Joseph, prince de Ligne, né à Bruxelles, en 1735, descendait d'une famille célèbre dans l'histoire des Pays-Bas, depuis plusieurs siècles. Il entra au service en 1752 et fit sa première campagne en 1757. En 1758 il fut nommé colonel sur le champ de bataille d'Hochkirchen. Il fut fait général-major au couronnement de Joseph II, et il eut l'honneur d'accompagner ce prince à son entrevue avec le grand Frédéric. L'année suivante il fut nommé lieutenant-général. A la conclusion de la paix, il revint en France. Son caractère aimable et ses manières chevaleresques le firent rechercher à la cour de Versailles, où, en 1759, il avait déjà été accueilli avec faveur. La reine Marie-Antoinette avait beaucoup de goût pour lui. Ce fut à Versailles qu'il fit la connaissance de la mar-

mon séjour à Vienne, consentir à être, à la lettre, mon *cicerone* et mon guide. On sent combien ses observations durent m'être utiles tandis que je considérais le grand tableau que j'avais sous les yeux. « Vous êtes arrivé au bon moment, me dit-il avec sa vivacité et sa bonne humeur ordinaire ; toute l'Europe est à Vienne, et, si vous aimez les fêtes et les bals, je puis vous garantir que vous en aurez suffisamment. Il y a ici une cohue de rois. Chacun s'écrie : *paix ! justice ! indemnité !* Qui éclaircira le chaos et arrêtera le torrent des prétentions? je l'ignore. Pour moi, je ne suis qu'un simple spectateur,

quise de Coigny à laquelle il adressa ensuite la plus grande partie de ses lettres datées du Borystène. Quand, en 1782, il fut envoyé en Russie par Joseph II, les grâces de sa personne et de son esprit lui valurent la faveur de la grande Catherine. Elle le fit feld-maréchal et lui permit de l'accompagner dans son voyage en Crimée. Joseph II, lui ayant donné le grade de général d'artillerie, il fut joindre le prince Potemkin qui faisait le siége de Oczakow. L'année suivante il prit le commandement d'un corps d'armée autrichien, et partagea avec Loudon la gloire de la prise de Bellegrade. Ce fut la fin de sa carrière militaire. La révolution des Pays-Bas lui enleva une grande partie de son revenu, perte qu'il supporta avec une résignation philosophique. L'empereur François le nomma capitaine des trabans en 1807 et maréchal en 1808; il était président de l'ordre de Marie-Thérèse. Dans la dernière année de sa vie, il se livra exclusivement à la culture des lettres. Ses ouvrages forment une collection de trente volumes. Quelques-uns ont obtenu beaucoup de succès, et plus particulièrement ceux où il rend compte des événemens dont il a été témoin, ou de ses relations avec des personnages célèbres. Mon grand père, le marquis de C..., ayant épousé une princesse de Ligne, j'ai l'honneur d'être allié à cette famille illustre. Quand je fus à Vienne pour la première fois en 1807, le prince me reçut comme un parent, et me présenta à la cour et dans toutes les sociétés comme son cousin. Lorsque plus tard je revins à Vienne, il m'accueillit toujours avec une bonté paternelle. C'était avec un profond intérêt que je l'écoutais, quand il me parlait de ce bon vieux tems où il avait joué un si grand rôle, et qu'il me donnait ses excellens conseils et me faisait part des fruits de sa longue expérience.

et la seule indemnité que je réclame, c'est un nouveau chapeau, car j'ai usé le mien à saluer les souverains que je rencontre à tous les coins de rues; mais, en dépit de Robinson (1), une paix générale sera conclue par les représentans de toutes les nations de l'Europe, qui, aujourd'hui, reconnaissent unanimement la vieille maxime cicéronienne, *cedant arma togæ.* »

Tandis qu'il me questionnait sur Paris, ma famille, mon voyage et mes projets, un domestique entra pour lui annoncer que sa voiture était prête. « Venez demain dîner chez moi, me dit-il; nous irons ensuite à la Redoute, où la raison porte le masque de la folie. Je vous dirai les noms de tous les personnages de cette grande tapisserie. Vous y retrouverez beaucoup de gens que vous avez connus ailleurs, et vous vous convaincrez que si l'Autriche a quelquefois été vaincue, ce n'est pas du moins en hospitalité. »

Le prince conservait la bonne vieille coutume de dîner de bonne heure, et, en conséquence, j'arrivai vers quatre heures à son hôtel des remparts. Le repas, comme ceux de Mme Scarron, avait besoin de l'assaisonnement d'une conversation agréable, et il fallait remplacer les rôtis qui manquaient par de bonnes histoires; mais son altesse avait tellement l'art de captiver l'attention de ses convives, que ce ne fut qu'en sortant de table qu'ils purent s'apercevoir de la *spiritualité* trop exclusive de son repas.

En rentrant dans le salon, nous y trouvâmes plusieurs personnes réunies. C'était, en général, des hommes distingués des différentes parties de l'Europe, qui dési-

(1) Sobriquet que le prince de Ligne donnait à Napoléon, par allusion à son séjour à l'île d'Elbe.

raient voir ce monument vivant d'un siècle écoulé, quand ce n'eût été que pour dire : « J'ai vu le prince de Ligne. » Ils écoutaient, avec un profond intérêt, ses anecdotes et ses bons mots, qui, probablement, leur servirent ensuite à briller eux-mêmes dans d'autres salons. Quelques-uns, qui voulaient se placer sur le même niveau que lui, le fatiguaient par des questions insipides et des observations frivoles. « Rien, disait-il en parlant de cette espèce de gens, n'annonce une plus grande médiocrité d'esprit que de vous débiter des riens au tuyau de l'oreille, et de vous prendre dans l'embrasure d'une croisée pour vous raconter des histoires de gazette. »

Le prince, s'étant détaché d'un de ces ennuyeux groupes, vint me joindre tandis que je m'entretenais avec le comte Clary, son petit-fils. « Je me rappelle, dit-il, d'avoir, autrefois, écrit à J.-J. Rousseau une lettre (1)

(1) Lorsque je rencontrai à Bath lord Glenbervie, peu de tems avant sa mort, il me dit que c'était dans son appartement, à Paris, que le prince de Ligne avait fait cette lettre qui, dans le tems, excita beaucoup d'intérêt. Elle était écrite sur un morceau de papier qui servait d'enveloppe à quelques tablettes de chocolat. Voici en quels termes elle était conçue :

« Je suis, monsieur, la personne qui s'est présentée chez vous dernièrement. Je ne renouvellerai pas ma visite, malgré l'envie que j'en ai, parce que je sais que vous n'aimez ni les importunités ni les importuns.

» Examinez de grâce la proposition que je vous ai faite. Les paysans de ma terre ne savent point lire, par conséquent ils ne pourront ni vous admirer ni vous persécuter. Vous aurez ma bibliothèque et mes jardins à votre disposition. Vous me verrez, ou vous ne me verrez pas, selon que cela vous conviendra. Vous aurez une petite maison de campagne à un quart de lieue de la mienne où vous pourrez planter et semer, et faire tout ce qui vous sera agréable.

» Jean-Baptiste et son talent sont morts en Flandre ; mais il ne faisait que des vers ; Jean-Jacques et son génie sauront y vivre, sous mon toit ou plutôt, permettez-moi de vous le dire, sous le vôtre. Continuez *vitam impendere vero*. Si vous voulez encore être plus libre, j'ai un

qui commençait ainsi : « Comme je sais, monsieur, que » vous n'aimez ni les importuns ni les importunités. » Il me semble qu'il y a dans ce moment, dans mon salon, beaucoup des uns et des autres. Tâchons d'aller trouver une société plus aimable. Je vais vous apprendre comment on file à la française. » En me parlant ainsi, ce vieillard extraordinaire, qui avait alors plus de quatre-vingts ans, se glissa hors du salon aussi légèrement qu'un page, et quand nous fûmes dans sa voiture, il se mit à rire de bon cœur du tour d'écolier qu'il venait de faire, en pensant au désappointement qu'éprouveraient quelques-uns de ces beaux parleurs, lorsqu'ils tourneraient la tête pour voir s'il les écoutait.

Vers neuf heures nous arrivâmes au palais impérial nommé le Burghen, où la Redoute donne ses bals. La grande pièce, qui était brillamment éclairée, était environnée d'une longue galerie qui conduisait aux pièces du souper. Tout autour de la grande salle se trouvait une élégante réunion de dames, les unes en dominos et les autres en costumes de fantaisie. Des corps de musi-

petit morceau de terre entièrement indépendant où se trouvent les plus beaux moutons du monde. Dans ce second séjour que je vous offre, il y a une colonie d'abeilles ; si vous les aimez, je vous les laisserai ; si vous ne les aimez pas, je les transporterai ailleurs. Cependant cette république vous traitera mieux que celle de Genève qui vous a si mal récompensé de la gloire que vous avez réfléchie sur elle.

» Comme vous, je ne suis point l'ami des trônes et des gouvernemens arbitraires. Vous ne commanderez à personne, et personne ne vous commandera. Si vous acceptez mon offre, je viendrai moi-même vous chercher et je vous conduirai au Temple de la Vertu, car ce sera le nom de votre retraite, quoique nous ne l'appellerons pas ainsi. J'épargnerai à votre modestie les éloges que vous méritez si bien.

» Que si ma proposition ne vous est pas agréable, prenons que je n'ai rien dit. Je ne vous verrai pas, mais je continuerai à vous lire et à vous admirer sans vous le dire. »

que, placés à de certaines distances autour du cercle, exécutaient alternativement des valses et des polonaises. Dans les pièces voisines, quelques groupes dansaient des menuets avec une gravité germanique tout-à-fait plaisante.

Vienne, comme le prince l'observait avec raison, était alors un épitome de toute l'Europe, et la Redoute était un épitome de Vienne. Il est impossible d'imaginer rien de plus singulier que cette multitude masquée ou non, à laquelle se mêlaient les maîtres du monde, sans rien qui les distinguât. « Vous voyez, me dit le prince, ce personnage qui a à la fois une figure élégante et martiale, et qui s'appuie sur le bras d'Eugène de Beauharnais (1) : c'est l'empereur Alexandre. Cet autre, dont la gravité naturelle est déconcertée par les agaceries d'une femme en domino, est le roi de Prusse, et cette femme est une grisette ou une impératrice. Sous ce costume vénitien, se cache notre empereur, le représentant du despotisme le plus paternel qui existe en Europe. Voici Maximilien, roi de Bavière, dont la physionomie ouverte annonce l'excellent cœur. Sur le trône il n'oublie pas son ancien grade de colonel au service de France, et il aime maintenant ses sujets comme jadis il aimait son régiment. A côté de lui vous voyez un petit homme pâle, avec un nez aquilin et une chevelure blonde : c'est le roi de Danemarck, dont la joyeuse humeur et les plaisantes réparties égaient ces réunions de rois; on l'a surnommé le *Loustic* de la brigade royale. En voyant la

(1) Quand le prince Eugène arriva à Vienne avec son beau-père, le roi de Bavière, la cour d'Autriche montra quelque hésitation sur le rang qu'elle lui donnerait; mais l'empereur Alexandre et le roi de Bavière s'exprimèrent si positivement à cet égard, qu'il fut décidé qu'il re cevrait tous les honneurs dus au gendre d'un roi.

simplicité de ses manières et le bonheur dont jouit son petit royaume, on n'imaginerait pas peut-être qu'il est le monarque le plus absolu de l'Europe; rien, cependant, n'est plus incontestable. En Danemarck, la voiture royale est toujours précédée d'un écuyer qui porte une carabine chargée; et le roi, en circulant dans les rues de sa capitale, peut faire tirer sur tel de ses sujets qu'il désigne. Cette figure colossale, dont les dimensions ne sont pas diminuées par l'ampleur de son domino, est le roi de Wurtemberg; près de lui est son fils, le prince royal; retenu au congrès par son attachement pour Catherine, grande-duchesse d'Oldenbourg (1) : il est plus occupé de plaire à la dame de son cœur que des intérêts d'un royaume sur lequel il doit régner un jour. Ces deux jeunes gens qui viennent de passer devant nous, sont le prince royal de Bavière et son frère le prince Charles; la tête du second n'est pas moins belle que celle d'Antinoüs. Cette foule brillante, qui porte des costumes si divers, et qui répand ses flots dans toutes les parties de la salle, se compose d'archiducs, de princes souverains, de dignitaires des divers pays; à l'exception de quelques Anglais, je ne vois personne ici dont le nom ne soit pas précédé d'un titre. Maintenant, je crois vous en avoir dit assez pour vous mettre en état de vous conduire vous-même; au surplus, s'il se présente quelque cas difficile, vous pourrez toujours vous adresser à moi, et vous me trouverez prêt à reprendre le gouvernail. »

Le prince de Ligne me quitta alors; et, en parcou-

(1) La grande duchesse d'Oldenbourg était sœur de l'empereur Alexandre. Elle épousa en secondes noces le roi actuel de Wurtemberg; elle est morte peu de tems après ce second mariage.

rant les différentes pièces, je retrouvai beaucoup de personnes que j'avais connues à Naples, à Saint-Pétersbourg, à Stockholm, à Constantinople, etc. J'étais fasciné, comme si c'était la première fois que je voyais un bal masqué. La musique, l'incognito général, les intrigues qu'il favorisait, la franchise qui régnait partout, cette multitude de beautés élégantes qui s'offraient de chaque côté à mes regards, m'avaient à la lettre tourné la tête. Je fus bientôt environné d'un cercle d'amis où se trouvaient Zibini, Rouen, Bulgari, Rechberg, etc. Nous convînmes de souper ensemble, et de nous voir chaque jour pendant tout le tems que nous passerions à Vienne. M. Griffithz, qui me cherchait depuis long-tems dans la foule, put enfin me rejoindre. Il était accompagné de plusieurs amis, et après nous être promenés encore une heure ou deux, nous nous assîmes, au nombre de vingt, autour d'un excellent souper.

« Comment êtes-vous venu ici? Où avez-vous été? Qu'avez-vous fait depuis notre dernière rencontre? » Voilà les questions que l'on m'adressait de toutes parts; et je n'étais pas moins impatient de questionner à mon tour ceux qui m'interrogeaient. Tel qui était lieutenant la dernière fois que je le vis, était devenu général; tel autre, qui était attaché à une ambassade, était maintenant ambassadeur. La plupart portaient des décorations qu'ils avaient gagnées par leur courage ou leur talent. Tous paraissaient avoir tiré de bons numéros de la roue de la Fortune. Griffithz n'était guère moins curieux que moi de connaître leur histoire, et comme ce lieu était peu favorable à de longs récits, il les engagea à venir dans sa belle résidence de Jœgerzeil. De même que la nature dispense ses fleurs au printems, la fortune paraît se plaire à dispenser ses faveurs à la

jeunesse ; le plus âgé de tous mes amis n'avait pas trente ans.

Zibini, dont l'histoire m'inspirait le plus de curiosité, accepta une invitation à déjeuner pour le lendemain matin. Je finissais de m'habiller, lorsque je le vis entrer dans la cour avec l'uniforme des hussards de la garde impériale russe, tout resplendissant d'or et de broderie. Ce brillant uniforme allait à merveille à sa charmante petite figure. A notre retour d'un voyage en Crimée, nous nous séparâmes à Tulczin, lui pour suivre la comtesse Potocka à Saint-Pétersbourg, et moi pour joindre le duc de Richelieu à Odessa. Depuis cette époque jusqu'au jour de notre réunion à Vienne, dix-huit mois s'étaient à peine écoulés. Quand nous nous étions séparés, il n'était pas encore dans l'armée, et maintenant je le trouvais lieutenant-colonel, aide-de-camp du général Ozarowski et décoré de plusieurs ordres. « Oui, me dit Zibini, en voyant la surprise et la satisfaction que j'éprouvais du changement qui s'était opéré dans sa situation, je n'ai pas encore vingt-trois ans, mais quand la fortune a résolu de nous conduire au port, elle pousse nos voiles avec un bon vent, sans faire attention à l'âge ni même au mérite de ses favoris. A mon arrivée à Saint-Pétersbourg, je compris que ce n'était pas en restant dans l'oisiveté des salons que je pourrais arriver à la gloire et à la fortune. L'armée m'offrait des chances, et je me décidai à y entrer comme volontaire. Mes liens de parenté avec le général Ozarowski me procurèrent le grade d'enseigne à l'ouverture de la campagne ; quant au reste, c'est au hasard que je le dois.

— Vous êtes trop modeste, répliquai-je, mon cher Zibini, et vous devez plus à votre valeur qu'au hasard, si j'en juge par cette croix de Saint-Georges que je vois s

sur votre poitrine, et qui, en Russie, ne se donne qu'à un mérite reconnu, ou pour des actions d'éclat. — Cette croix même, répliqua-t-il, est une preuve palpable de tout ce qu'il y a de fortuit dans mes succès, quoique ce soit l'empereur qui me l'ait donnée de sa main, et, en quelque sorte sur le champ de bataille. Voici de quelle manière je l'ai obtenue. Mon général me dit un matin : « Zibini, prends cinquante cosaques et bats le pays pen- » dant la journée ; l'ennemi est en retraite, et tu ramas- » seras sans doute des traînars. » Je montai à cheval, et, suivi de mes hommes, je m'avançai sur la grande route, ne considérant cette expédition que comme une promenade militaire. Je n'étais pas encore à une lieue du camp, qu'un de mes cosaques vint à moi, et me dit : « Mon ca- » pitaine, est-ce que vous n'apercevez pas quelque chose » de noir parmi ces roseaux ? ce doit être des hommes ou » du butin.—Va, répliquai-je, et examine ce que c'est. » Il galopa aussitôt, et, au bout de quelques minutes, il était au milieu des marais. « Capitaine ! capitaine ! s'é- » cria-t-il, c'est de l'artillerie que l'ennemi a laissée der- » rière lui. » J'accourus à l'endroit, et je vis seize pièces de canon que les Français, en se retirant, avaient sans doute voulu dérober à notre observation. J'ordonnai à mes hommes de mettre pied à terre ; je fis atteler les chevaux à ces pièces de canon, et je rentrai au camp, à la tête de tout un parc d'artillerie, quelques heures après en être parti. L'empereur n'était pas éloigné, et mon général me chargea de lui porter moi-même cette bonne nouvelle, m'attribuant, dans sa dépêche, tout le mérite d'une capture que je ne devais qu'au hasard. Alexandre, après avoir lu ce rapport, descendit de cheval, me prit la main, et me dit : « Capitaine Zibini, je vous fais » major. » Puis, détachant sa croix de Saint-Georges, il la posa lui-même à ma boutonnière. Mes autres pros-

pérités ont été la suite de cet événement. Depuis, j'ai reçu de nouvelles décorations, et ma position de fortune s'est encore améliorée par des prises très-légitimes que j'ai faites sur l'ennemi. » D'autres circonstances heureuses qu'il me raconta me prouvèrent en effet toute l'influence que le hasard exerce sur nos destinées.

« Il est midi, me dit Zibini, en se levant de table; et le plaisir de causer avec un ancien ami ne doit pas me faire oublier que l'empereur tient aujourd'hui un chapitre de l'ordre de Saint-Georges, et qu'il donnera ensuite à dîner aux chevaliers. Comme je suis le dernier chevalier qui ait été reçu, j'ai certains devoirs à remplir que je ne voudrais pas négliger pour rien au monde. Adieu donc, excusez mon brusque départ. J'espère bien que nous nous verrons tous les jours comme nous nous voyions à Moscou, à Tulczin (1) et en Crimée. » A ces mots, il remonta légèrement sur le cheval qui l'attendait dans la cour, et il s'éloigna de l'hôtel, au galop, avec son panache qui flottait légèrement derrière lui comme la queue d'une comète.

(*London Weekly Review.*)

(1) Note du Tr. On sait que Tulczin, où se trouve un château décoré avec une splendeur royale, était la résidence de ce comte Félix Potocki, qui épousa cette belle grecque dont l'histoire si romanesque se trouve dans notre dernier numéro. Nous avons appris, depuis, que la comtesse Sophie Potocka était morte, il y a six ou sept ans. Le gouvernement russe avait, dit-on, fait servir, dans des missions diplomatiques, cet art de séduire qu'elle possédait à un si haut degré, et qui avait survécu à la perte de ses charmes. Une dame qui ne l'avait vue qu'à l'âge de quarante-cinq ans, racontait dernièrement, devant nous, qu'elle n'avait pu retenir un cri d'admiration et de surprise, la première fois qu'elle l'avait rencontrée. Le revenu de son mari, qui s'élevait à la somme prodigieuse de dix à douze millions, avait été consumé en grande partie en dissipations de tout genre. Le gouvernement russe avait donné à la comtesse Sophie un sauf-conduit contre ses créanciers, afin qu'elle pût s'acquitter sans trouble des missions qu'il lui confiait.

SÉJOUR AU BRÉSIL.

N° I.

LE SIÉGE DE SAN-SALVADOR. — LA RADE DE RIO-JANEIRO. — LES PRÉPARATIFS D'UNE FÊTE. — ENTHOUSIASME PATRIOTIQUE. — LA MARATHON BRÉSILIENNE. — LE COURONNEMENT DE L'EMPEREUR DON PEDRO.

Rien assurément n'est plus maussade que le genre de vie de ceux qui se trouvent dans une place assiégée avec le double caractère de neutres et d'oisifs; tandis qu'ils partagent les privations et, jusqu'à un certain point, les périls des derniers de la garnison, ils ont sous les yeux le jeu magnifique de la guerre sans participer à aucune de ses excitations. Ce fut dans ces dispositions que je quittai la ville de San-Salvador, qui, à l'époque où je m'en éloignai, était étroitement assiégée par les patriotes (1).

Je m'embarquai pour Rio-Janeiro avec un ami intime. Ce dernier avait fait les guerres de la Péninsule, et fatigué de la vie bourgeoise et de celle d'officier à demi-solde, il allait demander du service dans l'armée impériale, qui offrait alors de grands avantages aux officiers étrangers. Quant à moi, j'étais ravi d'échanger la vie

(1) L'indépendance du Brésil n'avait pas encore été reconnue par le Portugal; et l'empereur Don Pedro et son père Jean VI se faisaient la guerre.

sombre et monotone de San-Salvador, pour l'existence plus vive et plus gaie de la capitale. J'étais d'ailleurs fort curieux d'observer, dans les premières époques de son développement, cet esprit d'indépendance que j'avais vu miner lentement l'influence morale de la métropole. Je désirais être témoin des premières impulsions d'un jeune peuple qui entrait en possession de son existence politique, et qui faisait enfin tomber de ses membres mutilés les chaînes qu'y avaient rivées trois siècles de tyrannie.

Les dispositions pour notre départ furent bientôt faites, et après une traversée agréable et rapide de quatorze jours, nous nous trouvâmes au pied du Pao-d'Assucar, qui domine majestueusement l'entrée du port. Je vivrais pendant des siècles, que je n'oublierais jamais l'impression que me fit l'aspect de cette baie magnifique, quand elle vint tout-à-coup s'offrir à mes yeux. J'ai foulé la terre classique de l'Italie; j'ai vécu au milieu des scènes les plus romantiques de la Suisse; je connais ces rivages gracieux du Rhin, que la vigne a recouverts de ses tapis de pampre; mais toutes ces merveilles de notre monde européen, avec les inépuisables associations de souvenirs historiques et poétiques, ne sauraient égaler la pompe sublime du port de Rio-Janeiro, ce chef-d'œuvre de la nature. Aucune plume, aucun pinceau humains, ne pourraient en reproduire la magie; il faut se contenter de s'écrier avec Voltaire : « Beau, majestueux, harmonieux et sublime! »

Lorsque nous débarquâmes, chaque objet avait le caractère animé du tems. Rio-Janeiro faisait, avec la ville que nous avions récemment quittée, un contraste que je ne puis mieux comparer qu'à l'effet produit par l'éclat subit d'un rayon de soleil au milieu des teintes sombres

que le mois de novembre répand dans l'atmosphère. Les arcs de triomphe élevaient dans l'air leur pompe d'apparat, tandis que des devises et des peintures allégoriques décoraient les façades des maisons. Nous pensâmes que nous étions à la veille de quelque grande fête, et en effet le couronnement du jeune empereur devait avoir lieu le surlendemain. Cet événement, dont l'influence devait être si puissante sur les destinées du nouvel empire, absorbait alors l'attention générale à l'exclusion de tout autre. La ville entière paraissait plongée dans l'ivresse de la joie et de l'enthousiasme. Le pauvre nègre lui-même ne sentait plus le poids de sa chaîne, et paraissait s'épanouir en respirant avec ses maîtres l'air de la liberté.

Étrange inconséquence de la nature humaine! Tandis que la partie la plus intellectuelle de la nation publiait des dissertations élaborées sur les questions abstraites des droits de l'homme, et que les armées brésiliennes s'appliquaient à faire triompher par la force ces généreuses théories, le reste de la population languissait dans le plus dur esclavage sous la double réprobation de sa couleur et de sa caste. Cent mille nègres esclaves vivent à Rio-Janeiro, et telle est la force des combinaisons sociales, que vingt mille blancs croient pouvoir sommeiller avec sécurité au milieu d'eux. Sans se laisser arrêter par la crainte d'un danger qui paraît si imminent et si inévitable, le gouvernement brésilien est le seul qui n'ait point aboli la traite. Il paraît exclusivement dominé par le désir de peupler les solitudes de cet immense empire, sans calculer les résultats que peut avoir, pour la population blanche, l'accroissement continuel de la race noire. Plus avisée et plus prudente, c'est en Europe que la république de Buénos-Ayres a recruté des habitans.

Accablés par la chaleur du jour, nous entrâmes dans

un café pour y prendre quelques rafraîchissemens. Nous y fûmes, à la lettre, assaillis de questions. La curiosité des personnes qui s'y trouvaient paraissait plus forte que leur politesse, tant elles étaient impatientes d'avoir des nouvelles du théâtre de la guerre! Peu de tems avant notre départ de San-Salvador, la garnison avait fait une sortie pour s'emparer des bestiaux réunis dans le voisinage. Cette tentative n'avait pas réussi, et les Portugais avaient été repoussés avec un peu de perte. Quelques récits de cette affaire, d'ailleurs fort insignifiante, étaient déjà arrivés à Rio, et la vanité des Brésiliens en avait fait une victoire éclatante.

Il en est des jeunes nations comme des jeunes hommes; leur vanité est en raison inverse de leur force réelle. Elles admirent avec un enthousiasme passionné leurs premiers faits d'armes. Si, par quelques observations sensées, vous réduisez à sa juste valeur le mérite de la prouesse, on vous considère aussitôt comme un ennemi, et on vous témoigne, par des signes non équivoques, le mépris et la haine. Le resserrement des sourcils et la lèvre comprimée de mes auditeurs me firent voir combien la simplicité du récit que je leur avais fait de l'escarmouche de San-Salvador était peu de leur goût. A mon arrivée dans les bureaux de la police, on nous reprocha vivement notre affection pour la cause royale, et le ministre lui-même voulut se charger de nous apprendre ce qui s'était passé à San-Salvador, et nous en donna un bulletin imprimé conçu en termes beaucoup plus pompeux que ceux des bulletins de la grande-armée française. A en croire ce bulletin, l'engagement de San-Salvador devait être considéré comme la Marathon du Nouveau-Monde. Je ne voulus pas contrarier son excellence, en répondant à ses gasconnades. Après en avoir pris congé,

je me retirai avec mon compagnon sous le frais *veranda* de notre posada, où nous fîmes honneur à beaucoup de bonnes choses dont nous étions privés depuis long-tems.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route de bonne heure, pour enrichir nos portefeuilles de quelques esquisses des scènes à la fois imposantes et gracieuses qui nous environnaient de toutes parts. Nous étions depuis quelque tems activement occupés de notre tâche, lorsque nous fûmes interrompus par l'arrivée de cinq ou six individus en uniformes et à cheval. L'un d'eux, qui précédait les autres de quelques pas, s'approcha de nous, et nous demanda avec une grande hauteur ce que nous faisions; puis, sans attendre notre réponse, il ajouta : « Ignorez-vous donc l'ordre qui défend aux étrangers de faire le dessin du port et de ses défenses? — Il faut que vous soyez un soldat bien novice, répliqua mon compagnon, piqué de la hauteur avec laquelle on nous parlait; car si vous aviez un peu plus d'expérience militaire, vous ne nous auriez pas fait une interpellation aussi absurde. Le point où nous nous trouvons, très-favorable à un paysagiste, serait assurément celui qui conviendrait le moins à un ingénieur qui voudrait lever le plan du port. » L'officier brésilien, sans paraître s'offenser du sarcasme de mon ami, nous demanda gravement quel était notre nom, notre pays et notre profession. Nous satisfîmes à ses différentes questions, en ajoutant que nous étions arrivés la veille de San-Salvador.

Dès qu'il sut que nous venions de cette ville, il descendit de cheval et vint s'asseoir familièrement près de nous. La conversation prit alors un tour plus intéressant; l'officier brésilien témoignait la curiosité la plus vive pour tout ce qui se rapportait aux opérations du

siége ; il écoutait avec une attention profonde les divers détails que nous lui donnions, mais en nous interrompant quelquefois avec une impatience hautaine, quand notre récit lui paraissait trop favorable aux royalistes. Il paraissait n'ajouter aucune foi à l'arrivée prochaine de renforts envoyés par la métropole ; je lui fis observer qu'à cet égard il ne pouvait pas y avoir de doute, puisque une portion de l'escadre était entrée à San-Salvador le matin même du jour de notre départ. « S'ils s'approvisionnent suffisamment, ajouta mon ami, avec son énergie militaire accoutumée, il est hors de doute que la garnison actuelle pourra tenir toute l'éternité contre la canaille qui l'assiége. » Je n'oublierai jamais l'indignation qui se peignit aussitôt dans la physionomie de notre interlocuteur ; la colère étincelait dans son œil noir et avait redressé sa moustache. « Canaille ! s'écria-t-il, avec un accent amer ; c'est avec cette canaille que l'Amérique du Nord a deux fois fait mettre bas les armes aux troupes de l'Angleterre ; c'est cette canaille qui, dans cette partie du continent, a anéanti la domination de l'Europe après une lutte glorieuse ; c'est elle qui parviendra à consolider son ouvrage ! Mais avec vos étroites idées de métier et votre enthousiasme exclusif pour la discipline militaire, je conçois que vous soyez plus favorable à la cause de nos adversaires qu'à la nôtre. » Nous réclamâmes vivement contre cette imputation, et nous nous déclarâmes les vifs admirateurs du nouvel ordre de choses, qui enlevait tout un monde à l'oppression, et qui allait lui permettre de développer toutes ses ressources. Cette profession de foi parut calmer l'officier brésilien, car quelques instans après il se mit à nous railler sur les privations que ses compatriotes nous

avaient fait souffrir tandis que nous étions à San-Salvador ; puis il nous indiqua de la main quelques-uns des plus beaux points de vue de la rade. Après nous avoir salués d'un air cordial, il remonta à cheval et s'éloigna.

Dès qu'il fut parti, nous nous mîmes à rire de bon cœur de cette aventure, en observant toutefois qu'il y avait quelque chose de remarquable dans ce jeune officier. Il avait une taille élégante, une physionomie animée, un regard plein de feu, et une profusion de cheveux noirs qui le rendait très-propre à figurer sur le premier plan dans un grand tableau d'histoire. La hauteur de son abord s'était bientôt convertie en une brusquerie cordiale, qui était loin d'être sans agrément. Ses questions avaient de la portée, et il savait bien écouter ce qu'on lui disait. Tout, en un mot, annonçait chez lui un esprit méditatif et pénétrant.

L'aurore du jour suivant fut saluée par le son des cloches et les mugissemens de l'artillerie. Une immense population, sortie à ce signal, remplissait les rues. Tout était *couleur de rose,* à l'exception du tems qui montrait une partialité choquante pour la cause de la métropole, car la pluie tombait à torrens. Ce fut avec beaucoup de peine que nous pûmes traverser les flots de la multitude rassemblée sur la grande place de Rio, et parvenir jusqu'aux banquettes assignées dans l'église aux officiers de l'escadre anglaise. Les roulemens des tambours, les bruits confus de l'artillerie, des cloches, des orgues, du chant des prêtres et de tous les fidèles réunis dans la basilique ; les parfums de l'encens ; les évolutions des troupes, l'éclat des costumes, la magnificence de l'autel ; tout ce mélange de pompes guerrières et religieuses, m'émut profondément. Mais quelle ne fut pas ma sur-

prise et celle de mon ami, quand nous reconnûmes dans l'empereur Don Pedro ce jeune officier dont nous avions fait la connaissance la veille.

Depuis, nous eûmes plusieurs fois occasion de rencontrer l'empereur, et il nous rendit constamment notre salut avec beaucoup de bonne grâce; un jour même il nous arrêta, et nous demanda, en souriant, si nous avions fait quelques additions à notre portefeuille. La manière peu discrète dont mon ami lui avait parlé des troupes brésiliennes ne parut pas lui avoir nui dans son esprit, car il a fait, à son service, un avancement rapide, et il occupe maintenant un grade élevé dans l'armée impériale.

(*New Monthly Magazine.*)

QUATRIÈME LETTRE SUR LES ÉTATS-UNIS (1).

APPROCHES DE NATCHEZ. — NATCHEZ. — PLANTATION DE MM. D. — CULTURE DU COTON. — EFFETS D'UN OURAGAN. — COSTUME ET NOURRITURE DES PLANTEURS ET DES ESCLAVES. — PARTIE DE CHASSE. — ÉTAT DU MISSISSIPI. — ANCIENNE HOSPITALITÉ DES CRÉOLES FRANÇAIS. — LEUR AVERSION CONTRE LES KENTUCKOIS.

Nous poursuivîmes notre chemin en faisant dix milles par heure; Chickasaw-Bluffs, Memphis, petite colonie du Tennessée, et des îles plus ou moins considérables se présentaient successivement à nos yeux. Nous nous trouvâmes bientôt resserrés entre les bancs de sable formés par les alluvions du Mississipi, et que les eaux basses laissaient à découvert. Nous y vîmes de nombreuses troupes d'oies et de canards sauvages, de grues, de cygnes et de pélicans, rangées sur de longues files de plus d'un mille d'étendue. A notre approche, elles se précipitèrent dans l'eau ou s'envolèrent avec un bruit semblable au tonnerre. Leurs masses, en s'élevant, ressemblaient à des nuées; elles allèrent s'abattre sur les étangs et les marais contigus aux rivages du Mississipi.

Les bords du fleuve ont jusqu'à soixante pieds d'élévation, et des forêts colossales les couronnent de chaque côté; ses eaux roulent avec une rapidité extraordinaire, malgré la pente presque insensible du pays, qui ne présente à l'œil qu'une vaste plaine. Des cabanes éparses animent le paysage; devant elles s'élèvent des piles de bois destinées au service des bateaux à vapeur. Quelques

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 39, 41 et 44.

peaux de daim, d'ours ou de renard sèchent en plein air. Il est bien rare de rencontrer des plantations ou des fermes qui en méritent le nom. Le but principal des colons est de nourrir des bestiaux et de la volaille, pour approvisionner les bateaux à vapeur.

Nous passâmes une heure et demie à Hopefield, situé en face de Chickasaw-Bluffs; c'est le principal village du comté de Hampstead : il est composé de quelques maisons, de deux tavernes, d'un magasin et d'une maison de poste. Deux heures après, nous étions à l'embouchure de la rivière du Loup; nous vîmes ensuite l'île charmante du Président, ses majestueuses forêts et plusieurs autres petites îles. Ce fut de nuit que nous arrivâmes à Héléna, seule ville du comté, à quatre-vingt-quinze milles au-dessus de l'embouchure d'Arkansas. Elle est fondée depuis peu de tems, et on a lieu de penser qu'elle acquerra de l'importance par la rareté d'emplacemens convenables pour établir des villes sur les bords du Missisipi. Le principal village du comté, situé à un quart de mille du bord oriental, est composé de cabanes bâties sur des monticules, dont la forme ressemble à des pains de sucre; vues de loin elles ont une apparence agréable qui diminue beaucoup lorsqu'on s'en approche. Les mouvemens du terrain sont très-variés; à deux cents verges des monticules, pendant au moins un quart de mille, il s'élève de quatre-vingts pieds au-dessus de l'eau : on a construit, sur cette hauteur, des maisons, une taverne et une boutique. Les terres accordées pour récompense aux soldats qui avaient servi dans la dernière guerre sont situées à environ trente milles à l'ouest; mais les dépenses du voyage auraient été si considérables, que la plupart d'entre eux renoncèrent à en prendre possession.

Dans la matinée du lendemain, nous dépassâmes l'em-

bouchure de la rivière Blanche, et treize milles plus bas, celle d'Arkansas, belle, large et importante rivière, dont le cours, presque semblable à celui de l'Ohio, a 2,500 milles d'étendue. Elle est navigable pendant 900 milles (trois cents lieues) pour les bateaux à vapeur. L'état d'Arkansas lui doit son nom : il faisait autrefois partie de la Louisiane; on le joignit au Missouri, dont il a été séparé en 1819, pour former un état particulier qui s'étend du 33° au 36° latitude nord, et du 11° 45′ au 23° longitude ouest. Il contient environ 100,000 milles carrés. A l'exception de quelques villes, telles que Arkopolis, Post-Arkansas, Little-Rock, etc., et d'autres établissemens moins importans, l'intérieur du territoire n'est connu que par les expéditions qui le parcoururent à diverses époques. Selon les rapports qu'on en a faits, il diffère sur quelques points importans des états de l'est. La partie orientale de ce territoire ressemble beaucoup à la vallée du Mississipi; elle abonde en plaines boisées, en prairies et en marais, qui se succèdent alternativement; les derniers occupent presque toute l'étendue du territoire situé entre les rivières Arkansas et Saint-François, et les monts Ozarks. Le sol s'élève peu à peu; des rochers et des hauteurs annoncent des montagnes rocheuses. De vastes plaines, couvertes d'une croûte salée, donnent un goût saumâtre aux rivières qui les traversent. On a découvert des vallées dont la fertilité le dispute à celle du Mississipi. Pendant un espace de plusieurs milles, les hauteurs sont couvertes de vignes dont le produit est égal en qualité aux meilleurs vins du Cap. L'intérieur renferme d'importantes richesses végétales et minéralogiques. Les volcans, le lac Ouachitta, d'autres merveilles naturelles, et surtout les sources d'eau chaude, doivent attirer l'attention gé-

nérale. Les dernières sont au nombre de six, à dix milles d'Ouachitta, et près d'un volcan ; leur température est de 150 degrés. En décomposant ces eaux, on y trouve de l'acide carbonique, du muriate de soude, une petite quantité de fer et de matière calcaire. Depuis deux ans quelques personnes sont venues y recouvrer la santé, mais jusque-là elles n'étaient connues que des Indiens et des chasseurs. Le manque total de numéraire, dans cette partie de l'état à peu près déserte, est un obstacle à ses progrès. La population monte à 16,000 habitans libres et 2,000 esclaves. Quant aux jouissances de l'esprit, ce serait en vain qu'on chercherait à les satisfaire ; l'état ne renferme ni collége, ni académie, aucune institution littéraire, si l'on excepte les écoles établies à Arkansas, Arkopolis et Little-Rock.

Arkansas a été le refuge de pauvres aventuriers, tels que des soldats français, allemands, etc. On y voit aussi, mais en petit nombre, quelques respectables familles américaines. Les personnes plus aisées se fixent de préférence dans l'état du Mississipi et de la Louisiane, où l'on se procure avec moins de difficulté les avantages de la civilisation. Cependant, la partie occidentale de ce territoire est beaucoup plus saine que celle des états de Alabama, de la Géorgie et du Mississipi. La chaîne de montagnes, qui se prolonge de l'est à l'ouest, met le pays à l'abri des changemens de température trop subits.

Le voyageur qui visite pour la première fois les bords du Mississipi doit supposer que ses eaux s'élèvent jusqu'à la cime des arbres, et qu'elles laissent, en se retirant, des roseaux et du limon suspendus à leurs branches : c'est la mousse d'Espagne (*tellandsea*), qui produit cette singulière illusion. Elle prend racine entre les ouvertures de l'écorce des arbres, et retombe de leurs branches en

barbes limoneuses. Sa fleur est jaune, et sa semence est renfermée dans une espèce de cosse. On la trouve sur les frontières du Mississipi, de Sainte-Héléna, et au-dessous de la Nouvelle-Orléans. Elle est recueillie sur les arbres avec de longs crochets, puis jetée dans l'eau jusqu'à ce qu'elle pourrisse; lorsqu'elle est sèche, on en retire un filet noir qui ressemble à du crin, et dont on se sert pour les mêmes usages, mais il faut éviter soigneusement de l'exposer à l'humidité.

Après avoir dépassé divers établissemens, quelques îles et l'embouchure de l'Yaxou, nous arrivâmes le troisième jour à Vixbourg. Nous avions parcouru un espace de 500 milles depuis l'embouchure de l'Ohio, sans avoir rencontré d'autres élévations que les monticules de Sainte-Héléna, qui ont tout au plus 20 ou 25 pieds au-dessus d'une plaine sans bornes. Sur les bords du fleuve, à l'est et dans l'état du Mississipi, les *Walnuthills* sont le premier objet qui contraste avec l'uniformité de cet immense paysage; il y en a huit ou neuf, et, sur chacune d'elles, est assise une petite maison. Près du lieu du débarquement, est l'entrepôt de M. Brown, des boutiques et deux tavernes. A partir de là, le rivage s'élève pendant l'espace de quatre milles jusqu'à 300 pieds de hauteur. Malgré sa position peu commode, il est probable que ce site sera choisi pour y construire la partie de la ville de Vixbourg dont le plan jusqu'ici était resté sans exécution. Elle est déjà le siége de la justice-de-paix du comté de Warren; on compte cinquante maisons et trois magasins : plusieurs bateaux à vapeur sont employés régulièrement pour le commerce du coton. Comme les rives du fleuve n'offrent aucun lieu où l'on puisse bâtir une ville de quelque étendue qui soit à l'abri des inondations, Vixbourg sera d'une grande importance pour

la partie supérieure de l'état du Mississipi. La population des environs de cette ville s'accroît avec rapidité, et la civilisation, morte, pour ainsi dire, à mille milles en remontant le Mississipi et l'Ohio, se ranime par degrés et reprend toute son activité lorsqu'on approche de la Nouvelle-Orléans.

Le jour suivant, nous dépassâmes les établissemens de Warrington, Palmyra, Davies, le grand et le petit golfe, Grainsbourg, et nous arrivâmes vers cinq heures du soir à Natchez.

Une semaine avant notre arrivée, la pluie et la gelée dont elle fut suivie venaient de chasser la fièvre jaune, fléau des parties méridionales de l'Union. Les habitans, revenus des lieux où ils s'étaient réfugiés, avaient rétabli toutes leurs relations, et la ville reprenait la même activité que j'avais remarquée trois ans auparavant. La route qu'on suit pour y arriver traverse un faubourg nommé le Bas-Natchez; il n'est occupé que par des magasins et des boutiques de toute espèce, et sa population est un vil ramas d'hommes dégradés par leurs vices. Elle monte entre deux rangées de cafés et de tavernes construits, pour ainsi dire, au bord d'un précipice. Natchez est située à 250 pieds au-dessus du fleuve; sa vue est très-belle. Son port, placé à quelque distance du faubourg, offre le spectacle animé des évolutions diverses d'une cinquantaine de bateaux à vapeur et de bateaux plats. Sur la rive opposée du Mississipi, dont la largeur est à peu près d'un mille et demi, on aperçoit Concordia et le pays qui l'environne, couvert de cotonniers, d'une multitude de cabanes d'esclaves nègres, dominées par la superbe habitation d'un riche planteur. Dans le lointain, des forêts de cyprès bordent l'horizon et disparaissent dans les vastes plaines situées au-dessous du fleuve. A

droite et à gauche nous apercevions de nombreux jardins qui conservaient encore leur verdure, malgré la saison avancée.

Cette ville est d'une étendue peu considérable, mais elle est bâtie avec élégance et autant de régularité que les ondulations du terrain le permettent. Des maisons ornées de colonnades montrent à quel degré d'aisance elle est parvenue. Elle possède un bel hôtel-de-ville, une académie, une succursale de la banque des États-Unis, la banque de Natchez, trois églises, trois imprimeries, dont une publie le journal littéraire nommé l'*Ariel*, une bibliothèque et un salon de lecture. Sa population est composée en grande partie, à l'exception de dix ou douze familles allemandes, de planteurs, de marchands, d'hommes de lois, de médecins, de race anglo-américaine. Avant que Natchez n'eût été ravagée deux années de suite par la fièvre jaune, elle passait pour être plus riche que la Nouvelle-Orléans. On ne sait pas encore s'il faut attribuer ce fléau aux mœurs dissolues des habitans du Bas-Natchez, ou à l'extrême chaleur qui règne dans les plaines élevées. L'humidité que répand le voisinage du Mississipi et l'eau de pluie malsaine dont s'abreuvent les habitans doivent aussi contribuer à développer des fièvres bilieuses. Les grandes ressources pécuniaires de Natchez lui donnent toute la facilité possible de se procurer une boisson plus saine en y amenant les eaux du Mississipi de la même manière qu'on a réussi à élever celles du Schuylkill à Philadelphie. Les plaines des environs de cette ville sont à 200 pieds au-dessus du niveau du fleuve; leur étendue est de 130 milles du nord au sud, et de 40 à l'ouest. Beaucoup moins fertiles que les vallées du Mississipi, la quantité et la qualité du coton qu'on y recueille sont très-inférieures : le sol cependant produit en abon-

dance du grain, des végétaux et des fruits. Après être resté deux jours à Natchez, j'entrepris avec un ami un petit voyage de cinquante milles en remontant le Mississipi; je visitai Gibsonport, à vingt-cinq milles de Natchez et à six milles dans les terres : cette ville a une justice de paix; elle a 1100 habitans, 60 maisons, et l'on y publie un journal.

Nous atteignîmes le lendemain la plantation de MM. D. Ce sont deux frères qui, depuis trois ans, avaient acheté 6,500 acres de terres incultes, à deux dollars (1) l'acre. Partis du Kentucky, leur ancienne résidence, ils vinrent s'établir dans ce désert avec leurs esclaves, et commencèrent par se construire des cabanes. Durant le cours de la première année, ils défrichèrent cinquante acres de terrain, dont vingt-cinq au mois de février furent ensemencées avec de la semence de cotonnier et le reste en grains. La récolte fut suffisante pour compenser toutes les dépenses de la première année. Les bois sont plus difficiles à défricher ici que dans les états du Nord. Des arbrisseaux, des chardons et des épines d'une force et d'une grandeur extraordinaires, opposent des haies au travers desquelles il est presque impossible de pénétrer. Un obstacle d'une autre nature, sont les serpens, les maringouins, les alligators, qu'on trouve dans les marais qui, sans être aussi redoutables que les crocodiles égyptiens (2), sont encore fort dangereux. Après avoir abattu les arbres, on met le feu au taillis; quand une certaine étendue de terrain est défrichée, on y sème du grain ou de la semence de cotonnier. Dans les mois de juin et juillet, la terre est labourée, les ronces et les

(1) Environ 11 fr.

(2) Voyez, sur les crocodiles américains, notre 22e numéro.

plantes sauvages détruites, puis elle est ensemencée comme précédemment, excepté qu'on remplace le grain par du maïs. La culture du coton est à peu près semblable à celle du maïs, si ce n'est qu'elle demande un peu plus de soin. On emploie maintenant dans les états méridionaux trois espèces de semences de cotonnier : la verte, la noire et celle du Mexique, qui est regardée comme la meilleure. Un esclave peut recueillir en un jour 150 livres de la verte, et une centaine, tout au plus, des deux autres espèces.

Le coton commence à mûrir dans le mois d'octobre. La gousse, qui le renferme, s'ouvre, et on le voit paraître. C'est en novembre qu'il est recueilli, avec sa semence, dans de grandes corbeilles qu'on transporte, à mesure qu'elles sont remplies, au séchoir où le coton est étendu sur de longues planches. Lorsqu'il est bien sec, on le fait passer par la machine du moulin à coton pour en enlever la semence, puis il est mis en balles et emmagasiné jusqu'au moment où les bateaux à vapeur et les bateaux plats le transporteront de Natchez à la Nouvelle-Orléans.

Dans la troisième année de leur établissement, les deux frères récoltèrent 200 balles de coton, sur 200 acres de terre. Selon leur propre estimation, et d'après ce que j'ai pu juger moi-même, ils en auraient récolté 350 sans le désastre qu'ils éprouvèrent en 1825. La maison d'habitation fut enlevée et transportée à une grande distance, les cabanes des nègres détruites et des arbres énormes déracinés par un ouragan terrible. Malgré l'obscurité de la nuit, personne ne perdit la vie ; mais un des MM. D. eut une fracture à la jambe, dont il souffrait encore lorsque je le vis : il avait eu beaucoup de peine à s'échapper ainsi

que sa famille. Il ne restait rien du mobilier, et partout on voyait des traces récentes de cette nuit désastreuse.

Malgré le retard apporté au progrès de la plantation par cet événement, MM. D. comptent cette année sur un produit de 10,000 dollars (50,300 fr.), dont il faut déduire 4,000 (21,200 fr.) pour les frais d'exploitation; leur profit net se sera donc élevé à 6,000 doll. (30,180 fr.). La mise de fonds des deux frères, y compris la valeur des esclaves, était de 20,000 dollars (100,600 fr.); ils payèrent la moitié de leur achat argent comptant, le reste trois ans après, et la plantation vaut actuellement 60,000 dollars (301,800 fr.). Il n'y a guère d'opération industrielle ou commerciale qui présente d'aussi grands profits.

Comme le coton est le principal article de commerce dans l'état du Mississipi, il est aussi la culture la plus générale et la plus importante; les grains et le bétail sont regardés comme des objets secondaires, quoique plusieurs habitations comptent de 100 à 300 têtes d'animaux qui vont paître librement dans d'immenses forêts. Ceux qu'on veut engraisser demeurent au logis, où ils sont nourris avec de la semence de coton qui les rend extrêmement gras en peu de semaines. On trouve en abondance des dindons et de la volaille de toute espèce, qui, avec le bois de chauffage, sont les principaux articles dont les bateaux à vapeur s'approvisionnent en passant. Le froment, la farine, le whiskey, différens articles de vêtemens, une étoffe grossière, appelée *sacking*, et des couvertures, sont tirés du Nord ou de la Nouvelle-Orléans.

En été, le costume du planteur est un pantalon et une veste de toile, des bottes à la *montroë*, un chapeau de paille. Il porte, en hiver, une chemise de coton et un

vêtement complet en drap. Une chemise grossière, un pantalon, une chaussure appelée *mocasin* (1), composent tout le vêtement d'été des esclaves; et, l'hiver, ils sont revêtus d'un pantalon et d'un habit de gros drap. Les femmes, comme les hommes, changent l'étoffe de leurs vêtemens selon la température de la saison. Il existe très-peu de différence entre les mœurs des planteurs méridionaux et ceux du nord; ils aiment également la boisson, se nourrissent des mêmes alimens et dirigent eux-mêmes le travail de leurs esclaves. On accuse les planteurs méridionaux d'un luxe efféminé, et d'avoir trop de goût pour leurs négresses. Durant le cours de mes deux voyages au sud, j'ai passé plus d'un an dans le Mississipi et la Louisiane; j'y connaissais la moitié des plantations, et jamais leur intérieur ne m'offrit rien de semblable. S'ils étalent un plus grand luxe que les planteurs du nord, c'est que leurs revenus sont plus considérables et les taxes extrêmement légères. Leur principale dépense consiste en voyages. Ils se plaisent à montrer leur magnificence par la folle profusion de l'argent qu'ils ont épargné en renonçant peut-être aux jouissances de l'aisance intérieure, afin de briller, pendant l'été, à Saratoga, Boston ou New-York; c'est une faiblesse malheureusement trop générale parmi eux.

Les esclaves se lèvent à cinq heures du matin, ils travaillent jusqu'à sept, mangent de la soupe à déjeuner avec un morceau de lard ou de viande salée. La tâche du jour est prescrite par le maître ou l'économe de la plantation; les nègres sont employés, les uns au moulin à coton, les autres aux ateliers de charpenterie et

(1) Voyez la description de cette chaussure dans le charmant article inséré dans notre 43e numéro, sous le titre d'*Excursion d'hiver sur les rives du Mississipi*.

menuiserie; car, parmi les esclaves, il y en a toujours qui connaissent différens métiers, et le reste à la culture des champs de grains ou de coton. Les femmes sont réparties comme il suit : deux jeunes négresses pour le service de la maison; deux autres à la cuisine, et les vieilles exclusivement chargées du blanchissage. Le dîner des esclaves consiste en pain, pudding de maïs et en viande fraîche ou salée. Dans toutes les plantations, on leur donne, deux fois par jour, de la viande pour réparer leurs forces épuisées par la chaleur. Ils soupent avec du pain et du potage, boivent rarement du whiskey, et il est défendu aux cabaretiers de leur en vendre sous peine d'amende à la première transgression, et de perdre leur licence à la seconde. Les esclaves ne travaillent pas le dimanche pour leur maître, mais il leur est permis de travailler pour leur famille ou pour eux-mêmes. On en voit plusieurs glaner dans les champs, et recueillir de 80 à 100 livres de coton en un jour. Cependant ils ne sont pas aussi bien traités que dans le nord, où ils sont regardés comme des domestiques, et dont un grand nombre n'échangeraient pas leur condition avec la liberté dont jouissent les paysans allemands : c'est pourquoi ils craignent d'être transportés au midi, ce qu'ils regardent comme le plus sévère châtiment qu'on puisse leur infliger. Les journaux des états du sud sont toujours remplis d'annonces concernant la fuite de plusieurs esclaves nègres.

Les Anglo-Américains traitent en général beaucoup mieux leurs esclaves que les Français ou les créoles, dont le principe est que leur travail doit, au bout de trois ans, rembourser le prix de leur achat, et qui n'ont guère plus d'égards pour eux que pour des animaux. Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est que la pire de toutes les conditions pour un esclave est d'appartenir aux

hommes de couleur libres ; il en reçoit les plus durs traitemens. Il est rare qu'un mariage légal ait lieu entre deux esclaves ; le maître permet simplement au jeune nègre de cohabiter avec la noire beauté dont les charmes l'ont séduit : si la négresse appartient à une plantation éloignée, il est permis à son amant d'aller la voir, s'il inspire assez de confiance pour qu'on ne lui suppose aucune intention de fuir. Les enfans appartiennent à la mère, ou, pour mieux dire, à son maître ; mais il ne lui est pas permis d'en disposer avant l'âge de dix ans. Le seul châtiment que les maîtres puissent infliger à leurs esclaves est un certain nombre de coups de fouets.

Les huttes grossières qui leur servent de demeures sont construites avec des branches d'arbre. Les maisons, bâties dans toute la simplicité de l'architecture américaine, le sont avec des briques ou simplement en bois. Comme nous l'avons dit précédemment, au-dessous de Natchez, elles ont conservé le vieux style espagnol ; les toits immenses, si bien adaptés au climat, les hautes croisées garnies de contrevens, la salle à manger d'été placée au nord et ouverte de tous les côtés pour établir des courans d'air.

Lorsque le planteur ne manque ni de l'activité, ni du bon sens nécessaire pour bien conduire ses intérêts, il est assuré de s'enrichir en peu d'années. J'en ai connu plusieurs, établis depuis dix ans dans les états méridionaux, qui avaient commencé leurs établissemens avec un capital de 10 à 20,000 dollars (50,300 à 100,600 fr.), et la valéur de ce qu'ils possédaient montait déjà à 100,000 (503,000 fr.). L'avantage qu'ont ces plantations sur les fermes du nord, est le prompt débit de leurs marchandises et le prix élevé auquel elles sont vendues. Quoique celui du coton soit considérablement baissé, le profit

qu'on en retire est encore supérieur à celui des autres cultures. La valeur d'un établissement en plein rapport est immense. Je citerai pour exemple M. B., qui ayant hérité de la moitié d'une plantation acheta l'autre pour 32,000 dollars (169,600 fr.). Il est très-rare que les récoltes manquent. Généralement dans la quatrième année, le produit d'une plantation est égal à la mise de fonds employée pour son établissement. Leur administration n'est pas très-difficile ; j'ai connu des dames, aidées seulement d'un économe, qui recueillaient de quatre à cinq cents balles de coton par année : et bien des planteurs, incapables de résister aux chaleurs de l'été, habitent le nord pendant cette saison, et laissent à des agens la direction de leurs affaires.

La distance de Natchez à Louisville ou à Cincinnati, qui est de 11 à 1,200 milles (environ 400 lieues), peut être franchie en neuf ou dix jours. Le bas prix des marchandises du nord, comparé à celui du midi, rend les frais d'un voyage aussi agréable, presque nuls, par les achats considérables que les planteurs sont dans le cas de faire pour eux, leur famille et leurs esclaves. Il est rare qu'ils s'abandonnent aux vices qui résultent de la richesse : leur activité et leur industrie ne le cèdent en rien à celles d'un fermier du nord. Ils ne peuvent travailler eux-mêmes, sans s'exposer à des fièvres bilieuses ; mais l'administration de leurs affaires est une occupation bien suffisante.

Peu de pays sont aussi propres à la chasse que celui-ci. M. D. fut obligé de rester chez lui à raison de l'accident qui l'avait rendu boiteux ; mais il nous donna pour nous y conduire l'économe de la plantation de Palmyra, située à cinq milles plus haut que son établissement. Nous montâmes à cheval, et en quelques minutes nous eûmes

dépassé les champs de cotonniers et atteint des terres incultes d'environ dix milles d'étendue, où nous devions poursuivre le daim ou l'ours. A peine avions-nous chassé une demi-heure que nous découvrîmes un de ces derniers, qui fut tué à l'instant. Ensuite, nous atteignîmes un marais, à deux milles de la plantation, refuge des oies et des canards sauvages du canton ; il y en avait près de 300 : nous tirâmes neuf coups de fusil et revînmes au logis. L'ours que nous avions tué pesait 150 livres, il était jeune et nous trouvâmes sa chair excellente. Le gibier de toute espèce est si abondant, on le rencontre en troupes si nombreuses, que notre hôte jugea que les oies et les canards sauvages que nous avions tués ne valaient pas la peine d'envoyer ses esclaves aussi loin pour les chercher, et ce dut être un beau festin pour les oiseaux de proie. Le lendemain nous fîmes une nouvelle partie de chasse avec notre guide de la veille, et après avoir pris quelques rafraîchissemens à sa demeure nous nous mîmes en route. La plantation de Palmyra, dont il est économe, appartient à MM. Turner : ses appointemens montent à 1,500 dollars (7,950 fr.), avec la table, le logement, etc. Sept coqs-d'Inde sauvages furent le produit de notre chasse. Nous les partageâmes également entre nous, en réservant le septième pour le dîner que nous devions faire à Warrington, ancien siége de la justice de paix du comté de Warren, transporté maintenant à Vixbourg. Cette ville, si l'on peut donner ce nom à quarante maisons, dont vingt sont construites en briques et les autres en bois, ne renferme que 200 habitans, deux tavernes et deux magasins. Malgré son extrême élévation au-dessus du Mississipi, elle est inondée à chaque débordement du printems. Deux gardes-magasins fort pauvres lorsqu'ils

s'établirent à Warrington, il y a huit ans, ont amassé une fortune de 20,000 dollars (100,600 fr.), et l'un d'eux va établir une plantation. Il n'en est pas de même de deux pauvres avocats, restés oisifs depuis la translation du siége de la justice de paix à Vixbourg.

Nous nous hâtâmes de reprendre notre route, car nous étions à vingt milles de l'habitation. Le pays que nous traversions est fertile, mais il nous parut qu'il l'était beaucoup moins que la plantation de notre hôte M. D.; son coton est aussi d'une qualité supérieure. On regarde que le sol le plus avantageux est celui où la terre, d'un rouge brun foncé, est recouverte à trois ou quatre pieds par les alluvions du fleuve. Lorsque, au lieu de cette terre, on rencontre une couche de sable ou de gravier, sa fertilité est beaucoup moins durable. Le degré d'élévation auquel parviennent les arbres est le plus sûr moyen de connaître la qualité du sol. Nous mesurâmes, dans la plantation du major Davis, des sycomores et des cotonniers déracinés par l'ouragan; les premiers avaient au moins 200 pieds de longueur et les autres jusqu'à 170. Une végétation aussi gigantesque est une preuve irrécusable de l'éternelle fertilité du sol. Afin de nous convaincre en multipliant les preuves, notre guide nous conta qu'après avoir récolté du tabac pendant dix années de suite sur la même étendue de terrain, sans y donner d'autres soins que de le labourer, la quantité et la qualité des produits s'étaient accrues au lieu de diminuer. C'est à l'engrais que les inondations du Mississipi déposent tous les ans, qu'une terre sablonneuse doit son inépuisable fertilité.

Remplis de reconnaissance pour l'hospitalité de notre hôte, nous prîmes congé de lui le lendemain. Nous traversâmes une contrée couverte des plus belles forêts,

qui s'ouvraient de tems à autre et nous laissaient apercevoir des plantations naissantes; j'en comptais jusqu'à vingt-cinq, entre Palmyra et Natchez.

L'état du Mississipi fut admis à faire partie de l'Union en 1817. Il s'étend du 30° 10′ au 35° latitude nord et du 11° 30′ au 14° 32′ longitude ouest. Il est borné au nord par le Tennessée, à l'ouest par Arkansas et la Louisiane, au sud par la Louisiane et le golfe du Mexique et à l'est par Atabama. Il a une surface de 15,000 milles carrés. Quoique l'état ait acquis depuis dix ans une existence politique, et que sa fertilité soit bien supérieure à celle du Missouri et de l'Indiana, sa population est loin de s'être accrue proportionnellement à ses avantages : elle n'excède pas 80,000 ames, y compris 34,000 esclaves. Les émigrans du Mississipi sont ou des hommes riches ou de pauvres aventuriers; la classe moyenne dont les fonds s'élèvent à 2 ou 3,000 dollars (10,060 ou 15,090 fr.) craignent de s'établir dans des lieux où l'industrie personnelle est de peu de valeur, la fatigue du travail ne pouvant être supportée que par des esclaves nés sous le tropique. L'homme blanc qui entreprendrait d'exécuter ses travaux lui-même, quelle que fût sa force physique et morale, succomberait bientôt sous l'accablante chaleur du climat.

C'est à la Virginie, au Tennessée, aux Carolines et au Kentucky que le Mississipi doit ses colons les plus recommandables. Il est rare que les Américains du nord émigrent aussi loin. A l'exception de la Nouvelle-Orléans et de Natchez, dont le commerce fait toute la richesse, les autres villes de l'état ne peuvent entrer en comparaison avec celles de l'Union. Elles sont généralement habitées par des ouvriers, des marchands, des aubergistes et par la classe du peuple la plus pauvre. Les négocians qui font for-

tune dans ces petites villes, élèvent des plantations ou se retirent ailleurs. Le planteur est l'habitant le plus riche et le plus considéré des états méridionaux : la vie qu'il mène est heureuse, quoique la paix domestique soit bien souvent troublée par les accidens inséparables de l'état d'esclavage de sa grande famille noire. Si le voyageur veut se former une idée juste des ressources et de la richesse du pays, qu'il vienne visiter ces belles plantations; la misérable apparence des villes et des villages lui en donnerait une idée fausse, tandis qu'il enviera les agrémens intérieurs et les plaisirs divers, qui charment l'existence de leurs heureux possesseurs.

Après être resté trois jours à Natchez, je m'embarquai sur le bateau à vapeur *Helen Mac Gregor,* qui était parti depuis peu de la Nouvelle-Orléans, pour aller aux Walnuthills, et qui retournait dans cette capitale. Les communications de Natchez à la Nouvelle-Orléans se font toutes par eau ; il est naturel que le voyageur préfère des moyens de transport aussi commodes que les bateaux à vapeur, à la fatigue d'un voyage par terre, que le mauvais état des routes et celui des auberges plus mal tenues encore, rendent si pénible. L'ancienne hospitalité des créoles français avait peut-être nui à l'amélioration de ces détestables gîtes. Quiconque se présentait à leur demeure était sûr d'être bien accueilli; mais la conduite grossière des Kentuckois a fait fermer toutes les portes. Ils parcouraient les plantations, se gorgeaient de rum, d'eau-de-vie et de tout ce qui leur était offert, sans qu'il leur en coûtât un sou, et portaient l'arrogance jusqu'à injurier leurs hôtes en les nommant *chiens de Français;* ils les battaient quand ils paraissaient mécontens d'une conduite dont la grossièreté passait toutes les bornes. Aussi, sont-ils devenus l'horreur des créoles, qui se

servent du nom de Kentuckois pour exprimer la barbarie à son plus haut point. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que leur connaissance fort bornée de la géographie leur a fait comprendre sous ce nom toute l'Amérique du nord.

Nous quittâmes Natchez à neuf heures du soir, et prîmes 300 balles de coton au bayon *Sarah* (1), du bois de chauffage un peu plus bas, puis nous dépassâmes Bâton-Rouge, les bayons Plaquimines, Manhac et Fourche. Les rives du fleuve nous offrirent une continuelle succession de cultures agréablement variées jusqu'au-dessus de la Nouvelle-Orléans.

(1) Les *bayons* sont des canaux naturels qui déchargent les eaux du Mississipi dans le golfe du Mexique; ils sont en grand nombre, et sans eux la Nouvelle-Orléans serait submergée en peu d'heures par les inondations du printems.

Esquisses Levantines.

VISITE A LADY HESTER STANHOPE. — LA GÉORGIENNE. — LA MORT DE BILLEL-AGA. — M. PITT. — LORD CASTLEREAGH ET M. CANNING. — VOLUPTÉS DE L'OPIUM. — LE MARCHÉ D'ESCLAVES. — LE HAREM. — LES ÉPOUSES. — LES ODALISQUES. — LE PORTRAIT. — LES AMULETTES ET LES MÉDECINS DU LEVANT. — LES PETITS-MAITRES TURCS.

Un Européen peut vivre long-tems en Asie, et ne connaître que la superficie de ses mœurs. Sa qualité de chrétien l'exclut de toute communication intime et familière avec les habitans. Ce n'est que devant les médecins que s'abaissent les barrières posées par le fanatisme ou la jalousie. On ne lira pas probablement sans intérêt ces notes détachées du journal que M. Madden, médecin anglais, a tenu de son voyage en Turquie. Son art, comme on va le voir, l'avait fait admettre jusque dans l'intérieur des harems. Il est heureux que le goût et le talent de l'observation lui aient permis de profiter d'occasions si favorables et si rares.

VISITE A LADY HESTER STANHOPE.

« Tous mes lecteurs ont sans doute entendu parler de cette célèbre lady Stanhope, née dans une des plus grandes familles de l'Angleterre, qui a renoncé de bonne heure aux jouissances et aux succès que lui promettaient

dans sa patrie une fortune considérable, les grâces de sa personne et de son esprit, pour venir mener une vie de liberté dans un pays où cependant toutes les personnes de son sexe sont captives. Me trouvant en Syrie, en 1827, non loin de sa demeure habituelle, je ne voulus pas perdre cette occasion d'aller lui faire visite. Je lui écrivis pour m'annoncer, et elle me répondit qu'elle me recevrait avec plaisir.

» Un guide me conduisit à sa demeure, sur le sommet d'une montagne solitaire, éloignée de toute habitation humaine. Ce fut avec une terreur secrète, dont je ne pouvais me rendre compte, que je m'approchai des grands murs qui entouraient ce château, des barres massives qui en fermaient les portes, et des meurtrières qui en commandaient l'entrée principale.

» Dès que ces portes me furent ouvertes, je fus surpris de la beauté et de la distribution élégante des pots de fleurs dont la cour était remplie. Tout offrait un aspect sévère et sauvage au dehors, mais tout était gracieux dans l'intérieur. De la cour on me conduisit dans un petit jardin, à l'extrémité duquel se trouvait un pavillon composé de deux pièces : une salle de bain, et un petit salon meublé à l'anglaise avec des tables et des fauteuils. On paraissait avoir tout disposé pour ma réception, et au bout de quelques minutes on me servit un excellent dîner avec plusieurs espèces des meilleurs vins du Liban. Il me semblait que j'étais dans une demeure enchantée; les domestiques entraient et sortaient sans jamais ouvrir leurs lèvres; je leur parlais, mais ils ne me répondaient que par des signes de tête et des saluts. Le soir, cependant, je reçus un billet de sa seigneurie, qui me disait que ses affaires ne lui permettraient pas de me recevoir avant le *mogreb* ou coucher du soleil, et que, dans

l'intervalle, si j'avais besoin de quelque chose, je n'avais qu'à le dire par écrit, et que cela me serait fourni immédiatement. L'heure formidable de mon entrevue arriva enfin; je me revêtis de mon plus beau costume mamelouck, et je suivis le domestique chargé de m'introduire.

» La pièce dans laquelle il me fit entrer était décorée dans le style arabe. Un long divan, d'un pied et demi d'élévation, en occupait toute l'extrémité. La faible lueur d'une lampe me permit d'apercevoir, à l'un des coins de ce divan, une personne qui me parut d'une taille élevée et imposante; c'était lady Hester elle-même, vêtue du costume arabe que porte la population mâle de ces contrées.

» Elle se leva à mon arrivée, m'accueillit de la manière la plus gracieuse, et me dit qu'elle était ravie de me voir. Au bout d'une heure, nous étions dans les meilleurs termes, et nous causions d'une manière aussi intime que si notre connaissance datait de plusieurs années. Je n'avais pas passé deux heures avec elle, qu'elle me fit mon portrait moral tout aussi exactement qu'elle eût pu faire mon portrait physique, m'indiquant les plus petites particularités de mon caractère. On eût dit une divination; mais quoique lady Hester soit dans l'usage de consulter les astres, il est vraisemblable que ce n'est point au moyen des sciences occultes qu'elle cultive, mais en examinant les physionomies, qu'elle parvient à se rendre un compte si exact du caractère des personnes qui lui sont présentées.

» Pendant les sept heures que je passai avec elle, la conversation ne languit pas un seul instant. Nous touchâmes successivement tous les sujets qui se lient à l'érudition orientale, et les observations qu'elle me fit, ainsi que son langage énergique et pittoresque, me donnèrent

une haute idée de son intelligence. Je regrettais beaucoup que cette intelligence si haute et si ferme eût pu se laisser surprendre par les visions de l'astrologie et de la philosophie hermétique. Apparemment que cette imagination brillante et passionnée, mécontente des tristes réalités de la vie, cherche à s'en consoler en se créant un monde imaginaire. Cette foi dans l'astrologie et dans les sciences occultes se retrouve chez la plupart des Européens qui habitent l'Orient, même chez les plus éclairés; on dirait que c'est une maladie morale endémique en Asie, et aussi contagieuse que la peste.

» Je me retirai vers minuit; on me conduisit dans une chambre meublée à l'européenne, et ce fut avec délices que je me plongeai dans un excellent lit tout-à-fait semblable à ceux de l'Angleterre. Je ne m'habillai le lendemain qu'à huit heures; il est facile de se lever quand on est couché sur un tapis, mais il ne l'est pas autant de quitter les douceurs d'un lit d'édredon, surtout quand on a été long-tems sans les goûter. Après déjeuner, je me promenai avec lady Hester dans un petit jardin qu'elle avait embelli à grands frais. C'était en quelque sorte un paradis dans le désert. Elle me dit qu'elle avait dans ce moment deux Musulmans de marque pour hôtes; mais elle ne jugea pas à propos de me les faire voir. L'un était un mollah, théologien très-célèbre en Syrie, et l'autre un scheik matouali. Ils n'ignoraient pas que j'étais chez lady Hester; mais celle-ci avait éludé les questions qu'ils faisaient sur moi, en me faisant passer pour un Géorgien.

» La conversation de ma bizarre compatriote fut, comme la veille, brillante, animée, *impressive;* je l'engageai beaucoup à écrire ses Mémoires. Peu de personnes, je crois, connaissent mieux qu'elle, par leurs

propres observations, l'espèce humaine, car elle a pu l'observer dans les contrées les plus éloignées et dans les états sociaux les plus divers. Elle a d'ailleurs tous les talens nécessaires pour composer un excellent livre. Elle me raconta beaucoup d'anecdotes fort curieuses sur l'Asie. Je n'en citerai qu'une seule, qui me parut d'autant plus intéressante que les deux hommes les plus extraordinaires du Levant, le sultan Mahmoud et Mohamed-Ali, y sont en scène.

» Le pouvoir toujours croissant du pacha d'Égypte avait de bonne heure, me dit-elle, éveillé les ombrages de la Porte : on craignait à Stamboul que Mohamed-Ali ne voulût un jour secouer le joug de l'héritier des califes; mais ce fut en vain que des *capidgi-bachi*, partis du sérail avec le cordon et le firman, étaient venus au Caire; Mohamed-Ali, averti à tems par ses agens de Constantinople, avait su éviter les piéges qu'on lui tendait. A la fin, le sultan Mahmoud forma un projet si habilement conçu, et qu'il se proposait d'envelopper dans un secret si profond, qu'il espérait que la réussite en serait infaillible.

» Il avait dans son harem une jeune esclave géorgienne d'une beauté remarquable, et qui, précisément à cause de son innocence, était tout-à-fait propre, aux yeux du grand-seigneur, à devenir l'instrument de son odieuse combinaison. La foi aux talismans est, comme on sait, générale en Asie, et peut-être l'esprit supérieur de Mahmoud lui-même n'est-il pas affranchi de ces croyances superstitieuses.

» Il envoya un jour chercher la belle Géorgienne, et, affectant un grand zèle pour ses intérêts, il lui dit qu'il avait résolu de la donner à Mohamed-Ali, dont le pouvoir et les richesses étaient sans limites, comme les

immenses régions qu'il gouvernait, et qui après lui était le plus grand prince de l'univers. Il l'entretint de tout le bonheur et de toute la gloire dont elle serait environnée si elle pouvait gagner son cœur. « Pour y parvenir, ajouta-t-il, je vais vous donner un talisman » irrésistible; » et en même tems il lui passa un anneau au doigt. « Profitez du moment favorable; quand le pa- » cha sommeillera près de vous, trempez cet anneau » dans un breuvage que vous lui présenterez à son ré- » veil; lorsqu'il l'aura pris, son cœur vous sera assuré » pour toujours. »

» L'innocente Géorgienne reçut avec reconnaissance le présent qui lui était offert, et éblouie par l'avenir que le sultan lui présentait, elle résolut de suivre ses instructions à la lettre. Elle arriva au Caire avec une suite nombreuse d'esclaves chargés de présens; mais les espions ordinaires de Mohamed-Ali lui avaient encore fortement recommandé de se tenir sur ses gardes. Ces présens magnifiques d'un maître dont il connaissait l'inimitié secrète avaient d'ailleurs éveillé ses soupçons; il ne voulut pas même voir la belle esclave, et, après l'avoir retenue quelque tems au Caire, il en fit présent à Billel-aga, un de ses favoris auquel il avait confié le gouvernement d'Alexandrie. La pauvre Géorgienne, forcée de renoncer à captiver le cœur d'un pacha, voulut du moins s'assurer de celui d'un aga, et, en conséquence, elle lui administra le breuvage fatal, que le sultan Mahmoud destinait au vice-roi d'Égypte. L'aga mourut presque immédiatement, et les femmes du harem, averties par les cris de la jeune esclave, accoururent sur-le-champ, et trouvèrent leur maître étendu sur le plancher. Quand la Géorgienne fut accusée d'avoir empoisonné Billel-aga, elle nia le fait avec calme; et

comme on lui demanda ce qu'elle avait pu faire, elle répondit qu'elle lui avait fait boire de l'eau où elle avait d'abord trempé son talisman. « Tenez, s'écria-t-elle, » voici le verre et voilà l'anneau. » L'anneau en effet était intact, mais la pierre prétendue qui y était enchâssée s'était fondue dans l'eau. »

» Lady Hester me parla ensuite de quelques-unes des personnes qu'elle avait connues le plus intimement en Angleterre. Elle était, comme on sait, la nièce de M. Pitt, et cet homme d'état, d'une ame si austère, avait pour elle la plus tendre affection. Quand M. Pitt, me dit-elle, eut quitté le ministère, je remplis près de lui l'office de secrétaire; il n'était guère moins occupé que lorsqu'il était en place. Jamais il ne contrariait mes opinions, et il respectait mes antipathies. Dans la vie intime il était affable et même enjoué. Je le voyais quelquefois se lever au milieu de ses plus profondes préoccupations, pour me rendre mon mouchoir tombé sur le tapis. En général il était rempli de politesse pour les femmes, et il avait inspiré de vives affections à plusieurs. S'il ne se maria pas, c'est que, dans sa pensée, il était en quelque sorte marié à la patrie; il n'y avait que la mort qui pût rompre ces liens. Ce qui lui était surtout agréable en moi, c'était l'originalité de mes opinions et de mon caractère; l'originalité lui plaisait sous toutes les formes. Son grand plaisir, quand il pouvait se dérober aux affaires, était de se rendre incognito et seul dans la campagne. Lorsqu'il voyait sur sa route quelque chaumière propre et bien tenue, il y entrait pour y manger du pain et du fromage comme le plus simple cultivateur. Il détestait les routs et les grandes réunions. Ce qui troublait un peu la paix de notre intérieur, c'étaient les débats continuels de M. Canning et de lord

Castlereagh. Ce dernier était d'un caractère facile, mais M. Canning avait toute la fougue de son pays, et il était d'une sensibilité nerveuse et maladive qui le rendait parfois fort incommode (1). Je me rappelle qu'un jour j'eus toutes les peines du monde à le déterminer à s'asseoir à la table de M. Pitt parce que lord Castlereagh s'y trouvait. Je le comparais à ces prudes anglaises qui sont tout émues au spectacle, quand elles aperçoivent dans une loge voisine quelques femmes d'une réputation équivoque. On eût dit qu'il craignait l'infection de lord Castlereagh. Je n'ai pas été surprise quand j'ai appris depuis que ces deux hommes d'état s'étaient battus.

» Lady Hester me parla aussi du roi Georges III, du duc d'Yorck, de Sir Francis Burdett. Il me parut en général que ses opinions sur les personnes et sur les choses étaient légèrement imprégnées de torysme, malgré ce goût d'indépendance qui lui avait fait rejeter toutes les habitudes de sa patrie, et l'avait déterminée à se rendre en Asie pour y vivre à sa guise. »

VOLUPTÉS DE L'OPIUM.

« Le marché de Theriaki Tchachissy, près de la mosquée de Solymania, est l'endroit où les amateurs d'opium vont satisfaire leur goût pour ce délicieux poison. Les cafés où les *theriakis*, comme on les appelle, ont coutume de se réunir, sont distribués sur une grande place; ils attendent sur un banc intérieur les rêveries qui présentent à leur imagination enflammée les houris célestes

(1) Voyez le beau portrait de M. Canning tracé par Sir James Mackintosh, dans notre 43e numéro.

et les jouissances dont elles doivent les enivrer dans le paradis de Mahomet.

» J'avais entendu beaucoup de rapports contradictoires sur les sensations que produit cette drogue, et pour savoir à quoi m'en tenir, je fus m'asseoir dans un café avec une demi-douzaine de *theriakis*. Leurs gestes étaient effrayans : ceux qui étaient entièrement sous l'influence de l'opium poussaient des cris, parlaient d'une manière incohérente ; leur visage était allumé, leurs yeux avaient un éclat extraordinaire, et l'on apercevait, dans tout l'ensemble de leur personne, quelque chose de sauvage et de terrible.

» L'effet se produit ordinairement au bout de deux heures, et dure quatre ou cinq ; les doses varient depuis trois grains jusqu'à une drachme. Je vis un vieillard qui prit quatre pillules, chacune de six grains, dans le cours de deux heures. On me dit qu'il faisait usage d'opium depuis vingt-cinq ans ; mais c'est là un cas rare : les *theriakis* ne passent guère la trentaine, quand ils ont commencé de bonne heure à en prendre. L'affaiblissement moral et physique qui résulte de son usage est une chose effrayante : l'appétit se détruit, les muscles se roidissent et toutes les fibres s'ébranlent. J'ai vu des theriakis qui avaient les doigts tout contractés et le col de travers ; mais il leur est impossible de renoncer à cette funeste habitude une fois qu'ils s'y sont livrés. Ils sont misérables et languissans jusqu'au moment où l'heure arrive de prendre leur dose quotidienne ; mais dès que l'influence de l'opium commence à se faire sentir, toutes leurs facultés assoupies se réveillent. Quelques-uns composent, dans cet état, d'excellens vers ; d'autres adressent aux personnes présentes d'éloquens discours, convaincus qu'ils

sont en possession de l'empire, et que tous les harems de l'Asie sont à leurs ordres.

» Je voulus essayer sur moi-même l'action de cette substance. Je commençai par en prendre un grain; au bout d'une heure et demie je n'éprouvais aucun effet sensible. Le maître du café me proposa une dose additionnelle de deux grains; mais je ne voulus en prendre qu'un demi. Trois quarts d'heure s'écoulèrent, et je ne sentais rien encore; je pris de nouveau un demi-grain, ce qui fit en tout deux grains dans l'espace de deux heures. Deux heures et demie après la première dose, je pris deux autres grains, et je ne tardai pas à ressentir une excitation très-vive; le plaisir que j'éprouvais paraissait résulter d'une expansion extraordinaire de l'ame et de la matière. Mes facultés étaient agrandies; tout ce que je regardais semblait avoir augmenté de volume. Je n'éprouvais pas le même plaisir quand je fermais les yeux que lorsqu'ils étaient ouverts. Je retournai chez moi aussi promptement que possible, craignant à chaque pas de faire quelque extravagance. En marchant je sentais à peine le sol sur lequel je m'avançais; il me semblait que je le rasais légèrement, poussé par l'impulsion de quelque agent invisible; on eût dit qu'une substance éthérée avait remplacé le sang dans mes veines et me rendait plus léger que l'air. Dès que je fus rentré, je me mis au lit. Pendant toute la nuit, mon imagination fut absorbée par des visions délicieuses. Le lendemain matin, je me levai avec un violent mal de tête; j'étais pâle et tellement affaibli que je fus obligé de rester tout le jour étendu sur un sofa. Ce fut ainsi que j'expiai le premier essai que j'avais fait des voluptés des *theriakis*. Félicitons-nous de ce que nos relations continuelles avec le

Levant n'ont pas introduit, dans l'Europe occidentale, le goût de ces funestes et délicieuses jouissances qui consument rapidement la vie, et dont cependant, malgré la certitude d'une mort prématurée, on ne peut se détacher une fois qu'on les a senties. On ne saurait nier que Mahomet n'ait fait preuve de peu de sagesse en interdisant le vin à ses sectaires et en leur laissant l'opium. »

LE MARCHÉ D'ESCLAVES.

« On m'autorisa à visiter le marché d'esclaves. J'y trouvai les pauvres femmes grecques entassées ensemble; j'en vis sept ou huit dans une cellule, étendues sur le plancher; les unes étaient à demi nues, et les autres conservaient encore les restes de leurs anciennes parures. On les avait enlevées à Scio, à Ipsara et dans d'autres îles de l'Archipel; elles n'avaient de commun que leur désespoir. Toutes étaient pâles et paraissaient souffrantes. Le souvenir des parens, des amis, auxquels elles avaient été arrachées pour toujours, les absorbait entièrement. Le chagrin, la maladie, avaient flétri leurs charmes; cependant elles en conservaient encore des traces; c'était, si je puis m'exprimer ainsi, des spectres de beauté. La tranquillité mélancolique qui régnait dans leurs cellules contrastait avec la joie bruyante de celles où se trouvaient les femmes nègres. C'était un spectacle douloureux que de voir ces pauvres filles, pleines d'innocence et de pudeur, examinées de la tête aux pieds par chaque soldat libertin qui prétendait vouloir les acheter. J'en vis une d'environ quinze ans, dont on proposa l'acquisition à un vieux Turc; cet homme mania ses épaules, ses jambes, ses oreilles, examina sa bouche, son cou, à peu près comme on examinerait un cheval,

et, pendant ce tems, le marchand d'esclaves faisait valoir la beauté de ses traits, l'élégance de ses formes; protestait qu'elle n'avait pas plus de treize ans, et que pendant son sommeil elle ne rêvait ni ne ronflait. On sait que l'habitude de ronfler est considérée, par les amateurs du Levant, comme un inconvénient très-grave, et que les riches excluent presque toujours de leur harem les odalisques chez lesquelles cette infirmité est reconnue.

» Je me promenai dans le bazar jusqu'au moment où l'affaire fut conclue. Cette jeune fille fut vendue deux cent quatre-vingts piastres (1,375 fr.). Sa séparation de ses compagnes fut une scène déchirante. Elle était pâle comme la mort, et paraissait à peine avoir le sentiment de sa position, tandis que toutes ses compagnes l'entouraient en pleurant et en sanglottant. Son nouveau maître se mit grossièrement à rire en voyant la douleur de ces pauvres filles, puis il poussa vers la porte extérieure celle qu'il venait d'acheter. Quand elle y fut arrivée, elle s'arrêta un moment, et lui demanda d'aller prendre ce qui lui restait de ses parures grecques, qu'elle paraissait priser plus que toute chose au monde, sans doute parce que c'était tout ce qu'elle avait conservé de son ancien état. Le vieux musulman rebroussa chemin avec elle, et, quelques minutes après, je la vis revenir avec un petit paquet sous le bras, le visage baigné de pleurs et tremblant de la tête aux pieds. »

LE HAREM.

« Une vierge turque a inspiré de l'amour à un amant inconnu, et tandis qu'elle se rend au bain, des mains invisibles jettent des bouquets d'hyacinthe sur sa route. Les servantes des bains qui font l'office de Mercure, lui

parlent d'un certain effendi qui aspire à posséder son cœur, comme un rossignol soupire après la possession d'une rose. La rose ne sait pas écrire, et partant n'est point exposée à se commettre par des billets doux ; mais l'intermédiaire se charge de répondre à l'effendi que son hommage n'est pas désagréable. Il s'adresse alors au père, et lui demande la main de sa fille. Ce dernier y consent et ordonne à sa fille d'aimer, d'honorer son mari et de lui obéir. Le jour du mariage est convenu ; ils s'épousent par procureur devant le cadi, et les rayons qui s'échappent des regards de l'effendi se réfléchissent pour la première fois sur les traits de la fiancée dans la chambre nuptiale.

» Toutes ses jeunes compagnes envient le changement qui vient de s'opérer dans sa condition : si elle est la seule femme de son époux, elle règne dans le harem sur une tribu d'esclaves ; que si, au contraire, son mari a deux ou trois autres femmes, elle partage avec elles les plaisirs de son empire domestique. Chaque semaine son mari lui donne périodiquement une preuve de son affection conjugale : il entre dans le harem à midi et il y revient après le coucher du soleil, lorsque ses promenades successives dans les divers bazars sont terminées. Il fait ses ablutions du soir ; une de ses femmes parfume sa barbe avec une fiole d'essence de roses, tandis qu'une autre lui présente un miroir à manche de nacre, et qu'une troisième lui tend une serviette brodée. Les femmes se tiennent debout pendant les repas de leur maître ou de leur mari. Lorsqu'il a fini de manger, on apporte pour elles un certain nombre de mets additionnels. Leur savoir-vivre consiste à manger sans avidité les friandises qu'on leur présente, et pour lesquelles elles ont un goût passionné.

» Quand le souper est fini, les domestiques disparais-

sent et l'on se met à boire le rosoglio ; j'ai vu des dames turques qui en prenaient jusqu'à trois ou quatre petits verres dans l'espace de dix minutes. Le maître du harem reçoit d'ordinaire sa pipe des mains d'une jeune fille esclave qui la lui présente à genoux. Le matin, une de ses femmes lui donne son café en lui baisant respectueusement la main. A cette époque de la journée, il n'y a que celles qui ont l'honneur d'être mères qui osent s'asseoir devant lui ; mais après le repas du soir, presque toute étiquette est bannie, car il n'est pas vrai, comme le prétend M. Poucqueville, que les Turcs ne perdent jamais leur gravité, même dans l'intérieur de leur harem : ils se livrent, au contraire, à la plus grande licence dans leurs orgies du soir ; et leurs bruyans éclats de rire retentissent jusque dans les maisons voisines. Cette gravité même de l'Osmanli, pendant le cours de la journée, me paraît être le résultat des excès de la veille. J'en ai vu qui restaient tout le jour couchés sur leur divan, en fumant leur longue chibouque tandis qu'une de leurs femmes, ordinairement la préférée, chatouillait légèrement, avec ses doigts, la plante de leurs pieds. C'est la plus grande volupté du harem ; et un amateur d'opium me disait que, dans ses rêveries les plus délicieuses, il se supposait toujours chatouillé par les houris aux yeux noirs du paradis.

» Les femmes s'appliquent sans cesse à s'attirer l'attention de leur commun époux : l'une lui brode un riche vêtement ; une autre joue d'un instrument qui ressemble à une épinette ; une troisième fait valoir, en dansant, l'élégance de sa taille. Leur maître ne jette pas le mouchoir à celle qu'il préfère, comme on le prétend dans une fable populaire ; son sourire lui suffit. Dès qu'il est reconnu qu'une des beautés du harem l'emporte sur ses

rivales, elle est entourée de plus de respect. Quand elle se rend au bain, elle se fait distinguer par la fierté de sa démarche ; elle dispose sa robe blanche sur ses beaux bras, de manière à présenter de front la plus grande surface possible. Les manches à gigots des dames de l'Occident peuvent nous faire comprendre l'ampleur artificielle qu'elle parvient, de cette manière, à se donner. Malheur à l'infortuné chrétien qui se trouve alors sur sa route! Les dames turques du haut ton m'ont plus souvent insulté que celles des classes populaires. Il semble que le fanatisme des femmes s'accroisse avec leur qualité. Il faut que le voyageur franc s'habitue à les entendre murmurer à son oreille quand il passe près d'elles, « que la peste soit dans ta maison! que les oiseaux souillent ton menton sans barbe! puisse celle que tu épouseras rester stérile! » Ce sont là leurs complimens ordinaires.

» Un jour que, dans la plaine de Dolma Batchi, je m'amusais à dessiner, une jeune femme turque, suivie d'un esclave noir et de quelques enfans, s'approcha, et après avoir regardé mon dessin par-dessus mon épaule, se plaça en face de moi, en écartant son voile. Elle me fit signe de faire son portrait. Je la considérai avec attention, et je commençai à tracer les principaux traits de son visage. Elle était si jolie que je ne pus m'empêcher de lui envoyer un baiser avec ma main, comme font les enfans en France. Son visage se colora aussitôt, et en m'accablant d'épithètes injurieuses, elle fit le geste de quelqu'un qui voudrait tirer un sabre. Je commençai à sentir toute mon imprudence; et sans paraître m'apercevoir de la colère de la jolie Turque, je continuai à dessiner ma vue de Scutari. Quand elle s'aperçut que je ne m'occupais plus de son portrait, elle me caressa sur l'épaule, et me parla d'une voix douce et

cajoleuse. Cédant à la séduction de sa coquetterie, j'allais reprendre son portrait quand l'approche de quelques Turcs l'effraya; elle se retira promptement en me jetant des regards significatifs. A peine avait-elle disparu que plusieurs jeunes filles s'approchèrent de moi, regardèrent mon dessin, renversèrent mon chapeau, me crachèrent au visage, et s'enfuirent en me jetant des cailloux. « *Ah signore !* me dirent en italien des dames grecques témoins de cette scène, *son cattiva gente, gente barbara canaglia; non turbatevi, signore, son maladetta gente, senza fede !* »

» Toute l'éducation que les femmes turques reçoivent paraît faite pour exciter leur fanatisme et leur intolérance. Quand une dame veut visiter ses amies, elles les envoie prévenir à l'avance, afin qu'il n'y ait pas d'hommes dans l'intérieur du harem. Sitôt qu'elle y est entrée, elle ôte son voile et reçoit les *salem* de toutes les femmes qui s'y trouvent. Elle fume une pipe ou deux et on la régale ensuite avec des fruits, des conserves, des sorbets. La conversation roule ordinairement sur la toilette ou sur des anecdotes scandaleuses. On raconte qu'une belle voisine est soupçonnée d'avoir brodé une bourse en soie pour un étranger, de soulever son voile dans la rue, de converser avec les hommes. Chacune des jolies auditrices exprime alors son horreur pour tant de dépravation, crache sur le sol en signe de mépris, et paraît ravie quand on lui apprend que le mari s'est interposé, et qu'il a puni sa coupable épouse en la plongeant dans l'eau. J'assistai un jour à un entretien de ce genre, et je fus étonné de voir les femmes applaudir à l'énergie de l'homme, au lieu de plaindre l'infortunée victime de ses ombrages ou de sa justice.

» La femme d'un homme riche a vraiment peu sujet de

se plaindre de son sort. Loin d'être captive, comme on le suppose parmi nous, elle circule librement dans son char doré attelé d'une couple de bœufs; elle se promène sur l'eau dans son élégant caïque, le long des charmans rivages du Bosphore; elle règne dans le harem, comme sur le cœur de son époux, et Métastase aurait pu lui dire : *Siete schiava, ma regnate nella vostra servitu.* »

LES AMULETTES ET LES MÉDECINS TURCS.

« Un jour on m'appela chez un homme qui avait un fort accès de fièvre. Quand je l'eus examiné, je lui demandai ce qu'il avait, et où il éprouvait de la douleur; mais ses amis me firent la réponse ordinaire : « C'est ce que nous voulons savoir de vous; tâtez-lui le pouls, et vous nous l'apprendrez. » Je tâtai le pouls de son bras droit; les pulsations en étaient très-rapides; sa respiration était embarrassée, et sa peau très-chaude. Mais je ne pus obtenir aucune indication ni du malade, ni des personnes qui l'entouraient : les Turcs ont l'idée ridicule qu'il suffit à un médecin de poser la main sur le poignet d'un malade pour connaître son mal. Je pensai que, dans l'incertitude, je devais commencer par lui tirer du sang; c'est ce que je fis en effet. Cette saignée était à peine terminée qu'on me pria d'examiner le bras gauche du malade. Quelle ne fut pas ma surprise de voir, en soulevant ce bras, que cet homme avait tout récemment perdu deux de ses doigts! J'appris seulement alors qu'il était un artilleur, et qu'une semaine auparavant l'explosion d'un canon avait été la cause de cet accident.

» Je pensai d'après cela qu'il pouvait avoir le tétanos; j'examinai son cou, il était roide comme une barre de

fer. Ce malheureux avait le tétanos depuis trois jours. Vous pouvez juger de ma colère en voyant la stupidité de toute cette famille. Je témoignai mon indignation quand j'appris le jour suivant que le malade était mort ; mais on chercha à me calmer, en me disant tranquillement que cela était écrit dans le ciel, et qu'il fallait se résigner à la volonté de Dieu. Si j'avais soupçonné que cet homme eût le tétanos, je n'aurais eu garde de le saigner.

» Vous pouvez juger, d'après ce fait, de la difficulté qu'il y a à faire la médecine à Constantinople ; aussi est-il bien rare qu'elle y soit utile. Il y a peu de Musulmans qui ne mettent pas la plus grande foi dans les amulettes ; j'en ai trouvé sur des membres cassés, sur des têtes qu'incommodait la migraine, et même sur des cœurs malades d'amour. Ces derniers sont ordinairement portés par de jeunes filles ; ils consistent en une ou deux feuilles d'hyacinthe, que les Turcs nomment *mus-charumi*. Ces feuilles leur ont ordinairement été envoyées par leurs amans pour leur suggérer la *rhyme*, *ydskerumi*, qui se présente naturellement, et qui indique que leurs vœux ont été favorablement accueillis.

» Quelquefois les amulettes turcs sont composés de mots qui n'ont aucun sens, comme les *abracadabra* des anciens Grecs, pour guérir la fièvre, et les *abracala* des Juifs. Souvent aussi ce sont de simples rouleaux de parchemin avec ces mots : *bismallah*, « au nom du Dieu clément ! » avec quelques signes cabalistiques de l'astrologue Geffer ; mais le plus ordinairement ils contiennent des versets du Coran.

» Les plus estimés dans les maladies dangereuses sont des morceaux du tapis qui couvre le chameau chargé de porter à la Mecque les présens annuels du grand-sei-

gneur. Quand l'art du médecin n'a obtenu aucun résultat, on recourt souvent à cet expédient, et la foi du malade dans l'efficacité de cet amulette, en rétablissant le calme dans son esprit, contribue souvent à sa guérison. Il est inutile de dire qu'on fraude en Asie sur les amulettes, comme dans les pays catholiques sur les reliques. Quelques-uns sont fort dégoûtans. Un jour, par exemple, je fis enlever, d'une blessure produite par un coup de feu, une souris rôtie qu'on y avait placée. Le malade m'assurait gravement que c'était un moyen infaillible d'extraire la balle. »

TURCS PETITS-MAITRES.

« Un homme de qualité ou effendi, à Constantinople, est un bipède à la démarche lente, à l'air imposant et solennel. Il porte son turban sur l'œil droit, un bouquet de roses dans son sein, et se distingue de la multitude par l'ampleur de ses pantalons. Il reste assis des heures entières en fumant son *chibouque*, plongé dans une rêverie dont le charme consiste dans l'absence de toute pensée. Il a été élevé au sérail, et c'est par la route de l'infamie qu'il est parvenu aux honneurs. D'esclave il devient membre du ministère ou gouverneur d'une province. Il lit et écrit assez couramment, et peut répéter de mémoire quelques-uns des principaux chapitres du Coran ; mais c'est-là tout son savoir, et il le fait presque toujours servir à des vues de lucre et de pillage.

» Par sentiment et par habitude il hait les chrétiens, comme le chrétien hait le juif, comme le juif hait le grec, comme le grec hait l'arménien. De son côté, le missionnaire venu d'Europe les anathématise tous tant qu'ils sont ; tandis que le ciel, plus indulgent, les tolère

les uns et les autres. Tel est en raccourci l'état religieux de la Turquie.

» Dans ses relations domestiques, le Turc diffère assez peu du chrétien : son cœur est agité par les mêmes passions ; ses actes sont déterminés par les mêmes motifs ; il porte dans ses rapports de famille les mêmes affections ; il aime ses petits enfans avec la même tendresse, ne considère pas sa femme avec moins de déférence, et traite ses domestiques avec plus d'humanité ; il témoigne le même respect à ses vieux parens et suit leur bière au champ du repos avec une douleur non moins vive. Son turban diffère de notre chapeau, son caffetan de notre surtout ; mais, s'il se distingue facilement de nous par son aspect extérieur, il s'en faut bien qu'on trouve la même différence dans ses sentimens intimes.

» Une hostilité permanente contre les chrétiens est le premier principe de sa loi, et la perfidie dont cette loi est censée lui faire un devoir est le trait prédominant de son caractère ; je dis *est censée*, car quoique le Coran recommande *passim* l'extermination des chrétiens en guerre ouverte, il s'en faut bien qu'il encourage cet esprit fourbe et traîtreux dont les ulémas font un mérite au Musulman. Mais l'esprit de persécution est le péché mignon des théologiens de tous les pays et de toutes les sectes, et il serait absurde de stygmatiser l'église du Christ, parce que Calvin faisait monter sur des bûchers ceux qui ne se rendaient pas à ses argumens. Les qualités distinctives du Musulman sont sa profonde ignorance, son insurmontable orgueil, son indolence habituelle, et cette perfidie qui règle sa politique dans le divan, et qui gouverne son courage sur le champ de bataille. Les défauts de son caractère sont le résultat d'une élévation subite, de l'enivrement d'une prospérité

dont il jouit sans modération et sans sagesse. Avant que la conquête et le pillage eussent élevé les Turcs sur les ruines des autres nations, ils étaient fidèles à leurs amis et généreux envers leurs ennemis. Alors ils ne présentaient pas la coupe empoisonnée avec le sourire sur les lèvres, et ne donnaient pas le signal au meurtrier, au milieu de protestations affectueuses; mais aujourd'hui la trahison est devenue un acte quotidien des Turcs.

» Mais revenons aux habitudes spéciales de l'effendi. Il se promène dans la ville avec un rosaire d'ambre dans les doigts; il ne regarde ni à droite ni à gauche; le cadavre d'un Grec égorgé n'arrête point son attention; le juif, tout tremblant, se retire à son approche; et lui-même fait un léger détour pour éviter le contact d'un Franc qui s'avance vers lui. Il arrive au café vers midi : l'Arménien qui en est le maître l'accueille avec une profusion de *salem* chrétiens; il étend sous lui son meilleur tapis, lui présente sa plus belle tasse, baise le pan de sa robe, et ne lui parle que plié en deux. Mais le café n'est pas bon; l'effendi tempête et le pauvre Arménien frémit; il jure par la barbe de son père qu'il a fait de son mieux; l'effendi lui jette la tasse à la figure, en vomissant des imprécations contre lui et contre sa mère. Mais sur ces entrefaites arrive un ami de l'effendi; après l'échange de leurs saluts et de leurs *salem*, commence entre eux une conversation fort intéressante, qui se soutient par des monosyllabes prononcés de quart d'heure en quart d'heure. L'effendi montre un canif anglais à son ami; celui-ci en examine la lame et le manche, fume une autre pipe, et s'écrie : « Dieu est grand! » Puis un docte uléma, à la fois homme de loi et théologien, car ici la chicane et la théologie ne font qu'un, parle d'astronomie et de politique, dit comment le soleil luit éga-

lement sur l'orient et l'occident, et comment, partout où il brille, il éclaire des Musulmans; comment tous les padischas de l'Europe paient tribut au sultan; comment les *giaours* (infidèles) de l'Angleterre sont un plus grand peuple que les *giaours* de la France, attendu qu'ils font de plus beaux canifs; comment le dey d'Alger a fait prisonnier, dans un récent combat, l'amiral d'Angleterre; et comment des ambassadeurs chrétiens viennent, comme des chiens, au marche-pied du sultan, pour être nourris par sa bonté. Après avoir écouté ce morceau édifiant d'histoire, l'effendi se lève, prend congé avec cette pieuse exclamation : *Maschalla!* « que Dieu est admirable ! » Le garçon du café s'incline jusqu'à terre, comme accablé par sa reconnaissance pour le tiers d'un farthing qu'il vient de recevoir. L'effendi s'avance alors dans les rues avec sa majesté ordinaire. S'il s'arrête devant des marionnettes placées sur sa route, il les regardera sans sourire, tant sa gravité est imperturbable! Il marche comme un marsouin jeté sur le rivage; il est évident que la nature n'en a point fait un animal pédestre, et qu'il regarde avec mépris ses organes locomoteurs. Et que le lecteur ne suppose pas que ce portrait soit une caricature; c'est un portrait fidèle dont quiconque ira à Constantinople pourra partout rencontrer les types. »

(*Extractor.*)

Mœurs Anglaises.

UN CONCERT BOURGEOIS.

Si, de toutes les réunions ridicules, il n'en est pas de plus grotesque qu'un mauvais concert, c'est à Londres qu'il faut venir pour admirer le dernier degré de ce ridicule dans sa perfection idéale. N'en déplaise aux admirateurs de mon pays, la terre la plus anti-harmonique que le soleil éclaire, c'est la Grande-Bretagne : et le centre de toutes les prétentions, de toutes les richesses britanniques, Londres, est précisément l'endroit des Trois-Royaumes où la mauvaise musique est le plus en honneur. Vous ne traversez pas les rues de la métropole sans être assailli par les hurlemens des Homères aveugles qui chantent la ballade, par les duos discordans des joueurs de vielle et autres mendians tolérés; par les tristes, glapissantes et aigres cadences de l'ouvrier. Dans l'intérieur des maisons, l'inévitable piano vous attend : et là, quelle exécution ! Depuis quelques années la mélomanie s'étant emparée de toutes les subdivisions de la société anglaise, la contagion dont je parle est devenue intolérable, effrayante, universelle. Pour peu que vous soyez répandu dans le monde ou même dans la bourgeoisie, les invitations musicales tombent sur vous comme grêle. Dans les carrefours vous rencontrez de redoutables Orphées; dans les salons, ils se multiplient. Tous les âges, tous les sexes, jusqu'au sexe neutre importé d'Italie, conspirent contre votre repos. Ah ! combien on regrette alors le séjour de

la campagne, où le murmure des abeilles, le gazouillement des oiseaux cachés dans le feuillage, vous offrent leurs concerts champêtres et sans faste, mais non sans charme ! Avec quelle joie on quitte la ville après un hiver dont tous les efforts chromatiques des instrumens à cordes et à vent ont fait un martyre !

M. Rappelwherer, brave maître de chapelle allemand, qui, de sa ville natale de Schweinfurth sur le Mein, est venu tenter la fortune dans les Trois-Royaumes, entra un matin chez moi. Je l'avais recommandé, en qualité de maître de piano, à mistriss Morrisson, femme d'un riche bourgeois de la cité, et mère de deux demoiselles déjà nubiles. La figure de mon protégé était sombre; et, d'un ton où je distinguais aisément je ne sais quelle nuance d'humeur, il me dit en son jargon : « *Matame Morrisson tonne ein concert, et foilà sa carte.* » Je devinai en un moment ce qui me menaçait et ce qui affligeait Rappelwherer. « Le sort en est jeté ! » lui dis-je ; et, sans réfléchir davantage, je prends mon chapeau, j'entraîne le pauvre homme, et je me dirige vers Lombard-street, où demeurait celle qui m'invitait.

Le récit des chagrins personnels et assez comiques de Rappelwherer abrégea l'ennui de la route; c'est un de ces bons Germains qui n'ont qu'une idée et qui ne vivent que pour elle. Jamais son esprit ne s'est élancé au-delà des limites et des combinaisons de la gamme : là se trouve attachée son existence, comme celle de la dryade s'enchaîne à l'arbre dont l'écorce la recouvre. Victime de l'incapacité musicale des demoiselles Morrisson, il fallait l'entendre raconter ses efforts pour la vaincre, et la lutte continuelle engagée entre la persévérance du maître et l'inflexibilité des élèves. Deux fois il avait donné sa démission, que la mère n'avait pas acceptée : « Tenez,

M. Rappelwherer, lui disait notre bourgeoise, je trouve moi que notre Émilie va très-bien. Elle est plus forte que moi, qui ai pris des leçons pendant six ans. La cadette fait moins de progrès sans doute : mais cela viendra ; il ne faut pas la décourager. Mes filles, voyez-vous, ne feront jamais de leur talent une ressource de fortune ; grâce à Dieu, leur établissement ne dépend pas de leurs progrès dans la musique. Quand on est demoiselle, il est très-agréable de toucher le piano ; mais quand on est mariée, à quoi cela sert-il? on a bien autre chose à faire. » Raisonnemens positifs et vulgaires, que le maître de chapelle reproduisait avec un accent germanique et un mouvement de colère très-prononcés.

Nous arrivâmes enfin chez Mme Morrisson. Toutes les armes musicales, pupitres, basses, contrebasses, métronomes, étuis de violoncelles, encombraient les appartemens. Déjà les amateurs avaient saisi leurs instrumens de divers genres, et les auditeurs commençaient à chuchoter plus bas. L'un graisse l'archet rebelle, l'autre humecte sa flûte; un troisième, avec une grimace infernale, enfonce l'énorme cheville de la contrebasse qui se refuse à ses efforts et tourne violemment entre ses doigts impuissans. Les cordes qui cassent, les archets qui crient, les pupitres qui roulent avec bruit sur leurs pivôts, préludent aux délices de la soirée. Enfin, on donne le *la*, et je vois s'élancer Rappelwherer, qui, en un clin d'œil, se trouve auprès du piano.

« Est-ce que l'accordeur n'est pas venu?—Non, répond paisiblement Mme Morrisson ; il n'y a pas deux mois que le piano a été remis à neuf, et Fanny, qui l'a essayé hier, l'a trouvé d'accord. » Rappelwherer n'était pas homme à céder quand il croyait avoir raison, et Mme Morrisson n'était pas femme à laisser révoquer en doute l'instinct mu-

sical de sa fille cadette. Un violon amateur fut appelé pour terminer ce débat ; il déclara que, sans une légère réparation, l'instrument ne pouvait servir. Le bon maître de chapelle entreprend la réparation nécessaire ; deux cordes sont sacrifiées : au bruit aigu qu'elles font en se brisant, les nerfs de l'énorme mistriss Morrisson se crispent, et sa figure prend l'expression du *tic douloureux*. On s'accorde de nouveau. Miss Émilie Morrisson s'assied au piano, en qualité de présidente ; un riche teinturier de *Threadneedle-street* (1) assure, au moyen de ses deux jambes croisées et fermées, la contrebasse gigantesque. Le flûtiste, alongeant et tourmentant les corps de sa flûte, essaie en vain de redescendre au ton du piano ; le violon rajuste trois fois son *mi* qui se casse et saute aux yeux de son maître. Rappelwherer, pendant que chacun des concertans *souffle* et *râcle* à qui mieux mieux, prodigue en vain ses sueurs et ses conseils que l'on repousse avec fierté. *D'accord* sur vingt tons différens, la bande harmonieuse se range sous les ordres du maître ; les trois coups donnent le signal du combat, et le *largo* de l'ouverture de Lodoïska (antique nouveauté !) vient frapper mes oreilles.

Pauvre Kreutzer ! comme tes intentions furent saisies ! En vain le mot *largo*, placé en gros caractères à la tête de toutes les parties, exprimait la gravité du premier mouvement de ton ouverture. Miss Émilie, dont le caractère pétulant s'accorde mal avec cette lenteur monotone, change tes noires en doubles croches, et donne à tes phrases solennelles la vive gaîté de l'*allegro*. Encore n'eût-ce été que demi-mal, si les symphonistes, avertis de cette variante,

(1) *Threadneedle-street*, *Lombard-street*, rues commerçantes, habitées par la roture qui fait le négoce, et dédaignées par l'aristocratie et le bon ton, qui habitent l'autre bout de la ville, le *West-end*.

avaient pu s'y conformer. Mais, pendant que la jeune pianiste volait à tire-d'aile, la contrebasse marchait à pas de tortue, la flûte conservait un mouvement modéré, le violon suivait la flûte à deux mesures de distance, et déjà miss Morrisson, débarrassée du *largo,* attaquait le *presto* qui suit, quand ses complices, qui se trouvaient encore éloignés du *presto,* de plus de dix portées, crurent s'apercevoir d'une légère erreur, et s'arrêtèrent tout-à-coup. Vous eussiez vu alors de grosses gouttes de sueur tomber du front de Rappelwherer, qui, fixant sur moi un regard de désespoir, semblait me dire : « *Le mal est incurable, je me tais.* » On chercha la cause de ce défaut d'ensemble; chacun défendit son mouvement; et, après un intermède dialogué d'une manière très-vive et assez piquante, on passa au *presto.*

Ici les concertans un peu confus se piquèrent d'honneur, et le *presto* ne marcha pas mal; seulement, comme on avait de l'expérience par-devers soi, et que les mouvemens vifs inspiraient quelque effroi à nos amateurs, ils eurent soin de prendre leur tems. Personne ne se pressait. Vous auriez dit la marche tranquille et pensive de ces chevaux flamands qui posent doucement leurs pieds sur la terre, et paraissent craindre de la blesser. Chaque note, brève ou longue, forte ou douce, avait sa valeur égale; plus la mesure était chargée de doubles-croches, plus on prolongeait sa durée : rien de perdu, soupirs, demi-soupirs, petites notes, tout comptait; c'était une exécution effrayante d'exactitude. Miss Morrisson faisait tonner sa pédale; le teinturier désolait sa grosse corde; le violon démanchait avec fureur. Non-seulement cette *exécution* (mot éminemment convenable) étonnait nos oreilles déchirées, mais elle éblouissait les regards par la quantité et l'incohérence de ces gestes contraires,

œuvres de tant de bras, de coudes et de poignets agités en sens divers. Que d'applaudissemens couronnèrent ces efforts! Toutes les dames qui, pendant le massacre de ce « *charmant morceau* », avaient marqué la mesure avec leurs têtes et leurs éventails, se mirent à le commenter : on parla tendresse, musique, composition, génie, beaux-arts : notre bourgeoisie virtuose m'arracha plus d'un sourire, et bientôt Mme Morrisson nous annonça que miss Émilie, l'héroïne du morceau précédent, allait accompagner miss Fanny, sa sœur cadette, prête à faire briller devant nous ses talens d'exécution vocale.

Tout se tait : je reconnais la ritournelle de cette vieille romance :

Nancy, Nancy, veux-tu me suivre (1)?

La jeune fille, immobile comme un terme, la main droite légèrement appuyée sur le piano, l'œil fixé sur le plafond, la physionomie sévère et sombre, commence son morceau ou plutôt son gémissement. Non, ce n'est qu'en Angleterre que ces lamentables accens peuvent recevoir le nom de musique et l'honneur de faire partie d'un concert. Sans mesure, sans rhythme, sans expression, ce n'est qu'une monotone et longue plainte; je me sentais prêt à pleurer, par le seul effet sympathique de ces sons qui me paraissaient mouillés de larmes, et qui agissaient sur moi comme les sons lointains des cloches, pendant une triste soirée d'automne, agissent sur les gens dont la susceptibilité nerveuse est très-irritable : mais tout-à-coup

(1) *Oh! Nancy! wilt thou gang with me?*

Chanson à peu près aussi moderne que le *Point du Jour*, ou même : *Que ne suis-je la fougère?*

je me pris à rire en entendant les gémissemens sympathiques d'une pauvre bête, que l'on retenait captive dans un cabinet noir pour qu'elle ne troublât pas la réunion musicale. Ce concertant inattendu était l'épagneul de Mme Morrisson, dont cette étrange musique paraissait singulièrement agacer la fibre. Les deux sœurs, sans être déconcertées de cet incident, semblables à deux horloges de Bréguet qui se communiquent mutuellement leur vibration, se soutenaient assez bien ; et par une charité fraternelle fort intéressante, jetaient de tems en tems sur leurs fautes réciproques un voile officieux. Les applaudissemens qui les récompensèrent furent enthousiastes ; je ne doute pas de leur sincérité.

Redirai-je ici comment un jeune cousin de Mme Morrisson nous défigura un concerto de Viotti ; quels sons aigus firent jaillir de sa chanterelle ses doigts, toujours postés près du chevalet? Peindrai-je les efforts inutiles de miss Fanny et d'un gros monsieur pour venir à bout du duo célèbre de Mozart : « *Crudel perchè finora?* » Enfin, répéterai-je la singulière excuse de Mme Morrisson, qui, s'apercevant du peu de succès produit par le duo, cherchait à justifier sa fille : « Je n'aime pas, disait-elle ingénument, ces romances en *i* et en *o* : je n'ai jamais permis à mes filles de chanter qu'un seul morceau italien : « *C'est l'amour, l'amour, l'amour!* » Mme Morrisson, par l'inflexion bizarre qu'elle donnait à ces derniers mots, en faisait, il est vrai, une ariette de Rossini.

Je cherchais des yeux Rappelwherer, dont le grotesque chagrin m'avait amusé pendant la séance. Il avait disparu. Trois morceaux et un final me restaient encore à subir. On avait assez ébranlé mes nerfs et désespéré mon oreille ; je résolus d'imiter le maître de chapelle, et d'aller à son

instar respirer un air purgé de sonates, dégagé de notes fausses et libre d'appogiatures. Au moment où Émilie commençait à chanter la vieille ballade intitulée : *Jeanne la folle* (1), je m'esquivai en maudissant les bourreaux amateurs qui venaient de causer mon supplice. J'avais déjà franchi le quartier de Mme Morrisson, et j'atteignais la grande rue d'Oxford, lorsqu'un bruit de voix, d'instrumens, de cris confus, au milieu desquels retentissaient je ne sais quels accens qui m'étaient connus, m'engagea à presser le pas.

Il était onze heures et demie du soir ; ce tapage nocturne m'inquiétait. Bientôt j'aperçois Rappelwherer, se débattant au milieu des gardes de la nuit (2) qui l'entraînaient. Trois ou quatre individus de mauvaise mine, et chargés de harpes, de mandolines et de clarinettes, poursuivaient de leurs cris le malheureux maître de chapelle. « Arrêtez-le, arrêtez-le ! qu'il passe la nuit au violon ! » Je parvins jusqu'au pauvre Allemand, et je voulus savoir d'où venait son désastre. « Ah ! mon cher monsieur, me dit-il, la maufaise mousique me persécute. Ce miséraple-là (en me montrant un joueur de basse) chouait un grand temi-ton trop haut ; cette apominaple clarinette soufflait un temi-ton trop pas ; ces autres-là (en me désignant deux chanteurs) défiguraient notre pel air allemand :

Steh' nur auf, steh' nur auf!

J'ai foulu leur faire quelques opservations honnêtes, ils ont appelé ce constable, et je fais passer la nuit en

(1) *Crary Jane ;* ancienne complainte.

(2) *Watchmen ;* chargés de maintenir l'ordre pendant la nuit.

brison, si vous ne me direz pas te là. — Oui, reprenait le gardien de la nuit, c'est un Français qui s'est enivré et qui veut empêcher ces braves gens de gagner leur vie. Demain matin je le mènerai devant le juge de paix, il paiera dix schellings pour apprendre à troubler le repos public. » Ce ne fut pas sans peine que j'arrachai des mains des barbares notre Orphée germanique. Chemin faisant, il se consola en invectivant l'Angleterre, en la déclarant privée de tout génie musical; et, fidèle à ces théories dont aucun Allemand ne peut se passer, il me prouva par syllogisme et par enthymème, qu'un peuple éminemment carnivore doit avoir l'oreille fausse; et que l'effet inévitable du *roastbeef* est d'émousser toute sensibilité musicale.

(*Extractor.*)

MILICE PROVINCIALE A CHEVAL (1).

Elle n'est plus, cette milice agricole, noble débris des tems féodaux; sa gloire est un souvenir; son uniforme est une relique; son orgueil est déchu; ses services sont oubliés. Après avoir traversé cinq siècles, vu tomber les trônes, mourir les rois, changer la constitution de l'Angleterre, elle se tenait encore debout, glorieuse de sa longue existence, et fière de ses trophées pacifiques. Le marquis de Landsdowne vient de la détruire. Vicissitude affreuse des choses humaines! ingratitude des gouvernemens!

La milice provinciale à cheval était si respectable par son antiquité! Comme spectacle, comme témoignage vivant des tems qui ne sont plus cités, elle méritait d'être conservée. Où les comtés d'Angleterre pourront-ils retrouver jamais un amusement aussi innocent et aussi pur? Cruelle politique! comment pousser aussi loin l'insouciance et la barbarie! D'un trait de plume cette institution militaire a disparu de la scène du monde;

(1) NOTE DU TR. Les *yeomen*, ou vassaux obligés à quitter leurs possessions rurales pour suivre la bannière des chefs féodaux, formaient une milice agricole dont le courage fut souvent éprouvé dans les guerres civiles et étrangères de l'Angleterre. Ce fragment bizarre des institutions du moyen-âge s'était conservé jusqu'à nos jours, et avait survécu à l'organisation nouvelle des armées européennes, depuis l'invention de la poudre à canon. Ridicule par son inutilité et son peu de rapport avec la civilisation moderne, la *yeomanry* se faisait remarquer par la persévérance d'une loyauté qui dépassait le dévouement des plus ardens torys. C'est le marquis de Landsdowne qui l'a détruite pendant son dernier ministère.

et le monde va comme à l'ordinaire; tant l'oubli nous est facile, dit l'historien Tacite; tant les plus grands événemens nous causent souvent peu d'émotion!

Le destructeur de la milice provinciale à cheval, dont je livre le nom à l'indignation des siècles, prétend pour s'excuser que les troupes bourgeoises n'étaient d'aucune utilité réelle. Je soutiens, moi, qu'elles concouraient puissamment à nos menus-plaisirs, et qu'à ce titre on ne pouvait les traiter avec trop de vénération. Sans elles, la province perd son caractère, un type de mœurs disparaît, l'observateur et le peintre sont privés d'un objet d'études spéciales. Si le marquis de Landsdowne a osé les dissoudre, c'est qu'il n'a jamais eu le bonheur de les contempler dans l'éclat de leur gloire, dans la complète idéalité de leur caractère. Troupes qui ne se battaient jamais; soldats toujours inoccupés et toujours actifs; corps admirable par la gaîté de ses membres, la fraîcheur de son costume, l'antiquité de son repos, la rondeur des abdomens qui le composaient, l'embonpoint des chevaux qui le portaient; milice infatigable pour la parade, sans modèle, sans exemple, sans pareille; elle eût désarmé le marquis et fait tomber de sa main puissante la plume qui l'a elle-même désarmée.

Mais, je le répète, le marquis, ainsi que la plupart des habitans de Londres, n'ont jamais rien aperçu de comparable à cette milice, n'ont jamais rien imaginé qui lui ressemblât. Dès qu'on vous parle de service militaire, de guerriers armés pour la patrie, votre imagination se représente des cuirasses bronzées par la fumée de la poudre, des capitaines blanchis sous le harnais, des visages hâlés par l'intempérie des saisons, des chevaux hennissans, le son des trompettes, la sévérité de la discipline, l'esprit de confraternité guerrière, l'ardeur des

combats, le mépris de la vie. Or, il est impossible de rien imaginer qui s'éloigne davantage des qualités physiques et morales qui distinguaient le ci-devant membre de notre milice à cheval.

Ce brave militaire était ordinairement très-gras; quatre repas par jour; une profonde apathie intellectuelle; une grande sécurité morale; une face rubiconde; un attachement inébranlable aux usages gastronomiques de la vieille Angleterre; la nécessité et l'habitude de bien vivre; l'éloignement pour la dispute; beaucoup de haine pour ces occupations extraordinaires qui *désheurent* un bourgeois paisible : à ces principaux traits vous l'eussiez reconnu. Si vous voulez savoir à quoi son tems se passait, je vais vous l'apprendre. Fourbir son sabre, polir son épée, nettoyer son ceinturon, galoper à travers champ; tel était son service militaire. Mais à quoi était-il bon? à se faire regarder.

Il fallait voir en effet les jeunes garçons et les jeunes filles fixer sur lui des yeux pleins de surprise. Il fallait le voir traverser le village, et laisser ses voisins tout ébahis de contempler *John Hodges*, le fermier, transformé en soldat ou en capitaine. Lui-même, croyant à peine à la réalité de la métamorphose, restait absorbé, pour ainsi dire, dans l'admiration qu'il s'inspirait à lui-même. Relever son sabre, redresser son casque, rajuster ses gants, caresser son cheval, assurer la position de ses épaulettes; que d'affaires à la fois! Il existait dans son costume et par son costume. Rien chez lui n'annonçait la morgue, le dédain, la fierté. *Bon enfant* dans toute l'acception de ce mot populaire, il n'avait pas l'air de dire à la troupe béante autour de lui : « *Pourquoi me regardez-vous?* » Mais : « *Regardez-moi bien : vous avez raison. Je ne suis bon qu'à cela; mais sous ce rapport, je vaux mon*

prix. » Admirable modestie! mélange ineffable d'ingénuité et d'orgueil, d'estime de soi-même et de sincérité consciencieuse! Innocent dans sa grandeur, cordial dans sa fierté, objet de vénération pour lui-même, incapable d'offenser un petit enfant, beau de parure et d'embonpoint, héroïque dans sa vie privée, il déposait l'uniforme, suspendait son glaive vierge de sang humain; et comme Cincinnatus, retournait après la parade aux travaux du labourage.

Le *yeoman,* ou milicien à cheval, avait aussi son caractère politique; c'était un toryisme à toute épreuve et un orgueil de servilité sans égale. Quel zèle, quelle ardeur pour la cause légitime! Il aimait le pouvoir absolu avec un abandon d'affection, un délire de loyauté, dignes d'une éternelle mémoire. Non, jamais il ne contemplait son brillant uniforme sans être pénétré de dévouement pour la monarchie; et, comme cette contemplation était profonde et fréquente, les sentimens qu'elle lui inspirait se renouvelaient et s'exaltaient chaque jour. Il ne concevait pas que, sur la face du globe, il existât d'êtres assez pervers, assez absurdes, assez déloyaux pour imaginer que la perfection idéale ne se trouve pas toujours chez le monarque et son ministre. Royaliste, quand il partait pour la revue; fanatique de toryisme, quand il mettait son cheval au petit galop; cette ardeur loyale s'augmentait à mesure qu'il s'approchait de son corps, et que les paysans s'arrêtaient sur la grande route pour le voir et l'admirer. Après une demi-heure de parade, cette exaltation touchait presque à la frénésie: mais, après le dîner; mais, quand la capacité de son estomac se trouvait pleinement satisfaite, aux dépens de l'officier supérieur et en présence de ce chef auguste; alors, surtout, éclatait avec une explosion épouvantable

sa loyauté prise de vin ! Si Bonaparte eût pu assister, de loin, aux dernières scènes d'un tel repas de corps, l'effroi l'eût saisi sur son trône. Les batteries de Boulogne eussent été abandonnées ; le blocus continental n'eût pas eu de suites ; les yeomen de Leicestershire ou de Northampton auraient assuré le repos du monde : les projets d'invasion, dont le redoutable empereur nous menaçait, se fussent effacés de son esprit ; l'expédition de Russie n'aurait pas eu lieu ; lord Wellington n'aurait pas triomphé à Waterloo.

Je raconte ici les plus nobles exploits de la milice provinciale. *Vive le Roi !* Trois fois *trois rasades au nom du Roi !* Les échos de la salle du festin répétèrent ces acclamations héroïques. Et voilà cependant les loyaux serviteurs que l'on a récemment effacés des contrôles ! Non-seulement un arrêt si barbare n'a pas changé leurs sentimens, mais leur loyauté a paru s'accroître du sacrifice douloureux qui leur est imposé.

Quand le cruel marquis eut licencié cette armée, chefs et soldats, les yeux baignés de larmes, se réunirent pour la dernière fois. Les adieux mutuels de ces héros offraient le spectacle d'une touchante solennité. Courageux et immobiles dans le coup qui les frappait ; tristes, malgré la distribution du petit verre d'eau-de-vie, cadeau d'un officier sensible à leurs peines ; toujours torys en dépit de l'inhumanité du ministère, ils répétèrent encore leurs anciens cris de loyauté. Bientôt il fallut déposer à jamais l'uniforme, le glaive et le casque. C'était perdre la moitié d'eux-mêmes. Il fallut quitter son cheval ou payer la taxe. Tout le monde sait qu'une taxe à payer est la pierre de touche la plus certaine d'une loyauté solide ou chancelante. Eh bien ! leur vertu et leurs principes ne se démentirent pas. Ils payèrent en pleurant.

Pensez, mortels trop inflexibles, aux résultats d'une telle mesure. Réfléchissez à la destinée d'un pauvre milicien dépouillé de son uniforme. Comparez sa tête chargée du casque et sa tête privée du casque ; voyez ce corps sans ame, se traîner comme une ombre dans les ténèbres de la vie privée. Pesez la valeur, calculez l'étendue de ce dévouement immense. Rappelez-vous combien de loyaux sujets, faute d'une place qui leur était refusée, ont passé dans les rangs de l'opposition ; admirez ces martyrs de la persécution ministérielle, forcés de quitter leurs galons et se sacrifier en silence. Contemplez-les, buvant l'ale favorite, et mêlant à leurs libations les malédictions accoutumées contre le libéralisme. Ouvrez enfin les annales de l'histoire à ce noble dévouement d'un corps antique dont la dernière ruine a croulé sous la main du marquis de Landsdowne ; à ce vénérable débris d'une civilisation détruite ; à cette association de bons fermiers militaires, défenseurs pacifiques des plans de Metternich, et toujours légitimes, alors même que le pouvoir absolu venait de les briser.

(*New Monthly Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Exploitation de l'acajou. —Les divers usages auxquels on fait servir l'acajou sont si généralement connus, qu'il est inutile de les indiquer; il suffit de rappeler que presque tous nos meubles de luxe en sont faits. Cette préférence que lui a donnée l'ébénisterie est motivée par sa dureté, la beauté de ses veines et le poli qu'il est susceptible de prendre. On assure aussi qu'il ne peut être détruit ni par l'eau ni par les vers, et qu'il est à l'épreuve du boulet. Jadis les Espagnols employaient l'acajou à la construction de leurs navires; et quand le capitaine Franklin (1) partit pour son dernier voyage vers le pôle, il emporta avec lui des bateaux d'acajou; ce bois étant le plus facilement transportable de tous. En effet, comme les planches que l'on en tire sont extrêmement dures, on peut leur donner beaucoup moins d'épaisseur (2) qu'à celles que l'on débite dans la plupart des autres bois; il en résulte qu'elles réunissent la légèreté à la force.

Quoique les Espagnols aient été probablement les premiers qui firent usage de l'acajou, et que ce soient

(1) Voyez sur ce voyage nos précédens numéros.

(2) On scie jusqu'à dix-huit épaisseurs dans un seul pouce, et l'on fait du plaqué d'acajou comme du plaqué d'or et d'argent.

les Français qui le travaillent le mieux, c'est en Angleterre qu'on en fait les plus fortes importations. C'était autrefois la Jamaïque qui en fournissait la plus grande partie, et l'acajou de cette île est encore considéré comme le meilleur. La qualité dépend beaucoup de la situation où se trouvent les arbres. Dans un sol élevé et pierreux qui paraîtrait incapable d'alimenter les racines, ce bois acquiert une contexture serrée qui en rend l'exploitation très-avantageuse, tandis que dans les terres grasses et d'alluvion, quelle que soit la vigueur de la végétation de la plante, sa couleur pâle et son tissu plus poreux en diminuent beaucoup la valeur.

Ce fut, dit-on, un charpentier du bâtiment de sir Walter Raleigh qui reconnut le premier les qualités précieuses de cet arbre, tandis que ce bâtiment était à l'ancre, dans un port de la Trinité, en 1595. Le dr. Gibbons le fit connaître en Angleterre. C'était un médecin célèbre qui vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Il avait reçu de son frère un coffre et un bureau taillés dans une souche d'acajou.

On estime, à Honduras (1), qu'il faut deux cents ans pour que cet arbre parvienne à son entier développement et puisse être coupé avec avantage. Cette opération commence vers le mois d'août. Les troupes d'ouvriers employés à cette besogne s'élèvent de vingt à cinquante individus; il est très-rare qu'elles excèdent ce nombre. Elles sont composées d'esclaves et de personnes libres; on ne met entre eux aucune distinction, et il arrive même quelquefois que c'est un esclave qui est le conducteur des travaux ou, comme on l'appelle, le ca-

(1) Ancienne province de la Nouvelle Espagne, dans le golfe du Mexique.

pitaine. Chaque troupe a un individu que l'on nomme le chasseur, et que l'on choisit parmi les plus intelligens de la bande; sa principale occupation est d'aller à la recherche des pieds d'acajou. En conséquence, vers le commencement du mois d'août, le chasseur se met en route pour faire ses recherches. Il faut qu'il se fraie un chemin à travers l'épaisseur des bois pour arriver aux arbres les plus élevés qui s'y trouvent. Quand une fois il y est parvenu, il y grimpe, et de ce point culminant, il examine toute la contrée environnante. A cette époque de l'année, les feuilles de l'acajou sont invariablement d'un jaune rougeâtre, et un œil exercé peut reconnaître, à une grande distance, les endroits où il est le plus abondant. Le chasseur se dirige vers ces endroits, et, sans compas, sans autre guide que ses souvenirs, il ne manque jamais d'arriver juste au point qu'il veut atteindre. Une chose plus difficile, c'est de cacher aux chasseurs des autres troupes les découvertes qu'il a pu faire. Ceux qui sont intéressés à reconnaître sa trace, savent, par leur propre expérience, tous les artifices qu'il peut mettre en œuvre. La rupture de quelques petites branches, l'impression la plus légère des pieds sur le sol, suffisent pour le faire dépister; il n'y a pas jusqu'aux feuilles sèches qu'il jette derrière lui, pour cacher l'empreinte de ses pas, qui ne servent souvent à indiquer la route qu'il a prise. Il en résulte que les personnes qui exploitent l'acajou ont très-souvent la douleur de voir les avantages qu'elles se promettaient enlevés par leurs compétiteurs.

Quand une fois le trésor caché a été reconnu, on s'occupe d'abattre autant de pieds d'arbres qu'il en faut pour occuper la troupe pendant toute la saison. Le tronc de l'arbre, à cause de ses dimensions, est considéré comme la partie la plus avantageuse; mais pour les meubles de

pur ornement, les branches conviennent davantage, attendu que le grain en est plus fini et que les veines en sont plus riches et plus variées. Quand une fois les arbres sont abattus, on s'occupe de tracer les chemins. La dépense de cette seconde opération et le tems que l'on y met, font à peu près les deux tiers du tems et des frais de l'opération totale. Chaque exploitation d'acajou offre l'aspect d'un petit village; on a toujours le soin de les placer à proximité de quelque rivière.

Il existe une sorte d'élégance champêtre dans la disposition et l'aspect des habitations de ces villages temporaires, construits avec les matériaux qu'on se procure sur les lieux. Beaucoup de ces maisons sont faites dans un seul jour, et sans qu'on emploie d'autre instrument que la hache. Quand une fois on a achevé la construction du village, on y fait aboutir une route qui conduit le plus directement possible à l'endroit où les arbres ont été abattus. Cette route, à laquelle viennent souvent se réunir des chemins d'embranchement, est toujours pratiquée à travers d'épaisses forêts remplies de buissons et de grands arbres. Les travailleurs commencent d'abord par abattre les buissons avec leur coutelas; l'habileté avec laquelle ils s'en servent supplée à l'insuffisance de cet instrument. Cette partie des travaux se fait à la tâche. On coupe ensuite les grands arbres avec la hache, le plus près possible du sol; on brûle ceux qu'on ne peut parvenir à abattre avec la hache, à cause de leurs dimensions. Quand ces arbres ont été abattus, on les met de côté sans en faire aucun usage, à moins que l'on n'ait à traverser des étangs et des rivières. Dans ce cas, on en fait des espèces de ponts. La construction de ces ponts est loin d'être sans difficulté à cause des énormes poids qu'ils doivent supporter. On est quelquefois obligé d'en

construire plusieurs quand l'acajou que l'on a abattu se trouve à une grande distance du point d'embarquement. Il n'y a qu'une quantité considérable de madriers qui puisse indemniser de ces frais, qui sont fort considérables. Lorsque la route a été dégagée des arbres et des buissons qui s'y trouvaient, il faut encore la niveler afin que les voitures puissent y circuler facilement. On sent que cette dernière partie de la tâche n'est pas la moins difficile à cause de toutes les souches d'arbres qui s'y trouvent.

Cette route, une fois finie, on s'occupe de la division des madriers, ce qui a ordinairement lieu en décembre. Cette opération se fait au moyen de la scie. Chaque arbre peut fournir d'un à trois ou quatre madriers selon sa longueur. On cherche, autant que possible, à égaliser les morceaux, afin que la charge des bœufs qui doivent les transporter soit à peu près la même. Mais cela n'est pas toujours possible, et l'on est obligé d'employer des bœufs additionnels pour le transport des plus forts morceaux. Le plus grand que l'on ait scié à Honduras, avait 17 pieds de long, 57 pouces de large et 64 pouces d'épaisseur; son poids était d'environ quinze tonneaux.

C'est pendant la saison sèche, dans le mois d'avril ou de mai, que l'on s'occupe du transport des madriers d'acajou; car, quoique la saison des pluies finisse en février, le sol est encore trop mou en mars pour que le transport puisse se faire dans ce mois. Le transport est, à proprement parler, le moment critique de l'opération; car si, par malheur, une averse vient à tomber, on est forcé de la suspendre et de l'ajourner quelquefois à un tems fort éloigné. L'intensité de la chaleur est si forte à cette époque de l'année qu'on n'attelle les bœufs que pendant la nuit, et qu'on les laisse reposer pendant le jour.

Quand une fois les madriers sont arrivés à la rivière, ordinairement éloignée de six à neuf milles (environ deux à trois lieues) du lieu où la coupe a été faite, on les met à l'eau, après les avoir marqués des initiales du propriétaire. Les bœufs et leurs conducteurs retournent ensuite pour charger de nouveau. C'est vraiment un spectacle extraordinaire que celui du transport de ces madriers. Six pièces occupent sur la route une étendue d'à peu près un quart de mille; le mugissement des bœufs; les cris de leurs guides à demi nus; le bruit des chaînes et des roues; les lueurs que répandent les torches de cette caravane nocturne; tout ce tumulte au milieu du silence de la nuit, et dans la profondeur des solitudes, composent une scène dont on ne saurait se faire l'idée, quand on n'en a pas été témoin. En voyant l'aspect sauvage des hommes, qui figurent dans cette scène, on a peine à croire que ce sont les jouissances d'un luxe raffiné que leur industrie prépare, et que les charges qu'ils transportent doivent servir aux élégantes décorations de nos boudoirs et de nos salons.

A la fin du mois de mai, les pluies périodiques commencent à tomber. Elles sont si abondantes, qu'au bout de quelques heures les routes deviennent impraticables. On s'empresse alors de mettre les outils en magasin. Ces averses épouvantables se prolongent jusqu'à la mi-juin, époque à laquelle les divers cours d'eau acquièrent leur plus haute élévation. On fait alors flotter les madriers pendant une distance d'environ 200 milles (un peu plus de 66 lieues). Tous les bûcherons les suivent dans les bateaux du pays pour les dégager des branches pendantes des arbres, dans lesquelles ils s'embarrassent, jusqu'à ce qu'enfin ils soient arrêtés par une barre construite à cet effet. Les diverses troupes s'occupent alors

à reconnaître leurs madriers au moyen des signes qu'elles y ont faits et elles en composent de grands radeaux; c'est dans cet état qu'ils arrivent dans les chantiers des propriétaires. Là on leur fait subir une seconde préparation en égalisant les surfaces et les extrémités rendues fort inégales par les chocs qu'elles ont subis dans le trajet. Chacun des ouvriers reçoit, à Honduras, environ 70 livres sterling (1750 fr.) : la main-d'œuvre étant, dans cette partie de l'Amérique, à un prix très-élevé. Il faut ajouter à la dépense des salaires, l'intérêt du capital engagé dans l'acquisition et les frais d'entretien des outils, des bœufs, etc.

Dans l'île de Saint-Vincent, l'acajou ne s'élève guère à une hauteur de plus de cinquante pieds, et son diamètre a rarement plus de dix-huit pouces. Il fleurit en mai et en juin. Son écorce est amère et astringente; on lui attribue des propriétés médicales tout-à-fait analogues à celles du quinquina.

Nuée de sauterelles à Smyrne. — Il y a quelque tems, une plaie semblable à celle d'Égypte a désolé Smyrne et son voisinage. Pendant plusieurs jours une immense volée de sauterelles a passé sur la ville comme une sombre nuée; ces insectes tombaient sur les toits des maisons, où ils formaient une épaisseur de deux à trois pouces, et dans la mer, où ils traçaient de longs sillons que l'on pouvait suivre pendant plusieurs lieues. Quand le vent de mer se mit à souffler, les débris de ces insectes furent rejetés sur le rivage et sur les quais, où ils répandirent une odeur infecte. Lorsque, pendant la nuit, les rayons de la lune se réfléchissaient sur les ailes de ces sauterelles, elles ressemblaient à des flocons de neige ou plutôt à ces feux follets qui brillent

dans l'atmosphère durant les chaleurs de l'été. C'était, à cette époque de la journée, un spectacle singulier et presque magique. « J'étais obligé, dit un voyageur qui fut témoin de ce phénomène, durant une chaleur si forte, de tenir mes croisées ouvertes pendant la nuit. Il en résulta que les sauterelles pouvant s'introduire dans ma chambre, elles m'incommodaient extrêmement en sautant sur le plancher et en se glissant dans mon lit. J'observai parmi elles une espèce qui différait beaucoup des autres : elle était plus courte et plus épaisse, et ressemblait presque à un escarbot, quoique son corps fût aussi renfermé dans une brillante cotte de mailles. Ces petits animaux sont d'excellens sauteurs, mais leur vol n'est pas très-rapide. Ils déposent des œufs en grande abondance dans toutes les directions. Les poules paraissent beaucoup aimer les sauterelles et surtout leurs œufs ; mais cet aliment exerce sur les leurs une influence fâcheuse ; ils se putréfient promptement, et les Grecs de Smyrne refusaient d'en manger, en disant qu'ils étaient malsains. Telles sont les principales circonstances du fait dont j'ai été témoin ; mais il reste à expliquer ce qui peut déterminer la réunion d'une aussi immense quantité d'insectes, capables pendant plusieurs jours de cacher, en volant dans l'atmosphère, le disque du soleil et celui de la lune. »

Voracité des populations indigènes de l'Asie septentrionale. — Les peuples de cette partie du monde ont véritablement un appétit prodigieux, et qui doit paraître incroyable à tous ceux qui n'en ont pas été témoins. « A Tabalak, dit un voyageur, j'eus un exemple remarquable de l'appétit d'un enfant qu'on m'assura n'avoir pas encore cinq ans. Il se roulait tout autour de la

chambre pour manger le suif qui coulait des chandelles. Surpris d'un goût aussi étrange, je demandai si c'était parce que cet enfant avait très-faim, ou parce qu'il aimait beaucoup la graisse, qu'il mangeait ce suif. Ni l'un ni l'autre, me répondit-on, mais parce que les Sibériens mangent partout où il y a des alimens et ne laissent jamais rien perdre de ce qui peut être mangé. Je lui donnai une chandelle faite du suif le plus impur, puis une seconde, puis une troisième; et le tout fut avidement dévoré. Mon compagnon lui offrit ensuite plusieurs livres de beurre gelé, il les mangea également, ainsi qu'un grand morceau de savon jaune qu'on lui présenta. Je priai alors toutes les personnes présentes de ne plus rien lui donner, car il est évident qu'il aurait continué à dévorer tout ce qu'on lui aurait offert.

» Ce que je vais dire de la voracité des hommes faits paraîtra encore plus incroyable. Aucun aliment, quelque dégoûtant qu'il soit, ne leur répugne. Je crois qu'il n'y a que l'absence d'alimens qui puisse limiter leurs consommations. J'ai vu, à plusieurs reprises, des Sibériens manger jusqu'à quarante livres de viande par jour. Il faut que leur estomac ne soit pas organisé de la même manière que le nôtre, car sans cela il leur serait impossible d'avaler d'un seul trait, comme ils le font, leur soupe et leur thé à une température si élevée qu'ils nous brûleraient infailliblement les entrailles. J'ai vu trois de ces gloutons manger un renne dans un seul repas sans en laisser un morceau, car ils en consommèrent jusqu'aux entrailles. Il serait impossible qu'une colonie sibérienne vécût dans l'Europe occidentale; un seul individu y consommerait davantage que toute une famille d'Européens. »

L'amiral Saritcheff rapporte que les Tungouses qui l'accompagnèrent dans son voyage en Sibérie, au lieu de dormir au bivouac, employaient toute la nuit à manger. On avait triplé ou quadruplé la ration ordinaire des Russes, et cependant ces hommes se plaignaient de ne pas avoir de quoi se nourrir. On dit à l'amiral qu'un de ces hommes était dans l'usage de manger chaque jour tout le quartier de derrière d'un bœuf, vingt livres de graisse, et de boire une quantité proportionnelle de beurre fondu. Curieux de vérifier ce fait, il fit venir l'homme en question; on lui donna un potage de riz bouilli avec trois livres de beurre, le tout pesant vingt-huit livres. Quoiqu'il eût déjà déjeuné, il mangea la totalité de ce potage avec avidité, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il n'en éprouva aucun inconvénient dans toute la journée. Le lendemain il eût volontiers recommencé.

Ils mangent aussi des quantités énormes de poisson gelé et cru. « En dépit de nos préventions, dit le voyageur que nous avons cité plus haut, c'est un des mets les plus délicats qu'on puisse se procurer. Rien de plus délicieux que de faire fondre du poisson cru dans sa bouche : les huîtres, la crême, les meilleures gelées du monde n'en approchent pas; et ce qu'il y a de plus agréable, c'est qu'on peut se procurer cet aliment en quantité très-abondante et à fort peu de frais. Je viens de manger la totalité d'un poisson glacé du poids de deux à trois livres, avec du biscuit noir et de l'eau-de-vie de seigle, et je défierais l'art ou la nature de préparer un meilleur repas. On le coupe par tranches minces, de la tête à la queue; et c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom de *stroganina*. ».

Sciences Médicales.

Spécifique contre la morsure des serpens à sonnettes. — Ce spécifique est la plante *uvularia perfoliata major* de Michaux, l'*u. lanceolata* de Wildenow et l'*u. grandiflora* de Smith. Elle est assez commune sur les terrains élevés et découverts, pourvu que le sol y soit fertile; on la trouve aussi entre les rochers; elle peut supporter une assez grande variété de température, car elle s'est répandue depuis le Canada jusqu'aux Carolines, et sans doute plus loin encore.

On savait depuis long-tems que les indigènes américains guérissaient les morsures de serpens à sonnettes par l'application d'un remède végétal; mais aucun voyageur n'avait reçu la révélation de ce précieux secret, lorsqu'il fut enfin communiqué, en 1820, dans des circonstances qu'il ne sera pas inutile de faire connaître.

Le gouvernement des États-Unis faisait procéder à la démarcation des frontières entre le territoire de l'Union et le Canada. Au mois d'août 1820, les commissaires firent la reconnaissance des îles qui sont à l'extrémité du lac Erié. Parmi les hommes de leur suite, il y avait un chasseur nommé Hank Johnson, d'origine européenne, mais enlevé dans son enfance par des Indiens *Sénécas*, qui l'avaient élevé et adopté; de manière qu'il devint un homme de leur nation, qu'il en prit les mœurs, combattit avec eux, se concilia leur estime et leur affection par sa valeur et son adresse, et qu'il est maintenant un des principaux chefs des Sénécas répandus autour de la crique de Cattarangus. Dans la dernière guerre, il s'était réuni aux troupes américaines, commandées par le général Porter, vers le Niagara, et se

distingua surtout à la bataille de Chippeway, où ce robuste et courageux guerrier sauva le major Frazer, dangereusement blessé. Hank le chargea sur ses épaules, et sans prendre aucun repos, il le porta jusqu'à l'ambulance, le remit entre les mains des chirurgiens, et revint au combat. Sa bravoure fut aussi très-utile dans une sortie que fit la garnison du fort Erié.

Tandis que les commissaires s'occupaient de leurs travaux, l'un des hommes qui les aidaient fut mordu par un serpent à sonnettes. Dès que Hank apprit cette nouvelle, il courut au secours du blessé et cueillit des plantes; il en prit les racines et les feuilles, dont l'infusion fut bue par le malade, tandis que d'autres feuilles mâchées étaient appliquées sur la blessure. Il ne fallut point d'autre médicament; aucun accident ne survint, et le blessé fut complètement guéri en très-peu de tems.

Quelques jours après cette aventure, un gros serpent mordit un chien de chasse à la tête et à la langue; malheureusement Hank n'était pas là : les blessures du pauvre animal étaient profondes; il enflait à vue d'œil et on s'attendait à le voir expirer, lorsque Hank arriva pour le rendre à la vie. L'animal fut traité de la même manière que l'homme l'avait été auparavant et avec le même succès. L'enflure disparut, les plaies furent cicatrisées, et le chien reprit bientôt toutes ses forces et toute son ardeur. Les travaux des commissaires étant terminés, les Sénécas furent ramenés par Hank à leurs habitations. Deux des commissaires connaissaient particulièrement ce digne chef, car c'était le général Porter et le major Frazer : afin de répandre la connaissance du remède salutaire, dont on avait éprouvé l'efficacité, les botanistes furent consultés, et d'après la description de la plante, ils reconnurent sur-le-champ l'*uvularia gran-*

diflora; alors le général Porter en produisit quelques échantillons, qu'il avait choisis parmi les plantes recueillies par Hank, et il fut constaté que les botanistes l'avaient bien dénommée.

Voyages.-Statistique.

Voyage pédestre du capitaine Cochrane. — Le capitaine Cochrane se proposait de faire tout le tour du monde en marchant, et il est parvenu à accomplir en partie cet étrange projet. Nul homme au monde n'a jamais tiré un meilleur parti de ses jambes. Nos badauds de Londres sont tout fiers quand ils ont employé deux ou trois semaines à gravir le monticule pittoresque de Ben-Lormond, et à faire le tour de Loch-Ketturin. A la fin de la saison des chasses, dans les dîners dont elles sont l'occasion, nous entendons quelquefois un convive se vanter d'avoir fait 40 ou 45 milles (quinze lieues) tout d'une traite; distance qui équivaut à peu près à celle de Glasgow à Edimbourg. Ce sont là de ces prouesses qui honorent tout une vie, et qu'un grand-papa raconte fièrement à ses petits-enfans réunis près du feu autour de lui; et cependant qu'est-ce qu'un voyage de 45 milles à côté de la marche de plus de 20,000 milles (près de 7,000 lieues) qu'a faite le capitaine Cochrane?

Cet intrépide marcheur a été de Londres à Ochotsk (1), sur la mer Glaciale, en traversant la France, l'Allemagne, la Prusse, la Russie, la Tartarie et la Sibérie. Il s'est rendu ensuite au Kamschatka, et il en a fait tout le tour

(1) Ville russe de la Sibérie à environ 550 lieues nord-est d'Irkoutsk. Le commerce de pelleteries fait toute la richesse de la province dont cette ville est le chef-lieu.

en marchant. Ne pouvant pas aller plus loin, attendu qu'il ne trouvait plus où marcher, il rebroussa chemin, et revint également sur ses pieds. Ceux de nos *Touristes* qui ont été jusqu'à la pointe nord de l'Écosse, en reviennent gonflés d'orgueil, et en vous regardant ils semblent dire : « Tout ce que l'homme peut faire, je l'ai osé ! » Mais leur voyage aurait été tout au plus, pour le capitaine Cochrane, une affaire de quinze jours.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que dans ces prodigieuses excursions il était seul. Il avait d'abord proposé à l'amirauté de traverser sur ses jambes les sables de l'Afrique, pour se rendre sur la trace de Mungo Park. Mais comme cette proposition ne fut point accueillie, il voulut aller visiter les neiges éternelles de la Sibérie. Il se mit en route sans argent, sans ami, sans protecteurs, n'emportant avec lui, comme dit la chanson, « qu'un cœur joyeux et une paire de culottes. »

Il est impossible de ne pas éprouver un sentiment d'admiration pour une volonté si ferme. Le capitaine Cochrane s'est dit : « je ferai le tour du monde ; je traverserai l'Europe et l'Asie ; je me rendrai ensuite en Amérique, et, du détroit de Bœring, j'irai près du cap Horn, en parcourant ce continent immense dans toute sa longueur. » Cet objet, il l'avait toujours en vue, et rien ne pouvait l'en détourner. Les tempêtes se soulevaient autour de lui ; il les considérait en souriant et continuait sa marche : le soleil à son méridien le brûlait de ses rayons ; il essuyait sa sueur et marchait encore : les brigands l'attaquaient et lui enlevaient ses vêtemens ; dès qu'ils l'avaient laissé, entièrement nu, sans souliers pour protéger ses pieds contre les pierres et les cailloux, sans bas pour défendre ses jambes contre les ronces et les épines, il reprenait gaîment sa marche. Les dis-

sipations des grandes villes, le luxe des châteaux de l'aristocratie où il était accueilli avec empressement, pouvaient à peine le retenir deux ou trois jours; il tournait son visage vers les brises glacées du nord, et continuait sa course; les habitations humaines disparaissaient peu à peu; la neige et les bêtes sauvages, le silence et la solitude, devenaient ses uniques compagnons; le bruit lointain de la société avait cessé de parvenir à ses oreilles; mais il marchait toujours.

Si le capitaine Cochrane n'a pas fait le tour du globe en marchant, comme il le voulait, ce n'est pas sa faute, car il n'a pas pu trouver d'embarcations pour sortir de l'Asie. Ce fut sans doute pour se consoler qu'il épousa une Kamschadale. Après ce mariage il songea à revenir en Angleterre. Mais revenir en ne faisant que neuf mille milles (trois mille lieues), lui parut une chose fort insipide; en conséquence il fit une excursion aux frontières de la Chine, ce qui lui procura plusieurs milliers de milles de plus d'un exercice salutaire. Notre héros n'était pas un savant, ni un homme d'un esprit très-supérieur, mais il avait une provision convenable de bon sens; il en résulte que son livre est incontestablement le meilleur itinéraire qui existe de la Russie, de la Tartarie sibérienne et du Kamschatka (1). Si jamais il nous prend fantaisie d'aller à Ochotsk et de rendre visite en passant à nos bons amis les Yakouts et les Tungouses, nous n'aurons besoin, pour faire très-agréablement ce voyage, que d'un esturgeon cru dans une poche et de son *Voyage* dans l'autre.

Nous sommes très-fâchés que le pauvre Cochrane soit

(1) *A pedestrian Journey through Russia and Siberian Tartary to the frontiers of China, the Frozen Sea and Kamtschatka.* By captain Cochrane.

mort. Si notre ame, dégagée de son enveloppe terrestre, conserve dans les autres sphères le goût qu'elle avait dans celle-ci, il est vraisemblable que le capitaine est occupé dans ce moment à parcourir quelque comète ou quelque étoile fixe, en faisant quatre ou cinq milles à l'heure.

L'Elysée espagnol. — Dans l'Estramadure, une personne qui jouit d'un revenu de 100 liv. st. (2,500 f.), peut y faire vivre une famille composée de quatre individus dans une grande aisance, et même y avoir une voiture. Le meilleur pain n'y coûte guère qu'un sou la livre; la bouteille de vin y est au même prix; et les légumes y sont très-abondans et à très-bon marché. On ne donne pas, par an, plus de deux liv. st. (50 fr.) à une servante. On se procure d'excellens fourrages pour les bestiaux, presque pour rien. La viande de porc y est excellente, et cependant il se vend à vil prix. Il faut ajouter encore à tous ces avantages, une végétation magnifique, un ciel d'une pureté presque inaltérable, une température délicieuse qu'embaume une profusion de plantes de toute espèce. Telle est l'Estramadure espagnole; on ne conçoit pas que des familles peu aisées ne viennent pas s'y établir, au lieu de passer l'Atlantique pour aller se fixer dans des déserts où elles sont obligées de se condamner aux travaux les plus pénibles, et où elles n'ont de communications habituelles qu'avec des populations sauvages. Que si c'est la crainte du gouvernement déplorable qui pèse sur ce beau pays qui en éloigne les familles anglaises, elles pourraient jouir d'une partie des mêmes avantages en se fixant dans le midi de la France, où elles trouveraient des mœurs et un gouvernement plus doux, et où la vie animale est également à très-bon marché, quoique cependant un peu plus chère.

Commerce.

Exportations et importations de la Grande-Bretagne pendant l'année précédente. — Il résulte d'un tableau imprimé par ordre de la Chambre des Communes, dit le *New Monthly Magazine*, que les exportations de la Grande-Bretagne, dans le cours de l'année finissant au 5 janvier 1829, se sont élevées à 62,000,000 liv. st. (1,550,000,000 fr.), dont plus de 52,000,000 liv. st. (1,300,000,000 f.) consistaient en produits britanniques ou irlandais. Les autres 10,000,000 st. (250,000,000 fr.) se composaient de marchandises qui se trouvaient en transit dans la Grande-Bretagne, et sur lesquelles il y avait 1,000,000 st. (25,000,000 fr.) provenant de nos possessions coloniales.

Les importations pour la consommation intérieure se sont élevées à 43,500,000 l. st. (1,087,500,000 fr.), dont plus de 800,000 l. st. (20,000,000 fr.) venaient des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord. Ces provenances des deux Canadas, du Nouveau-Brunswick, etc., consistaient principalement en bois de construction d'une qualité très-inférieure à celui de Norvège; mais sous l'empire des absurdes tarifs auxquels sont soumises nos relations commerciales avec l'étranger, nous ne pouvons guère tirer de la Norvège pour plus de 60 ou 70,000 l. st. (1,750,000 fr.) de bois. Toutes les constructions publiques ou particulières faites dans la Grande-Bretagne, avec les bois américains, ont plus ou moins souffert de leur substitution aux bois de Norvège. Grâce à la politique libérale de la Prusse et de quelques autres états de la Confédération germanique, l'Allemagne est, après les États-Unis, le pays avec lequel nous faisons le com-

merce d'exportation le plus considérable. L'année précédente nous y avons envoyé pour 7,500,000 livres st. (187,500,000 fr.) de produits bruts ou manufacturés. Nos exportations aux États-Unis ont été de 8,200,000 l. st. (205,000,000 fr.); au Brésil, de 3,750,000 livres sterling (93,750,000 fr.); en Italie, de 3,000,000 livres sterling (75,000,000 fr.); dans les Pays-Bas, de 3,000,000 l. st. (75,000,000 fr.); en Portugal, de 2,500,000 livres st. (62,500,000 fr.); en Russie, de 1,800,000 livres sterling (45,000,000 fr.). Nous avons importé de la France pour 2,500,000 liv. st. (62,500,000 fr.) de marchandises, consistant principalement en vins. Nous en tirerions bien davantage, si elle n'excluait pas presque tous nos produits par la rigueur de ses tarifs. C'est assurément une chose remarquable que, dans le cours de l'année dernière, cette grande nation, dont la population s'élève aujourd'hui à plus de trente-deux millions d'ames, et qui est sans contredit, après l'Angleterre, le pays le plus opulent de l'Europe, n'ait pas consommé plus de 500,000 l. st. (12,500,000 fr.) de produits britanniques, dans le cours de notre dernière année financière. Quand les nations cesseront-elles donc de se nuire à elles-mêmes en voulant réciproquement se porter préjudice? Un jour viendra, sans doute, où les restrictions auxquelles on soumet encore leurs rapports commerciaux ne paraîtront pas moins absurdes et moins odieuses que ne le paraît aujourd'hui l'usage de la torture dans la législation criminelle de nos ancêtres; mais ce jour est encore éloigné.

Il résulte des comptes de la même année, dit le même journal, que le produit de nos taxes s'est élevé à 52,000,000 liv. st. (1,300,000,000 fr.), tandis qu'en France, pour une population de trente-deux millions d'habitans, il a été seulement de 38,000,000 livres st.

(950,000,000 fr.) environ. Mais ce dernier chiffre comprend à peu près la totalité des dépenses de la France, tandis qu'en Angleterre les 52,000,000 l. s. (1,300,000,000 f.) du budget, ne comprennent pas la taxe des pauvres et les produits de la dîme ; si on ajoute ces dépenses à celles qui sont portées au budget, on aura une somme totale de 68,000,000 liv. st. (1,700,000,000 fr.) qui sont exclusivement à la charge d'une population de vingt-un millions d'ames, c'est-à-dire près de trente millions sterling (800,000,000 fr.) de plus que ne paie la France avec ses trente-deux millions d'habitans. A cela on pourrait ajouter encore les perceptions de toute nature faites par les communes et les comtés et celles des routes à barrières. La totalité de ces dépenses ne s'élève guère en France à plus de 60,000,000 fr. ; il est probable que l'on pourrait, sans exagération, la porter en Angleterre au triple ou au quadruple.

Industrie.

Jonction du Rhin et du Danube. — La paix permet aujourd'hui aux nations d'exécuter quelques-uns de ces projets qui contribuent davantage à l'accroissement de la puissance et de la richesse des empires que des siècles entiers de conquêtes. Dans un âge barbare, le génie de Charlemagne avait voulu réunir par un canal le Rhin et le Danube ; mais l'insuffisance des moyens d'exécution ne permettait pas alors d'accomplir cette grande pensée. Une société formée à Paris s'occupe, dit-on, aujourd'hui, sous des auspices plus favorables, à reprendre ce projet. Voici les principales dispositions du nouveau plan :

Le cours du Danube serait élargi et dégagé des obstacles qui s'y trouvent depuis Ulm jusqu'à Stuhlingen. La

navigation serait ensuite prolongée par un canal qui traverserait la Forêt-Noire dans la direction de Kintzig; enfin on rendrait la Kintzig navigable jusqu'à l'endroit où elle tombe dans le Rhin près de Kehl. La plus grande difficulté se trouvera dans la Forêt-Noire, où il sera nécessaire d'ouvrir une tonnelle. Toutefois cet obstacle et bien d'autres seront facilement surmontés, si cette entreprise est suivie avec l'ardeur et l'énergie nécessaires.

« Nous ne devons, dit le journal auquel nous empruntons ces détails (1), concevoir aucune jalousie de ce que ce projet sera exécuté par une compagnie française. La France a quelques ingénieurs de premier ordre, et assurément ce ne sera pas la science qui leur manquera. Notre seul rôle dans cette entreprise sera d'avancer notre argent, car il est probable que nos capitaux seront engagés dans l'emprunt que l'on fera pour l'exécuter. Mais si une seule nation doit avoir l'honneur d'exécuter ce grand dessein, toutes en recueilleront les avantages. C'est un projet véritablement européen, et le plus vaste, le plus utile qui ait été conçu depuis la chute de l'empire romain.

» Par cette jonction, les deux plus grands fleuves du continent, qui traversent ses régions les plus productives, n'en formeront plus qu'un seul. Une immense navigation intérieure unira les deux bouts de l'Europe : au moyen des rivières et des canaux de la Hollande, le voyageur qui s'embarquera au pied de la Tour, à Londres, pourra se rendre jusqu'à Constantinople sans mettre pied à terre; que dis-je! il pourra même se rendre par eau jusqu'aux extrémités les plus lointaines de l'Ethiopie, en traversant toute l'Europe continentale. L'Orient et l'Occident se trouveront ainsi dans un contact presque immédiat.

(1) *Court Journal.*

Les avantages qui en résulteront pour la diffusion des lumières et l'extinction progressive des préjugés nationaux seront immenses ; mais c'est surtout dans les relations commerciales que l'utilité de ce projet se fera sentir. Grâce à ce canal, on pourra éviter les longs circuits d'une navigation périlleuse dans la Méditerranée, pour arriver sur les côtes du Bosphore et de l'Asie-Mineure. Ces belles contrées, qui ont été jadis les plus riches du monde et qui doivent le redevenir un jour, seront en quelque sorte à nos portes. Le paquebot à vapeur, expédié de la Tour de Londres, pourra aussi circuler tout le long des côtes de l'Euxin ; et si le gouvernement russe, stimulé par une généreuse émulation, veut creuser un canal entre la mer Noire et la mer Caspienne, dont il paraît que les bassins étaient jadis réunis, nous pourrons, au moyen des affluens et de la seconde de ces mers, arriver par eau jusqu'au pied de l'Himalaya. Nous ne craignons pas de le dire, le canal du Danube sera encore plus utile au monde que celui que l'on a songé à ouvrir à travers l'isthme de Panama, et qui sans doute s'exécutera également (1).

» Et qu'on ne traite point ces projets d'utopie ; l'exécution en est possible, et même elle est facile : d'ailleurs que de prodiges n'avons-nous pas vu accomplir de nos jours ! Celui qui eût dit, en 1740, avant les conquêtes de lord Clive dans le Bengal, que l'Angleterre aurait un jour cent millions de sujets dans l'Inde à dix mille milles de ses côtes, eût été traité de visionnaire. A la même époque on eût aussi traité comme un rêveur celui qui aurait prédit les étonnantes prospérités de l'Amérique du Nord, ses grands travaux publics, l'incroyable multiplicité de ses navires marchands, sa population progres-

(1) Voyez, sur ce projet, l'article inséré dans le 2e numéro.

sive poussant sans cesse de nouveaux flots au milieu des déserts. Il y a vingt ans que l'Amérique espagnole n'était encore qu'un vaste donjon dont les moines tenaient la clef, et aujourd'hui elle est entièrement affranchie.

Horticulture.

Origine du catalpa. — Cet arbre magnifique, auquel on ne peut reprocher que de tarder trop long-tems à se couvrir de ses larges feuilles, au retour du printems, est mis au nombre des présens que le nouveau monde a faits à l'ancien, en échange de quelques autres productions végétales dont il manquait ; mais on commence à douter, même en Amérique, et pour des raisons qui ne sont pas dépourvues de vraisemblance, que le catalpa soit véritablement d'origine américaine ; des botanistes de ce continent soupçonnent qu'il y est venu du Japon. M. Nuttall est de ce nombre, et on sait que ce savant n'avance rien qu'après un examen scrupuleux. Il a observé que, partout où l'on trouve cet arbre, sur le territoire des États-Unis, il a une apparence exotique. Pour rendre compte de l'état de dissémination et de la rareté d'un arbre de cette grandeur et aussi bien pourvu de moyens de reproduction, il suppose que les indigènes américains se plaisaient autrefois à le planter autour de leurs habitations. Le nom qu'on lui donne a subi quelque altération. Dans les idiomes indiens on le nomme *catawba*, et c'est aussi le nom d'une tribu, et de la rivière qui arrose le pays où cette population s'est fixée. Michaux nous dit qu'il a trouvé cet arbre dans tous les lieux qu'il a visités, et que partout il semblait provenir d'une plantation. Cependant il est, dit-on, assez abondant sur les bords du Wabash et dans le pays des Illinois, pour qu'on l'emploie à faire ces sortes de chemins de bûches que

l'on établit, à peu de frais, à travers les forêts marécageuses. Ce fait, s'il est rapporté avec exactitude, mérite d'autant plus d'attention qu'il est confiné aux lieux où on l'a observé, et que les bords de l'Ohio, du Mississipi et du Missouri, n'offrent rien de semblable. Il paraît que cet arbre ne s'accommode bien que des pays tempérés, et même un peu froids, et que la vigueur de sa végétation décroît à mesure que le climat devient plus chaud.

On voit de très-grands catalpas près d'une ancienne habitation nommée *Smithland*, maintenant abandonnée. Ce lieu est à peu près à moitié chemin entre l'embouchure de la rivière de Cumberland et celle de Tennessée. Le docteur James, auquel on doit la relation de l'expédition du major Long aux Montagnes Rocheuses, a remarqué que ces arbres, disposés comme ils le sont, peuvent être cités en faveur de l'opinion qui refuse de reconnaître le catalpa comme indigène du territoire des États-Unis.

Le docteur Beck se réunit à MM. Nuttall et James, et fournit de nouveaux soutiens à leur opinion, relativement à l'arbre qui nous occupe. « Partout où j'ai voyagé, dit-il (et mes courses se sont étendues dans toute l'ancienne Louisiane), c'est près des villes, villages, habitations, que j'ai vu des catalpas. On ne peut pas dire que cet arbre a besoin d'un climat un peu chaud, puisqu'il vient très-bien aux environs de Philadelphie, de New-Yorck et d'Albani, ainsi que dans plusieurs parties de l'Europe. A l'est et à l'oüest des monts Alléghanis, on le trouve constamment en groupes peu nombreux, disposés suivant un ordre qui n'est pas celui de la nature, et auquel on n'hésiterait nullement, partout ailleurs que dans ces déserts, à reconnaître le travail de l'homme. »

Si décidément le catalpa fut importé en Amérique, d'où venait-il? Il n'existait point à l'ouest de l'ancien continent, et par conséquent il n'a pas traversé l'Atlantique pour passer dans le Nouveau-Monde : il faut donc que l'Asie ou quelque île asiatique soit le lieu de son origine. Le Japon se présente sur-le-champ à la pensée; car aucune terre plus au nord, et couverte de grands arbres, ne s'est offerte aux navigateurs qui ont parcouru dans toutes les directions les mers entre l'Asie et l'Amérique. Dans la même hypothèse, il resterait encore à rechercher comment des pieds ou des semences de catalpa ont pu passer de leur terre natale sur le nouveau continent, en traversant des mers d'une aussi grande étendue; si les vents ou les oiseaux ont pu effectuer ce transport, ou s'il a été nécessaire que l'homme s'en chargeât. Enfin, dans ce dernier cas, on demanderait à quelle époque il fut effectué. On ne pourrait se dispenser de la reculer au-delà du tems où tout le continent américain fut bouleversé par l'une des grandes révolutions de la terre; où la civilisation, ses produits et ses monumens furent détruits sur toute cette vaste étendue de pays couverts, sans doute, d'une population industrieuse, adonnée à la navigation et au commerce. On a déjà cru reconnaître, à d'autres signes, que l'Amérique fut autrefois dans un état de prospérité dont elle était bien éloignée lorsque les Européens y abordèrent. S'il est possible de confirmer ou de réfuter victorieusement cette opinion, et d'arriver à quelque certitude relativement à cette révolution du Nouveau-Monde, aucune étude n'est plus digne du philosophe, aucune n'est plus capable de dissiper de vieilles erreurs, et de leur substituer des vérités sans lesquelles plusieurs sciences ne peuvent faire de progrès.

REVUE BRITANNIQUE.

Sciences Naturelles.

INTÉRIEUR DU GLOBE.

Les géologues de notre siècle ne se sont pas moins distingués par leur scepticisme, que ceux des époques antérieures par leur crédulité. Ils se sont occupés exclusivement de l'observation minutieuse des faits, en témoignant la plus grande aversion pour les hypothèses. Il était au surplus conforme à la marche ordinaire de l'esprit humain que des hommes judicieux, après avoir reconnu l'insuffisance des hypothèses existantes pour expliquer les faits, s'abandonnassent à un scepticisme exagéré pour toute espèce de système.

Cependant, à mesure que le système neptunien (1) se décréditait, on apercevait, même chez les géologues les

(1) Dans le système neptunien, on attribuait la plupart des phénomènes géologiques à l'action des eaux. Le système de Hutton qui expliquait ces phénomènes par l'action du feu, avait, pour cette raison, été nommé système plutonien.

plus circonspects, une certaine tendance à se rapprocher de l'idée fondamentale de Hutton, que la chaleur interne avait été le grand agent de la formation de notre globe. Beaucoup de faits divers constatés par la science moderne, concouraient à produire ce changement d'opinions. Les plus décisifs de ces faits étaient l'existence de deux cents volcans en ignition dans les diverses parties de la terre, et la parfaite identité de leurs laves. Des expériences nombreuses ont aussi démontré que des rocs peuvent prendre une forme cristalline dans l'état de fusion, tandis qu'il est au moins fort incertain que cette forme puisse résulter d'une solution chimique dans l'eau. D'un autre côté, l'observation a également fait voir qu'il existe une constante radiation de chaleur de la terre vers les cieux. Mais des preuves plus concluantes encore en faveur du feu central, ce sont les expériences qui ont été faites dans des mines profondes et dans d'autres excavations, et qui montrent que la chaleur s'accroît rapidement à mesure que l'on s'y enfonce. Ce fait n'a attiré que récemment l'attention des observateurs; et même, jusqu'à ce jour, on l'avait considéré comme imparfaitement établi. Mais M. Cordier, dans un savant essai, vient d'examiner toutes les observations faites à ce sujet, de discuter la valeur de toutes les objections que l'on avait proposées, et d'établir sur de bonnes preuves la vérité du principe général.

« Dans la première partie, dit-il, j'examinerai les expériences qui ont été publiées jusqu'ici sur la température souterraine, et les conséquences que l'on en a déduites, et je rendrai compte des expériences qui viennent à l'appui, et que j'ai faites moi-même. Dans la seconde, j'exposerai en détail quelques expériences directes que j'ai tentées, tandis que je poursuivais un nouveau système d'observations, et j'énumérerai les conséquences

immédiates qui m'ont paru résulter nécessairement de mes recherches. Dans la troisième, j'en indiquerai les principales applications à la théorie de la terre, et je présenterai sommairement plusieurs nouvelles observations géologiques qui se rattachent à cette théorie. »

L'auteur estime à quarante le nombre des mines dans lesquelles ces expériences ont été faites en France, en Angleterre, en Suisse, en Saxe, au Pérou, et au Mexique; et le nombre des observations à trois cents. Quelques-unes furent faites sur l'air; d'autres sur l'eau et sur les rocs dans les excavations, à des profondeurs qui variaient de 127 à 1700 pieds. Un examen critique de ces expériences occupe quarante pages de l'essai de M. Cordier, et nous recommandons cette partie de son ouvrage à ceux qui sont disposés à attribuer la haute température des mines à des causes particulières à certaines localités. Le degré d'influence de ces causes y est apprécié avec une exactitude et une précision qui ne pouvaient se trouver que chez un homme parfaitement au fait des travaux des mines.

Afin d'éviter les causes locales d'erreur auxquelles ont été exposées la plupart des expériences sur la température souterraine, M. Cordier en a lui-même fait plusieurs dans les mines de charbon en France. Grâces à toutes les précautions dont il s'environna, elles furent aussi complètes et aussi satisfaisantes qu'il pouvait le désirer. Voici les conséquences qu'il en a déduites :

« 1. Ces expériences prouvent évidemment l'existence d'une chaleur intérieure qui est propre au globe terrestre, qui ne résulte pas de l'action des rayons solaires, et qui croît rapidement avec la profondeur.

» 2. L'accroissement de la chaleur souterraine, proportionnellement à la profondeur, n'est pas soumis à la

même loi dans toute la terre. Elle peut être deux fois et même trois fois plus grande dans une contrée que dans une autre.

» 3. Ces différences ne sont pas en rapport constant avec la latitude ou la longitude.

» 4. Enfin, l'accroissement est beaucoup plus rapide qu'on ne l'a supposé jusqu'ici; dans certaines contrées, il peut être d'un degré par 27 et même par 24 pieds. Toutefois provisoirement cet accroissement ne doit pas être estimé au-dessous de 46 pieds par degré. »

Selon les observations faites à l'observatoire de Paris, l'expression numérique de la loi de cet accroissement serait de 51 pieds de profondeur pour chaque degré d'élévation dans la température souterraine. D'où il résulte que la température de l'eau bouillante doit être, sous cette ville, à une profondeur de 8,212 pieds, ou environ un mille et demi (une demi-lieue).

Si la chaleur interne de la terre croît dans une proportion moyenne d'un degré par 46 pieds, celle du centre doit s'élever à la température prodigieuse de 3,500 degrés du pyromètre de Wedgwood, qui équivaut à 450,000 degrés de *Fahrenheit* (249,982,22 degrés centigrades). A une profondeur d'un peu moins de soixante milles (20 lieues) la température doit être suffisante pour mettre en fusion toutes les roches connues. D'après plusieurs faits géologiques, M. Cordier croit même que cette chaleur existe à une profondeur beaucoup moins grande. Suivant lui, toute la masse du globe, à l'exception d'une croûte de moins de vingt lieues d'épaisseur, se compose actuellement de laves fondues, entièrement semblables à celles qui jaillissent des volcans qu'il considère comme les soupiraux, comme les soupapes de sûreté de notre globe.

Mais, dira-t-on, il y a témérité à conclure d'expériences faites sur une si petite échelle, qu'il existe un feu central capable de mettre en fusion les roches les plus dures. Cependant, pour nous convaincre que cette témérité n'est qu'apparente, réunissons les faits divers que nous venons d'exposer. Nous avons vu que, dans toutes les parties intérieures de la terre qui ont été pénétrées, la température s'élevait d'environ un degré par 46 pieds. Nous en avons conclu que si elle continuait à croître dans la même proportion, toutes les roches devaient se trouver à l'état liquide bien avant le centre du globe. Or quelle raison pouvons-nous avoir de supposer que cette chaleur ne continue pas de s'augmenter, comme elle le fait sur tous les rayons d'une perpendiculaire de 1700 pieds, surtout quand l'élévation de température qui a été constatée ne peut s'expliquer d'une manière plausible que par la supposition d'un feu interne. D'ailleurs, lorsque l'observateur regarde autour de lui, il voit deux cents volcans en ignition sur le globe, qui tous jettent des rocs en fusion précisément dans l'état où il pensait que ces rocs devaient être dans les entrailles de la terre. Il est prouvé en outre que cette lave fondue, du moins dans beaucoup de cas, vient de dessous les rocs primaires. L'observateur doit donc croire que la lave qu'il a sous les yeux est une portion du fluide igné que ses expériences sur la température souterraine lui faisaient supposer dans les entrailles du globe. Sa conviction s'accroît quand il examine les débris organiques des latitudes nord, qui ne peuvent être que les produits d'une haute température.

Cette nouvelle théorie a, comme on voit, une grande analogie avec les idées de Hutton. M. Cordier suppose que tout le globe était originairement dans l'état de fu-

sion, et que, depuis l'origine, il s'est graduellement refroidi par la radiation de sa chaleur, ajoutant ainsi de nouvelles couches de rocs primaires à l'intérieur de sa croûte, tandis qu'à l'extérieur les dépôts secondaires se forment par l'action des eaux. D'après cette manière de voir, les roches les plus basses et les plus élevées seraient les plus récentes, et les rocs primaires aussi bien que ceux d'alluvion continueraient à se former.

En admettant l'idée fondamentale de ce système, on se rend facilement compte des phénomènes de la géologie et de quelques autres branches des sciences naturelles qui paraissent le plus incompréhensibles. Ce grand foyer volcanique que l'on croit avoir été en activité depuis l'origine du monde, mais avec une énergie toujours décroissante, explique de la manière la plus plausible l'inclinaison des couches rocheuses, avec leurs bouleversemens, leurs contorsions, leurs dislocations; l'intrusion, parmi toutes les espèces de roches, de veines métalliques et autres, ainsi que l'élévation de nos continens actuels du sein des mers.

Cette théorie explique également, avec une simplicité pleine de grandeur, tous les phénomènes volcaniques. Ils sont les effets naturels du refroidissement des couches intérieures du globe; effets purement thermométriques. La contraction des croûtes réfrigérantes soumet le fluide intérieur à une immense pression. Cette pression, dit M. Cordier, doit égaler, dans quelques cas, celle de 28,000 atmosphères. Il entre, à cet égard, dans des détails fort curieux que nous allons citer :

« Etant à Ténériffe, en 1803, je calculai aussi exactement que possible la quantité de matières jetées par les éruptions de 1705 et 1798. Je fis la même opération à l'égard des produits de deux éruptions, mieux isolées, des

volcans éteints de l'intérieur de la France; savoir : en 1806, les produits du volcan de Murol, en Auvergne; et en 1809, ceux du volcan de Cherchemus, près d'Izarles, à Mézin (1). Je trouvai que le volume de la matière de chaque éruption était très-inférieur à celui d'un kilomètre cubique. D'après ces données et quelques autres que j'avais obtenues antérieurement, je me crois autorisé à considérer le volume d'un kilomètre cubique comme la limite extrême du produit des éruptions en général. »

Si on admet cette théorie sur le refroidissement et la contraction des couches intérieures du globe, rien ne sera plus facile que de se rendre compte de l'identité de circonstances qui caractérise l'action volcanique dans toutes les parties de la terre; de la grande diminution du nombre des volcans; et aussi de la réduction de matière jetée à chaque éruption nouvelle; enfin de la parfaite ressemblance qui existe dans la composition des produits des volcans, aux différentes époques géologiques.

Les phénomènes remarquables par lesquels se manifeste l'action volcanique ont dans tous les tems attiré l'attention générale. Chaque époque a presque produit, à cet égard, autant d'hypothèses que de philosophes. Notre siècle, si fécond en créations intellectuelles de tout genre, a aussi fourni son contingent; nous ouvrons rarement un journal scientifique, sans y rencontrer quelque nouvelle théorie sur l'origine de ces phénomènes ignés. La continuelle reproduction de ces efforts est une preuve de leur insuffisance. Selon notre manière de voir, avant le système que nous venons d'exposer, les natura-

(1) Voyez, sur ces volcans, le bel article inséré dans notre 31e numéro, sur les révolutions de la nature dans la France centrale.

listes ne nous semblent guère avoir été plus heureux que ces poètes grecs et romains, qui prétendaient que les volcans étaient les ateliers des Cyclopes et les prisons des géans soulevés contre Jupiter.

On attribue généralement aujourd'hui les tremblemens de terre à la même cause que les volcans, ou plutôt les deux phénomènes ne sont plus considérés que comme des manifestations différentes du même principe. Quand on admet l'hypothèse de la fluidité centrale déterminée par la chaleur, il faut admettre aussi comme conséquence naturelle, qu'à mesure que la masse intérieure continue à se refroidir et à augmenter l'épaisseur de l'enveloppe solide du globe, une partie de la matière tend à se décomposer et à passer à l'état gazeux. Ces gaz chercheront sans cesse à trouver une issue; poussés de place en place par l'inégalité de la pression, le long des parois probablement fort irrégulières des surfaces intérieures, ils produisent tous ces phénomènes capricieux des tremblemens de terre. Lorsque, par leur accumulation, ils ont acquis une force expansive suffisante pour déchirer leur enveloppe, ou qu'ils ont pu se faire jour jusqu'à quelque bouche volcanique, ils entraînent avec eux, sous forme de laves, une portion de la matière dont ils sont entourés, et l'éruption met fin au tremblement de terre. Cette hypothèse est, comme on voit, parfaitement conforme aux faits.

Elle n'explique pas moins bien ces différences de température qui se font remarquer sous les mêmes latitudes. Il y a lieu de croire que l'épaisseur de cette voûte qui recouvre le feu central n'est pas uniforme dans toute la terre. Plus cette enveloppe est mince, plus elle est facilement pénétrée par le calorique interne, qui, par conséquent, se répand avec moins d'obstacles sur les surfaces

du dehors. De là l'inégalité de la chaleur sous des zones semblables.

D'après ce principe, la croûte ou enveloppe terrestre devrait avoir plus d'épaisseur en Amérique qu'en Europe, car, dans le nord, il y fait plus froid sous les mêmes latitudes. Ce sera un sujet intéressant de recherches que de vérifier si les faits viennent à l'appui de cette supposition. Si en effet l'enveloppe terrestre est plus profonde en Amérique, la température, lorsque nous descendons dans l'intérieur du globe, doit s'élever dans une proportion moins forte qu'en Europe. La seule expérience qui, à notre connaissance, ait été faite en Amérique sur la température souterraine, est celle de M. Disbrow, à New Jersey. En creusant pour avoir de l'eau, il s'assura que la température d'une source qui se trouvait à une profondeur de 250 pieds, était de 52 degrés de *Fahrenheit* (11,11 degrés centigrades), tandis que celle d'une autre source qui se trouvait à 394 pieds, était de 54 degrés ou 12,22 degrés centigrades. On pourrait supposer, d'après cela, que la température ne s'élève, en Amérique, que d'un degré par 72 pieds, tandis qu'en Europe, l'accroissement moyen est d'un degré par 46 pieds. Les expériences de M. Disbrow paraissent avoir été faites convenablement; mais elles ont besoin d'être confirmées par d'autres; et il serait peu sage de vouloir établir une règle absolue sur deux faits isolés.

Le refroidissement graduel du globe doit produire une petite contraction dans son volume, car tous les corps se resserrent à mesure qu'ils dégagent de leur calorique. De cette contraction résulte comme conséquence nécessaire une légère dépression dans la surface des continens, et une augmentation apparente dans les eaux.

C'est ce qu'on a déjà pu observer le long des rivages de la Méditerranée et de la Baltique. La Place estime que la longueur du jour n'a pas varié d'un cinq centième de seconde pendant vingt siècles. Mais la nature ne se presse pas; elle est patiente, parce qu'elle est immortelle. Qu'a-t-elle besoin de se hâter? N'a-t-elle pas, pour consommer ses œuvres, l'espace et l'éternité ? La contraction de la terre causée par son refroidissement doit accroître un peu la vélocité de sa rotation, et réduire, dans une proportion correspondante, la durée quotidienne de la lumière du jour. Une autre conséquence de cette rotation accélérée sera l'aplatissement du sphéroïde vers les pôles. Mais ces effets sont si petits, si lents, si peu sensibles, qu'ils ne pourront être appréciés que par les observations les plus minutieuses et les plus longues.

Une chose à laquelle il est facile de reconnaître la vérité, c'est à la généralité de ses applications. Bâtissez un système faux quoiqu'ingénieux, il vous donnera l'explication plausible de quelques faits de détail; mais d'autres, en plus grand nombre, avec lesquels il se trouvera en opposition, ne tarderont pas à en faire sentir le vide. La nouvelle théorie de la terre, telle que nous venons de l'exposer, explique au contraire les phénomènes géologiques les plus divers. Nous en avons fait l'essai sur quelques-uns; avant de finir, nous en ferons encore l'essai sur deux autres.

On se demandait avec surprise comment on pouvait trouver, dans les latitudes les plus septentrionales, les restes d'animaux et de végétaux qu'on ne rencontre plus que sous les tropiques. Les uns prétendaient que la terre avait jadis tourné sur un autre axe; les autres, que ces débris avaient été transportés violemment sous ces

zones hyperborées, par les grands cataclysmes qui ont bouleversé le globe. Mais la parfaite conservation de beaucoup de ces débris démentait cette hypothèse. Il paraît impossible, en effet, que dans d'aussi grands déplacemens, des animaux aient pu conserver intacts les détails les plus délicats de leur organisation, et quelquefois même jusqu'au poil de leur fourrure. On comprend fort bien aujourd'hui, au moyen de la nouvelle théorie, comment, lorsque la croûte terreuse de notre planète était moins épaisse, et par conséquent que le feu interne entretenait une température plus haute sur les surfaces extérieures, la flore et la faune des tropiques pouvaient se trouver sous ces latitudes. Ainsi, tandis que le système de M. Cordier explique de quelle manière les débris organiques de cette faune et de cette flore se rencontrent jusque dans les régions polaires, ces débris sont à leur tour une nouvelle preuve du refroidissement de la terre, et par conséquent de la vérité des hypothèses de ce grand observateur.

Ce n'est pas avec moins d'étonnement que l'on voyait des coquilles, des débris de plantes marines, qui prouvent que tous les continens, et jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, ont jadis été sous les eaux. Que lorsqu'on demande aujourd'hui ce qui a pu déterminer d'aussi prodigieuses tuméfactions, deux cents cratères volcaniques répondent par leurs mugissemens. La dislocation, l'aspect convulsif des couches des montagnes, l'espèce d'une partie des roches qui s'y trouvent, indiquent que c'est un feu souterrain qui les a soulevées des ondes. Actuellement même, avec son énergie décroissante, il peut encore faire paraître dans l'Océan de nouvelles îles d'une certaine grandeur. M. Cu-

vier dit quelque part (1) que les antiques révolutions du globe, les bouleversemens de tout genre qu'il a subis ne peuvent s'expliquer par les agens naturels en action aujourd'hui; et en effet, tout, comme nous l'avons vu, tend à prouver que le feu central perd incessamment de sa force.

Ce feu se consume par sa propre violence; il s'abaisse de plus en plus dans les profondeurs du globe, et un jour peut-être, dans l'immensité de l'avenir, finira-t-il par s'y éteindre. Il fut un tems où la vie n'aurait pu commencer ou se maintenir sur notre planète, qui ne présentait qu'un épouvantable amas de flammes. Probablement il y aura une époque où le froid l'en fera disparaître, comme elle a déjà disparu des pôles, quand la terre, privée de son foyer interne, n'aura plus pour se réchauffer que la chaleur impuissante du soleil. Il continuera à luire sur ce monde vieilli, mais il n'y éclairera plus personne (2).

(*North American Review.*)

(1) Voyez le discours préliminaire de son grand ouvrage sur les ossemens fossiles.

(2) Note du Tr. Le système de M. Cordier se trouve encore confirmé par le volcan des îles Sandwich. Ce volcan, qui diffère de tous les autres par sa forme, est une espèce d'entonnoir de quinze cents pieds de profondeur et de trois lieues de long, au sein duquel bouillonne sans cesse avec des bruits terribles un lac de feu que l'on peut examiner du haut des gradins naturels taillés dans l'abîme. Il semble qu'en creusant cet abîme, la nature ait voulu, en quelque sorte, découvrir ses entrailles aux yeux de l'observateur. C'est un des plus étonnans spectacles que l'on puisse voir. Voyez, dans notre 26e numéro, la description de ce volcan.



LES RESTES DE JACOB (1).

C'est le prodige de l'histoire que l'existence de la race juive. Tout change en ce monde, tout s'assimile, s'altère, se confond. Les peuples meurent comme leurs maîtres; ils ont leur vieillesse et leur décrépitude, et leur tombe, et leur régénération sous des formes nouvelles. Dans cette métempsycose des nations et des empires, une tribu du désert résiste aux siècles, et n'a ni

(1) Note du Tr. Cet article, dû à l'un des collaborateurs du *Blackwood's Magazine*, auteur de plusieurs ouvrages remarquables par la profondeur des vues et la rectitude des idées, ne peut manquer de frapper l'attention publique, à une époque où les persécutions dirigées contre les Juifs, par l'aveugle fanatisme du moyen-âge, se renouvellent en Italie. L'écrivain anglais, fort sévère d'ailleurs dans le jugement qu'il porte sur la nation israélite, analyse avec une sagacité peu commune les causes morales de la situation bizarre où elle se trouve placée. Peut-être s'il eût écrit sur le continent, eût-il tempéré la sévérité de quelques-unes de ses observations. Il eût nommé parmi les littérateurs et les artistes allemands et français, etc., plusieurs Israélites du plus grand mérite, tels que MM. Salvador, Mayerbeer et plusieurs autres : certes, s'il eût visité l'Amérique du Nord, il eût rendu complète justice à la tolérance et à l'esprit de libéralité éclairée qui anime les Israélites des États-Unis (*). Toutefois, son travail tendant à faire sentir la nécessité de détruire sans retour les barrières qui séparent la communion juive des associations chrétiennes, et de les rendre ainsi à la communauté de la vie civile, est aujourd'hui d'une opportunité qu'il est superflu d'indiquer et que les événemens récens font aisément comprendre.

(*) Voyez sur les Juifs des États-Unis, et sur la réforme qu'ils ont faite, l'article inséré dans notre 15e numéro.

enfance, ni maturité, ni décadence. Elle vit toujours; vous diriez que l'anathème lancé sur le Juif errant pèse sur sa nation : elle vit maudite et immortelle.

Révolutions sur révolutions, dynasties sur dynasties se sont pressées et succédé comme les flots de la mer. La conquête a sillonné le globe et effacé les limites des anciens empires. Les nations qui ont asservi Jacob et Israël ont disparu; leur souvenir même est un problème. Voici Memphis, dont le nom seul subsiste; Ninive, qui n'a pas une pierre; Babylone, dont un monceau de marbres en débris indique l'emplacement; Shushan, que l'antiquaire cherche en vain; Rome, enfin, veuve de toute sa gloire, victime de la *mal aria* et de l'indolence, mine qui croule et va tomber; voici Jérusalem elle-même, qui se meurt de la peste, au milieu de sa plaine de sel et de ses coteaux de sable et de granit : les voici, toutes ces persécutrices de Judah, les unes prêtes à rendre le dernier souffle, les autres étendues sur la terre comme des cadavres. Cependant Judah existe, et se soustrait à cette loi de variation et de mort qui pèse sur le monde.

Deux mille fois notre sphère a accompli sa révolution et roulé dans son orbite, depuis que l'aigle de Rome, étreignant Jérusalem dans sa serre, renversant son temple, décimant son peuple, l'a traitée comme elle avait déjà traité Carthage. Après la résistance la plus sublime que le désespoir ait jamais tentée, ses enfans, disséminés sur la face du globe, sans patrie, sans asile, sans domaine, n'ont pas eu, depuis ce tems, un seul village qu'ils pussent nommer le leur. Exilés par toute la terre, ils ont assisté, comme des étrangers, aux changemens dont elle a été le théâtre; ils ont vu les armées du midi et les hordes du nord s'entrechoquer; les mœurs

des peuples s'allier, s'effacer, se confondre; les Romains devenir soldats du pape; les nautonniers de Lutèce se changer en Athéniens du nord; le livre de la science s'ouvrir et se refermer tour à tour: l'Arabie inonder l'Europe, et la Scandinavie couvrir toutes les plages de ses guerriers; la destruction, la ruine, l'ambition, la superstition, le bon sens, la folie, la misère, accumuler les péripéties de ce drame, en changer les décorations, en bouleverser les plans, en confondre les groupes. Et cette annihilation, cette reproduction, ce mélange n'ont point agi sur la race israélite. Sous le tropique et dans l'Islande, elle a conservé le type de son caractère. En Pologne, en Syrie, en France, en Allemagne, c'est toujours Jacob : banquier des rois, marchand d'habits, rabbin de Péra, médecin à Novogorod, le Juif n'est qu'une chose; il est Juif. Et tandis que les localités décident presque toujours et des coutumes spéciales et des nuances du caractère; tandis que l'Anglais né aux Indes est Indien par le tempérament; tandis que le sauvage, transporté de bonne heure en Europe, se plie aux idées et aux mœurs d'Europe; tandis que l'enfant de race écossaise acquiert dans la cité de Londres la prononciation commune à ses habitans, et ne manque pas de dire *wery* pour *very* (1), et *Vellington* pour *Wellington*; l'Israélite seul conserve son identité, échappe à toutes les influences, nous offre, dans sa misère, le débris du vieux monde oriental, et s'obstine à n'être que lui-même. Au milieu d'une foule assemblée, vous recon-

(1) Les *cockneys*, ou badauds de Londres, ont l'habitude de prononcer le *W* comme *V*, et le *V* comme *W*. Cette prononciation, qui les caractérise spécialement, est devenue un des lieux-communs de la comédie anglaise. C'est ainsi que les Parisiens de bas étage disent une *déligence* et une *estatue*.

naissez aisément le Juif. Prenez votre lorgnette, allez au spectacle, retournez, si vous voulez, l'instrument d'optique; soit que le verre diminue ou grossisse les objets, parmi tous les spectateurs, les traits de la physionomie juive se révéleront aisément à vous; et s'il n'est qu'un seul Israélite confondu parmi quinze cents Anglais, vous direz : le voilà, c'est lui!

Je veux chercher la cause de ce phénomène, merveille sans exemple. Mais comment procéder dans ma recherche? Ce n'est ni dans la forme du visage, ni dans la démarche, ni dans la couleur du teint, ni dans la hauteur ou la petitesse de la taille que consiste le signe révélateur qui vous annonce une physionomie israélite. Ce n'est pas même par les qualités morales que vous pourrez la distinguer et l'isoler. J'ai connu des individus de cette caste aussi différens qu'il soit possible; j'ai vu chez eux, comme chez le reste des hommes, la probité, l'improbité, la grâce, la gaucherie, l'esprit, la sottise, le génie, l'avidité, la prodigalité, l'étourderie, la vigilance, la force, la faiblesse de l'ame. Et, dans cette diversité même, le trait générique ne s'effaçait pas; mais quel est-il?

Ce trait, c'est *l'isolement;* c'est je ne sais quelle marque indélébile, résultat d'une proscription de vingt siècles. Il y a chez le Juif quelque chose qui vous dit : « *Je ne suis pas l'un de vous* ». Vicieux ou vertueux, il conserve toujours ce caractère : les circonstances où il se trouve placé n'effacent jamais cette concentration en soi, cette solitude du cœur et de l'esprit, ce sentiment d'une position sans exemple dans l'histoire, sans parenté au milieu des peuples, sans relation avec les autres hommes. Si cette race n'a pas commis tous les crimes, si elle n'a pas surpassé en perversité toutes les races hu-

maines, nous lui devons notre estime, notre admiration même. Il y avait plus de vertu et plus de courage en elle que chez les Romains si vantés. Soumise à une persécution constante, elle devait tomber au-dessous des Bohémiens, les derniers des hommes, et qui n'ont pas été en butte aux mêmes rigueurs. Rejetés en dehors des sociétés, en dehors des lois et des coutumes, long-tems regardés comme des damnés vivans, des objets de la colère du ciel; brûlés, torturés, massacrés, volés, accablés d'outrages, ils n'ont perdu ni toute dignité de caractère, ni toute énergie d'ame. En dépit de cette malédiction, ils ont gardé leur langage hébraïque et leur culte et leur république dispersée. Certes, un tel peuple ne mérite pas le mépris.

Quant à l'égoïsme qu'on leur impute, il faut, pour apprécier cette accusation, se souvenir qu'un Israélite, dans quelque pays qu'il se trouve, est sans patrie. Aucun intérêt commun ne l'attache aux hommes qu'il fréquente. Ils l'ont rejeté, trouverez-vous mauvais qu'il s'isole d'eux? N'ayant pas de pays, il n'a point de patriotisme. Il faut bien qu'il se retire et se refoule, pour ainsi dire, en lui-même. Tout Anglais peut dire : *notre* gloire, *notre* armée, *notre* pays, *notre* marine. Cet intérêt qu'il attache aux affaires publiques est si puissant que souvent il étouffe l'intérêt particulier : c'est le lien des sociétés; c'est le pacte de la grande famille. Un tel sentiment n'existe pas pour l'Israélite. Nos lois, notre gouvernement, nos coutumes, nos institutions, nos succès lui sont étrangers. Il ne voit là que des jouissances pour nous et des entraves pour lui. Le Juif de Russie ou de Pologne est son frère; mais l'Anglais, son voisin, est le descendant de ses oppresseurs.

Ainsi s'est formée l'organisation de cette vaste répu-

blique israélite, qui se trouve éparse aujourd'hui sur la face du globe. Telle est la véritable clef, l'explication réelle du caractère judaïque. Placez des chrétiens, des mahométans, des hommes de toutes les nations et de toutes les croyances dans une position semblable, les mêmes résultats naîtront de cet isolement. La proscription qui pèse depuis long-tems sur les catholiques d'Irlande commence à donner de semblables fruits. La liberté, le sentiment de l'indépendance, la conscience de la force publique favorisent toutes les vertus morales; elles s'éteignent dès que l'homme se voit seul. Alors il n'a plus que son propre intérêt à surveiller. Que sera-ce si vous le traitez en ennemi; si, comme cela est arrivé aux Juifs, vous l'empêchez d'acquérir des biens patrimoniaux, de s'attacher au sol, de fraterniser avec ses concitoyens? Dans la plupart des pays de l'Europe, une horrible et barbare politique a privé cette caste du droit de cité. Toutes les facultés de son intelligence se sont dirigées vers un seul but, gagner de l'argent. Les autres routes lui étaient fermées : l'ambition, la gloire des armes, le dévouement à la patrie, l'agriculture, toutes les ressources lui étaient enlevées, et vous vous étonnez que les Juifs aient fait l'usure, qu'ils aient profité des faiblesses humaines pour les tourner à leur profit; qu'ils aient, avant tout, songé à accumuler des espèces, propriété facile à transmettre, à échanger, à transporter, et qu'ils pouvaient espérer soustraire à la rapacité des gouvernemens qui les opprimaient ?

La faute en est donc à nos institutions chrétiennes, si la race de Jacob, l'une des plus énergiques et des plus puissantes que l'espèce humaine ait produites, a dégénéré sous la persécution qui n'a point cessé de l'accabler. Le contrat social n'existant pas pour le Juif, il s'est trouvé

en état d'hostilité nécessaire et permanente contre la société. Il n'a eu aucun intérêt à enrichir, à embellir une patrie qui n'était pas la sienne; peut-être même a-t-il pensé qu'en la volant il ne ferait que prendre sa revanche, nuire à ses ennemis, user de représailles, récriminer contre l'injustice qui l'écrasait. L'individu que les lois protégent et qui outrage les lois n'a pas d'excuse à alléguer, sa faute est évidente; mais celui qu'elles frappent d'une sentence inique semble autorisé à se venger. Aucun respect humain ne l'arrête, aucun lien ne l'attache à la communauté. Plus cette dernière est forte, et plus il doit employer de ruse et d'adresse pour échapper à ses coups. De là, cette finesse dans les transactions, cette duplicité si souvent reprochée aux Juifs; de là cette insensibilité dont on les accuse. Qu'un homme placé dans cette position fraude le gouvernement; qu'il prête sur gages; que, par des usures exorbitantes, il ruine des familles entières; qu'il amasse des trésors considérables et les conserve dans son portefeuille, cela ne doit point nous surprendre. Traité avec une dureté cruelle, il se venge en détail du mal que la société entière lui fait d'ailleurs. Elle pèse sur lui de tout son poids; il prend sa revanche autant qu'il est en lui.

Je ne parle pas de la situation actuelle des Juifs, mais de leur existence en Europe et en Asie depuis plus de mille ans; existence assez dure, assez invétérée, assez déplorable pour leur avoir imprimé un sceau ineffaçable, et les avoir faits ce qu'ils ont été pendant ce laps de tems. Leur état commence à changer aujourd'hui; moins cruellement persécutés, ils se relèvent enfin. Mais les torts du passé ne peuvent être réparés : cette population de brocanteurs, de revendeurs, de trafiquans improbes, qui ont infesté l'Europe, est issue de la race juive, pervertie

par notre fanatisme féroce. Il serait facile à démontrer que les fautes imputées à cette nation infortunée ne prouvent rien contre elle; que les lumières et les vertus qui lui sont restées attestent une rare supériorité intellectuelle et morale.

Quittez les beaux quartiers de Londres, et dirigez-vous du côté d'Holywell-street (1), de Monmouth-street, de Rosemary-Lane (2): vous trouverez là une multitude de boutiques de fripiers, garnies de vieux habits, de galons usés, de brocarts et d'oripeaux. Sur le devant de ces magasins, se tient ordinairement assis le propriétaire du lieu, à la face longue et grasse, à l'œil noir et scrutateur, à l'air pensif, et portant barbe : c'est un Juif. Si vous suiviez dans le cours entier de sa vie un de ces hommes, qui ne manquent communément ni d'esprit, ni d'activité, ni d'adresse, vous verriez avec pitié et avec douleur à quel état d'abjection nos lois ont réduit les classes inférieures de la race israélite. Leur maison est petite et étroite; l'air qu'ils respirent et qui les engraisse est surchargé de miasmes méphitiques. Louer des vêtemens à ces malheureuses qui peuplent nos rues, engager les servantes à dérober à leurs maîtres quelques objets pour les vendre, recéler le fruit des vols nocturnes, acheter aux escrocs leur butin, voilà le commerce habituel qui les occupe et quelquefois les enrichit. Ils n'ajoutent rien à la masse des richesses nationales : ils ne fabriquent et ne manufacturent pas; leur adresse et leur talent s'appliquent à bro-

(1) Rue de Londres, qui aboutit au *Strand*.

(2) Petite allée, située auprès du théâtre de Drury-Lane. La plupart des théâtres de Londres sont environnés de rues étroites, habitées par une population misérable, célèbre par son immoralité. Voyez dans l'article intitulé *Fabriques de vices*, la description des tavernes qui se trouvent dans le voisinage de Drury-Lane et Covent-Garden.

canter, à imiter, à contrefaire, à rendre méconnaissables les montres, les habits, les bijoux, qu'ils ont payés un dixième de leur valeur. Quelquefois ils ont des fabriques souterraines dans lesquelles leurs ouvriers, gens habiles dans leur genre, passent leur tems à contrefaire tous les objets auxquels le nom d'un artisan célèbre donne un mérite reconnu et assure une valeur idéale. C'est de là que sortent tous ces fusils de *Manton* (1), tous ces baromètres d'*Earnshan* (2), qui ressemblent parfaitement, quant à l'apparence extérieure, aux ouvrages sortis de la boutique de l'un et de l'autre; mais qui, dans le fait, ne sont que de détestables imitations, fabriquées à la grosse et de la plus mauvaise qualité. Ces articles se vendent comme des objets de hasard, et trouvent des chalands, c'est-à-dire des dupes.

Tel est le résultat auquel devait conduire le code de persécution adopté par l'Europe chrétienne. Si la populace israélite désole par ses gains illicites les rangs secondaires et infimes de la hiérarchie sociale, les Juifs appartenant à une classe plus élevée rendent hommage à la même idole, l'argent; c'est l'unique mobile, le seul ressort que nous leur ayons laissé. Par suite de l'abominable iniquité de nos lois, il ne reste plus à l'Israélite qu'une seule passion, et un seul désir, celui du gain. Tandis que les plus humbles membres de sa communion font le brocantage, il exerce l'usure en grand : le même principe qui fait agir le fripier juif devient le moteur du banquier des rois. L'un et l'autre, indifférens au bien-être ou au malaise de la société où ils vivent, dont ils sont les victimes et les ennemis naturels, ne songent qu'à ti-

(1) Fameux arquebusier anglais.

(2) Opticien célèbre.

rer parti de nos sottises. Ils n'ont aucune réciprocité d'intérêt avec nous; ils ne nous haïssent ni ne nous méprisent, ils ne sont ni pires ni meilleurs que les autres hommes. On ne trouverait plus, depuis deux siècles, un seul Juif semblable au Shylock de Shakspeare, poursuivant les chrétiens avec rage, et nourrissant contre eux l'ardeur d'une implacable vengeance. Seulement l'Israélite nous regarde comme une matière à exploiter, comme un peuple étranger, sous la loi duquel il ploie, et qu'il peut bien duper par représailles.

La persévérance, la force d'esprit qui caractérisent cette race, et qui ont autrefois fait sa grandeur, appliquées depuis sa chute à l'unique talent de thésauriser, ont fini par lui assurer en ce genre une prépondérance effrayante. Judah, désolée et misérable, a reconquis le sceptre. Les étourderies des rois, les folies des cabinets, les prodigalités des ministres lui ont rendu sa puissance. Elle se joue des peuples et de leurs maîtres. Tous les gouvernemens, criblés de dettes, ont été forcés de puiser dans la caisse d'Israël. Un roi veut-il mettre en mouvement une armée, aider le roi son voisin à châtier des rebelles, se bâtir un palais, ou payer généreusement ses maîtresses? Israël est là pour fournir à ses besoins. Nos Juifs, qui rendaient naguère aux jeunes seigneurs le service de dilapider leurs fortunes pièce à pièce, remplissent aujourd'hui le même office auprès des monarques. Comme les taxes onéreuses que le peuple supporte suffisent à peine à l'entretien et au luxe des cours, et que d'ailleurs les nations ne sont plus d'humeur à se laisser dépouiller comme dans les tems de suzeraineté et de vasselage; le pouvoir des Juifs, pouvoir basé sur leur coffre-fort, augmente de jour en jour. En Angleterre, ils peuvent disposer d'un énorme capital de huit cents mil-

lions de livres sterling (1), et leur revenu monte à plus de quarante millions sterling. Je ne suis pas à même de m'assurer si leur richesse, dans les pays étrangers, est proportionnée à cette gigantesque opulence; mais on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que, dans toutes les contrées d'Europe, la puissance de l'or, cette puissance qui commande aux trônes, décide du sort des batailles, change les monarchies en républiques, et les républiques en monarchies, se trouve entre les mains des Israélites : les restes de Jacob nous gouvernent dans le fait.

Je dois répéter qu'en donnant des faits pour ce qu'ils valent, je ne veux point flétrir une race malheureuse, que ses longues souffrances et son courage me forcent d'apprécier, d'estimer et de plaindre. Historien fidèle, je ne suis ni panégyriste, ni calomniateur. Cet ascendant funeste, que la nation juive a su retrouver, et qui doit la consoler de sa longue humiliation, est pour moi une preuve de son énergie indomptable et de son opiniâtre adresse. Sans doute de si remarquables facultés peuvent nous nuire un jour, mais c'est à nos législations, c'est aux bûchers, c'est aux proscriptions, c'est aux anathèmes, c'est à la sottise féroce des inquisiteurs et des sbires que nous devons nous en prendre.

Tout ce que l'on est forcé d'emprunter en sus des taxes et des prélèvemens ordinaires, ce sont les Israélites qui le fournissent. Cette somme est immense, et les huit cents millions sterling que j'ai cités plus haut n'en forment qu'une légère fraction. Un tel capital n'appartient pas exclusivement aux restes de Jacob et de Judah : mais ils en disposent, ils le manipulent; ce sont eux qui vont

(1) Dix-neuf milliards, deux cent millions de francs.

le chercher aux sources, qui le font passer par tous les canaux secrets de l'agiotage, qui remuent, pour ainsi dire, ce sac gigantesque, et sans autre industrie que l'usure et l'agiot, s'assurent le plus clair des bénéfices. Quel instrument de fortune pour eux, et de ruine pour les peuples! quel levier puissant et terrible! Non seulement ils sont maîtres de tarir le cours de ces emprunts et d'arrêter la marche du gouvernement; mais, en faisant mouvoir cette machine qui produit de l'or, ils augmentent encore leurs ressources, c'est-à-dire leur pouvoir. Au lieu d'user les ressorts qu'ils mettent en action, ils affermissent ces ressorts par leur emploi même : prodige facile à comprendre, et dont les résultats sont incalculables.

Dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne (et je ne veux pas m'éloigner d'une spécialité que je connais), Israël, seulement en qualité de courtier entre le gouvernement et les véritables bailleurs de fonds, met dans sa poche à peu près quatre millions de livres sterling par an : somme qui est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Arrachée à la masse des richesses nationales, perdue dans les coffres des Juifs, elle ne sert à rien qu'à grossir le trésor de Judah et à étendre son influence. Il faut y ajouter les sommes acquises par des emprunts faits à l'étranger, et l'intérêt de ces sommes. Et pour s'assurer une telle opulence, elle n'a eu besoin ni de taxes, ni d'industrie, ni de mise de fonds, ni de protections, ni de priviléges : il ne lui a fallu qu'une sagacité ingénieuse, pénétrante, persévérante, l'art de deviner nos besoins, le talent de prévoir nos fautes, et l'adresse à épier les occasions. Un Juif, dénué de tous moyens d'existence, a débarqué à Douvres, il y a dix ans; il a suivi le cours naturel de sa vocation; il a su profiter d'une ou deux chances heureuses.. Aujourd'hui les cabinets mendient

les secours de cet homme qui naguère mendiait son pain.

Si telle est la situation des choses en Angleterre, où la presse est libre, où la simplicité règne, où la liberté a son culte, je laisse à penser quel ascendant pécuniaire les Juifs ont dû prendre dans le reste de l'Europe. Là, plus encore qu'ici, l'élément du pouvoir doit se trouver entre leurs mains. Comment les déloger d'une telle position? A moins de les confondre avec la masse des nationaux, de détruire leurs préjugés et ceux que le peuple nourrit encore contre eux, de rendre leurs intérêts et leurs affections semblables aux nôtres, d'effacer leur judaïsme et de les rendre citoyens : on n'en viendra point à bout. La violence ne fera qu'aggraver le mal qu'elle a déjà produit. Tant que les Juifs ont été patriotes, ils ont eu de la grandeur, de la magnanimité, de l'héroïsme. Rendez-leur une patrie; qu'ils soient, comme nous, enfans du sol, intéressés à sa gloire : ils cesseront de regarder l'accumulation des richesses comme le but unique de leur vie, les profusions des ministres comme les garans de leurs bénéfices, la misère des peuples comme une mine d'or à exploiter, les folies des individus et des nations, des simples particuliers et des rois, comme les instrumens de leur élévation et la condition de leur prépondérance.

Cependant il faut avouer qu'on les sert à souhait. Au lieu de réformer les abus, d'introduire d'utiles économies, de favoriser la publicité et la liberté du commerce, moyens assurés d'accroître les revenus du peuple et ceux du trône, la plupart des cabinets européens semblent se concerter pour engraisser encore le sol déjà si fertile où moissonne la race juive. Emprunter pour dissiper, dissiper pour emprunter, tel est le double travail que l'on

accomplit, telle est la navette qui ne cesse pas de courir.

Israël profite d'une disposition qui lui est si favorable : il a ses espions chez les ministres, ses stipendiés chez les rois, ses sentinelles dans les assemblées législatives; il sait tout, rien ne lui échappe. Ses courriers traversent les provinces, ses vaisseaux sillonnent les mers; la nouvelle la plus légère comme la plus importante lui parvient aussitôt que l'événement a eu lieu : il tire parti de tout; il sait même créer au besoin les accidens qui lui manquent et que réclame son intérêt actuel. Quand j'ai avancé plus haut qu'il avait reconquis le sceptre, était-ce là une hyperbole? Peuples, excellences, majestés, altesses, corporations, assemblées de sénateurs ou d'orateurs, celui qui possède l'or ne doit-il pas s'asseoir un degré au moins au-dessus de vous? n'est-il pas votre maître?

Si mes paroles étonnent le lecteur étranger aux mystères de la société actuelle et dupe de ses apparences superficielles, qu'il aille, pour se guérir de son scepticisme, à la Bourse (1) de Londres, de onze heures à midi, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche. D'abord une foule murmurante, roide, acariâtre, assez mal vêtue, le ton rogue et rauque, frappera désagréablement ses yeux et ses oreilles. Au milieu de cette peuplade vouée à Mammon, il apercevra un être immobile (2),

(1) *Royal Exchange.*

(2) On a publié l'année dernière à Londres une gravure de ce même personnage, frappante par la naïveté et la vérité de la pose et de la physionomie, portant cette souscription : *A great man on Change*, « un grand homme à la Bourse. » Elle a pour pendant le portrait du quaker A., qui s'est enrichi par les mêmes spéculations et qui lutte souvent d'adresse avec N. M. R. On lit au bas de cette dernière gravure ces mots prononcés par le quaker : *Is brother R. on Change?* « Frère R. est-il à la Bourse? » Il est peu de portraits où l'individualisation du caractère et la vérité de l'attitude soient poussées aussi loin.

l'œil fixe et terne, le teint safrané, tous les traits contractés péniblement, les mains enfoncées dans ses poches, les épaules relevées comme pour encaisser une tête carrée, couverte d'un chapeau qui tombe sur un front ridé. Ce n'est pas là une physionomie plaisante, ni expressive, ni douce, ni gaie, ni même profonde. Cependant les plus vastes et les plus minutieuses combinaisons résident dans ce cerveau que vous seriez tenté de croire inerte. Un tel spectacle vous surprend à juste titre : vous vous approchez. Cet homme (car c'en est un) reste impassible ; ses lèvres ne remuent pas ; ses yeux n'ont pas de regard ; rien n'annonce la pensée. Est-ce là un homme vivant, ou seulement l'enveloppe extérieure d'un de vos semblables, un de ces corps sans ame que Dante Alighieri nous assure avoir vus marcher dans les rues de Florence comme s'ils eussent été doués de vie (1)?

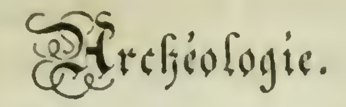
Bientôt vous voyez un second personnage s'avancer d'un air distrait : l'homme-statue fait deux ou trois pas en arrière ; le nouvel acteur le suit, et un dialogue muet s'établit entre eux. L'homme-statue soulève ses paupières abaissées, et du fond de cet œil terne et mort fait briller tout à coup le regard le plus perçant et le plus inquisitif que vous ayez jamais vu étinceler dans l'ombre. L'autre (je ne dirai pas l'autre interlocuteur) répond par un signe et se retire : la conversation taciturne n'a pas duré plus de deux secondes ; et le premier des deux, reprenant son attitude immobile, renfonce (que l'on me passe cette expression) ce regard qui vous a étonné, et redevient statue. Deux, trois visiteurs de la même espèce, accueillis de la même manière, disparaissent comme le premier. Vous en comptez jusqu'à quarante ou cinquante ; et votre immobile, qui n'a pas

(1) *Inferno*, c. IV.

encore desserré les lèvres, ni tiré ses mains de ses poches, s'évanouit à son tour.

Ce personnage est un Juif de Francfort, de cette famille redoutable qui a des parens ou des mandataires accrédités dans toutes les cours, que ces cours caressent parce qu'elles les craignent, car ils pourraient les plonger dans les plus grands embarras, s'ils leur retiraient leur aide, pour le donner exclusivement à des gouvernemens rivaux. Cet homme dont je viens de faire le portrait, est le type et le roi de sa caste; c'est lui qui serre et desserre à son gré les cordons de la bourse des rois. Plus puissant que notre aristocratie, plus réellement influent que nos deux Chambres, il règne là où vous l'avez vu, au pied de ce vieux pilier aussi immobile que lui. Ces gens qui viennent lui parler par signes, ce sont ses espions et ses agens. Vous diriez que le hasard les amène; chacun d'eux a son heure de rendez-vous; ils accourent lui communiquer leurs documens, recevoir ses instructions en échange, et s'empressent d'aller exécuter ses ordres. A chaque signe de ce potentat muet, un million change de mains, un système de gouvernement s'altère, et, selon les divers mouvemens imprimés à cette machine calculante, un ministre tombe ou s'élève, une loi est portée ou retirée. Avec son abstraction apparente, sa roideur et son apathie, c'est cet homme qui fait agir le plus de ressorts en Europe, c'est le *fatum* des empires; Mammon lui a confié son sceptre, levier des plus grands intérêts. Trésorier du monde civilisé, c'est à l'aide de cette magie de l'argent qu'il l'ébranle à son gré. Ses transactions sont secrètes, ses moyens sont inconnus : nous n'en voyons que les résultats. La race détruite de Jacob n'a pas de représentant plus formidable.

(*Babylon the Great.*)



BANQUETS ATHÉNIENS.

Lorsque le bonhomme Grandgousier vint à Paris, dans l'intention de compléter l'éducation de Gargantua son fils, il se contenta de faire deux investigations ; d'abord, il s'informa du nom et de la demeure des savans parisiens, puis de la qualité des vins que les habitans avaient coutume de boire. Je prends cette dernière expression pour une métonymie : Grandgousier n'était pas un ivrogne de bas étage, mais un gastronome, un gourmet, un expert en fait de table et de bonne chère. Ainsi ce ne fut pas seulement à l'épicuréisme bachique que ses recherches furent consacrées, mais à l'art de bien vivre en général. Il approfondit la science des dîners parisiens, se fit donner à ce sujet les renseignemens les plus exacts, et ne retourna vers ses pénates que surchargé de cette double érudition culinaire et universitaire que je viens de signaler.

Imitons ce grand personnage et mêlons aux épines de la recherche scientifique les doux fruits de l'art qui nous fait vivre. Si quelque stoïque prend de l'humeur et traite de frivole le résultat de nos travaux, nous le prierons d'observer qu'une action dont tous les individus de toutes les nations de la terre sont occupés trois cent soixante-cinq fois par an, possède une importance intrinsèque assez digne de remarque pour justifier la résolution que nous avons prise de l'examiner dans tous ses détails et

sous ses différens points de vue. Et pour rendre notre travail plus méritoire encore, nous dirigerons spécialement nos recherches vers la cuisine de ce peuple renommé par le double culte qu'il rendait à la sagesse et à la volupté; peuple fils de Minerve, modèle des peuples libres, père des Platon, des Alcibiade et des Socrate. La civilisation athénienne dépassa (personne ne l'ignore) toutes les civilisations que la savante antiquité vit éclore dans son sein : voyons un peu ce qu'elle fit pour l'appétit et l'estomac. Établissons notre cabinet d'études devant les fourneaux du cuisinier d'Athènes; rassemblons autour de nous le boulanger, le charcutier, le marchand de poisson, le distillateur, le parfumeur, voire même aussi la bouquetière et le fleuriste, qui tressaient des couronnes pour les convives. Interrogeons ce groupe d'artistes, et sachons un peu comment on vivait alors, quelles jouissances les Anacréon et les Ménandre devaient à la gastronomie, et de quelle manière on soupait, après avoir assisté à la représentation d'une tragédie de Sophocle ou d'une parodie d'Aristophane.

Sosipater, le poète comique, et l'architecte Vitruve pourraient nous fournir quelques renseignemens curieux sur la structure des cuisines d'Athènes; mais ce n'est point ici la question. Allons droit au fait : parlons des matériaux constitutifs, des élémens réels de la science de la bouche, telle qu'on la pratiquait sous Pisistrate.

Modernes et profanes que nous sommes, nous ne connaissons que deux ou trois espèces de pain : les Anglais surtout se trouvent, sous ce rapport, à une distance énorme de l'art des boulangers français et allemands. A Londres, le pain est un aliment secondaire, admis par condescendance sur les tables aristocratiques. A Vienne et à Berlin, c'est un mets délicat et recherché.

Mais, autour de l'Acropolis, la boulangerie s'était élevée à la dignité d'un art bien plus important encore. La liste des différentes espèces de pain et des préparations diverses auxquelles cette variété de désignations était due étonnerait les yeux de nos lecteurs. Suivant que la pâte était cuite au moyen de cendres chaudes, de charbons ardens, dans un four ou dans l'âtre, on attribuait à chacune de ces opérations les noms d'*ipnités*, *escharités*, *apanthrakis*, *encruphias*. Il y avait le pain de millet, de seigle, de riz, de sésame, et un pain bis nommé *olyra*, dont Homère rapporte que les héros troyens nourrissaient leurs coursiers. Le pain d'orge (*maza*) était soigneusement distingué du pain de froment (*artos*); la farine du premier, dont, par parenthèse, les belles canéphores poudraient leurs bruns cheveux, s'appelait *alphiton*; celle du second, *alevron* : et l'opération de pétrir l'une et l'autre recevait également des dénominations variées. La farine non blutée se nommait *syncomistos*; blutée avec soin, elle devenait *semidalis*; blutée avec une étoffe de laine très-fine, *krésara* (1) : tant le pays natal des rhéteurs, des grammairiens, des philosophes et des sophistes, aimait à spécifier les diverses espèces par des noms divers et à consacrer aux ressources de sa cuisine les richesses de son lexique !

Passons légèrement sur le *chondrités*, le *tabyrités*, « qui gonfle les joues, » dit Aristophane, le *dramis*, l'*etnitas*, l'*ericytas*, le *cyllastis* et une multitude de variétés de pain d'orge et de froment. Le pain de froment se servait à table sur une couche de feuilles vertes, le pain d'orge sur un lit de joncs (2). Les premiers épis

(1) *Biblioth.* de Photius.

(2) *République* de Platon, l. 2. 427.

de la moisson servaient à faire le pain *thargelus*. Les dieux et les déesses avaient aussi leurs gâteaux particuliers; l'*homoros* se plaçait sur l'autel des déesses du ciel; Hécate se contentait de l'*hemi-artium*, pain fait en demicercle. On donnait aux enfans le *collyra* (1); les pauvres avaient le *panias*. Quand un gourmand d'Athènes avait mangé trop d'anchois et craignait de se voir puni par une diète forcée de son voluptueux excès, il demandait un pain *collabus*, de la forme d'un clou et fait de fine fleur de froment nouveau : il l'avalait tout chaud avec un morceau de l'estomac d'un cochon d'automne, et ses facultés digestives retrouvaient aussitôt leur première énergie.

L'*achaïnas*, pain consacré aux fêtes de Cérès et Proserpine, était mêlé d'huile; le *stœtitês*, de graisse; le *meconis*, d'essence de pavot; l'*encris*, d'huile et de miel. Le *dypirus* ou le deux fois cuit (*biscuit*) se composait de farine et d'eau, bouillis dans le jus, saupoudrés de fromage et mêlés de safran, de poivre et de cannelle. A la tête de cette armée de pains de toutes espèces, se trouvaient enfin le *cribanitês*, pain mollet, de digestion facile, d'un goût excellent et savoureux ; et l'*escharitês*, espèce de gaufre succulente, semblable, disent les commentateurs français, à celles que l'on mange auprès de Bruxelles. Lyncée de Samos, qui préfère positivement l'*escharitês*, même au fameux pain d'Athènes (*artos agoraios*), affirme que cette composition farineuse était si délicieuse au goût, que, tout en satisfaisant l'appétit, elle semblait l'exciter encore : ses expressions à ce sujet sont d'une éloquence entraînante et portent le cachet d'une conviction intime et personnelle.

(1) Scholiaste d'Aristophane.

Il n'est pas étonnant qu'une profession aussi honorée que celle du boulanger l'était dans Athènes, s'y soit élevée à une grande perfection. Théarion, le plus fameux des boulangers athéniens, a vu son nom prendre place au milieu des immortels dialogues du divin Platon ; et Antiphane rapporte que sa boutique, où il avait introduit de nouveaux modes de cuisson et de panification, était le rendez-vous des gens bien élevés.

Nous pourrions consacrer un assez long chapitre à la pâtisserie athénienne, corollaire et complément nécessaire de la boulangerie; mais les matériaux de notre travail abondent et affluent autour de nous et nous contraignent à ne donner à cet article qu'une assez petite place. Les Athéniens connaissaient non-seulement les gâteaux (*pemmata*), mais les confitures (*plakoüntes*) et le blanc-manger (*traghêmata*). Le père de la critique, Aristote (1) s'est donné la peine de nous apprendre que, pendant les représentations scéniques, des pâtissiers offraient aux spectateurs leurs menues marchandises, et que le succès d'une pièce, c'est-à-dire l'intérêt plus ou moins vif qu'elle excitait, était toujours en raison inverse du débit de pâtisseries qui se faisait au théâtre. Ainsi, pendant une scène languissante, les petits gâteaux se vendaient bien : mais si l'on jouait une excellente tragédie, comme *Œdipe-roi*, par exemple, les plaisirs de l'esprit faisaient oublier les jouissances sensuelles; et le génie du pâtissier, victime du génie tragique, voyait ses gâteaux dédaignés.

C'était ordinairement aux femmes qu'était réservée la confection des pâtisseries : on pensait qu'une main plus légère et plus délicate devait être chargée de cet

(1) *Ethic.*, l. 10. c. 5.

office important. Enfin, on poussait la prévoyance jusqu'à préparer des morceaux de pain frais et à peine cuit (1), qui servaient à essuyer les doigts des convives. Cette singulière espèce de serviette était ensuite jetée sous la table et les animaux domestiques s'en nourrissaient. Chez Aristophane, on voit paraître un personnage ridicule, orgueilleux, pauvre et gourmand, qui n'a pour aliment ordinaire que ces *apomygdaliæ*.

J'ai hâte d'arriver à une spécialité beaucoup plus intéressante. J'esquisserai le portrait du cuisinier grec, être choisi et presque divin, dont le talent s'exerçait dans le sanctuaire des dieux et se confondait avec le service pontifical. Toute la portion matérielle des rites religieux lui était dévolue : pour donner quelque idée de la haute importance attachée à ses fonctions, je citerai la lettre suivante qu'Olympias écrivait au conquérant son fils, en lui adressant un cuisinier. Notons bien qu'à l'époque de la réception de cette épître, Alexandre se trouvait absorbé dans les soins préparatoires qu'exigeait sa grande entreprise asiatique.

« Cher fils, vous recevrez de ma main un cuisinier » choisi : son nom est Pelignas. Personne n'est plus pro- » fondément versé que lui dans les rites des sacrifices. Il » connaît également ceux que l'on pratique dans les mys- » tères de Bacchus et au commencement des jeux olym- » piques. En conséquence, vous le traiterez avec tous les » égards possibles et prendrez soin qu'il n'ait à se plaindre » d'aucune négligence. Envoyez-moi de vos nouvelles, » dès que vous en aurez le loisir. »

Voilà mon cuisinier d'Athènes évidemment placé côte à côte avec l'hiérophante. Prêtez-lui quelque peu d'éru-

(1) Ἀπομυγδαλίαι.

dition : il se souviendra que les princes et les héros d'Homère ont fait la cuisine ; que la destruction de l'anthropophagie est un bienfait dû à l'invention de la cuisine ; il rappellera tout ce que Thalès, Épicure, Aristote, et l'école ionienne ont pu objecter de plus fort contre le système spiritualiste ; et retranché dans le sanctuaire, derrière les opinions des philosophes et l'autorité des pontifes, il n'aura plus de peine à braver et même à parer les traits dont les poètes comiques se plaisent à le cribler. Car, il faut le dire, le *cuisinier* était pour l'auteur dramatique athénien, ce que la famille inévitable de Tantale et d'Atrée fut pour les poètes tragiques de France, ce que les procureurs, les maris et les médecins sont pour nos auteurs de comédies modernes, ce que le *Clown* était pour les contemporains de Shakspeare, et l'éternel *Gracioso* pour Calderon et Lope de Vega. C'était le personnage de fondation de la comédie athénienne. On l'y voyait apparaître, vêtu d'habits recherchés, chargé de broderies et d'or, parlant comme les *précieuses ridicules*, pérorant d'un ton de sophiste sur l'excellence et la diversité de ses ragoûts, aussi minutieux dans ses disquisitions historiques qu'un professeur de Wirtemberg, plein de fatuité, de vanterie, de pédantisme et de babil. Il établissait en termes choisis la nécessité et la prépondérance de son art, prouvait que le marmiton ne ressemble pas plus au *maître-queux*, que le goujat qui suit l'armée ne ressemble au généralissime ; faisait vivement sentir la nécessité de ne confondre ni les saisons, ni les ingrédiens, ni le degré de cuisson, ni même les qualités et les professions des convives. Il montrait les rapports intimes qui rattachent la science culinaire à l'astronomie, à la géométrie, à la chimie, à la physique, à l'algèbre, à la médecine, à la statistique, à la stratégique, même à la

métaphysique. Adepte de Cabanis, avant de l'avoir lu, disciple ou plutôt précurseur de Condillac, il disait comment les sens de l'homme influent sur son moral, et par quel mystère l'estomac humain, centre de nos facultés physiques, détermine toutes nos autres affections. De là, il passait à une analyse plus savante encore, embrassant tous les moyens de faire coïncider les substances nutritives, soit avec les passions que nous possédons déjà, soit avec celles qu'on veut nous inculquer; et il démontrait enfin comment un premier service pouvait, par son arrangement systématique et profond, être une leçon de pathologie; le second service, un chapitre didactique; le troisième, un traité de philosophie, et le quatrième une satire voilée contre les convives eux-mêmes.

Après ce que nous venons de rapporter, on reconnaîtra aisément que l'horizon du cuisinier grec était sans bornes, et que l'infini était son domaine. On ne s'étonnera plus d'entendre le *maître-d'hôtel* d'Aristophane s'écrier, dans la langue des dieux, que son art est le premier de tous :

. . . . Sybinna! ma lampe va pâlir!
Ranime ses clartés! Je veux approfondir,
Dans ces tomes poudreux, volumes didactiques,
Le ténébreux savoir des cuisiniers antiques.
Un homme de mon rang connaît peu le sommeil :
Son repos perd l'état, qu'enrichit son réveil.
C'est lui qui sait répandre au sein de sa patrie
La paix, la bonne humeur, la santé, l'harmonie,
Verse dans l'estomac l'oubli de tous les maux,
Soutient seul le commerce et seul fait des héros.
Dans ces points épineux, voyons, prenons pour guides
Le profond Zopyrin et le fameux Actides;
Ce problême important, si souvent débattu,

Comment ces deux savans l'auront-ils résolu?
Consultons là-dessus les plus doctes ouvrages:
Quelles traditions nous léguèrent les sages?
Qu'en pensait-on à Smyrne, à Corinthe, à Samos,
A Sycione, en Crète (1)?.....

Non-seulement le cuisinier occupait sur le théâtre d'Athènes ce rang élevé qui justifiait un langage si magnifique; non-seulement on l'y voyait avec plaisir, et c'était, avec le parasite et le marchand d'esclaves, l'un des héros obligés de la vieille comédie : mais le penchant de ce peuple sensuel pour les jouissances de la table était si vif et si prononcé, que ses poètes inventèrent pour lui plaire une fiction théâtrale, fondée tout entière sur les délices de la cuisine, et qui devint une source féconde de créations dramatiques : vrai pays de Cocagne athénien, aussi connu du peuple et des petits enfans que Barbe-Bleue et le Petit-Poucet sont célèbres parmi nous. Cet empire idéal de la gourmandise réalisait sur une échelle gigantesque ce que les désirs d'un gourmand peuvent avoir de plus vaste et de plus recherché. C'était une terre faite de petits pains, une pluie de liqueurs, une grêle de confitures; la neige et la glace n'étaient que miel et parfums : sous cette ère bienheureuse, tous les hommes étaient gras, toutes les tailles gigantesques; la faim et la soif inconnues; un éternel appétit préparait d'éternelles jouissances; et l'on ne faisait que passer du berceau à la table, de la table du festin à la couche nocturne, et de celle-ci au repos de la tombe.

Ce poète que nous avons déjà consulté et auquel nous demanderons encore plus d'une donnée précieuse, plus d'un document utile sur ces détails des mœurs athéniennes

(1) Aristophan. *Acharn.* act. 2.

qu'il a seul décrits avec fidélité, Aristophane va nous aider à traiter sans trop de légèreté ni de pédantisme le chapitre des *sauces et des coulis*, en honneur dans sa ville natale. Ces ingrédiens, destinés à relever la saveur des alimens et à augmenter la puissance des facultés digestives, se composaient surtout de moutarde, de cumin, de poivre, de raifort, d'ail, enfin de tous les végétaux et de toutes les graines dont le goût piquant est de nature à aiguiser l'appétit. Aristote compte vingt-cinq de ces condimens (1), *hêdusmata :* nombre fort peu considérable, si on le compare aux quatre cents sauces différentes qui se trouvent relatées dans le *Cuisinier Parisien*, mais qui se compliquait et s'augmentait sans doute d'un grand nombre de variétés ; car l'auteur comique que nous avons cité plus haut (2) fait mention d'une révolution importante survenue de son tems dans la confection des sauces : révolution qui n'aurait, certes, pas eu lieu si cette partie de la cuisine athénienne eût été aussi restreinte que le passage précédent, extrait d'Aristote, pourrait le donner à penser.

La sauce favorite des Athéniens, leur fricassée de poulet, leur sauce à la tartare, c'était le célèbre *hypotrimma*, sauce éminemment astringente, piquante, et même, s'il faut en croire Aristophane, assez aphrodisiaque. Cet auteur en fait un usage fort heureux dans sa pièce des *Femmes politiques*. Apparemment l'*hypotrimma*, comme notre kari à l'indienne, était d'une nuance jaune et safranée, qui laissait des traces visibles sur les lèvres et le menton des amateurs ; et il arrivait souvent que les bouches athéniennes, rassemblées

(1) *Ethic.* l. 9, § 10.

(2) *Les Oiseaux*, v. 532.

pour donner leurs votes et décider les affaires de la république, se trouvaient teintes de cette couleur : la gastronomie fut de tout tems l'intime alliée de la politique. Or, nos jacobins femelles qui veulent, dans la pièce d'Aristophane, s'emparer du gouvernement d'Athènes et renverser l'aristocratie du sexe mâle, ne trouvent pas de meilleur moyen pour réussir dans leur projet et compléter leur déguisement en hommes, que de se barbouiller de l'*hypotrimma*, qui colore ordinairement la face de leurs maris : écoutez le chœur de ces patriotes :

CHŒUR DE FEMMES habillées en hommes.

Citoyens! (ce matin vous étiez citoyennes;
Mais tout a changé parmi nous.)
Citoyens, donc! vous jurez tous
De venger votre sexe et de briser vos chaînes!

SECOND CHŒUR.

Nous le jurons.

PREMIER CHŒUR.

Demain, chacune se rendra,
Dès l'aurore, dans l'Agora;
Le visage riant, la face rubiconde;
Faisant bruïr nos voix à cent pas à la ronde;
« La bouche teinte encor du jus d'*hypotrimma*, »
Comme nos chers maris, etc., etc. (1)...

Aucun raffinement de la cuisine moderne n'était, comme on le voit, étranger à cette nation, mère des arts. Servir un poulet sous forme de côtelette; métamorphoser un lièvre en un homard; créer des trompe-

(1) *Thesmothet.*

l'œil gastronomiques de toutes les espèces, fut pendant long-tems un des talens spéciaux du cuisinier athénien. A mesure que la civilisation fit des progrès, cette recherche de mauvais goût (long-tems à la mode parmi les Européens modernes) céda à l'influence des lumières et à l'ascendant de la raison. Ces bizarreries, sans valeur gastronomique, étaient à la vraie cuisine ce que le calembourg et l'acrostiche sont à la poésie véritable. Bientôt on ne fit plus aucun cas de ces puérilités pénibles, et la science s'éleva en s'épurant.

C'est à vous maintenant que j'adresse mes questions, homme indispensable, providence des Athéniens, dispensateur suprême des délices de leurs tables, vous qui vendiez le poisson dans le marché d'Athènes. C'est de vous que dépendait la bonté des repas savourés par les contemporains d'Alcibiade. Vous possédiez une énorme influence sur le bien-être ou le mal-être de vos compatriotes : car les Athéniens, éminemment ichtyophages, se distinguaient de tous les peuples anciens par la violence de ce goût, qui était moins un appétit qu'une passion chez eux. Un poète tragique voulait-il lancer l'anathème contre un poète rival ; voici de quelle malédiction il l'accablait : « Puisses-tu venir au marché y demander des anguilles copaïques et n'en pas trouver une seule pour ton dîner (1) ! »

La même expression signifiait (2) *alimens* en général, et spécialement *poisson*, tant on était persuadé dans Athènes que le poisson est la première nourriture de l'homme ! Frais et salés, poissons de mer et d'eau douce, d'étang et de rivière, avec écailles et sans écailles, de

(1) Aristoph. *La Paix*, 1010.

(2) Ὄψον (*obsonium*).

toute dimension, de toute espèce, paraissaient sur la table des Athéniens. Un lexique, beaucoup plus gros que la brochure périodique à laquelle nous confions nos élucubrations, suffirait à peine à la liste complète de ces poissons, de leurs genres, de leurs subdivisions, de leurs dénominations, dues à leur degré de grosseur ou à leurs différens âges. Le thon, dans toutes ses variétés, recevait plus de cent noms différens. L'*omotarichos*, imprégné de sel et pilé dans des pots faits tout exprès, était l'aliment journalier des soldats et des matelots. Selon les meilleurs juges, il fallait, pour manger ce poisson dans toute sa délicatesse et lui conserver tout son mérite, le faire bouillir dans l'eau de mer (1).

Parlerai-je des *scombri*; de l'*elephantinum*, immortalisé sur la scène par Cratès le poète; des *coracini*, que l'on nommait *saperdæ*, lorsqu'on les avait pêchés dans les Palus Mæotides; du *tillus*, poisson géant, que douze convives ne pouvaient achever en trois jours (2); de cet autre poisson anonyme qui, suivant la description du poète comique Éphippus (3), ressemblait, pour la taille et la forme, au grand boa des déserts de l'Amérique; du *pratistacus* qui, changeant trois fois de nom, s'appelait *agnotidra* quand il était de dimension minime, *myllus* quand ses proportions étaient moyennes? Mon catalogue n'est-il pas assez long déjà, et faut-il que j'y place l'*alphesta* qu'on pêchait par couples; l'*amia*, si délicieuse en elle-même que le plus mauvais cuisinier ne pouvait réussir à la gâter; l'*ellops*, dont Jupiter était si friand qu'il abandonnait à son impériale épouse tout

(1) Alexis, fragm. cité par Athénée.

(2) Athén., l. VIII, p. 346.

(3) *Id. ib.*

le reste du festin, et ne se réservait que ce mets seul (1); le *batis*, qu'on mangeait au milieu de l'hiver avec une sauce au fromage, et qui se trouvait toujours, nous dit Eupolis, sur la table de Callias; le *pompilus*, poisson sacré, texte inépuisable des légendes helléniques, frère de Vénus, s'il faut les en croire, et né comme elle du sang des dieux et de l'écume des mers; l'anchois (*aphiæ*), aussi célèbre dans les tems anciens que dans les tems modernes, que l'on retrouve si souvent mêlé à l'histoire athénienne, et pour l'assaisonnement duquel le grand Archestrate nous a laissé une recette si précieuse?

Cet Archestrate, digne précurseur d'Épicure, entreprit de longs voyages, dans le seul but d'approfondir la science du poisson dans ses rapports avec la cuisine; il n'a pas laissé un seul ovipare du monde antique sans le soumettre à ses recherches. Saveurs de chaque espèce et des diverses parties de chaque espèce; manière de prendre les poissons à la ligne, au filet, de les conserver ou de les accommoder; il n'a rien oublié. Aussi bon poète que convive érudit, il a enregistré dans une série de vers hexamètres, dont une partie est parvenue jusqu'à nous, le résultat de ses travaux (2). C'est lui qui nous apprend que rien n'était préférable au congre de Sicyone : que le meilleur *glaucus* venait des poissonneries de Mégare; que les côtes de l'Attique étaient surtout remarquables par le mérite de leurs soles, de leurs maquereaux et de leurs turbots incomparables; enfin que l'anchois de Phalère, plongé dans l'huile bouillante et retiré quelques minutes après, devenait un mets digne des immortels. Sans lui, nous ignorerions l'exis-

(1) Epicharm. ap. Athen.

(2) Voy. Athén., l. VIII, 16.

tence de ce poisson nommé à Rhodes le *renard*, et à Syracuse le *chien :* poisson tellement célèbre dans la Grèce, que, s'il faut ajouter foi à Lyncée de Samos, Cécrops lui est inférieur en renommée. Archestrate recommande aux gourmets de se le procurer à tout prix et de le voler s'ils ne peuvent l'acheter. « Que sont en effet, s'écrie cet admirable gastrologiste, tous les accidens de la destinée, auprès du bonheur de savourer un tel poisson ? L'homme une fois parvenu à ce dernier degré de la félicité, n'a plus rien à craindre du sort. » Quant à l'*aper*, le même auteur avoue que les riches peuvent seuls penser à jouir d'un tel aliment; c'est un mets d'usurier, de financier, de sybarite : il vaut son pesant d'or ; et pour me servir de l'emphatique expression du même poète,

C'est le repas des dieux, c'est *la fleur du nectar!*

Le chapitre des anguilles est assez développé chez cet auteur : il vante avec justice la modeste retraite où ces poissons vivent loin de tous les regards ; rappelle les obligations que leur ont les poètes dramatiques auxquels cette race nombreuse a fourni plus d'une métaphore brillante, et finit par dire que l'anguille est encore, parmi les poissons, ce que la belle Hélène fut entre les femmes. « Je recommande, dit-il, toutes les espèces » d'anguille. Mais cent fois heureux l'homme qui de- » meure auprès de Messine! car c'est-là qu'elles sont de » la meilleure qualité. » Antiphane, auteur de comédies, a la témérité d'avancer que les dieux immortels se vendent moins chers que les anguilles. « Au moyen d'un » petit sacrifice qui me coûte quelques oboles, j'achète, » dit cet impie, la bienveillance de la cour céleste; et,

» avec dix bonnes drachmes, je ne puis me procurer une » anguille ! »

Ainsi régnait sur la table athénienne le poisson dans toutes ses variétés. L'ichtyophagie, devenue un goût vif et prédominant, une passion, une manie invincible, fournit au poète Archippus le sujet d'un drame allégorique et bouffon, dans lequel les habitans des eaux concluaient, au moyen d'un tribut annuel, un traité de paix avec le peuple barbare qui dépeuplait leurs royaumes. Un grand mangeur de poisson avait droit, quel qu'il pût être, à la bienveillance et à l'indulgence de la nation athénienne. C'était un titre pour être amnistié même en cas de trahison politique et de crime d'état. L'orateur Hypéridès avait, comme beaucoup d'autres citoyens, reçu de l'argent d'Harpalus : « Pardonnez-lui, dit Timoclès (1); il » aime tant le poisson! Les cormorans des rives du Pé» loponèse ne sont rien auprès de lui. En le punissant, » vous réduiriez à la misère trop de marchands de ma» rée. » On faisait là-dessus d'excellens contes; et l'histoire de ce Philoxène, qui, condamné par les médecins, et mourant d'indigestion, voulait achever au moins, avant de passer le Styx, le brochet qui l'avait causée : cette histoire, dis-je, traduite en anglais par l'élégant Pope, en français par le naïf La Fontaine, a traversé les âges et immortalisé la gourmandise athénienne (2).

Le débitant de marée jouissait nécessairement, dans Athènes, d'une véritable puissance. C'était un personnage. Il s'en faisait accroire; et, comme la plupart des hommes nécessaires ou recherchés, il était orgueilleux, arrogant, ironique, rapace, peu scrupuleux sur le choix

(1) Poète comique. Voy. Pausanias.

(2) Pope, *The Athenian Glutton.* — La Fontaine, *Contes.*

des moyens de s'enrichir, habile à frauder ses acheteurs, fécond en ruses, et aussi intrigant qu'intrépide. Tantôt on cherchait à flatter cet homme important, tantôt on l'attaquait en face, et on le livrait sur la scène à la risée populaire. Lyncée de Samos prit la peine d'écrire un livre *ad hoc*, vrai code de l'acheteur de poisson ; traité qui contient toutes les règles nécessaires pour capter la bienveillance d'un vendeur de marée. C'est l'art de la séduction appliqué à la science de la gueule, le manuel de la politesse requise pour fléchir l'ame cupide et grossière d'un marchand de poisson athénien. Les auteurs comiques ne manquèrent pas de mettre à profit des ridicules si plaisans. Amphis (1), dans son *Imposteur*, copia le ton insolent de ce fournisseur privilégié : il le montra debout devant son étalage, la tête haute, l'air insultant, vêtu d'habits magnifiques ; et près de lui, l'acheteur timide, osant à peine donner son prix, tandis que le marchand affecte la distraction, répond par monosyllabes, détourne la tête avec dédain, regarde le chaland par-dessus l'épaule, et pousse l'impertinence jusqu'à ne pas même prononcer complètement les mots que son orgueil laissait tomber.

L'ACHETEUR.

Combien cette loche?

LE MARCHAND DE MARÉE.

...*quante* oboles (pour *cinquante* oboles).

L'ACHETEUR.

C'est cher, par tous les dieux ; elle est petite...

LE MARCHAND.

..*tite* (pour *petite*)! Ah! ah!

(1) Voy. Athén.

L'ACHETEUR.

Et ce saumon ?

LE MARCHAND.

...*rante*... (pour *quarante*, etc.)

Ces impertinentes syncopes n'effraient pas le patient gastronome, qui finit par en passer par où il plaît au vendeur. Alexis (1), qui marche sur les traces d'Amphis, prend la chose plus au sérieux, et profère contre le marchand de poisson une véritable invective : « Mes » yeux étonnés se révoltent et l'indignation me saisit, dit- » il, quand je vois nos généraux d'armée froncer leurs » sourcils et ne pas abaisser sur le peuple un seul de » leurs regards : mais aperçois-je un de ces marchands » maudits qui, parce qu'ils vendent du poisson frais ou » rance, se croient en droit de contempler avec dédain la » foule qui passe devant eux ? j'avoue qu'un tel spectacle » m'est plus odieux que la mort. » Antiphane (2), qui sans doute avait eu quelques vendeurs de marée pour créanciers, affirme que l'aspect d'un de ces hommes est pour lui la tête de la Gorgone. Xénarchus (3), auteur de la comédie intitulée *la Pourpre*, les taxe de friponnerie ; Diphilus (4), dans son *Empressé*, les accuse du même vice. Un statut leur défendait de rafraîchir leurs marchandises avec de l'eau ; mais ils s'entendaient entre eux pour faire semblant de se battre devant leur boutique : l'un des prétendus combattans tombait en criant au

(1) Voy. Athénée, l. XV.

(2) Voy. *id.*, l. VIII.

(3) *Id. ib.* La plupart des citations curieuses et des détails donnés par l'auteur de cet article, sont extraits du *Deipnosophiste* de cet écrivain.

(4) Voy. Ath., l. XVI.

secours; son adversaire, comme pour le rappeler à la vie, lui jetait un seau d'eau fraîche à la figure, et si les saumons et les turbots recevaient une partie de l'ablution, le hasard seul en était cause : la loi ne pouvait s'en plaindre. On se servait de deux espèces d'oboles, celles d'Égine et celles de l'Attique : le marchand de marée à qui vous demandiez le prix d'un poisson vous répondait : *Dix oboles;* mais comme les oboles d'Égine valaient beaucoup plus que les autres, le fripon avait soin de se faire payer en pièces éginètes, et de rendre la monnaie en pièces attiques.

Dans la démocratie athénienne, notre homme jouait un rôle fort actif. Il criait sans cesse *à bas la tyrannie!* comme les gens de la halle, pendant la révolution française, criaient : *à bas les aristocrates!* et couraient dénoncer à leur club trente nouvelles conspirations par jour. Aristophane, ennemi, comme on sait, du gouvernement populaire, et dont toutes les pièces sont dirigées contre les ridicules qu'il traîne après lui, nous donne le portrait assez piquant d'un marchand de poisson *alarmiste;* cette scène de la halle athénienne mérite bien d'être observée et citée :

Conspirer! d'un tel mot vous êtes bien prodigue.
Son éternel écho m'obsède et me fatigue.
C'est là votre refrain, soldats, prêtres, marchands,
Au temple, à l'Agora c'est lui seul que j'entends.
A bas la tyrannie! on conspire! on conspire!
Voilà bien cinquante ans que je l'entends redire :
Qu'un créancier rigide excite votre humeur;
Qu'un rival soit heureux : c'est un conspirateur.
Ce lieu commun des sots, cette clameur usée
Frappe à tous les instans mon oreille offensée :
Si je vais au marchand demander du *brochet*,

Le marchand qui n'a plus qu'un mauvais *carrelet*,
S'écrie : « Ah ! oui vraiment, du brochet pour vous plaire !
» Un brochet ! ce mets-là n'a rien de populaire !
» Du poisson réservé pour la table des grands !
» Voyez-vous, mes amis, c'est un de nos tyrans !
» Il conspire ; il médite une trame infernale ;
» Il soutient du grand roi la pompe orientale ;
» C'est de la liberté quelque ennemi secret ! »
Je m'enfuis tout tremblant et dîne sans brochet.
Voilà de beaux soutiens des libertés publiques ;
Nos vendeurs de poisson sont de fiers politiques (1) !

Servir et manger chaud étaient deux points du rite gastronomique, religieusement observés dans Athènes. Il paraît que, malgré la civilisation athénienne et ses progrès, les raffinemens de la politesse y étaient fort peu connus : car il était habituel aux convives de s'emparer des plats servis bouillans sur la table, et d'en priver leurs voisins, si ces derniers se trouvaient être moins adroits ou moins intrépides. Des gourmands de première ligne s'accoutumaient à manger leur repas brûlant ; à force de plonger leurs mains dans l'eau chaude, ils les cautérisaient et les rendaient insensibles à la chaleur ; enfin, par une gratification habilement glissée entre les doigts du cuisinier, ils l'engageaient à faire apporter les plats tellement chauds sur la table, qu'eux seuls, grâce à l'exercice préliminaire dont j'ai parlé, pouvaient en recueillir le bénéfice. Pithyllus, le plus fameux de ces convives voraces, avait la langue recouverte d'une armure artificielle dont parle Athénée (2), et qui a singulièrement embarrassé les commentateurs (3) : apparem-

(1) Aristoph. *Les Chevaliers.*

(2) Athén., t. I, p. 74.

(3) Schweighæuser ad Ath. loco cit.

ment sa langue s'était écaillée à force de braver la chaleur, et la cuirasse que l'auteur grec veut désigner n'est qu'une scarification de cet organe.

Les parfums, les fleurs, la littérature, la poésie, la musique, contribuaient à varier les plaisirs de l'Athénien à table. On ne se contentait pas d'y faire de l'esprit et d'y répéter des bons mots comme dans les tems modernes; il fallait aussi faire sa partie, chanter en chœur, réciter ou inventer quelque fable ésopique ou érotique (1), discuter les points les plus difficiles de la philosophie, payer de sa personne en un mot. L'état de parasite n'était point une sinécure. Ajoutons qu'il fallait boire avec un courage et une capacité surhumaine : boire comme un Grec, était un proverbe généralement reçu; le plus sanglant reproche que l'on pût faire à son ennemi, l'injure la plus cuisante, c'était de l'appeler *buveur d'eau*. « Ta vie est un soliloque où il n'est question que de saucisses (dit Cléon au charcutier, dans une des parodies d'Aristophane). Tu tombes chaque jour en décadence; et bientôt, pour dernier terme de l'infamie, tu ne boiras plus que de l'eau (2). » Dans une autre de ses pièces, les femmes, assemblées pour secouer le joug des hommes, prononcent une terrible malédiction contre tous ceux qui voudraient les empêcher de boire du vin. Les dieux de la mythologie hellénique sont tous représentés comme de grands buveurs : enfin, sans parler de Bacchus, dieu de la vigne, tous, depuis Jupiter jusqu'à Momus, ils rendaient un culte à cette liqueur céleste que leurs adorateurs ne négligeaient pas.

Quant aux heures des repas, elles étaient, on doit

(1) Scholiaste d'Aristophane.

(2) *Les Chevaliers.*

l'avouer, subordonnées aux affaires publiques. On mangeait peu pendant le jour, et l'on attendait, pour se livrer aux jouissances gastronomiques, le coucher du soleil, moment où chacun se sentait débarrassé du poids de ses travaux journaliers : alors commençaient les banquets délicats, les réunions brillantes, les festins assaisonnés de toutes les recherches d'une voluptueuse philosophie. Les Athéniens, qui avaient avec les Parisiens modernes plus d'un trait de ressemblance, étaient (ainsi que ces derniers) grands ennemis de ces dîners sans cérémonie, de ces repas de famille, où, sous prétexte de vous traiter familièrement, on maltraite sans façon l'estomac de l'invité. Il est curieux de rapprocher deux passages d'auteurs dramatiques, vivant à plus de deux mille ans de distance l'un de l'autre, et exprimant à peu près la même pensée gastronomique dans leurs idiomes respectifs. Boissy, dans ses *Dehors trompeurs* (1), a placé le dialogue suivant :

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,
Et je veux vous donner un dîner d'ami...

M. DE FORLIS.

Non;
Je crains ces dîners-là : j'aime la bonne chère.
Va, traite-moi plutôt en personne étrangère.

Écoutons maintenant Ménandre, que certes M. le chevalier de Boissy n'avait pas lu :

...Que la bonté des dieux
Me préserve à jamais d'un dîner de famille,

(1) Acte 2, sc. 10.

Réunion lugubre où la parenté brille,
Mais où l'estomac souffre ! où, gravement assis,
Cousins, petits-cousins, neveux et petits-fils,
Paraissant assister à quelque sacrifice,
D'un jeûne solennel subissent le supplice !
D'abord, le verre en main, le maître du logis,
De contes du vieux tems entretient ses amis :
Tout l'édifice tremble à sa voix formidable.
Sa femme près de lui, matrone respectable,
Mêle un aigre fausset à ses graves discours,
Et du triste repas interrompant le cours,
A chaque nouveau mets ajoute un commentaire.
Non loin d'elle, je vois oncle, tante et grand'mère,
De préceptes moraux assaisonnant les plats,
Et blâmant des plaisirs... que nous ne goûtons pas (1).

A ce dîner de famille si décrié, les Athéniens opposaient le *pic-nic*, pour lequel ils avaient un penchant très-remarquable. Aristote veut-il prouver qu'un gouvernement auquel tout le monde prend part vaut mieux qu'un gouvernement placé sous la main du petit nombre ou d'un seul homme? il appuie son argument d'une image tirée des coutumes de la salle à manger : «C'est ainsi, dit-il, que les meilleurs repas sont ceux auxquels chacun des convives apporte son plat (2).» On crut entrevoir, dans cette habitude de se réunir souvent et en grand nombre, un danger pour la république : les *pic-nics* ne furent pas proscrits ; cette mesure eût été trop violente ; mais on fixa le nombre des convives, nombre qui ne devait pas s'élever au-dessus de trente. Le *gynæconomus,* officier payé par l'état, était chargé de veiller à l'exécution de cette

(1) Fragm. Menandr. ap. Athen.

(2) *Polit.*, l. III, c. 7.

loi, et d'énumérer les membres de chaque festin. Pendant ces grands repas, le maître du logis communiquait à ses hôtes la carte du menu, à des intervalles marqués; des musiciens exécutaient des concerts (1); des mimes donnaient des représentations (2) : le parasite, (espèce de bouffon, ayant patente et privilége), le coureur de dîners (3), le flatteur (4), trois espèces qu'il ne faut pas confondre, se chargeaient d'amuser la compagnie. La fête durait long-tems, et la sobriété n'y présidait pas : il paraît même que la meilleure partie de ceux qui y avaient pris part, revenaient presque toujours ivres. Du moins Xénophon, en faisant le panégyrique de son maître Socrate, a soin de nous apprendre comme un fait singulier, comme une preuve d'éminente vertu, que ce grand homme était capable de marcher sans aide, en sortant de souper.

Les classes inférieures se contentaient d'une chère beaucoup plus frugale : c'étaient des herbes, des légumes, du poisson salé, un gâteau d'orge, du vin et quelques figues. Le vieux juge d'Aristophane, ce prototype du *George Dandin* de Racine, n'a pas d'autre ordinaire (5).

Partout, dans les poètes comiques grecs, on retrouve des traces de cette ferveur gastronomique. Aristophane veut-il raccommoder les femmes avec leurs maris? c'est par un dîner. Veut-il encourager ses acteurs à bien jouer? il leur montre en perspective le souper que leur donnera

(1) Ἀκροάματα.

(2) Θεάματα.

(3) Τρεχέδειπνος.

(4) Aristote. *Eth.*, liv. VIII, c. 8.

(5) *Les Guêpes.*

la république, s'ils sortent vainqueurs de la lutte théâtrale; et pour leur faire venir l'eau à la bouche, il se plaît à accumuler dans un seul mot qu'il fabrique et qui se trouve composé de soixante-dix syllabes, tous les mets succulens dont la table sera chargée. Ce bizarre génie va jusqu'à faire une espèce de miroton politique, qu'il sert à ses auditeurs, et dont la singularité dépasse toutes les bornes de l'audace dramatique. Il représente la Guerre, dont la Sicile, la ville de Mégare et la ville de Prasiæ viennent d'être victimes, sous la forme d'un géant qui pile et concasse ces deux villes et cette île dans le même mortier. La Sicile est représentée par cet excellent fromage dont Théocrite fait souvent mention (1); Prasiæ, par une poignée de poireaux; et Mégare par une gousse d'ail. A peine osons-nous traduire ici les premiers vers de cette étrange scène, parodie gigantesque si étrangère au goût moderne, mais qui, sous sa burlesque exagération, cache un sens profondément philosophique.

La scène représente les régions célestes. Un grand mortier se trouve au centre : il y a, sur le théâtre, du fromage, de l'ail et des poireaux.

LA GUERRE, tournant autour du mortier, prononce l'incantation suivante d'un ton grave et solennel.

Douleur, fureur,
Rage, terreur,
Meurtre, pillage,
Affreux carnage :
Fléaux cruels !
Tel est, mortels,
Votre partage :

(1) *Eclog.* 4, etc.

Nés pour souffrir,
Nés pour mourir,
Race proscrite,
Race maudite,
Souffrez !
Mourez !

TRYGÉE, monté sur son escargot.

Quelle est cette vaste marmite ?
Et pourquoi ce géant, ce monstre, au front hideux,
Un glaive dans les mains, des éclairs dans les yeux,
Debout près de ce vase, à la panse profonde ?...
J'ai peur...

LA GUERRE.

Malheur ! malheur !
Cent fois malheur !
Rage ! terreur !
Poireaux de Prasiæ, tombez dans la marmite !
Ville proscrite,
Tombe en débris !

TRYGÉE.

De tous les habitans il a fait un hachis.

LA GUERRE.

Pleure, ô Mégare,
Ton sort barbare,
Tes murs détruits,
Tes toits en flammes,
Tes fils, tes femmes,
Chargés de fers !
Tes pleurs amers,
Mêlés à l'ail qui naît sur tes plaines fécondes,
Vont remplir du mortier les cavités profondes

TRYGÉE.

Comme il écrase tout cela !
Que de larmes, de sang, etc., etc. (1).

Après avoir suivi l'exemple de Grandgousier, et fait de l'érudition dans la cuisine, nous imiterons Rabelais, son père, et nous vous conseillerons, lecteur, d'aller accomplir paisiblement vos devoirs gastronomiques, sans vous embarrasser davantage des procédés athéniens. Gardez-vous surtout de vouloir, à l'instar de je ne sais quel savant (2), composer un festin grec ; il y a cent à parier contre un que votre essai serait détestable. Contentez-vous donc d'assister de loin, comme moi, aux banquets d'Athènes ; vivez joyeux et buvez frais.

(*Quarterly Review.*)

(1) *Acharn.*

(2) Meibomius.

Histoire Contemporaine.

AVENTURES D'UN CARBONARO ALLEMAND.

A toutes les époques où les passions politiques, violemment excitées, ont fait de la scène du monde un drame confus et sanglant, on a vu se mêler aux enthousiastes, aux martyrs, aux tyrans et aux victimes, des caractères hétérogènes et bizarres, espèces d'aventuriers et d'enfans perdus des révolutions, tantôt embrassant une opinion pour la pousser jusqu'à ses plus folles conséquences, tantôt traversant toutes les opinions et tous les partis, tantôt s'isolant d'eux pour produire plus d'effet : ces Cagliostros de la politique ont pour unique inspiration la vanité. Ils prétendent faire du bruit, à tout hasard et quoi qu'il en coûte. Tel fut Anacharsis Clootz, pendant la terreur, en France; tels sont aujourd'hui même quelques-uns des personnages dont les journaux européens nous entretiennent. Les grands événemens qui renversent et réédifient les empires ne sont pour eux que des tréteaux, où le besoin de se draper et le bonheur d'être remarqués les précipitent en aveugles, à leurs risques et périls.

Si le jeune Allemand qui fait le sujet de cet article, et dont les mémoires récemment publiés (1) vont être

(1) *Johannes Wit, genannt von Dœring. Fragmente aus meinem Leben und meiner Zeit. Aufenthalt in den Gefængnissen zu Chamberry, Turin und Mailand, nebst meiner Flucht aus der Citadelle letzteren Ortes.* Brunswick. 1827.

« Jean Wit, surnommé Dœring. Fragmens de ma vie et de mon tems;

l'objet de notre analyse, n'eût été qu'une de ces pauvres victimes, séduites par de fausses vues et entraînées dans des conspirations niaises, trop sévèrement punies ; nous parlerions de lui avec une pitié mêlée de regrets. Mais voici que notre Carbonaro emprisonné se trouve tout-à-coup saisi d'une ardeur d'apostasie sans égale : l'ancien révolutionnaire devient, au sein de la geole, où ses folies l'ont jeté, un adepte fanatique des théories de l'absolutisme. Sa ferveur de nouveau converti le porte à dénoncer tous ses complices vrais ou prétendus ; et au milieu de cette dénonciation inexcusable, il est facile de découvrir le désir de se rendre important, de fixer sur soi les regards du public, enfin de jouer encore la comédie. Avouerons-nous que les erreurs dont la première partie de son existence fut remplie eurent quelque chose de généreux ? les excuserons-nous, en quelque sorte, comme résultant de cette contagion métaphysique et ridicule dont le foyer se trouve dans les universités germaniques fréquentées par Dœring ? la même justification ne pourra s'étendre à ses révélations et à ses rétractations tardives, faites sous le verrou des geoliers danois. Et si l'on regarde, au contraire, comme autant de crimes commis contre la paix et la sûreté publique, les étranges projets révolutionnaires auxquels le jeune Carbonaro prétend avoir pris part, ne pouvait-il faire devant le public l'acte de contrition qu'il a cru nécessaire, sans envelopper dans sa confession ses anciens amis, et même (s'il faut en croire la voix publique) sans y mêler, par une coupable fiction de romancier, des personnages absolument étrangers à ces idées, à ces théories, à ces innocens complots ?

» séjour dans les prisons de Chambéry, Turin et Milan, avec l'histoire
» de mon évasion. »

Telles sont les réflexions naturelles que nous a suggérées la lecture de cette auto-biographie que le jeune Wit Dœring a lancée dans le monde du fond d'un château-fort du Danemarck. Ces mémoires, dès leur apparition, ont causé une certaine sensation en Allemagne. Le style en est brillant et facile; la légèreté, l'audace, et, comme le disent les Italiens, la *disinvoltura* qui y règnent, trahissent plutôt le conteur habile que le narrateur consciencieux. On voit que l'auteur vise toujours à l'effet : avouons qu'il lui arrive souvent de l'atteindre. On serait tenté de regarder son livre comme un canevas auquel la vérité sert de fond et l'imagination de broderie; quant à l'ouvrier qui a couvert ce pâle tissu d'ornemens si magnifiques, chacun le devinera : c'est l'amour-propre.

L'auteur commence par décrire, d'une manière aussi pathétique que naturelle, la situation où il se trouve, lorsqu'il écrit des mémoires. « Il habite un donjon obscur, et vit retranché derrière trois portes de fer armées de leurs barreaux et de leurs énormes serrures : il entend les pas réguliers de la sentinelle qui monte la garde dans le corridor. De larges morceaux de fer, qui se croisent dans tous les sens, ornent ses croisées et interceptent les rayons du jour. La tempête et l'orage battent les murs de sa prison bâtie sur la pointe saillante d'un roc, dont la mer baigne le pied : il n'a pour spectacle que les flots de l'Océan, pour musique que le hurlement des vents irrités; pour alléger les souffrances d'un esprit malade et d'un corps débile, pas un ami, pas une consolation, pas un secours. Privé de tous ses papiers, il écrit de mémoire; c'est la seule chose qui lui soit restée fidèle. Cependant il ajoute que plusieurs noms pourront être altérés, plusieurs dates se trouver fausses. »

Comment refuser sa commisération à une situation si déplorable? Cependant sachons un peu par quels chemins Wit Dœring est arrivé à un tel résultat : peut-être, en consultant ses mémoires, trouverons-nous que les puissances qui le condamnent au cachot perpétuel ont cédé à des terreurs beaucoup trop vives ; que lui-même se donne trop d'importance, et qu'il n'a mérité ni tant d'honneur ni tant de maux.

Il faisait partie de la célèbre université d'Iéna, dans ce moment d'effervescence révolutionnaire qui s'empara tout-à-coup de la paisible Allemagne. Uni à ces jeunes rêveurs qui croient avoir fondé des républiques, lorsqu'ils ont orné leurs associations secrètes de quelques symboles pompeux et de quelques termes maçonniques, il aime à se représenter comme le plus exalté de ces séides.

En 1818, il partit pour Paris, dans le but, dit-il, d'établir des rapports secrets entre les révolutionnaires de France et ceux d'Allemagne. Nous ne pensons pas qu'il existe de conspirateurs assez imprudens pour confier à un jeune écolier tout frais émoulu du collége ces grands arcanes de la politique, où il y va de la mort et de la vie. De retour dans son pays, après cette première expédition, dont le but et le succès nous inspirent bien des doutes, il trouva l'occasion si désirée de faire retentir son nom dans les papiers publics. L'auteur d'une hymne patriotique, qui semblait appeler les Germains à une liberté nouvelle, venait d'être arrêté par le gouvernement prussien. Wit se déclara solennellement l'unique auteur de cette pièce de vers, dont il assuma la responsabilité. On prit pitié de son extrême jeunesse, et on le laissa libre. Pendant l'automne de 1819, il alla en Angleterre, où il passa son tems à écrire des libelles contre la plupart des princes de l'empire. « Je me croyais un grand

homme, et ma célébrité me charmait, dit-il. » Ces mots suffisent pour éclairer un caractère.

Il revint à Paris, où il fut témoin de l'assassinat du duc de Berry. S'il fallait l'en croire, il aurait sauvé les jours du roi de France, et arrêté le poignard d'un nouvel assassin prêt à frapper ce souverain. Mais ici le vague, le décousu, les faux renseignemens, l'hésitation de l'auteur, son ton romanesque, son exagération, trahissent si évidemment je ne dis pas la fausseté du récit, mais l'intention de tromper le lecteur, que cette seule page suffirait pour jeter du doute et un vernis de mensonge sur tout le reste du volume. Dans son désir de se mettre en scène, ce jeune homme, dont personne, en France, n'a entendu parler, affirme avoir participé à la plupart des petites conspirations, associations et complots militaires qui se sont tramés dans ce pays. Ici tous les documens dont il s'appuie sont inexacts; ses noms, ses dates, ses souvenirs se confondent; à peine sait-il ce qui s'est passé d'important à Paris, de 1819 à 1822 : et les conjurés prétendus qu'il réunit dans ses chimériques visions, comme ayant partagé les mêmes espérances, et coopéré aux mêmes trames, appartiennent à des nuances d'opinion si diverses, que toute vraisemblance manque aux fictions du jeune Wit.

Il passa en Suisse; là, un docteur italien, nommé Joachim de Prati, associé intime de tous les Carbonari d'Italie, lui déclara qu'il était tems de renoncer à d'inutiles manœuvres; que le succès ne couronnerait jamais d'aussi faibles efforts, et que les conjurés avaient résolu d'employer, pour arriver à leur fin, le *fer froid,* c'est-à-dire le meurtre. Notre héros leur prêcha la clémence, et, irrité de trouver des cœurs impitoyables, il finit par rompre avec ses associés. Cette démarche était hardie;

les Carbonari résolurent sa mort. Nous n'avons pas besoin de relever toutes les invraisemblances d'un tel récit dont les particularités les plus bizarres, comme les plus niaises, ne tendent qu'à environner le protagoniste de ce drame d'une auréole d'intérêt romanesque. Peu de tems après, le gouvernement piémontais le fit arrêter, et ce sont les incidens de cette première détention, suivie de son évasion de la forteresse de Milan, qu'il raconte aujourd'hui. Il anticipe cependant sur les événemens d'un second volume qu'il promet au public, et raconte comment, après avoir erré une année entière sous divers déguisemens, à travers la Suisse et l'Allemagne, il fut arrêté enfin à Barreuth, en février 1824. Sa tête, dit-il, était mise à prix. Le baron de Welden, chargé de l'interroger, lui gagna le cœur; et c'est de ce moment que date sa conversion aux doctrines du pouvoir.

Avouons que personne ne connaît mieux que les agens de l'autorité le secret précieux de faire parler un conspirateur, et de lui arracher, sans le secours des tortures, les révélations les plus complètes. Cédant aux persuasions de ces aimables geoliers; touché de la politesse de M. le baron de Welden, le Prussien; ému jusqu'aux larmes de la sensibilité que lui témoignait M. de Kamptz, l'Autrichien : il leur dit absolument tout ce qu'il savait, tout ce qu'il supposait, tout ce qu'il soupçonnait, et tout ce qu'il rêvait peut-être. Pendant son séjour en Angleterre, il avait fort mal traité M. de Kamptz, dans ses libelles; et c'était précisément cet examinateur qui, lui rendant le bien pour le mal, procédait dans ses interrogatoires avec autant de rectitude, que de douceur, de philanthropie et de tolérance : en vérité, on dirait un drame de Kotzebue.

Allons au fond de toutes ces aventures; quel était le crime de Wit Dœring? quel but se proposait-il? quelles étaient ses intentions politiques? quel complot, quel danger, quelle intrigue émanaient de ce faible cerveau? rien. C'était évidemment un jeune étourdi, assez spirituel, qui avait adopté le jacobinisme comme une mode, et qui s'était fait aventurier du carbonarisme pour être quelque chose. Ses affiliations maçonniques, ses voyages à travers l'Europe, à quoi tout cela pouvait-il aboutir? à rien. N'est-ce pas, je le demande, un comique spectacle que de contempler tous les plus graves ministres des cours européennes, attentifs aux romans de notre écervelé, ébahis devant la fantasmagorie qu'il évoque; ses récits faisant pâlir la royauté sur son trône; ses listes de conspirateurs factices, transportées à franc étrier, par des courriers d'ambassade, de Vienne à Saint-Pétersbourg; tout cet échafaudage de vanité devenu un épouvantail politique, et servant de prétexte aux hommes puissans pour appesantir leurs entraves, redoubler de surveillance et renforcer les cadres de leur police? Quoi! le repos et la liberté des peuples se trouveront à la merci du premier révélateur volontaire, qui par des rapports faux ou vrais s'amuse à répandre une terreur panique dans les cabinets européens! Quand on réfléchit sur ces événemens et leurs résultats, on passe du rire à la pitié, et de la pitié à la colère.

La carrière révolutionnaire du jeune Wit est bien courte et bien peu importante : si les exploits qu'il rapporte composent toute son histoire de conspirateur, si ce sont là tous les grands forfaits qu'il expie sous le verrou de ses gardiens, en vérité la peine n'est pas proportionnée au crime. Quant aux prétendus renseignemens que ce

volume nous donne sur l'organisation secrète des *ventes* et *baraques* (1) des Carbonari, nous en savions tout autant que l'auteur; et quoique l'Océan Atlantique nous sépare de ces intérêts et de cette scène politique, Wit Dœring ne nous a rien appris.

Il parle vaguement d'un projet tendant à réunir le *Grand-Firmament* de France et l'*Alta Vendita* de Naples. Il prétend qu'on lui offrit le titre d'inspecteur-général des Carbonari, en Suisse et en Allemagne, titre qu'il commença par refuser, « non qu'il eût un grand respect pour les gouvernemens existans (nous dit-il), mais par mépris pour les mœurs italiennes et le caractère des Italiens. » Quand il apprit qu'à son refus le même office serait conféré à ce Joachim de Prati, dont nous avons parlé plus haut, il accepta par pure humanité, pour épargner aux peuples les malheurs que leur réservait l'ame sanguinaire de Joachim. Ce dernier personnage est dépeint par notre Carbonaro comme un ogre disposé à verser le sang à grands flots, avide de carnage, prêt à renverser tous les trônes d'Europe, et à chanter l'hymne de délivrance sur les débris sanglans de toutes les monarchies. Wit Dœring ajoute qu'en acceptant le dangereux honneur dont on voulait l'investir, il eut soin de révéler ses intentions secrètes à un grand personnage, qui n'oublia rien pour le faire sortir de la route périlleuse et ridicule où il était entré. Quel était ce grand personnage? Nous l'ignorons, et nous serions tenté de reléguer ce mystérieux héros parmi ces créations de la pensée humaine qui n'ont jamais eu d'existence que dans nos rêves. Wit Dœring nous permettra de traiter de la même façon, et tout-à-fait sans conséquence, un

(1) *Vendite e Baracche*, réunions des *Carbonari*.

autre grand seigneur, peut-être un prince, peut-être un roi, qui, s'il fallait l'en croire, se serait fait initier aux plus profonds secrets du carbonarisme, dans le seul but de neutraliser les manœuvres de ses complices. Notre auteur enveloppe d'un mysticisme emphatique ce qu'il nous révèle ou plutôt ce qu'il nous cache à propos de cet être bizarre. Écoutons-le :

« C'était un être à part, que mes lecteurs honorent et connaissent sous un titre aussi élevé que fameux. Nul n'avait pénétré plus avant que lui dans les arcanes de l'association. La massue du Nord reposait entre ses mains. Profondément versé dans les secrets de l'illuminisme, *propagateur et inspecteur-général* pour les régions septentrionales, il avait reçu de Knigge les cahiers qui contenaient les instructions relatives aux trois premiers ordres de l'association. A la lecture de ce cahier, le voile tomba tout-à-coup, et les désastres dont ce complot menaçait le monde lui furent révélés. Il sentit combien il serait dangereux pour lui de rompre ouvertement avec les conjurés; et, se faisant violence à lui-même, il se contenta de donner aux affaires une tournure si adroite, que le poison de l'association se trouva neutralisé dans le Nord. Elle n'y eût que trop facilement répandu la contagion de ses principes, sans cette circonstance que la bienfaisance d'une providence conservatrice prépara évidemment. »

C'est par ce style obscur et romanesque que le jeune Carbonaro espère intéresser ses lecteurs. Selon lui, le carbonarisme se compose d'un nombre presque infini de degrés et de classes, et la plupart des membres ignorent le mot de la grande énigme, la pensée mère, le sublime arcane, et même le nombre de leurs associés, et le lieu où siège l'*Alta Vendita*. Une société, dite des *Char-*

bonniers, exista jadis en Franche-Comté; les frères affiliés se donnaient mutuellement le nom de *bons cousins;* pour patron, ils avaient choisi saint Théobald. Les *Carbonari* d'Italie empruntèrent à leurs prototypes le saint que je viens de nommer et la désignation que j'ai rapportée; mais c'est là le seul point de contact qui se trouve entre les deux congrégations. En 1809, à Capoue, la principale *vendita* eut lieu; ses journaux et ses instructions furent rédigés en anglais. Wit Dœring explique la préférence donnée à cet idiome, par les rapports qui unissaient les républicains d'Italie aux royalistes de Sicile et à lord Bentinck. Ce dernier était parvenu aux plus hauts grades du carbonarisme, et tant qu'il fut chargé de commander la croisière anglaise dans les eaux de la Méditerranée, il s'acquitta de tous ses devoirs de *bon cousin* avec une exactitude scrupuleuse.

D'ailleurs (et nous ne sommes toujours que les référendaires et non les garans de tous les faits que nous citons d'après notre auteur) il existe aussi deux sociétés secrètes d'illuminés, tendant par les mêmes voies à un but diamétralement opposé; l'une vouée au jacobinisme pur, l'autre au fanatisme religieux. La première, connue sous le nom de société des *Carbonari*, n'offre à ses adeptes des derniers rangs que des leçons de vertu, de religion, d'ordre et de probité. Mais à mesure que l'on s'élève en grade, on voit s'ouvrir devant soi une scène nouvelle. Parvenu au quatrième degré, que Wit Dœring nomme l'*apostolat*, on fait serment de concourir par tous les moyens possibles à la destruction de toutes les monarchies, et spécialement à la ruine de la dynastie des Bourbons. Ce n'est qu'au septième degré de l'échelle que l'on devient *princeps summus patriarchus*; c'est-à-dire maître du terrible secret, qui consiste à pro-

voquer la haine et la ruine de toute religion positive et révélée, de tout gouvernement établi. Que de jeunes Allemands aient eu la fantaisie d'imiter à la fois les mystères d'Udolphe et le vieux de la Montagne; qu'ils aient charmé leurs loisirs par ces ridicules comédies; qu'ils se soient distribué des rôles et passé des mots d'ordre : je le crois sans peine. Mais nul homme de bon sens ne sera d'avis que le repos des empires ait été troublé un seul instant par ces plaisanteries, ou que les *patriarches*, les *adeptes*, les *épopes*, aient pu remuer un seul des leviers de la politique. Wit Dœring, investi du glorieux titre de *princeps summus patriarchus*, prétend avoir échappé à la nécessité de prêter le serment ordinaire; il espère par cette assertion échapper au reproche de parjure, comme si de tels enfantillages entraînaient rien de sérieux.

La société secrète, dirigée par des principes contraires à ceux des *Carbonari*, remonte, selon Wit Dœring, à une époque antérieure à la révolution française : elle est née en Italie, soumise à l'influence des jésuites, destinée à rendre au clergé son ancienne prépondérance, ennemie de l'Autriche, et alliée au duc de Modène. Elle reçoit le nom de *societa della Santa-Fede*; et ses membres sont connus sous les appellations diverses de *Consistoriali*, *Crocesegnati*, *Crociferi*, *Bruti*, *Anellati*. Le pape qui vient de mourir était président de cette société. Par quel moyen Wit Dœring a-t-il gagné la confiance et possédé les secrets de ce parti, avec lequel il n'avait aucun rapport? A moins de posséder le talisman de Gygès, dont le prestige rendait invisible celui qui le portait, comment le jeune Carbonaro s'est-il introduit parmi ses ennemis jurés? Il néglige de nous l'apprendre; et ce n'est pas la plus choquante invraisemblance de son

roman, où quelques traits de vérité, quelques documens réels se trouvent mêlés à tant de mensonges palpables.

Sans doute le jeune Carbonaro, en se vantant indiscrètement de ses vastes projets et de ses hautes destinées, aura éveillé l'attention inquisitoriale des gouvernemens. Le 20 septembre 1821, on l'arrêta à Saint-Julien, près de Genève : les gendarmes piémontais, chargés de cet office, l'arrachent de son lit, où une indisposition l'avait retenu quelques jours, et s'emparent de tous ses papiers. Sur une table, près du lit, se trouvait une lettre qu'il avait reçue la veille, et qui, si elle fût tombée entre les mains de la police, eût compromis gravement un de ses amis. Il a l'air de ne penser qu'à s'habiller, trouve moyen d'enduire de suif la semelle d'un de ses bas, renverse comme par maladresse la table sur laquelle l'importante épître était placée, s'empresse de relever cette table, profite du moment de désordre qu'il a causé pour poser le pied sur la lettre, qui adhère à la semelle imprégnée de graisse, met ses pantoufles, et cache ainsi le document dangereux qu'il voulait soustraire à la surveillance de ses argus. C'était débuter avec talent dans la carrière que Wit allait parcourir ; un vieil adepte des cachots n'eût pas mieux fait.

Si nous n'avons pas ménagé Wit Dœring et tout ce babil de conjurations enfantines qui l'a perdu et qu'on a si durement châtié, que dirons-nous de la cruauté révoltante avec laquelle il fut traité ? De Mornaix à Bonneville, village situé dans la vallée de Chamouni, on le traîne presque nu, malgré son état de maladie, les pieds ensanglantés et saisi du frisson de la fièvre. A Bonneville, se trouvant sans argent, il vend pour dix piastres une montre qui lui en avait coûté cent : les petits garçons le poursuivent à

coups de pierre; et les gendarmes, au lieu de les chasser, les encouragent. Il arrive à Annecy, monté à cru sur un âne, battu par son escorte et en butte à ses railleries grossières et à celles du peuple. Le chevalier Benedetto, commandant de la gendarmerie de la province de Carouge, vieillard inexorable, refuse de donner audience à Dœring et le fait mettre en prison. On attache le malheureux jeune homme avec des cordes, et on le fait descendre dans une cave humide. « Où me conduisez-vous? demande-t-il, dans un souterrain? — Courage, mon cher petit, répond le sbire (1), nous ne tarderons pas à vous tirer de là : on n'en sort que pour le gibet. » Depuis cette époque jusqu'à celle où il exécuta son projet d'évasion, ce n'est plus qu'une lutte perpétuelle entre lui et ses geoliers; il décrit, avec une grande variété de couleurs et une triste apparence de vérité, ses souffrances, ses combats, le manque d'air et de nourriture qu'il eut à souffrir; enfin le long supplice qu'on lui imposa. Malheureusement quelques indices certains prouvent que l'auteur n'a jamais perdu de vue son public. Si le cœur s'émeut à ses récits, de tems à autre un doute qui s'élève sur sa parfaite véracité, vient troubler ce sentiment de compassion si naturelle.

Une maladie dangereuse le retient long-tems à l'hôpital d'Aix en Savoie, où ces généreuses filles connues sous le nom de Sœurs Grises lui prodiguent leurs soins. On le transfère ensuite à Turin, où une espèce de Caliban italien, nommé Bagnasco, est chargé de le garder : ce geolier cruel, vrai tyran de mélodrame, exerce sur notre jeune prisonnier une véritable torture. Il faut convenir aussi que Wit Dœring lui opposait une résis-

(1) *Coraggio, carino.*

tance un peu vive. Certain jour il se crut insulté par Bagnasco, s'élança sur lui, fut près de le terrasser, lutta long-tems avec cet homme athlétique, eut enfin le dessous, et (comme on doit le penser) ne gagna rien à cette rébellion. Après de nombreux et inutiles interrogatoires, il trouva moyen d'intéresser à son sort M. Angelo Romano, secrétaire de la police, qui lui fit donner un meilleur logement et une nourriture plus convenable. Cependant, ennuyé de sa réclusion, il résolut de mourir de faim, puis de s'empoisonner; et un concours heureux de circonstances put seul l'empêcher d'accomplir ce double suicide. Le comte Bubna, auquel il écrivit pour lui offrir des révélations volontaires, envoya dans sa prison un jeune baron italien, nommé Volpini de Maestris, qui l'accompagna jusqu'à Milan, et lui montra les plus grands égards. Ajoutons que, depuis sa lutte avec Bagnasco, Wit, qui avait reçu un coup à la tête, se plaignait d'avoir le cerveau un peu dérangé : chose que nous croyons sans peine et qui remonte, ce nous semble, à une époque de beaucoup antérieure.

Devenu prisonnier sur parole, par suite de la générosité du comte Bubna, il reste à Milan dans une situation fort agréable, mais qui ne laisse pas de nous inspirer quelques doutes sur la parfaite loyauté des services que Wit avait promis au comte. Autant que nous avons pu l'entrevoir sous le demi-jour de ses récits, Wit aurait été chargé de je ne sais quelle surveillance secrète, que l'on qualifie ordinairement d'un nom moins honorable. Livré en même tems à des intrigues amoureuses, il faut voir avec quelle fatuité ce prisonnier d'état accumule dans ses pages les initiales des comtesses et des duchesses séduites par sa beauté et la grâce de ses manières. Le ton dont il raconte ses aventures galantes est absolument le même que celui

dont il a décrit ses complots politiques : une teinte vague et brillante, un coloris romanesque et mélancolique est répandu sur l'ensemble de son livre ; et vous diriez un grand paysage dont le clair de lune couvre et confond les détails (1). Nous ne trouvons nulle part cette précision de traits, qui est un garant de la vérité des assertions ; nous marchons de surprise en surprise, de merveille en merveille ; et dans cette époque anti-miraculeuse où nous vivons, nous sommes fort tentés de rejeter tous ces prestiges dans le pays lointain des fées.

Comme on vit autrefois sept villes se disputer le berceau d'Homère, tous les gouvernemens d'Europe réclament à la fois notre héros ; un feu roulant de notes diplomatiques ne s'occupe que de Wit, n'a que lui seul pour but. Le Danemarck et la Prusse, le Piémont et l'Autriche, Naples et la France, prétendent tour à tour au droit d'emprisonner, de juger et de punir un si grand coupable. Je m'attendais presque à un congrès de souverains à ce grave sujet. Cependant le Danemarck l'emporte ; c'est à Livourne qu'on va l'embarquer pour le transférer à Copenhague.

Effrayé de cette péripétie qui menace de le replonger dans l'obscurité qu'il déteste, notre héros, poussé au désespoir, s'ouvre les veines avec un morceau de verre, trempe son bras dans un seau d'eau et veut mourir comme Sénèque. On vient à son secours ; on le soigne, on le rend à la vie, et pour calmer cette effervescence, on lui donne plus de liberté encore qu'aupa-

(1) NOTE DU TR. Les Anglais ont créé, pour exprimer cette idée que nous ne pouvons rendre que par une périphrase, une expression idiomatique fort singulière et très-peu connue. Ils disent, *a moonlight tale*, *a moonlight love*, pour désigner cette nuance vague qui n'est ni vérité ni mensonge, et qui participe de l'une et de l'autre.

ravant. Il en profite pour s'évader enveloppé d'un manteau d'officier italien; cherche un asile chez l'une de ces comtesses bienveillantes que nous avons déjà fait connaître; et reste chez elle, déguisé en femme, une semaine entière. Sa tête était mise à prix, et dix mille francs étaient promis à qui le prendrait. Il se résout à fuir sous le costume et le nom d'un contrebandier. Le valet de chambre de la comtesse avait un frère qui se trouvait lié avec une bande de *frustratori*, espèce de brigands enrégimentés pour tromper la douane et décevoir le fisc. Ces honnêtes gens protégèrent Wit Dœring, qui, après avoir plusieurs fois changé de nom, de surnom et de déguisement, finit par demander asile au geolier de la prison commune. Une fable qu'il inventa et l'argent de la comtesse séduisirent ce cerbère et sauvèrent le proscrit, habitué à intéresser tous ses geoliers. C'est ici une des plus plaisantes aventures de notre nouveau baron de Trenck : et ce prisonnier fugitif, qui se cache dans la prison même, ressemble beaucoup à ce personnage de comédie populaire qui plonge sa tête dans l'eau de peur de se mouiller.

Enfin, déguisé en prêtre et accompagné d'un avocat proscrit ainsi que lui, il se met en route pour Pavie. Grâce à l'avocat qui connaissait parfaitement les localités, ils traversent le Pô sans encombre; et, se frayant un chemin à travers les bruyères et les taillis, dont les rives du fleuve sont couvertes, ils arrivent à Carbonara, village dont le principal commerce est la contrebande. Peu de tems avant leur arrivée à Carbonara, ils rencontrèrent un gendarme dont les questions les embarrassèrent. L'avocat répondit à l'interrogateur qu'il allait voir un de ses cliens et que son ami l'ecclésiastique se rendait auprès de la femme de ce client, pour lui

donner l'extrême-onction. Cependant le gendarme suivait nos fugitifs : l'avocat mit la main sur son poignard, et, prêt à se débarrasser du témoin incommode de la façon la plus expéditive, il fit signe à Wit Dœring de l'imiter. Wit, plus humain que son collègue, amusa le gendarme en lui faisant admirer quelques images de saints qu'il tira de son bréviaire, et, par un signe négatif, repoussa l'avis sanguinaire de l'avocat. Tous les trois arrivèrent au village ; l'avocat, précédant Wit et le gendarme, entra dans la maison d'un Carbonaro, qu'il avertit du danger auquel Wit et lui-même se trouvaient exposés. Aussitôt la maîtresse de la maison, qui jouissait de la plus belle santé, se met au lit, fait la mourante, écoute avec une résignation angélique les homélies de Wit Dœring, devenu ministre de l'Évangile, et trompe le bon gendarme, qui, touché jusqu'aux larmes par cette scène pathétique, est obligé de se retirer pour combattre une émotion qu'il juge indigne d'un soldat.

Heureusement pour Wit Dœring, de nouveaux troubles allaient éclater dans le Piémont. Ce pays, s'il faut l'en croire, était peuplé de Carbonari, qui, dès qu'ils connurent son sort et ses malheurs, le protégèrent, le cachèrent et n'oublièrent ni peines ni fatigues pour le sauver. Grâce aux *sublimi maëstri perfetti* (nom que les conjurés se donnaient), et se faisant passer, tantôt pour un déserteur, tantôt pour un soldat en congé, il arriva à Gênes, d'où il espérait passer en Espagne, « le seul pays d'Europe, dit-il, où je pusse alors trouver quelque chose à faire. »

Ses espérances furent trompées. Il se vit obligé de quitter Gênes, sous un costume de capucin, marchant pieds nus, demandant l'aumône et fort révéré du peuple. A Verselli, une *comtesse* l'accueillit et le protégea. Les

comtesses jouent un aussi grand rôle dans ses mémoires que dans les récits des campagnes d'un sous-lieutenant gascon.

Enfin il atteignit la ville d'Intra, où les Carbonari se trouvaient en si grand nombre, que Wit n'eut plus besoin de se déguiser au milieu de cette population toute dévouée à sa cause. Ici s'arrête sa narration, dont il termine cette partie par une espèce d'hymne au bon ordre, à la paix, à la sécurité des trônes; le tout enveloppé d'un jargon prétentieux et faux, semé d'exclamations et d'interjections emphatiques. Que ceux qui condamnent le malheureux Wit à une détention perpétuelle se donnent la peine de lire ces pages, les dernières du volume : ils reconnaîtront que jamais combinaisons profondes, jamais complot dangereux ne purent émaner du cerveau qui a créé ces absurdités plaisantes. Ils réfléchiront enfin à la nullité réelle de ce personnage dont ils font un héros. Ils craindront que l'Europe ne les regarde comme les dupes de cette mystification bizarre qu'un adolescent leur a fait subir. Une maison de santé et beaucoup d'indulgence; tel serait le traitement que mériterait Wit Dœring (1). Au lieu de cela, on lui a fait subir le plus cruel supplice. En vérité, il ne le méritait guère, si nous en jugeons d'après son récit, fruit d'une imagination malade de vanité, et de quelques souvenirs confus, mêlés d'une multitude de fictions romanesques.

Pour nous, qui comprenons si bien les élans d'un cœur généreux vers l'indépendance, que la mort de Santa-Rosa parmi les Grecs touche d'un sentiment de vénération profonde; pour nous qui tenons pour sacrés les

(1) Wit Dœring est aujourd'hui détenu pour avoir écrit des pamphlets contre le comte de Munster, secrétaire-d'état hanovrien de S. M. B.

noms de Milton, de Bailly, de Franklin, de tous les défenseurs de la liberté publique, nous avouons que notre bon sens américain cherche vainement à comprendre la noblesse et la grandeur de ces tentatives stériles, puériles, où le mysticisme et le charlatanisme se confondent; où le besoin de faire parler de soi est le premier mobile; où règne une inconstance d'opinions et de sentimens si déplorable; et que nous comprenons encore moins la terreur inspirée aux gouvernemens par de telles manœuvres, la bonhomie de leurs agens et la rigueur de leur vengeance.

(*North American Review.*)

Voyages.--Statistique.

CINQUIÈME LETTRE SUR LES ÉTATS-UNIS (1).

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

La Nouvelle-Orléans occupe un espace de 3,960 pieds le long des bords orientaux du Mississipi; le faubourg de Sainte-Marie est situé dans la partie la plus élevée de la ville; un peu plus bas s'étendent ceux de l'Annonciation, des Religieuses et du Soulet de Plautier; les faubourgs de Marigny, Daunois, Clouet, Saint-Claude et Johnsbourg, occupent la partie basse. Les rues principales sont parallèles à la rivière et coupées à angle droit par d'autres rues qui toutes aboutissent à la levée construite au bord du Mississipi. A l'exception de cette levée et de la rue du rempart, toute la ville est entièrement pavée; ce qui n'a pu se faire sans une grande dépense causée par le transport des pierres qui ne se trouvent pas sur les lieux.

La Nouvelle-Orléans est bâtie dans une plaine plus basse d'environ sept pieds que le niveau du fleuve; elle est garantie des inondations par une digue et par des canaux naturels qui dirigent une partie des eaux dans le golfe du Mexique : la plaine qui entoure la ville a à peu près un mille d'étendue; elle est terminée par des marais impraticables. La plupart des rues sont traversées

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 39, 41, 44 et 49.

par des ruisseaux qui communiquent au Mississipi et dont les eaux fraîches et limpides diminuent la poussière et tempèrent les chaleurs accablantes de l'été. Dans une grande partie de la ville et dans les faubourgs supérieurs les maisons sont bâties en briques, quelques-unes sont recouvertes d'une couche épaisse de mortier, pour les préserver de l'influence de ce climat brûlant. Quoique les matériaux viennent de loin, et par conséquent soient très-chers, de nouvelles maisons s'élèvent rapidement, et leur forme élégante diffère entièrement de l'ancien style espagnol; ces nouvelles constructions ont ordinairement trois étages, tous garnis de balcons. Les deux tiers des maisons peuvent maintenant être comparés à celles des villes du nord du même rang et d'une population égale. Les édifices publics sont en général inférieurs pour l'exécution aux bâtimens particuliers. La cathédrale est le plus remarquable : elle est située dans le centre de la ville et n'est séparée du Mississipi que par un vaste terrain destiné aux revues militaires. Ce bâtiment est d'architecture espagnole; il a 70 pieds de hauteur et 120 de profondeur; de chaque côté s'élève un clocher; une petite coupole placée au centre donne un air imposant à cet édifice; mais, comme il est assez lourd et mal proportionné, toute illusion cesse lorsqu'on est une fois entré dans l'église. Les catholiques ont eu l'étrange idée d'en peindre l'intérieur, ayant soin de choisir pour cela les nuances les plus éclatantes, telles que le rouge et le vert; toute l'église est peinte à fresque avec ces deux seules couleurs, et offre un exemple curieux du mauvais goût des créoles. L'intérieur n'est pas surchargé de décorations comme le sont ordinairement les églises catholiques; le maître-autel, deux autres plus petits, et un orgue d'une extrême simplicité composent tous ses

ornemens. Deux tombeaux d'une exécution assez médiocre contiennent les restes du baron de Carondolet et de M. de Marigny. D'un côté de la cathédrale se trouve l'hôtel-de-ville, et de l'autre côté le presbytère. Le premier, bâti en 1795, offre une façade de 108 pieds : le conseil municipal y tient ses séances. Le presbytère a été construit en 1813 : la cour suprême de l'arrondissement ou district y rend ses arrêts ; c'est aussi le siége de la cour criminelle.

La réunion de ces édifices, qui séparément n'auraient rien de remarquable, a quelque chose de noble et d'imposant. Le gouvernement, placé au coin de la rue de Toulouse, et environné de boutiques, n'est qu'un vieux bâtiment ruiné, de l'aspect le plus misérable. Les protestans possèdent trois églises ; celle des épiscopaux dans la rue de Bourbon est un bâtiment octogone du plus mauvais goût.

Dans l'intention de donner un témoignage de reconnaissance au dernier gouverneur, les habitans ont fait élever un monument dans le cimetière avec l'inscription suivante : « Les citoyens de la Nouvelle-Orléans, voulant témoigner leur respect pour les vertus de W. C. C. Clauborne, dernier gouverneur de la Louisiane, ont érigé ce monument à sa mémoire. « L'église presbytérienne, située dans le faubourg de Sainte-Marie, est d'un goût simple et sévère ; lorsqu'elle fut bâtie, les frais de construction s'élevèrent à 55,000 dollars (291,500 francs). La congrégation refusant de payer cette somme énorme, le bâtiment fut vendu par le shériff et devint la propriété d'un juif qui le loue aux presbytériens, moyennant la somme de 1500 dollars (7,950 francs). L'église des méthodistes est une construction très-simple élevée seulement en 1826.

L'hôpital public consiste en deux bâtimens carrés dont les différentes parties sont assignées à des maladies particulières, telles que la fièvre, la dysenterie, les maladies chroniques; un côté est réservé aux femmes, et une salle est destinée aux convalescens. On trouve dans cet hospice des bains et une pharmacie bien montée: les soins donnés à cet établissement sont remarquables; sur 1700 malades qui y entrèrent en 1825, 271 seulement moururent; les autres furent renvoyés après une guérison complète.

Il y a maintenant quatre banques à la Nouvelle-Orléans, possédant chacune un capital d'environ un million de dollars (525,000 francs); les compagnies d'assurances sont au nombre de cinq, et il n'y a pas moins de six loges maçonniques. La ville possède depuis peu deux théâtres, un français et un anglais; ce dernier fut bâti par M[me] Caldwel, qui en a conservé la direction: sous le rapport de l'architecture, il est supérieur au théâtre français; près de ce dernier se trouvent des salles spacieuses destinées aux seuls bals masqués qui se donnent aux États-Unis. Parmi les bâtimens publics, on peut encore compter trois marchés; un dans le centre de la ville, et les deux autres dans les faubourgs.

Un ancien couvent de religieuses sert maintenant de résidence à l'évêque catholique-romain. Le service divin est célébré dans la chapelle; c'est, avec la cathédrale, le seul lieu consacré au culte catholique.

De nombreux établissemens à presser le coton ne doivent pas être passés sous silence. Le plus important est celui de M. Rilieux: il a trois presses; la première mise en mouvement par l'eau, la seconde par une machine à vapeur, et la troisième par des chevaux. Un moulin à scier, quelques forges situées au bord du Mississipi, sont

les seules usines qu'on ait jusqu'à présent établies dans les environs de la Nouvelle-Orléans.

Le canal de Carondolet est situé derrière la ville; l'entrée forme un vaste bassin qui peut contenir trente ou quarante petits bâtimens; il se dirige vers les marais, à travers lesquels on a creusé un large fossé, destiné à joindre le bayon de Saint-John avec la Nouvelle-Orléans. Des navires marchands, ne tirant que cinq ou six pieds d'eau, arrivent journellement de Mobile et de Pensacola par le lac de Pontchartrain, le bayon de Saint-John et le canal de Carondolet : en prenant cette direction ils diminuent d'un tiers la route qu'ils auraient à parcourir s'ils remontaient le Mississipi; ils sont chargés de bois, de planches, de briques et de coton, et prennent en retour diverses marchandises. Ce canal est de la plus grande importance pour la partie de la ville qui est contiguë aux marais. Il fut commencé par le baron de Carondolet, puis abandonné pendant plusieurs années, et repris seulement en 1815. Les frais occasionnés pour sa construction sont peu considérables, comparés aux avantages qui résultent de son établissement, et de l'effet salutaire produit par l'assainissement d'une partie des marais.

Le maire ou président du conseil de ville est un créole; ses réglemens de police sont au-dessus de tout éloge, et la Nouvelle-Orléans qui, il y a quinze ans, était l'asile de tous les malfaiteurs, n'est aujourd'hui inférieure à aucune autre ville sous le rapport de l'ordre et de la sécurité. Ses revenus s'élèvent à 150,000 dollars (795,000 fr.), qui souvent se trouvent insuffisans pour couvrir les dépenses considérables que nécessitent des améliorations journalières.

Lorsque les États-Unis prirent possession de la Nou-

velle-Orléans, cette ville renfermait à peine 1,000 maisons et 8,000 habitans. En 1820 la population s'élevait déjà à 27,000, et au moment actuel elle est au moins de 40,000, qu'on peut classer de la manière suivante : 22,000 blancs, 1,300 étrangers, 4,700 hommes de couleur et 12,000 esclaves.

L'accroissement des grandes villes de commerce, en Angleterre, n'a pas été aussi rapide, et cet accroissement est presque sans exemple dans les annales des nations.

Cette ville est considérée comme port de mer, quoiqu'elle soit à 109 milles de l'Océan ; elle est la résidence de tous les fonctionnaires attachés à ces sortes de places, et celle des consuls des diverses nations qui ont avec elle des intérêts commerciaux, telles que l'Angleterre, la Russie, la Prusse, le Danemarck, la Suède, la France, l'Espagne, le Portugal et la Nouvelle République américaine.

Pendant long-tems la Nouvelle-Orléans a gémi sous le joug de la plus insupportable tyrannie; la métropole, au lieu de chercher à améliorer le sort d'une colonie aussi importante, a au contraire contribué de tout son pouvoir à arrêter ses progrès. Sous l'ancienne domination deux heures de pluie suffisaient pour rendre impraticable toute espèce de communication entre les divers quartiers de la ville. Des rues obscures et non pavées servaient de retraite aux malfaiteurs ; les assassinats y étaient fréquens, et répandaient la terreur parmi les habitans. Enfin, pour compléter ce système de gouvernement absurde et oppressif, cette ville fut destinée à devenir une place forte ; on l'entoura d'un mur élevé, de palissades, de bastions et de redoutes, sur lesquels furent placés quelques vieux canons, tout au plus susceptibles de main-

tenir les Indiens à une distance convenable. Après la réunion, les Américains renversèrent ces misérables fortifications, qui n'avaient d'autre effet que de nuire au commerce.

Les améliorations que la Nouvelle-Orléans a éprouvées depuis vingt-trois ans sont prodigieuses, et beaucoup plus rapides que dans aucune autre ville de l'Union. Malgré la fièvre jaune, les miasmes pestilentiels et des myriades de moustiques, elle est devenue une des villes les plus riches et les plus élégantes de la république.

Il est probable qu'elle ne s'arrêtera pas là, et qu'elle est réservée à des progrès plus grands encore. Il est dans sa destinée de devenir le premier établissement commercial de l'Amérique.

L'incroyable fertilité de la Louisiane, et en général celle de toute la vallée du Mississipi, qui ne peut être justement appréciée que par des observations personnelles, doivent rendre un jour la Nouvelle-Orléans une des villes les plus florissantes de l'univers.

Il n'existe aucun lieu du monde qui présente une situation aussi favorable au commerce. Placée à l'extrémité de la plus grande rivière connue, elle commande à tout l'immense territoire du Mississipi, et se trouve l'entrepôt naturel de tous les pays baignés par ce fleuve ou ses tributaires, c'est-à-dire plus d'un million de milles carrés.

La navigation par le moyen des bateaux à vapeur est établie dans toutes les directions, depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à la rivière Rouge, dans l'étendue de 1,000 milles (environ 334 lieues); jusqu'au Missouri et ses branches 3,000 milles (1,010 lieues); 1,700 milles (567 lieues) sur le Mississipi jusqu'à la chute Saint-

Antoine ; 1,300 milles (434 lieues) sur le Tennessée ; 1,300 milles (434 lieues) sur le Cumberland, et 2,300 milles (767 lieues) sur l'Ohio jusqu'à Pittsbourg. La Nouvelle-Orléans dominant ce vaste territoire, possédant un fleuve navigable de 4,200 milles (1,410 lieues) de longueur (y compris le cours du Missouri), aura bientôt sa navigation intérieure complétée par le canal de New-York à l'Ohio. Ses communications sont faciles avec les côtes du Mexique, les Indes occidentales, la moitié de l'Amérique du Sud et l'Europe.

Les états qui bordent le Mississipi, tels que le Kentuki, le Tennessée, l'Ohio, l'Indiana, le Missouri et le territoire d'Arkanzas, dont la population s'élève à trois millions d'habitans, font, avec la Nouvelle-Orléans, un commerce qui peut être évalué à plusieurs millions de dollars. Elle exporte tous les ans plus de 200,000 balles de coton, 25,000 muids de sucre, 1,700 muids de tabac ; environ 1,250 tonneaux de plomb et une quantité considérable de riz et de fourrures.

Le commerce de la Nouvelle-Orléans s'augmente avec une prodigieuse rapidité ; la richesse du pays est maintenant bien supérieure à ce que ferait supposer le nombre de ses habitans. Plusieurs familles, dans l'espace de quelques années, ont acquis des fortunes d'un rapport annuel de 50,000 dollars ; 25,000 est le revenu ordinaire d'un planteur actif et intelligent. Aucun lieu du monde n'offre des chances de fortune plus promptes et plus faciles ; aussi rien n'égale l'empressement avec lequel les étrangers affluent à la Nouvelle-Orléans, malgré les ravages causés par la fièvre jaune.

A l'époque de la cession de la Louisiane aux États-Unis (1803), ce pays, ainsi que la capitale, était habité par des créoles, descendans des premiers colons

français. Considérée sous un point de vue politique ou religieux, leur admission dans l'Union semblait présenter de nombreux avantages : plusieurs causes cependant contribuèrent à les indisposer ; et malgré la justice et la modération que le gouvernement central met dans sa conduite, ce mécontentement est loin d'être dissipé. Il y a, dans le caractère de la liberté américaine et dans la conduite d'un Américain, quelque chose de répulsif envers les étrangers : ce n'est ni la vanité d'un noble habitué à être obéi, ni l'orgueil naturel d'un Anglais disposé à tout désapprouver ; c'est plutôt l'ostentation et la gloriole d'un aventurier, qui triomphe de ne plus être un vagabond comme ses ancêtres.

Immédiatement après la réunion, la Louisiane fut admise à la pleine jouissance des prérogatives des autres états, et on considéra les indigènes blancs et les créoles comme citoyens nés des États-Unis. Malheureusement à cette époque une multitude de misérables Yankés et de Kentukois se répandirent dans tout le pays, attirés par l'espoir du gain, remplis de préjugés contre les descendans d'une nation dont ils ignoraient les mœurs et le langage, et qu'ils connaissaient seulement par le proverbe : « Chien de Français. » Ils se conduisirent envers les habitans comme si ce pays était devenu leur conquête. Cette conduite ne fut pas à la vérité imitée par les émigrans du nord parmi lesquels se trouvaient des artisans, des planteurs, des négocians et des hommes de loi ; mais il faut avouer que le plus grand nombre arrivait avec un degré de présomption, qu'accompagnait presque toujours l'ignorance la plus absolue. Les créoles, qui avaient le sentiment de leur indépendance, se refusèrent à toutes communications avec des hommes qu'ils regardaient comme des usurpateurs.

Les créoles français de la Nouvelle-Orléans ne sont susceptibles ni de passions violentes ni d'efforts prolongés ; doux, sobres, indolens, ils abhorrent l'ivrognerie et l'intempérance ; leurs yeux sont généralement noirs, mais dépourvus de feu et d'expression ; leur physionomie indique peu d'intelligence, et il est rare de trouver parmi eux des hommes d'un talent supérieur ; ils ont des mouvemens gracieux, une démarche facile et un teint naturellement pâle. Quoique incapables de supporter de longues fatigues, il serait injuste de les accuser de lâcheté : les événemens de 1815 et de nombreux duels attestent suffisamment leur courage ; mais le trait distinctif de leur caractère est l'ardeur qu'ils ont tous pour les amusemens les plus frivoles.

Leur goût effréné pour le beau sexe les rend peu délicats dans leurs choix ; presque tous forment des liaisons avec les femmes de couleur et même avec les esclaves. Leur extrême indifférence envers les indigènes, et l'insensibilité qu'ils montrent pour leurs esclaves sont le défaut principal des créoles. Ils traitent ces derniers avec un mépris cruel. L'Union a déjà produit d'heureux changemens sur leur caractère, que l'esprit actif et entreprenant des nouveaux colons parviendra sans doute à modifier. Rien n'a pu toutefois les décider à embrasser une profession mécanique, qu'ils regardent comme au-dessous de leur dignité.

Les femmes ont en général l'extérieur le plus intéressant ; des traits réguliers, de grands yeux noirs pleins de douceur, un teint un peu pâle, donnent à leur physionomie une expression touchante qui n'est dépourvue ni de vivacité ni de noblesse. Malgré les fréquens exemples d'infidélité donnés par leurs maris, leurs mœurs, dans les classes supérieures, sont pures et innocentes ;

comme mères, comme épouses, leur conduite est exemplaire ; quoique toujours vêtues avec élégance, leur dépense est modérée et dépasse rarement les bornes convenables. Elles consolent leurs maris dans toutes leurs afflictions, montrent de la force et un caractère élevé. Leur éducation intellectuelle est entièrement nulle, et rien n'est plus fastidieux qu'un tête-à-tête prolongé avec une dame créole, dont l'ignorance égale les vertus. Elles sont élevées au couvent des Ursulines, où on leur enseigne à lire, à écrire, quelques ouvrages de femme, et à jouer du piano. Après avoir dit qu'elles étaient d'origine française, il est inutile d'ajouter qu'elles sont les meilleures danseuses des États-Unis.

Des Anglo-Américains venus de toutes les parties de l'Union forment les trois-huitièmes de la population de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans. Frère Jonathan (1) n'a point de patrie, on le rencontre partout; après avoir formé un établissement à 1,000 milles de sa dernière résidence, défriché les terres, élevé une maison, bâti des fermes, il quitte ce lieu aussitôt que se présente une occasion plus favorable; c'est un aventurier qui, au besoin, se rendrait au Mexique ou à la Nouvelle-Galles, pourvu qu'il ait l'espoir d'y faire fortune.

La plupart des Anglo-Américains établis à la Louisiane y ont acquis des fortunes considérables, soit dans le commerce, soit comme planteurs, et occupent le premier rang dans l'état : le gouverneur, les membres du congrès et les sénateurs ont jusqu'à présent été choisis dans cette classe, par la raison naturelle que les créoles sont incapables de parler la langue anglaise; ils rem-

(1) Sobriquet donné aux Anglo-Américains.

plissent cependant, malgré cela, quelques emplois importans.

Les émigrans français, qu'il ne faut pas confondre avec les créoles d'origine française, sont en grand nombre à la Nouvelle-Orléans : parmi eux on rencontre des commerçans respectables, des hommes de lois et quelques médecins ; mais la plus grande partie des individus de cette nation nouveaux venus en Amérique consiste en aventuriers, tels que coiffeurs, maîtres de danse, musiciens, acteurs, etc. Les Français sont de tous les hommes les moins susceptibles de faire prospérer un nouvel établissement colonial ; leur caractère est en général inconstant, et les exercices de corps dans lesquels ils réussissent bien leur font négliger des occupations plus importantes. L'influence de leur exemple est loin d'être avantageuse dans un nouvel état, dont les habitans n'ont pas une idée bien exacte de la véritable politesse et des mœurs sociales : parce qu'ils arrivent de Paris, ces aventuriers se constituent les juges du bon ton et les oracles de la mode ; sans religion, sans principes, hors une sorte de point d'honneur, ils répandent partout l'immoralité et l'habitude des occupations frivoles.

Le nombre des émigrans allemands est encore plus considérable à la Nouvelle-Orléans que celui des Français : ils se réunissent en troupe nombreuse, s'embarquent sans posséder la moindre ressource, et après avoir perdu la moitié ou les deux tiers de leurs camarades pendant la traversée, sont obligés en arrivant de se vendre comme esclaves, ou comme on les appelle, *redemptionner* (engagé). Confondus avec les nègres dont ils partagent les travaux, ils ne jouissent pas de plus de considération. Il faut avouer que leur conduite ne mérite aucune distinction ; ceux qui ne désertent pas finissent presque toujours

par être chassés par leurs maîtres qui se trouvent trop heureux d'être délivrés de pareils misérables. En 1814 et en 1822 des centaines d'hommes de cette nation périrent victimes de la fièvre jaune.

Le surplus de la population est composé d'Anglais, d'Irlandais, d'Espagnols et de quelques Italiens, dans le nombre desquels il s'en trouve plusieurs d'une naissance distinguée.

La classe des hommes de couleur se compose d'esclaves émancipés, mais principalement des enfans nés du commerce des blancs avec les femmes noires; les jeunes filles qui doivent leur naissance à ces unions illicites sont en général fort belles, et malheureusement destinées à devenir, comme leur mère, la proie d'un riche créole ou d'un Français sans délicatesse. La conduite des Américains est plus régulière; ils se marient ordinairement de bonne heure et restent fidèlement attachés à leur femme; d'un caractère grave et d'un tour d'esprit religieux, ils attachent une grande importance à la stricte observation des bienséances et de l'honnêteté; ils sont en général prudens, circonspects et plus soigneux de leur réputation que les étrangers, qui sous ce rapport ont rarement quelque chose à perdre.

Les nègres forment la dernière et la plus basse classe : parmi eux, cependant, on trouve quelquefois de la probité et une fidélité inviolable envers leurs maîtres; mais ces exemples sont rares, et bien plus souvent on rencontre tous les vices d'un mauvais naturel et d'un caractère avili : il est bien certain que des dispositions envieuses et cruelles caractérisent plus ou moins la race noire; je n'ose décider si elles leur sont naturelles, ou si seulement elles sont le résultat de l'esclavage.

On répondra en peu de mots à tout ce qui a été dit

en faveur de l'émancipation : dans l'état présent des choses, elle est impossible, si on veut conserver et améliorer la culture dans les états du Sud. Affaibli, épuisé par l'influence du climat, aucun blanc ne peut s'assujétir à un travail régulier : de plus les esclaves sont cruels et perfides ; les émanciper serait dévouer leurs maîtres à une ruine certaine.

L'iniquité du trafic qui dispose du sort de plusieurs milliers d'hommes, comme d'autant de têtes de bétail, est sans doute évidente ; mais il ne serait pas moins injuste de dépouiller les possesseurs actuels d'une propriété transmise de génération en génération, et que le tems a sanctionnée, sans adopter quelques moyens de compensation. Un traitement plus conforme aux règles de l'humanité est tout ce que les défenseurs de la cause des nègres peuvent maintenant réclamer en leur faveur, et il serait à désirer que ce point important devînt l'objet d'une loi ; l'amélioration de leur sort les préparerait par degrés à l'émancipation qui plus tard pourrait être accordée sans danger.

La différence qui existe entre le sort des esclaves de la Louisiane et celui de la population noire dans les états du Nord est douloureuse à observer. La cupidité des planteurs, leur désir de faire une fortune rapide, les portent à accabler ces misérables sous le poids d'un travail au-dessus de leurs forces, et ils les soumettent aux châtimens les plus barbares lorsque cette tâche n'a pas été remplie.

Exaspérés par les mauvais traitemens, les noirs prirent la résolution de se venger ; plusieurs révoltes successives éclatèrent à la Louisiane, mais ne tardèrent pas à être apaisées, et les exécutions terribles dont elles furent suivies rétablirent bientôt la tranquillité. Il est impossible

de se former une idée de la violence avec laquelle les habitans du Sud défendent leurs droits à cet égard; former un doute sur la légitimité de leurs prétentions, c'est presque élever une question de vie et de mort. Un avocat ne pourrait défendre un esclave sans courir le risque d'être lapidé; et il y a peu de tems que M. D...., un des membres du barreau, fut exposé au plus imminent danger pour avoir soutenu une cause semblable.

La population de la Louisiane formée d'élémens hétérogènes, divisée de langage, de mœurs et de principes, s'accorde cependant sur un seul point, l'amour de l'argent. Américains, Anglais, Français, tous tendent au même but et arrivent avec l'intention de faire fortune. Il n'y a guère que la moitié des habitans qui soient établis d'une manière définitive; l'autre partie, composée de commerçans, de marchands en détail et de commis voyageurs, abandonnent le pays lorsqu'ils sont parvenus à amasser une fortune médiocre; plusieurs même y résident seulement pendant l'hiver, et aussitôt l'approche du printems se retirent dans les provinces du Nord.

Cet usage a la plus fâcheuse influence sur l'esprit public, et peut seul expliquer pourquoi la Nouvelle-Orléans, une des villes les plus florissantes de l'Union, est si arriérée sous le rapport de l'instruction; les institutions scolastiques y sont inférieures à celles des villes d'une égale étendue et beaucoup moins riches, telles que Richemond et Albany. Le collége de la Nouvelle-Orléans, situé à quelque distance de cette ville, est le seul établissement de ce genre qu'on puisse trouver dans toute la Louisiane. On a fondé depuis peu (1826) quelques écoles dans la capitale, sur le modèle de celles établies dans le nord; malgré leur imperfection, il serait à désirer que le même bienfait s'étendît à tout le pays. La

meilleure de ces écoles est tenue par M. Schutz, recteur de l'église épiscopale, homme éclairé et instruit, qui mérite, sous tous les rapports, la réputation honorable dont il jouit. Il enseigne à ses nombreux élèves l'écriture, la géographie, l'arithmétique et l'histoire. Un second collége, inférieur à celui de la Nouvelle-Orléans, est dirigé par le clergé catholique; l'enseignement y est purement élémentaire.

L'éducation des femmes créoles est presque entièrement confiée aux religieuses; les jeunes protestantes sont élevées dans des pensionnats dirigés en général par des Françaises; mais les Anglo-Américains d'une classe distinguée préfèrent envoyer leurs filles passer deux ou trois ans dans les établissemens du Nord. Dans le nombre des institutions charitables, on ne doit pas oublier l'asile Peydras, fondé en 1804 par M. Peydras, et doté de 4,000 dollars (21,000 francs) par le gouvernement; soixante jeunes filles orphelines sont élevées dans cette maison. Un second asile fut formé sur le même plan, et, en 1825, quarante garçons y furent admis. La Nouvelle-Orléans possède huit journaux; un est publié en espagnol, trois en français et en anglais, et le reste dans cette dernière langue; l'*Advertiser* de la Louisiane est le plus remarquable.

Il n'existe aucun lieu dans les États-Unis où la religion ait aussi peu d'influence qu'à la Nouvelle-Orléans. On n'y trouve que quatre églises pour une population de 40,000 ames; Philadelphie qui a 120,000 habitans en compte plus de quatre-vingts; New-York, environ soixante, et Pittsbourg, dont la population n'excède pas 10,000 ames, a une douzaine d'églises plus riches que celles de la Nouvelle-Orléans.

Les créoles catholiques sont en général peu religieux,

et on les voit rarement à l'église; ils avaient, il y a quelques années, un évêque français qui ne jouissait pas d'une grande popularité, et dont la conduite, malgré son âge avancé, était loin d'être exemplaire. Un caractère plus honorable est celui du père Antoine, vieux capucin, qui inspire une estime et un respect universel; la considération avec laquelle je le vis traité par le gouverneur et par les habitans les plus recommandables, les honorait également à mes yeux.

Le théâtre français est ouvert pendant huit mois de l'année, le théâtre anglais pendant cinq seulement. Ce dernier n'est fréquenté que par des matelots, des Kentukois, des petits marchands et la plus basse classe des Anglo-Américains. La plupart des pièces qu'on y représente sont mauvaises et jouées d'une manière exécrable: Weber aurait frémi d'indignation s'il avait été, comme moi, témoin de la représentation de son *Freyschütz* (Robin des Bois); six violons et quelques misérables chanteurs, qui avaient à peine des voix humaines, exécutèrent ce chef-d'œuvre, et furent applaudis avec enthousiasme par les Kentukois, dont la satisfaction s'exprima par un hourah général qui ébranla les murs de la salle. Les ornemens intérieurs du théâtre sont du plus mauvais goût; le rideau est formé de deux morceaux de toile à voile, et la décoration des loges n'est pas plus élégante; l'horrible odeur de wiskey et de tabac qui est répandue dans toute la salle serait suffisante pour faire reculer des spectateurs plus délicats. Le théâtre français joue les ouvrages classiques de Corneille, de Racine et de Voltaire, ou des pièces plus modernes, telles que *Régulus*, *Marie-Stuart* et *Guillaume Tell*. Mme Clauzel est la meilleure actrice de ce théâtre. Il y a quelques années,

on avait offert à Talma une somme très-considérable pour y venir jouer pendant une saison.

Le carnaval commence à la fin de décembre ; les assemblées, les bals particuliers et les bals masqués se succèdent alors sans interruption : ces derniers sont le divertissement favori des colons ; ils sont particulièrement fréquentés par les filles de marchands et de planteurs, qui ne manquent jamais de se rendre en ville pour une occasion aussi importante. Rien n'est cependant plus mortellement ennuyeux que ces sortes de mascarades ; les jeunes marchands et les fils de planteurs adoptent ordinairement des déguisemens de caractère, qui ne manquent jamais de former le plus ridicule contraste avec leurs discours et leurs habitudes. Le bal donné le 8 janvier, pour anniversaire de la naissance de Washington, est, s'il est possible, plus ennuyeux et plus fatigant encore.

La conduite froide et réservée des colons français, vis-à-vis des Anglo-Américains, divise la société en deux parties très-prononcées que le mouvement et la gaîté d'un bal n'ont pas même le pouvoir de rapprocher. Les divertissemens sont, du reste, toujours subordonnés aux affaires : l'intérêt est la passion dominante des habitans ; amasser de l'argent est le but de leur existence : aucune peine, aucune fatigue ne peut ralentir leur activité à cet égard.

Dans toutes les villes des États-Unis dont la population excède 2,000 ames, on trouve un cabinet littéraire bien fourni : les Anglo-Américains ont plusieurs fois tenté de former un établissement semblable à la Nouvelle-Orléans ; mais la mauvaise volonté des créoles français et leur indifférence pour tout ce qui tient à la littérature

ont toujours mis obstacle à une amélioration si nécessaire à une grande ville commerciale. Les théâtres sont peu fréquentés ; tout ce qui tend à perfectionner notre condition morale est étranger aux créoles. L'amour immodéré de l'argent a pénétré dans toutes les classes et a répandu un esprit d'égoïsme qui est aussi méprisable que pénible à observer. Les plaintes fréquentes que j'ai entendu faire sur le luxe qui règne à la Nouvelle-Orléans m'ont paru peu fondées ; l'état de maison du créole le plus opulent ne peut être comparé à celui des riches négocians de New-York et de Richemond. Quoique les mœurs ne soient ni meilleures ni plus pures que dans toute autre ville des États-Unis, l'esprit calculateur des habitans les éloigne du plaisir et des amusemens dispendieux. La vie animale est à la Nouvelle-Orléans d'un prix excessif ; la table et le logement, dans une maison honorable, coûtent jusqu'à soixante dollars (318 francs) par mois. L'hiver est la saison la plus favorable aux affaires et la meilleure pour ceux qui ne sont pas accoutumés au climat ; pendant l'été, chacun se retire vers le nord, et il ne reste en ville que ceux qui y sont forcés.

Les créoles vantent beaucoup la salubrité du climat de la Louisiane : il paraît cependant difficile qu'un pays si rapproché de la zone torride et coupé de rivières, de marais et d'eaux stagnantes, possède cet avantage à un degré aussi éminent que les habitans voudraient le faire croire ; mais les Européens tombent dans l'erreur contraire, en regardant cette contrée comme le séjour continuel des fièvres et des maladies contagieuses.

Pendant l'hiver et au printems, le climat de la Louisiane est sain et agréable ; le premier commence en décembre et se prolonge jusqu'à la fin de janvier ; on y voit rarement de la neige, mais des pluies abondantes

tombent pendant plusieurs semaines successives. Les vents de nord et de nord-est dominent à cette époque ; cependant quelquefois le vent de sud change la température et la fait passer brusquement d'un froid assez vif à une chaleur d'été. L'hiver de 1821 fut le plus froid qu'on ait éprouvé depuis vingt ans ; le thermomètre de *Farhenheit* tomba à vingt degrés au-dessous de zéro ; il y eut de la glace en plusieurs endroits, et cette gelée détruisit presque entièrement les orangers et les figuiers.

Le printems commence dans les premiers jours de février ; des pluies fréquentes avancent la végétation, et les arbres sont bientôt couverts de la plus riche verdure. Avant la fin de mars, les patates, les pois, les fèves et les artichauts croissent en plein champ. Le vent du sud et le vent du nord-ouest règnent sans interruption pendant toute la durée du mois.

Cette saison est sans contredit la plus belle et la plus agréable à la Louisiane ; les nuits sont encore fraîches, et quelques gelées blanches se font parfois ressentir : elles sont trop légères pour être nuisibles ; mais le thermomètre s'élevant tout-à-coup de 68 à 70 degrés, ce changement soudain de la température expose les habitans à des maladies dangereuses et même quelquefois mortelles : le moyen le plus sûr de s'en préserver est de porter en tout tems des chemises de coton.

Dès les premiers jours de mars les arbres fruitiers sont en pleine fleur, et les forêts, parées de leur nouvelle verdure, offrent un luxe de végétation inconnu à ceux qui n'ont pas vécu dans ces contrées. Déjà à cette époque on voit paraître les premières moustiques ; la chaleur cependant est encore modérée, et des vents de nord tempèrent habituellement l'ardeur du soleil. Vers le milieu de mai le thermomètre s'élève de 78 à 80 degrés ;

la température est alors celle d'un beau jour d'été dans les états septentrionaux; les soirées rafraîchies par des brises de nord-est sont surtout délicieuses. Dans cette saison, des ouragans terribles viennent fréquemment du sud, ravagent les plaines et portent partout sur leur passage la désolation et l'effroi.

Dans le commencement de juin la chaleur devient accablante; il n'y a plus un souffle d'air : des milliers de moustiques vous poursuivent et pénètrent, malgré la plus grande précaution, à travers les moustiquaires; la douleur occasionnée par leurs piqûres, et le bourdonnement insupportable qu'elles font entendre, privent souvent de sommeil pendant des nuits entières. La chaleur augmente encore dans le mois de juillet; mais en août, septembre et octobre, elle est tout-à-fait insupportable : le plus profond silence règne partout, la plupart des boutiques sont fermées, les rues sont désertes, et, à l'exception de quelques nègres que leur service appelle au dehors, on pourrait croire la ville inhabitée; la seule voiture qu'on aperçoive est le char funèbre destiné à enlever les morts. A l'approche du soir toutes les portes s'ouvrent, et les habitans sortent en foule de leurs maisons, pour respirer un air moins brûlant, et pour se promener sur la levée.

La fièvre jaune n'a pas régné depuis 1822. Ce n'est pas seulement à la chaleur extraordinaire du climat qu'il faut attribuer cette maladie funeste, mais aux miasmes pestilentiels qui s'élèvent des marais, et qui infectent l'air à un degré qu'il est impossible de décrire. Le seul vent qui se fasse quelquefois sentir est celui du sud; son influence mortelle épuise le peu de forces qui reste aux malheureux habitans et les jette dans un effrayant état d'abattement. Les années 1811, 1814 et 1822 furent les

plus destructives pour la Nouvelle-Orléans ; soixante à quatre-vingts personnes périssaient chaque jour, et les faubourgs supérieurs, habités en grande partie par des Américains et des Allemands, semblaient un vaste cimetière abandonné de toute créature vivante. Les classes les plus pauvres furent principalement exposées à la contagion, leur position ne leur permettant pas de rester enfermées dans leurs maisons et de prendre les précautions nécessaires : par la raison contraire, les femmes en souffrirent moins, et les riches créoles habituées au climat en furent à peine atteintes.

Les femmes mulâtres et les négresses sont, dit-on, fort habiles à soigner cette maladie ; en 1822 des milliers de malades périrent entre les mains des médecins les plus expérimentés, tandis que bien souvent ces vieilles femmes réussissaient à sauver ceux qui s'étaient confiés à leurs soins. Leur médecine est aussi simple qu'elle est efficace, et chaque étranger qui a l'intention de séjourner à la Nouvelle-Orléans doit en arrivant faire connaissance avec quelqu'une de ces sibylles, afin de pouvoir, si cela devient nécessaire, réclamer son assistance.

D'innombrables essaims de moustiques annoncent ordinairement l'approche de la contagion : l'été ramène toujours une grande quantité de ces insectes ; mais pendant toute la durée de la fièvre jaune leur nombre devient effrayant. Toutes les affaires sont alors suspendues ; le port est désert, les magasins fermés, et les employés seuls, dont la présence est indispensable, s'exposent au danger, et bien souvent en sont victimes. Les premières pluies ou la plus légère gelée suffit pour écarter ce fléau destructeur ; tout rentre alors dans l'état accoutumé, et chacun de nouveau s'occupe de ses affaires.

Si on ne parvient pas à détruire entièrement cette ma-

ladie terrible, on peut du moins espérer pour l'avenir d'en diminuer la violence et le danger. Les réglemens de police adoptés durant les quatre dernières années ont déjà produit les plus heureux résultats; une extrême propreté, les rues arrosées avec exactitude, la fermeture des boutiques de grog avant neuf heures du soir, et l'éloignement de tous les vagabonds qui autrefois remplissaient la ville, sont des garanties données aux émigrans, qui les engageront sans doute à se diriger vers un pays qui, sous tant de rapports, leur offre de nombreux avantages.

Lorsque les plans projetés seront mis à exécution, et qu'on aura opéré le dessèchement des marais situés derrière la ville, le sol qu'ils couvrent maintenant deviendra d'une admirable fertilité; tout le pays environnant et la Nouvelle-Orléans, elle-même, seront aussi salubres qu'aucune autre partie de l'Union.

Pendant six mois de l'année cette contrée est délicieuse; la douceur de la température, même en hiver, engage les habitans du nord, dont la santé est affaiblie, à venir l'habiter pendant cette saison, et ils en éprouvent les plus heureux effets. On y trouve en abondance les plus beaux fruits des tropiques, tels que les bananes, les ananas, les figues, les oranges et les limons; des huîtres délicieuses, des tortues, de l'excellent poisson, du gibier et des végétaux de la plus belle espèce. On doit néanmoins jouir de ces avantages avec une grande modération: la sobriété est particulièrement nécessaire aux étrangers; elle est le meilleur préservatif contre les maladies si fréquentes dans ces climats.

La plus grande partie des étrangers qui émigrent à la Louisiane sont des planteurs, des marchands, des fermiers ou des artisans; l'intention des premiers est ordi-

nairement d'acheter des terres propres à une plantation de cotonniers ou de cannes à sucre; les bords du Mississipi ou de la rivière Rouge ont été jusqu'à présent regardés comme les plus favorables pour ces sortes d'établissemens: cette partie de la Louisiane est en général assez salubre, et en usant des précautions nécessaires les émigrans seraient à l'abri des dangers que le changement de climat peut leur faire courir. La plupart des planteurs arrivent en hiver, et jusqu'à l'époque des grandes chaleurs conservent une santé parfaite; mais habitués à un climat froid, ils éprouvent alors un affaiblissement et une langueur auxquels ils croient remédier en faisant un usage immodéré de liqueurs spiritueuses: malgré les avis de leurs voisins et l'expérience des plus funestes résultats, rien, jusqu'à présent, n'a pu les détourner de cet usage pernicieux, dont ils finissent presque toujours par devenir victimes.

Le colon qui voudra établir une plantation à la Louisiane choisira son terrain sur les bords du Mississipi ou de la rivière Rouge; bien rarement la fièvre jaune a pénétré dans cette partie du pays, et depuis plusieurs années les nombreux planteurs qui l'habitent n'ont éprouvé aucune altération dans leur santé. Après avoir fait l'acquisition de son terrain, le colon s'occupera promptement des améliorations de sa propriété; si elle est située sur les rives du Mississipi, il faut que l'habitation soit peu éloignée du fleuve, pour qu'on puisse jouir des brises qui s'élèvent tous les soirs et de la fraîcheur des eaux. Après que les premiers travaux auront établi la circulation de l'air, on aura soin de semer autour de la maison une grande quantité de tournesols; cette plante est, dit-on, un excellent préservatif contre les exhalaisons qui s'élèvent des marais, et dont l'influence le matin est si funeste aux

esclaves. Le bon effet de ces précautions dédommagera amplement, par la suite, des peines que l'on aura prises.

L'émigrant qui possède un capital de 25,000 dollars (132,500 fr.) peut faire l'acquisition de 2,000 acres de terre qui lui reviendront à trois ou quatre mille dollars : trente vigoureux esclaves sont indispensables pour cette étendue de terrain ; ils coûteront environ 15,000 dol. ; il en restera par conséquent 7,000 qui subviendront pendant les années suivantes aux premiers frais de l'établissement. Une plantation de cannes, du prix que nous venons de mentionner, dirigée avec activité et intelligence, rapportera la troisième année 150,600 livres de sucre, évaluées à 12,000 dollars (63,600 fr.). La vente de la mélasse est suffisante pour couvrir les dépenses de la fabrication ; d'après ce calcul, chaque nègre rapporte annuellement 400 dollars (2,120 fr.).

Les plantations de cotonniers n'occupent que le second rang dans l'ordre des diverses cultures, et mériteraient d'être au premier, en raison du peu d'avances que nécessite leur établissement. Le propriétaire doit pouvoir défricher, pendant la première année, au moins 60 acres de terre, qui lui rapporteront environ trente balles de coton évaluées 1,500 dollars (7,950 fr.) ; l'année suivante doublera son revenu, qui, dans l'espace de quelques années, égalera son premier capital.

On a négligé depuis plusieurs années la culture de l'indigo ; les soins qu'exige cette plante, et la nature dangereuse des exhalaisons qui s'en échappent, ont rebuté la plupart des colons ; une grande étendue de terrain est consacrée aux rizières. Les planteurs combinent ordinairement cette culture avec celle des cotonniers et des cannes à sucre. Dans les environs de Natchichotes et

d'Alexandrie, on voit quelques plantations de tabac d'une qualité peu inférieure à celui de Cuba.

La facilité avec laquelle les planteurs de la Louisiane ont amassé des fortunes immenses a excité l'envie et le désir de les imiter parmi une classe d'hommes qui étaient dépourvus des moyens nécessaires pour former de pareils établissemens ; beaucoup de fermiers ont payé de leur vie leur ignorance à cet égard : hors d'état d'acheter des esclaves, ils se trouvèrent dans la nécessité d'exécuter eux-mêmes les travaux les plus pénibles : on ne peut s'accoutumer que par degrés au climat de la Louisiane; forcer la marche du tems est impossible; des hommes habitués dans le nord à un travail journalier, mais modéré, n'ont pu supporter long-tems des fatigues au-dessus de leurs forces; ils tombèrent malades et périrent, pour la plupart, victimes de leur cupidité.

La Louisiane contient encore à l'est et à l'ouest des terres incultes parfaitement saines, et dont le prix peu élevé est analogue à la fortune des fermiers; elles sont sans doute inférieures en qualité à celles dont nous venons de parler, mais elles égalent au moins celles des états du nord. Le blé y croît en abondance, et on pourrait y élever de nombreux troupeaux ; les colons qui ont pris ce parti n'ont jamais manqué d'acquérir en peu de tems une fortune considérable : les communications ouvertes avec la Nouvelle-Orléans assurent aux produits de tous ces établissemens la vente la plus avantageuse.

Les négocians composent une troisième classe de colons; la Nouvelle-Orléans, ayant la réputation d'être le lieu du monde où l'on acquiert le plus promptement de grandes richesses, se trouve par cette raison le refuge de tous les aventuriers de l'Europe et de l'Amérique. Quel-

ques fortunes colossales acquises dans le commerce, par des hommes qui au commencement de leur carrière possédaient à peine quelques dollars, ont causé la ruine d'un grand nombre d'émigrans, qui, pour arriver au même but, se sont livrés à des spéculations hasardeuses.

Le moyen le plus sûr pour un négociant qui n'a qu'un faible capital, est de s'établir dans une petite ville telle qu'Alexandrie, Natchichotes, Francisville ou Bâton-Rouge; tous ceux qui ont suivi cette marche plus sage et plus modeste ont eu lieu de s'en applaudir, et ont bientôt joui d'une honnête aisance. Cet avis ne concerne en rien ceux qui, possédant des capitaux considérables, veulent tenter de grandes entreprises commerciales avec les états du nord ou avec le continent. Les négocians qui se trouvent dans cette dernière position n'ont pas besoin d'un grand laps de tems pour parvenir au but de leurs désirs; plusieurs d'entre eux, en se retirant des affaires, ont réalisé un revenu de 50,000 dollars (265,000 fr.). Parmi les étrangers établis à la Louisiane, les Anglais, les Français et les Espagnols sont presque tous parvenus à un haut degré de prospérité.

Il n'existe aucune espèce de manufactures à la Nouvelle-Orléans, elles ne pourraient réussir dans un état où tous les travaux sont exécutés par des esclaves. On tire du nord les objets fabriqués, dont au surplus les habitans font un usage très-borné. Les artisans n'ont guère plus de chances de succès, les gens riches seuls les emploient; tous les objets de première nécessité sont fort chers, ce qui rend très-précaire la situation des ouvriers; excepté quelques tailleurs, ils font en général de mauvaises affaires; cette classe d'hommes est peu considérée; ils occupent à peu près le même rang que les hommes de couleur.

La Louisiane est située sous le même degré de latitude nord que l'Égypte, et elle offre avec ce pays une ressemblance frappante; le sol, le climat, les rivières sont les mêmes, à l'exception toutefois du Mississipi, qui coule du nord au sud, tandis que le Nil suit une direction contraire. Les rives orientales du Mississipi sont couvertes de lacs, d'étangs et de marais entrecoupés de nombreux torrens qui tous viennent se jeter dans ce grand fleuve. Entre le Mississipi et la rivière Mobile on trouve d'immenses forêts de pins; et plus au sud, les rivières Amite, Tickfah, Tangipao, Pearl et Pascayela, se déchargent dans une ligne non interrompue de lacs et de marais, qui s'étend au sud-ouest jusqu'à l'embouchure de la Mobile.

Au sud de la Nouvelle-Orléans une autre suite de marais, d'étangs et de bayons, se termine au golfe du Mexique. A l'ouest du Mississipi, une multitude de rivières forment une espèce de labyrinthe planté de cyprès, de cèdres et de cotonniers; la rivière Rouge, l'Arkanzas, le Tensaw et la rivière Blanche sont les plus considérables de ces courans. A l'est de ces rivières on découvre les immenses prairies des Apelouses et d'Attacapas entrecoupées de forêts où s'élèvent déjà des fermes nombreuses.

Au nord et à l'ouest de la rivière Rouge, les terres sont sèches et d'une qualité médiocre; à l'est et au sud, le pays est couvert de lacs, qui se dessèchent en été et fournissent d'excellens pâturages aux nombreux troupeaux de buffles qui y sont répandus. Au nord-ouest sont les monts Mazernes, qui courent de l'est à l'ouest dans une étendue de 200 milles; ils forment la séparation entre la Louisiane de l'est et celle de l'ouest.

La Louisiane est bornée au sud par le golfe du Mexi-

que, à l'ouest par le Texas, au nord par l'état d'Arkanzas, et à l'est par le territoire du Mississipi. Le nombre des habitans s'élève à 1,900,000, parmi lesquels on compte au moins 100,000 hommes de couleur. On ne peut être nommé gouverneur, sénateur ou député sans posséder des propriétés territoriales de la valeur de 5,000 dollars pour le premier de ces emplois de 1,000 et de 500 pour les deux autres; chaque citoyen de l'état a droit de voter. Le gouverneur est élu pour quatre ans; cette place est maintenant occupée par un Anglo-Américain nommé Johnson; il a sous ses ordres un secrétaire-d'état qui est créole (1).

Le pouvoir législatif comprend les sénateurs et la chambre des représentans. Les premiers sont au nombre de six, élus seulement pour quatre ans; un président, choisi parmi eux, remplace le gouverneur en cas de mort. La chambre représentative a 45 membres, dont les séances sont dirigées par un président. La cour de justice se compose de membres des divers tribunaux de l'état, qui viennent y siéger quand elle tient ses séances. Le tribunal civil est formé de 28 juges; il y a environ 150 avocats.

La Louisiane est sans aucun doute l'acquisition la plus importante faite par les États-Unis depuis la révolution. La réunion d'un pays qui contient environ un million et demi de milles carrés, traversé par d'immenses rivières qui coulent au milieu des vallées les plus fertiles, a eu, entre autres avantages pour les États-Unis, celui d'assurer leur position géographique; depuis la réunion de la Floride ils forment un corps compacte,

(1) Le gouverneur de la Louisiane a un traitement de 5,000 dollars, le double de la somme accordée aux mêmes fonctions dans les autres états.

dont les côtes ont au moins 1,000 milles d'étendue le long du golfe du Mexique, et environ 500 sur l'Océan Pacifique. Les richesses considérables acquises par les colons établis sur les bords du Mississipi seront-elles un lien assez puissant pour retenir ce pays dans un système politique peu analogue au caractère des habitans? Il est permis d'en douter en voyant les sentimens de malveillance qu'entretiennent les colons de la Louisiane envers leurs compatriotes du nord.

La Louisiane et la vallée du Mississipi ont été jusqu'ici le refuge des étrangers de toutes les classes qui, fuyant l'oppression et la pauvreté, cherchaient un asile loin de leur patrie; beaucoup ont vu leur attente trompée: plusieurs ont péri misérablement; d'autres sont repartis exaspérés contre un pays qui avait trompé leur espoir.

Il faut que l'étranger qui se décide à émigrer ait une idée juste et exacte du territoire dans lequel il a le projet de s'établir, qu'il sache d'avance qu'il ne doit compter que sur lui-même, et qu'il n'a aucun secours à espérer des autres. L'artisan qui arrive aux États-Unis choisira de préférence les provinces de New-York, de Pensylvanie ou de l'Ohio : il y trouvera facilement de l'occupation ; sa profession sera honorée et son industrie récompensée par une fortune médiocre, mais certaine. Cincinnati et Pittsbourg offrent de nombreux avantages aux manufacturiers, et même à ceux qui n'ont qu'un faible capital. Le marchand qui possède deux ou trois mille dollars, s'établira avec succès dans la partie nord-ouest de la Pensylvanie ou dans l'état des Illinois. Pour les fermiers, le territoire de l'Ohio est préférable à tout autre; ils auront soin de former leur établissement le plus près possible des rivières navigables ou dans le voisinage du nouveau canal.

L'homme qui peut disposer de 10,000 dollars (53,000 fr.), et dont l'esprit ne se révolte pas à l'idée de devenir propriétaire d'esclaves, trouvera dans la Louisiane ou le Mississipi l'emploi le plus avantageux de ses fonds. Tout ce qui a été dit jusqu'ici sur l'insalubrité du climat est fort exagéré et très-loin d'être exact. Toutes les saisons ne sont pas, sans doute, également bienfaisantes; mais ce pays est plus sain que la Jamaïque, Cuba et une partie des Indes occidentales, et sur les plantations la santé ne court aucun risque; la fièvre jaune n'a pas régné depuis 1822, et durant cet espace de tems la mortalité a été moindre à la Nouvelle-Orléans qu'à Boston, Philadelphie ou New-York. Une grande propreté, la tempérance, la privation de toutes espèces de liqueurs fortes, et le soin d'éviter les exhalaisons pestilentielles des marais, feront jouir les émigrans d'une santé aussi parfaite à la Louisiane que dans tout autre climat.

Telle est la position réelle de ce pays; ceux qui l'ont habité peuvent rendre témoignage de l'exactitude de mes renseignemens, et conviendront avec moi que les avantages surpassent de beaucoup les inconvéniens qu'on peut y trouver.

La plupart des grands capitalistes sont Anglais, et ils emploient une partie de leur fortune dans les plantations de cotonniers et de cannes à sucre; elles sont pour eux une source de richesse bien supérieure aux mines du Mexique.

John Bull se trouve ainsi récompensé d'avoir le premier formé aux États-Unis un établissement qu'il a maintenu aux dépens de ses trésors et de son sang. Il est bien à désirer que les avantages qui en résultent pour les deux peuples leur ouvrent les yeux sur leurs intérêts

réciproques, et parviennent à resserrer les liens qui autrefois unissaient l'Amérique à l'Angleterre, car si frère Jonathan n'est pas aussi parfait qu'il le suppose lui-même, il n'est pas non plus aussi méchant que le prétend John Bull : *medium tenere beati.*

En résumé l'acquisition de la Louisiane est peut-être la plus précieuse qu'aient faite les États-Unis. Ce fut dans un moment d'illumination vraiment prophétique que Napoléon céda ce beau pays ; il comprit que le moyen le plus sûr de rétablir dans l'avenir quelque équilibre dans les forces maritimes du monde, et de préparer des rivaux redoutables à l'Angleterre, c'était de livrer à l'Union cette position maritime qui commande le golfe du Mexique. L'occupation des rives du Bosphore par la Russie hâtera encore le moment où cet équilibre pourra se rétablir. Aussi, quoi qu'on en dise, ce n'est pas quand l'émancipation des mers se prépare, qu'il serait sage à la France d'en reculer l'époque en désarmant ses vaisseaux, et par conséquent en plaçant sous la protection suspecte de la marine anglaise les navires de sa marine marchande.

L'EMPIRE BIRMAN EN 1827.

Le célèbre Marc-Paul, dont l'esprit observateur, perçant les ténèbres du moyen-âge, signala de climats en climats les mœurs des nations, est le premier qui ait révélé à l'Europe l'existence du pays occupé aujourd'hui par les Birmans. Il le désigne sous le nom de *Mien*, nom qu'il conserve encore chez les Chinois, mais qui alors était commun à la province d'Aracan et au Bengal. A cette époque Kublai-Khan régnait sur la Chine et sur une grande partie de l'Indostan. Le roi de Mien, pour défendre son pays d'une irruption dont les Tartares le menaçaient, envoya aux frontières une armée de 60,000 hommes, infanterie et cavalerie, précédée d'une multitude d'éléphans chargés de tours. Dès la première rencontre, les Tartares, au nombre de 12,000, excellens archers, assaillirent d'une nuée de flèches les éléphans, dont la déroute entraîna celle de l'armée. Deux cents de ces animaux tombèrent avec leurs guides entre les mains du vainqueur. La conquête des pays connus aujourd'hui sous le nom du *Bengal*, d'*Aracan* et du *royaume d'Ava* ou *Birmanie* fut le prix de cette victoire. Dans ces tems reculés, comme de nos jours, les Tartares se tatouaient; et, dans leurs campagnes, ils traînaient à leur suite leurs pagodes et leurs tombeaux, au bruit des instrumens à clochettes que nous avons empruntés aux Chinois, et au milieu d'un cortége de jongleurs.

En 1546, Fernand-Mendez-Pinto, voyageur portugais, pénétra dans le royaume d'Ava, et fut témoin de la conquête de Pégu par ses habitans. Il publia sur Ava

une relation dont plusieurs de nos officiers ont reconnu la fidélité.

En 1563, César Frédéric; en 1584, Gasparo Balbi, joaillier vénitien, et en 1587, Ralph-Fitche, marchand de la cité, se rendirent chez les Birmans, attirés par l'espoir d'y faire fortune. Leur condition, s'il faut en croire les récits de ces voyageurs, était la même qu'aujourd'hui, sous un roi tyran de ses ministres, et sous des ministres oppresseurs du peuple, ou plutôt ils n'ont fait, depuis trois siècles, que rétrograder dans la voie de la civilisation.

En 1695, M. Higginson, gouverneur de Madras, désirant obtenir du roi d'Ava un traité de commerce, lui envoya une députation avec une dépêche et des présens. La dépêche et la réponse sont des modèles de servilité d'une part et d'arrogance de l'autre. La première débute ainsi :

« A sa majesté impériale qui bénit de sa présence la noble cité d'Ava, empereur des empereurs, le plus glorieux des monarques de l'Orient et de l'Occident, firmament de toutes les vertus, source de toute justice, le plus sage et le plus charitable des hommes, le protecteur des malheureux, duquel toute grandeur émane, toujours victorieux, redoutable à tous et inaccessible à la crainte, centre des trésors de la terre et des mers, propriétaire de l'or et de l'argent, des rubis, de l'ambre et de toutes les pierres précieuses; favori du ciel et honoré des hommes; dont l'éclat brille sur l'univers comme la lumière du soleil; dont le nom est immortel, etc. »

L'envoyé ayant obtenu audience sous la condition de faire trois génuflexions, et à chacune de se prosterner la face contre terre, partit avec la lettre suivante adressée au gouverneur :

« De l'Orient où le soleil se lève, et de la contrée de l'Orient nommée *Chabudu*, le maître de la terre et des eaux, l'empereur des empereurs (et si l'un d'eux était assez insensé pour oser l'attaquer, il vaudrait mieux pour lui qu'il eût été anéanti par le feu du ciel), le seigneur le plus humain et le plus heureux, l'espoir de toutes les nations, le possesseur des éléphans, des chevaux et de tous les trésors, roi des palais d'or, le plus grand et le plus puissant des souverains, le seul dont les pieds dorés reposent sur la tête du peuple, nous, son premier ministre, Acséna-Tibodis, faisons savoir au gouverneur Higginson que le sublime et puissant empereur a fait l'honneur au gouverneur de la Compagnie anglaise de lui faire don de 1,500 viss (mesure du pays) de laque, de 1,500 viss d'étain, de 300 viss d'ivoire, de six plats façonnés à l'orientale et de huit boîtes de laque. »

La réponse ne dit pas un mot du traité sollicité par le gouverneur de Madras.

Les agens de la Compagnie des Indes orientales essayèrent, sans succès, au dix-huitième siècle, d'entrer en relation commerciale avec les Birmans.

L'ambassade du colonel Symes à Ava, en 1795, après la conquête d'Aracan, lui permit de fournir, sur le pays et les mœurs des habitans, des détails pleins d'intérêt, mais qui donnent une idée exagérée de la puissance et des ressources de l'empire birman.

M. Crawfurd, à qui le gouverneur général de l'Inde avait déjà confié des missions délicates à Siam et dans la Cochinchine, fut envoyé, en 1827, à la cour d'Ava, à l'effet de négocier un traité de commerce en exécution d'un article du traité de paix, consenti à Yamtabo entre sa majesté britannique et sa majesté *aux pieds d'or*. La relation de son ambassade offre le tableau le plus exact

de l'état actuel de la Birmanie et des mœurs de ses habitans. Nous allons en résumer les traits les plus intéressans.

M. Crawfurd partit de Rangoon, sur le bateau à vapeur *la Diane*, accompagné du docteur Wallich, surintendant du jardin de botanique de Calcutta, du missionnaire américain Judson qu'il avait pris pour traducteur et interprète, et suivi de cinq bateaux chargés du bagage et des présens, ayant à bord une suite nombreuse d'écrivains et de copistes, vingt-huit grenadiers du 87e régiment et quinze cipayes. Cette flotille remonta l'Irawadi, fleuve qui traverse l'empire birman jusqu'aux murs de sa capitale.

A cent vingt milles de la mer, les bords de l'Irawadi, malgré la fertilité du sol, la beauté du climat et la facilité des communications, n'offrent aucune trace d'industrie commerciale ou agricole. A l'aspect de plaines incultes, où l'on aperçoit à d'énormes distances quelque misérable hameau, le voyageur s'écrie : Ici triomphe le despotisme. En effet, il est plus affreux chez les Birmans qu'à Siam et à Camboya, où l'industrie a su partout tirer parti du bassin fertile des rivières à dix milles au-dessus de leur embouchure.

A Prome, ville située à 300 milles au-dessous d'Ava, on aperçoit quelque amélioration dans l'aspect du pays ; on y construit de nouvelles maisons, on en répare d'autres ; la population s'élève à 10,000 ames ; des bateaux chargés de denrées sillonnent le fleuve, et la plaine est couverte de rizières. Les principaux produits de la contrée sont l'indigo, le sésame, le chanvre indien (*crotollaria juncea*) et le riz.

A Melloon, on trouve, comme partout ailleurs, plus de temples que de maisons. Les premiers tirent tout leur

éclat de leur dorure; les autres, construites en bambous et en feuilles de palmiers, ont la plus chétive apparence. Les habitans, dont la fortune est toujours incertaine, la consacrent à la construction des pagodes; ils se font un point d'honneur religieux de leur donner, sinon de la solidité, du moins de la magnificence et de la grandeur. Personne ne songe à réparer ou à rétablir ces édifices quand ils sont vieux; et partout vous voyez de vastes bâtimens à demi construits, dont les fondateurs sont morts avant leur achèvement. Tandis que, dans presque tous les pays du monde, on mesure la prospérité d'une ville sur l'aisance, le luxe qui y règnent et l'élégante solidité des habitations; là on ne peut juger de la richesse du peuple que par le nombre, la grandeur et la magnificence des temples et des monastères.

A Renan-K'hyaung (nom birman qui signifie *ruisseau embaumé*) on trouve les fameuses sources d'huile de pétrole, qui fournissent à l'éclairage du pays, et garantissent des insectes les bois de charpente. Il est probable que l'on continuera à s'en servir pour l'éclairage, jusqu'à ce que le prix en ait atteint le même taux que celui de l'huile de sésame, qui pourrait également être employée à cet usage. Ces sources occupent ensemble un espace de seize milles carrés; elles varient de profondeur de 200 à 250 pieds. Chaque ouverture a 4 pieds carrés; l'huile en jaillit à une température de 90 degrés de Fahrenheit; elle coule dans un bassin dont le fond, disposé en tamis, laisse échapper les parties aqueuses, pendant qu'elle se coagule au contact de l'air. On la recueille ensuite dans de grandes terrines, et on la transporte sur des chariots à bœufs au bord du fleuve, où on la répartit sur des bateaux en destination pour toutes les parties de l'empire. M. Crawfurd calcule, d'après le

nombre et le tonnage des bateaux employés à ce commerce, qu'ils transportent 17,568,000 viss de 26 livres et demie chacun. La consommation moyenne d'une famille de cinq personnes environ est de 30 viss par an, dont les deux tiers servent à l'éclairage. Si ces données sont exactes, la population de l'empire serait de 2,147,200 ames.

D'après un autre calcul fondé sur le produit actuel des sources dont il s'agit, les consommateurs de l'huile de pétrole ne s'éleveraient qu'à 2,066,721. Ce calcul ne repose que sur de vagues probabilités. Le capitaine Cox, qui accompagna le colonel Symes dans sa mission de 1795, évalue à 56,940,000 viss le produit annuel de ces sources. D'après cette donnée, la population serait d'environ 6,959,331 ames. M. Crawfurd donne à l'empire birman tantôt 4,416,000, tantôt 2,414,000, enfin 3,300,000 habitans; il finit par conclure qu'il n'en possède pas plus de 4,000,000 (22 environ par mille carré). Il y a loin de cette estimation à celle du colonel Symes, qui évalue la population birmane à 14,400,000 habitans. On est donc réduit, sur ce point important, à de simples conjectures.

A quelque distance des sources dont nous venons de parler, M. Crawfurd découvrit une foule d'objets qui intéressent spécialement les géologues : ce sont des bois pétrifiés et des ossemens fossiles parfaitement conservés, grâce à l'hydrate de fer qui les a enveloppés et pénétrés dans diverses proportions. Il en envoya une collection en Angleterre; et le professeur Buckland a publié à ce sujet un rapport intéressant dans les *Transactions de la Société Géologique*. Il résulte de ce rapport que les fossiles d'animaux sont des ossemens de rhinocéros, d'hippopotames, de mastodontes, de tapirs et de sangliers,

ou d'animaux ruminans du genre des bœufs, des antilopes, des daims, ou des débris d'alligators, de gavials et de deux espèces de tortues d'eau douce. M. Buckland observe que la rencontre de ces reptiles et des mammifères dans les mêmes dépôts n'a point été remarquée dans les autres contrées du globe; que le *gavial* et les *pachydermes* découverts par M. Crawfurd ont disparu du pays birman; que le premier ne se rencontre plus que sur les bords du Gange et de ses affluens; l'hippopotame, sur les rives des fleuves et des lacs de l'Afrique, et que la race des mastodontes est éteinte : il est probable, ajoute ce savant géologue, que tous ces animaux étaient naturalisés dans le pays birman au moment du cataclysme qui les anéantit, de même que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame et l'hyène habitaient l'Angleterre et le nord de l'Europe à l'époque où la même catastrophe vint bouleverser ces contrées.

M. Crawfurd et sa suite arrivèrent à Ava le 30 septembre, après un mois de voyage, durant lequel ils parcoururent 450 milles. Son bâtiment ayant à lutter contre le courant, ne pouvait filer que cinq nœuds et demi à l'heure. Par un vent frais, un bateau birman peut aller d'Ava à Rangoon en quatre jours, et revenir en dix. Ces bateaux sont montés par d'excellens rameurs, presque aussi rapides que ceux de la Cochinchine. Avant le débarquement, un des ministres du roi se rendit à bord de la *Diane* dans une barque à soixante rames. Sa suite arriva bientôt après, distribuée dans trois autres dont chacune avait quarante rameurs; la dorure était prodiguée jusque sur les rames de ces pirogues. Le ministre donna à notre ambassadeur une singulière preuve de *decorum*. Au moment où il venait de s'asseoir sous une banne, à la poupe du bâtiment, survint une rafale

mêlée de pluie. » J'invitai, dit M. Crawfurd, son excellence à chercher un abri dans ma chambre ; elle s'y refusa long-tems pour ne pas compromettre sa dignité en s'exposant à avoir des hommes, et surtout des femmes, au-dessus de sa tête. Ce préjugé, si outrageant pour le beau sexe, est commun aux Siamois. Vaincue par mes instances, son excellence me demanda sérieusement si aucune femme ne s'était jamais tenue sur le pont, et ne consentit à me suivre qu'après avoir été complètement rassurée à cet égard. Nous éprouvâmes plusieurs fois combien était gênante l'étiquette de cette cour barbare. Je devais habiter la maison occupée à Ava par le docteur Price, et je me disposais à la meubler convenablement ; mais le ministre birman s'y opposa sous le prétexte qu'elle était plus élevée que le pavillon construit sur la rivière, et servant de résidence à sa majesté *aux pieds d'or*. Les négociateurs refusaient d'ailleurs de tenir chez moi leurs conférences, prétendant qu'un personnage important ne peut entrer ni chez son inférieur, ni chez son égal, sans déroger ou témoigner une excessive condescendance ; or, ils se montraient peu complaisans envers l'ambassade des Indes Orientales, et je compris qu'ils regardaient le gouverneur général comme un intendant de province, et refusaient d'honorer, dans la personne de son envoyé, l'ambassadeur de sa majesté britannique. La puissance de notre empire d'Orient eût dû cependant les convaincre que le représentant de ses immenses intérêts a droit à quelques égards. Mais tel était leur aveuglement, réel ou supposé, que, dans les conférences tenues à *Yamtabo*, à 40 milles de la capitale, sous les batteries anglaises, et après des victoires décisives, il fallut, pour trancher toutes difficultés sur l'envoi des émissaires qui devaient être nommés par suite du traité

de paix, et qu'ils supposaient devoir se rendre en Angleterre dont la distance les effrayait, leur rappeler en termes sévères que c'était à Calcutta et non à Londres que devaient résider les chargés d'affaires birmans. »

Ava n'offre de curieux que le contraste de ses huttes de bambous avec la splendeur de ses temples. Aucun autre monument durable, à l'exception du palais dont nous parlerons tout à l'heure, n'y signale la présence d'une cour. Les rois changent de capitale à chaque événement; c'est ainsi que le souverain actuel a quitté Améra-Poura, où son successeur fixera peut-être sa résidence.

L'arrivée de M. Crawfurd et de sa suite excita dans la ville une curiosité mêlée d'inquiétude. Le kyi-wun ou intendant des greniers, et certains membres du conseil privé consentirent, après quelques discussions d'étiquette, à visiter l'ambassadeur à son bord; et leurs craintes s'évanouirent dès qu'ils apprirent l'objet de sa mission. Le kyi-wun, l'orateur en titre du cabinet birman, prit la parole dans toutes les discussions. Voici, d'après la traduction de M. Price, un spécimen de son éloquence : « Le plus glorieux des monarques, le maître des palais d'or, étend sa domination sur toute la partie du monde où le soleil se lève; le grand et puissant monarque qui règne sur l'Angleterre gouverne celle où le soleil éteint ses feux. Le même astre les éclaire; ainsi puisse la paix s'étendre sur les deux empires et y verser les mêmes bienfaits, sans qu'aucun orage vienne désormais la troubler. »

M. Crawfurd montra dans les conférences une patience admirable. Incessamment il avait à combattre d'aveugles préventions, et à repousser mille objections frivoles renouvelées dans le but de le pousser à bout et de faire

manquer la négociation. Au moment où il s'applaudissait d'avoir convaincu ses contradicteurs de l'absurdité de leur opposition à des mesures d'un intérêt commun, il fallait revenir à la charge et combattre de nouveau de misérables arguties. Enfin, de guerre lasse, il se vit obligé de réduire à quatre articles un traité qui en contenait d'abord vingt-deux. « Encore, dit M. Crawfurd, les dispositions qui subsistèrent furent-elles tronquées, et la rédaction en resta-t-elle incomplète. » A tout prendre, cette conduite n'a rien d'étonnant de la part des négociateurs qui entrent en fonctions la corde au cou. Les signataires du traité dont les clauses venaient d'être débattues par eux avec tant d'obstination encoururent la disgrâce de sa majesté pour n'avoir pas obtenu tout ce qu'elle s'était promis. Ses courtisans lui avaient persuadé que la mission de nos envoyés avait pour objet d'implorer le pardon de nos victoires, de lui rendre ses provinces conquises, et de lui faire la remise du tribut qu'on lui avait imposé. Lorsqu'enfin il fut désabusé, il manifesta la plus vive indignation, s'écria qu'on avait trahi sa confiance, accusa ses ministres de mensonge, de haute trahison, et, la lance à la main, il sortit pour en tirer vengeance. Ceux-ci prirent aussitôt la fuite, les uns se précipitant du haut du balcon de la salle d'audience, les plus prudens gagnant subitement les degrés, tous dans une confusion difficile à décrire.

Ces paroxysmes de fureur sont assez fréquens chez les princes birmans ; mais, pour me servir de l'expression d'un de nos plus grands orateurs, la dignité royale y coule plutôt que le sang des ministres. Le dernier roi était moins sujet à ces accès de frénésie que le souverain actuel. Cependant un Européen m'en cita un trait dont il fut le témoin oculaire. « A son retour d'un pé-

lerinage au grand temple de Mengwan, le roi découvrit quelques malversations de ses ministres; il saisit sa lance et se précipita sur eux : ceux-ci prirent la fuite; un de ces malheureux fit un faux pas ; le roi l'ayant atteint le blessa légèrement à la cuisse ; ce fut là toute sa vengeance. »

Pendant que le monarque conservait tout son ressentiment contre les négociateurs du traité de commerce, le feu prit à un faubourg et mit en danger une maison occupée par la veuve d'un favori que l'un des ministres, nommé Kaulen-Mengyi, avait supplanté auprès de son maître. La veuve se plaignit au roi de ce que les ministres ne s'étaient pas rendus au poste où leur devoir les appelait pour aider à éteindre le feu. Le roi les manda aussitôt, et leur ordonna de jurer sur son épée qu'ils étaient présens sur le lieu de l'incendie. Kaulen-Mengyi avoua qu'il n'était allé qu'à l'hôtel-de-ville, mais qu'il avait donné les ordres nécessaires pour se rendre maître des flammes. « Qu'on l'entraîne! » s'écria le roi transporté de fureur. Le ministre, pour éviter d'être traîné par les cheveux hors du palais, suivant l'usage, prit la fuite aussi vite que son âge le permettait. Les autres échappèrent à la vengeance de leur maître en faisant excuser leur absence. Quant à Kaulen-Mengyi, il subit le supplice appelé chez les Birmans *nepu m'ha l'han the* (exposition à l'ardeur du soleil). Le condamné est étendu sur le dos, et exposé dans cette attitude pendant plusieurs heures sous un ciel brûlant, ayant sur la poitrine un poids qui varie suivant la nature du crime et le caprice du juge. Le plus fidèle et le plus zélé des ministres birmans subit ce châtiment d'une heure à trois après midi, non dans une cour du palais, suivant l'usage établi pour les grands de l'état, mais sur la place publique, et en présence d'une foule

de spectateurs. Un brigand émérite, à qui sa longue expérience avait valu la place d'exécuteur en chef des hautes œuvres, présida à l'exécution. Les malfaiteurs de cette espèce ne sont pas mis en jugement; mais, d'après les lois du pays, les grands officiers de la couronne peuvent disposer arbitrairement de leur vie. On voyait donc un premier ministre livré aux mains d'un scélérat, auquel il eût pu infliger les peines les plus rigoureuses; ce n'est pas une des anomalies les moins bizarres qui existent dans la législation de ce peuple barbare. L'exposition au soleil est le châtiment d'une foule de crimes; c'est aussi la punition du débiteur insolvable. « Ainsi, dit M. Fitche, si un commerçant ne vous paie pas à l'échéance, vous pouvez l'enlever de chez lui et le conduire dans votre maison, ce qui est pour lui le comble de l'humiliation, et là, s'il ne satisfait pas de suite à son engagement, vous avez le droit de vous emparer de sa femme, de ses enfans et de ses esclaves, de les attacher à votre porte, et de les exposer au soleil. »

Bien que le roi tînt toujours rancune à ses ministres, il se montra très-affable envers la légation anglaise, et il était difficile de reconnaître en lui le prince qui, deux jours auparavant, avait puni si sévèrement Kaulen-Mengyi.

Le souverain actuel a quarante-trois ans. Sans être grand, il est agile et robuste. Ses manières sont polies, mais quelquefois elles dégénèrent en une familiarité ridicule. Ainsi il lui arrive souvent de tirer l'oreille de ses favoris ou de leur donner des soufflets. Il a surtout cette habitude avec les étrangers auprès desquels sa dignité est moins compromise. Tandis que les princes asiatiques languissent dans la mollesse, il se livre avec ardeur aux exercices violens, tels que les courses à cheval, ou sur

des éléphans, et la chasse de ces animaux. Parmi ses délassemens, il en est un si puéril à la fois et si barbare, qu'on n'y croirait pas s'il n'était attesté par des témoignages authentiques. Il consiste à courir à califourchon sur les épaules d'un de ses sujets, en tenant en guise de bride une écharpe de mousseline qui sert de mors à sa monture bipède. Avant la guerre, ces fonctions étaient remplies par un de ses sujets originaire de Sarwa; c'était un homme très-robuste dont les larges épaules offraient à sa majesté un siége aussi commode que solide. Quand les Anglais arrivèrent à Sarwa, le frère de ce personnage se mit sous leur protection; cette conduite entraîna la disgrâce du favori, qui fut jeté dans les fers, et dépouillé de ses titres et des terres que le roi lui avait donnés en récompense de ses services.

L'habitude de prendre des bipèdes pour coursiers est commune à d'autres princes du sang royal.

Au reste ce n'est pas seulement chez les Birmans que cet auguste passe-tems est en usage. L'*aimable* rejeton de la maison de Bragance qui, suivant l'expression de Sir J. Mackintosh, *se montre à la face de l'Europe avec les stigmates du parricide sur le front*, qui emprisonne par centaines, fait pendre par douzaines, et pille par milliers, sans distinction de partis, tous ses sujets qui ont le malheur de posséder quelque instruction et des propriétés sur les bords du Douro et du Tage, ce Titus de certains journaux s'amusait souvent, lorsqu'il habitait le Brésil, à se cramponner aux épaules de ses nègres; et, sur leurs flancs nus, il jouait de l'éperon avec délices.

Mais abandonnons le modèle des absolutistes de la vieille Europe, et revenons à sa majesté *aux pieds d'or*. Elle fit long-tems attendre la réception solennelle de notre ambassadeur; enfin il fut admis à lui présenter les

hommages et les dons du gouverneur général de l'Inde. « La salle d'audience, dit M. Crawfurd, est un pavillon élégant en forme de parallélogramme, bordé sur trois côtés d'une superbe colonnade, et au fond duquel est placé le trône. Il s'élève sur une terrasse de dix ou douze pieds de hauteur, construite en pierres d'un poli si parfait qu'on les prendrait pour du marbre blanc; l'or étincelle partout sur le plafond, et sur les colonnes dont la base est peinte en rouge. Le trône est plus resplendissant encore : posé sur une mosaïque composée de fragmens de glaces, de verre coloré, d'or et d'argent, il est adossé à une mosaïque du même style, et surmonté d'un dais magnifique. La fraîcheur des décorations rehaussait la beauté de cet édifice nouvellement construit et qui n'avait servi qu'une fois. Celui d'Améra-Poura décrit par le colonel Symes était dans le même goût, mais il n'avait que quatre-vingt-dix pieds de long, tandis que celui d'Ava en a cent vingt. La salle d'audience a trois entrées : l'une à droite, la seconde à gauche, et la troisième au centre, exclusivement réservée au roi. Nous montâmes par l'escalier de droite; après avoir, suivant nos conventions, ôté nos souliers, nous traversâmes la salle pour occuper la place qui nous avait été désignée presque en face du trône, vers la gauche, à côté des présens destinés à sa majesté. Quelques instans après elle fit son entrée; la musique annonça son approche; bientôt une porte à coulisse qui nous dérobait la vue du trône glissa bruyamment dans sa rainure : le roi monta péniblement les degrés, gêné par le lourd attirail de son costume. Il portait une tunique tissue d'or et semée de pierreries; sa couronne était un casque d'or massif surmonté d'une spirale façonnée à l'instar d'une pagode birmane, et incrusté de rubis et de saphirs. Sa majesté tenait dans sa

main droite ce que, dans l'Indostan, on nomme *chewrie* (la queue d'une vache blanche); c'est une des cinq insignes du pouvoir suprême. Les quatre autres sont le casque en spirale, l'épée, les pantoufles et l'ombrelle blanche. Le roi se servait fort adroitement de cette espèce d'émouchoir, sceptre burlesque que je n'avais vu jusque-là que dans les mains des bouviers. Après en avoir épousseté sa robe et son trône, il s'assit gravement, tandis que ses courtisans qui attendaient son arrivée, assis à l'orientale, se prosternèrent trois fois la face contre terre, et les mains sur le front, cérémonie appelée chez les Birmans *shi-ko* (acte de soumission et d'hommage). Il était convenu qu'on nous dispenserait de cette posture humiliante. A l'aspect de sa majesté, nous nous découvrîmes respectueusement, et, la main droite levée à hauteur du front, nous fîmes un profond salut. La reine entra quelques instans après, et prit place sur le trône, à droite. Sa robe était du même tissu que celle du roi; sa couronne d'or semée de pierreries, mais sans spirale, ressemblait à un casque romain. Une jeune princesse de cinq ans environ vint s'asseoir entre les augustes époux. A l'arrivée de la reine, les courtisans recommencèrent leurs prosternations, et nous nos saluts. Ce spectacle imposant produisit sur moi l'illusion d'une scène de féerie, mais d'une scène plus brillante que toutes les représentations théâtrales. »

Admirons ici l'astuce du gouvernement birman. La nation a une espèce de ramadan, un tems de jeûne, terminé par une fête solennelle, durant laquelle les grands officiers et les vassaux de la couronne offrent au roi des présens, lui demandent pardon des fautes qu'ils ont commises dans le cours de l'année, et implorent, en quelque sorte, un bill d'indemnité. Ce bill leur est personnel, car

le reste du peuple est exposé tous les jours à mille exactions pour racheter les fautes qu'il a commises, souvent même celles dont il est innocent. On ajourna la présentation de l'ambassadeur à cette époque solennelle d'expiation, dans le dessein de le confondre avec la foule des supplians qui devaient implorer le pardon de leurs méfaits. Le représentant du gouverneur-général de l'Inde fut le dernier admis à offrir ses présens. Quand son tour arriva, le secrétaire-d'état lut à haute voix l'adresse suivante calquée sur le modèle qui avait déjà servi aux autres présentations.

« Très-excellent et glorieux souverain de la terre et des mers; seigneur des puissances célestes et de tous les éléphans blancs; possesseur des enchantemens (*sakia*); intendant suprême de tous les êtres créés; source de toute justice; objet de notre adoration! dans les circonstances propices où votre majesté fait grâce à tous les coupables, le gouverneur anglais de l'Inde, placé sous vos pieds d'or, fait acte d'obéissance et de soumission, et vous offre ses dons expiatoires. »

Dès que le nom de chaque suppliant était proclamé, il prenait à la main une poignée de riz grillé, et se prosternait.

La séance levée, on conduisit M. Crawfurd dans un vaste enclos, où il assita à une danse burlesque de femmes, de bouffons, de bateleurs déguisés et masqués, dans laquelle ces derniers, travestis en singes et autres animaux, firent assaut d'agilité. A ce divertissement succédèrent des courses de chevaux, d'éléphans et les marionnettes. Ce dernier spectacle fut également offert par l'empereur de la Chine à lord Macarthney. Il n'est pas étonnant que deux peuples voisins, ayant une origine commune, partagent les mêmes goûts. Ce qui l'est beau-

coup plus, c'est de nous voir, nous grands enfans de la civilisation européenne, applaudir dans nos carrefours aux tours de Polichinelle, et admirer sur nos théâtres le singe Mazurier ou l'éléphant du roi de Siam.

L'éléphant blanc est chez les Birmans un objet de vénération; il a ses ministres, ses secrétaires, etc. : c'est un des apanages de la royauté. Le souverain se croirait perdu s'il n'en possédait au moins un. Un jour on annonça au roi qu'on avait vu un éléphant blanc, mais que la prise et le transport de cet animal coûteraient dix mille mesures de riz. « Qu'est-ce donc, s'écria sa majesté, que la perte de dix mille mesures de riz comparée à la possession d'un éléphant blanc ? » En conséquence il ordonna qu'on s'emparât à tout prix de ce précieux animal. M. Crawfurd taxe d'exagération tout ce qu'on a dit jusqu'ici sur la délicatesse des organes de l'éléphant, sur son courage et ses admirables qualités.

Chaque printems, quand les eaux de l'Irrawadi rentrent dans leur lit, on célèbre cet événement par des courses de bateaux, divertissement nautique qui dure trois jours, et qu'on nomme *la fête des eaux*. Le point de départ est sur le fleuve en face du palais. « On nous conduisit, dit M. Crawfurd, dans une magnifique embarcation, jusqu'à un élégant pavillon ancré au milieu du fleuve, dont le kyi-wun et son secrétaire nous firent les honneurs. Le roi et la reine, entourés de leur cour, prirent place vers la rive orientale, à l'avant d'une grande barque, sous une tenture verte. Le corps du bâtiment, chargé de dorures, figurait un énorme poisson, et au milieu s'élevait en spirale une pyramide de trente pieds, représentant celle du palais. On distinguait LL. MM. aux ombrelles blanches, insignes de leur puissance. On remarquait surtout le roi qui, toujours actif, allait et venait

sous le pavillon royal, se tenant debout en vertu de sa prérogative, tandis que le reste de l'assemblée restait assis ou couché. De ce côté, le fleuve était couvert de bateaux appartenant aux grands de l'état, couverts de dorures, ombragés de mille banderoles, et occupés par des orchestres et des danseuses. Dès notre arrivée, on fit courir devant nous neuf bateaux armés, qui manœuvrèrent avec une rapidité étonnante. Cet exercice est l'occupation favorite des Birmans, et ils y excellent. Leurs bateaux sont bien construits, parfaitement entretenus, et les rameurs montrent autant d'adresse que d'agilité; à l'instar des gondoliers de Venise, ils égaient de leurs chants les échos du rivage, et leurs airs ne manquent pas de mélodie. Voici un de leurs refrains traduit par mon interprète : « La gloire du trône d'or éblouit comme » le soleil dans toute sa splendeur ; le royaume des » royaumes, la patrie et ses intérêts jouissent d'un destin » plus propice encore. » Si ces vers sont l'expression de l'opinion populaire, il faut convenir que les Birmans sont du moins satisfaits de leur condition. Ces bateliers infatigables excellent également à dompter des éléphans et à boxer. Témoin de leur gymnastique, j'ai vu le peuple former le cercle autour d'eux avec plus d'ordre et de calme que notre John Bull sous la baguette du constable. Le roi en exerce souvent les fonctions; et je l'ai entendu s'écrier avec une attention toute paternelle : « Ne vous » heurtez point là-bas! n'empêchez pas de voir ! »

Il paraît qu'on offrit à M. Crawfurd des spectacles moins variés qu'au colonel Symes. Ainsi, il n'assista pas aux concerts et aux danses des Bayadères; il ne vit point d'illuminations ni de feu d'artifice. Ce divertissement est cependant très-curieux. Les fusées sont d'une dimension extraordinaire. Leur cylindre se compose de troncs d'ar-

bres creusés qui ont jusqu'à sept ou huit pieds de long et trois ou quatre de circonférence. On les tire toujours avant la nuit, pour que le peuple puisse les voir tomber et éviter ainsi d'en être écrasé; malgré cette précaution, ces fusées colossales ont fait beaucoup de victimes.

Les Birmans sont incontestablement les plus braves, les plus intrépides et les plus robustes de tous les peuples appartenant à la race hindou-chinoise. Mais un gouvernement détestable a fermé leur cœur à tout sentiment d'humanité. Chez eux, la rigueur des châtimens est poussée jusqu'à la cruauté. Les moins sévères sont l'emprisonnement et les fers. Le poids des chaînes varie de 1 à 9 suivant la gravité de l'offense. Viennent ensuite le fouet, la mutilation, l'esclavage dans les temples, et le dernier supplice, dont l'exécution varie suivant la nature des crimes, ou le caprice du juge; le condamné est décapité, éventré, noyé, brûlé vif, ou livré aux bêtes féroces. Le 26 janvier 1817, d'après le rapport d'un témoin oculaire, on mit à mort, à Rangoon, quatre malfaiteurs qui avaient commis des vols dans les temples. Après leur avoir ouvert l'abdomen, on sillonna leurs flancs de larges entailles, et le plus coupable eut la poitrine traversée d'un pieu.

Un officier européen, qui a long-tems habité Rangoon, déclare avoir vu exécuter sept personnes complices du même crime. On les attacha à un poteau aux bords de l'Irrawadi, à la place que le reflux des eaux venait d'abandonner, et on les exposa à être submergés au bout de quelques heures par la marée montante. Les Birmans subissent la mort avec une fermeté et une indifférence qui sont communes aux Asiatiques. On a vu un déserteur manger une banane tandis que le bourreau venait de mettre ses entrailles à découvert. On a vu une

femme, condamnée pour meurtre à être dévorée par un tigre, entrer librement dans sa cage et se prosterner devant le féroce animal qui la tua d'un coup de griffe, et la dévora en un quart d'heure. Au reste, les femmes subissent rarement la peine capitale. « Le fer, disent les Birmans, n'est pas fait pour elles. » Un supplice plus cruel, analogue à celui que les Juifs infligeaient aux premiers chrétiens, consiste à scier le criminel entre deux planches.

Lors de la dernière guerre, un des généraux, après quelques revers, avait obtenu de nouveau le commandement de l'armée. Ses troupes, composées de recrues, prirent la fuite au premier choc. Le général suivit leur exemple, et, rentré dans la capitale, il demanda au roi de nouveaux renforts. Sa majesté, moins irritée de sa lâcheté que de l'assurance avec laquelle il osait se présenter à elle, le condamna au dernier supplice. Traîné par les cheveux hors du palais, il fut conduit dans un cachot où il resta une heure, et de là, au lieu de l'exécution où il fut décapité. J'ai dit que les bourreaux sont, chez les Birmans, des malfaiteurs à qui l'on a fait grâce. Ils remplissent aussi les fonctions de geoliers. Ceux du malheureux général traitèrent avec une horrible férocité un homme qui avait encouru à la fois la disgrâce de son roi et la haine publique. Dépouillé de ses vêtemens, qu'ils s'étaient partagés, ils le traînèrent dans la poussière jusqu'à sa prison, et le conduisirent ensuite au supplice, à deux milles de distance, les mains liées derrière le dos. Le long de la route, ils déchiraient ses flancs à coups de lance, au point qu'il était expirant au moment où on lui trancha la tête. Fatale bizarrerie! le monarque qui l'immola est le même qui disait d'un de ses généraux mort au champ d'honneur : « L'insensé! pourquoi ne pre-

nait-il pas la fuite?» et qui fit décapiter un de ses architectes, parce que la flèche de son palais avait été abattue par la foudre à l'époque où l'on apprit l'arrivée de l'expédition anglaise.

Le sort des prisonniers de guerre est presque aussi déplorable que celui des condamnés. On les met à mort, on les vend comme des esclaves, ou, ce qui est pire que l'esclavage et la mort, on les plonge dans les cachots. Si le captif a des moyens de subsistance, les geoliers les lui arrachent, ou le forcent, par des tortures, à les découvrir. A Ava, les prisonniers faits pendant la dernière guerre furent souvent exposés à cet horrible traitement. Ils avaient déjà chèrement acheté certains allégemens à leur position, et ils les attendaient encore, quand ils jugèrent prudent de mettre un terme aux exactions de leur geolier. Sa vengeance ne tarda pas à se manifester. Ils étaient répartis dans plusieurs salles, et chaque chambrée avait les pieds enchaînés à une longue poutre que des cordes rattachaient aux murs de la prison. Dans la nuit, éveillés en sursaut, ils se sentirent suspendus, la tête en bas, à la poutre que l'on avait hissée par l'un des bouts, de manière à former avec le sol un angle de 45 degrés. Après être restés une heure ou deux dans cette cruelle position, ils furent réduits, pour en sortir, à livrer à l'impitoyable geolier leur dernière roupie.

Au reste, quelle humanité attendre des brigands commis à la garde des cachots, quand le peuple traite les prisonniers avec une sauvage brutalité! Laissons parler un pauvre Indou qui tomba, à Cachar, entre les mains des Birmans.

« Mon nom est Mahomet Ruffy, dit-il, dans un interrogatoire que M. Crawfurd lui fit subir; je suis né au village de Udarbund, province de Cachar; il y a vingt

mois que l'armée birmane, commandée par Maong-Kayo, étant venue dévaster le pays, me fit prisonnier avec 6,000 personnes de tout sexe et de tout âge, qu'elle arracha à leurs foyers. On nous enchaîna deux à deux; on nous traîna loin de notre pays, mourant de faim, et forcés de transporter un immense butin : les femmes qui ne pouvaient se charger d'aucun fardeau étaient jetées à la rivière, après avoir vu égorger leurs enfans à la mamelle. Les vieillards et les malades étaient impitoyablement massacrés, et nos fardeaux s'aggravaient d'autant. Arrivés à Ava, nous fûmes dispersés dans les bourgs voisins. Enfin, après des souffrances inouies, je me suis échappé, avec un de mes compatriotes nommé Tareef-gah, à la suite des prisonniers cipayes, qui ont été rendus à la liberté. Je désire vivement rentrer dans mon pays, mais après avoir contribué à délivrer mes parens et mes amis qui gémissent encore dans la captivité. »

On connaît la bizarrerie des cérémonies funèbres en Chine; elles sont à quelque différence près, les mêmes chez les Birmans; qui tiennent de leur barbarie, en voici deux exemples :

Les Birmans croient que lorsqu'une femme meurt en couche, son ame se transforme en génie du mal, et va tourmenter les habitans du lieu, si elle n'est exorcisée. C'est aussi ce que l'on fait, et voici comment : lorsque le convoi se rend au champ des funérailles, le mari, les cheveux épars, une lance à chaque main, marche devant le cercueil faisant des contorsions effroyables, et agitant l'air avec ses armes. A l'arrivée du corps, des juges constatent que la défunte est morte dans les travaux de l'enfantement. Après quoi ils prononcent le divorce entre elle et son mari. On procède ensuite à l'ouverture du cadavre, on extrait le fœtus et on le montre aux specta-

teurs. Le mari, après avoir fait trois tours autour du cercueil, se rend chez lui, se lave la tête, et va rejoindre le convoi pour assister à la combustion du corps. Au Pégu la cérémonie de l'exorcisme est moins horrible : le corps n'est ouvert qu'en effigie ; on y substitue une tige de plantain dont on enlève la moelle.

Aux funérailles des prêtres, le bûcher est placé sur un char à quatre roues, et le corps jeté dans un canon ou mortier de bois, pour que leur ame soit lancée plus rapidement vers le ciel. Une foule immense suit le convoi, livrée aux transports de la joie la plus bruyante. Deux bandes s'emparent du char, et chacune le pousse dans une direction contraire ; l'une est chargée de mettre le feu au bûcher, l'autre de s'y opposer. Celle-ci finit par triompher, et au moment où le bûcher est consumé par les flammes, l'air retentit de sauvages acclamations.

Le soin de brûler les cadavres est confié à une classe d'hommes nommés *sandalas*. Ils sont aussi méprisés que les parias de l'Hindostan ; ils vivent séquestrés dans les villages, et réputés impurs aux yeux de la population. C'étaient dans l'origine des criminels condamnés à mort, et dont on avait commué la peine. Ils diffèrent des bourreaux et des geoliers en ce que leur flétrissure est héréditaire. Les sandalas ainsi que les lépreux, les mendians et les fabricans de cercueils, vivent sous les ordres d'un des grands de l'état, qu'on nomme le *so-wun*, gouverneur des quatre juridictions, ou *a'-rwat-wun* (intendant des incurables). Ce fonctionnaire n'a pas de traitement, et vit des exactions qui épuisent les chétives ressources de ces infortunés. Il tient ses assises dans leurs villages, et perçoit pour son compte les amendes et le produit des confiscations. Inspecteur de la salubrité, il vend fort cher à tous ceux qu'il déclare atteints de maladies in-

curables ou contagieuses (et le nombre en est arbitrairement fixé) la permission de rester dans leurs cantonnemens. La moindre cicatrice est un signe de réprobation qu'il faut effacer par un don expiatoire. Qu'un individu sain et bien portant ait un de ses enfans atteint d'une maladie cutanée, il a un tribut quotidien à payer pour n'être pas chassé du territoire avec toute sa famille.

Le préjugé qui frappe les lépreux poursuit également les aveugles, les muets, les amputés, n'eussent-ils perdu que le nez ou une oreille; les guerriers qui ont été mutilés au service du roi et de leur pays perdent même le droit d'entrer dans l'enceinte du palais, et tout espoir dans la protection du gouvernement. Une foule de prisonniers birmans, blessés pendant la dernière guerre, refusèrent de se soumettre à l'amputation, et ceux qui avaient subi cette opération arrachèrent l'appareil, et expirèrent bientôt, nageant dans leur sang. Un jeune homme, grièvement blessé, à qui l'on venait de couper une cuisse dans nos ambulances, présenta l'autre au fer de l'opérateur, imaginant que tel était le traitement réservé à tous les prisonniers de guerre. La résignation avec laquelle les Birmans supportent leurs souffrances s'explique par le préjugé religieux. Les sectateurs de Bouddha considèrent les maux physiques comme une punition de leurs fautes actuelles, et surtout de celles qu'ils commettent dans les transmigrations successives que leur ame doit subir, ou comme l'expiation des méfaits de leurs ancêtres et le résultat nécessaire du désordre qui règne dans l'univers.

Les esclaves des temples vivent, ainsi que les sandalas, dans une dégradation héréditaire. Comme ces derniers, ils ne peuvent ni se marier ni s'associer avec le reste de la population. On se croirait souillé en s'asseyant ou en

mangeant avec eux. Lors de la prise d'Aracan en 1783, le roi fit construire un temple en mémoire de cet événement; et parmi les défenseurs les plus intrépides de cette ville, il en choisit deux cents qu'il condamna, avec leurs familles, à un esclavage perpétuel au service de la pagode.

Le royaume d'Ava est occupé par sept tribus. Chacune d'elles a un langage, des mœurs, des coutumes et un culte différens; mais toutes ont des traits communs aux peuples qui habitent entre l'Hindostan et la Chine. Les Birmans appartiennent à la race mongole mêlée avec celle des Hindous, des Chinois et des Malais. Comme ces derniers, ils sont petits, robustes, bien faits et agiles. Leur teint est bronzé; ils ont les cheveux noirs, rudes, plats et touffus. Les hommes se tatouent, et gravent sur leur peau des figures de tigre, de singe, etc., ou des lettres et des emblèmes cabalistiques. C'est une honte et un signe de mollesse que de n'être pas tatoué. Les deux sexes ont les oreilles percées et ornées de boucles d'or et d'argent, ou traversées de chevilles de bois et de clous dorés; ils màchent habituellement un mélange de bétel, de noix d'aréca, de feuilles de poivrier et de chuan. Dès l'âge de trois ans ils fument du tabac; ils n'ont d'autre chaussure que des sandales, et ignorent l'usage des bas, des souliers et des bottes. Les Birmans sont les seuls, parmi les Orientaux, qui permettent aux femmes de tous les rangs de se montrer en public. Mais la condition de celles-ci n'en est point meilleure; elle est pire au contraire que celle des femmes de l'Hindostan, qui vivent dans la réclusion.

Les paysans sont plus heureux dans le royaume d'Ava que dans nos possessions de l'Inde. On pourrait, abstraction faite du climat, des mœurs et des habitudes, les

comparer à ceux qui végètent dans presque toute l'Europe. Chez les Birmans, le riz est à aussi bas prix qu'au Bengal; le sel, le poisson et le loyer des maisons coûtent beaucoup moins cher; et cependant un ouvrier employé à travailler la terre ne gagne que trois livres sterling par an au Bengal, tandis que son salaire est beaucoup plus élevé chez les Birmans. On aura à Calcutta un excellent charpentier pour vingt schellings par mois. A Rangoon il en coûtera trente. Un Hindou suffira à la culture de huit cents livres de riz, tandis que le Birman n'en produira à son maître que sept cent vingt. Aussi la mendicité est-elle très-rare chez ces derniers; elle n'est exploitée que par les prêtres qui s'y condamnent volontairement, et par quelques imbéciles qui y sont entraînés par la paresse et la superstition plutôt que par la misère.

Les arts utiles ont fait moins de progrès à Ava que dans l'Hindostan et à la Chine. On n'y emploie guère que les femmes à laver, à filer, à tisser et à teindre le coton : on n'y fabrique que des étoffes à raies ou à damier; on n'y connaît pas l'impression sur tissu. Quelque grossières que soient ces fabrications, le prix en est si élevé qu'elles ne pourraient, même sur les lieux, soutenir la concurrence avec les nôtres. Les soieries d'un tissu épais et solide y coûtent également fort cher; et l'on tire de la Chine une partie de la matière brute. La poterie commune y est préférable à celle de l'Hindostan. On y fabrique des jarres qui contiennent jusqu'à deux cents gallons; mais la métallurgie y est encore dans l'enfance.

Les Birmans n'ont fait aucun progrès dans les lettres et les sciences. Ils doivent aux Hindous le peu de notions astronomiques qu'ils possèdent, et c'est à des brames qu'est confiée la rédaction du calendrier. Ils célèbrent

une fête religieuse à chaque quartier de la lune, et mesurent le tems à l'aide d'un *clepsydre* ou horloge d'eau. C'est une coupe dont le fond est perforé, et qu'on laisse flotter sur un bassin. Lorsque le liquide, montant dans la coupe, a atteint les divers points qui marquent la division du tems, une clochette indique l'heure.

Les Birmans savent presque tous lire et écrire ; mais ils n'ont, comme les peuplades barbares, d'autres monumens littéraires que des chansons, des hymnes religieux et des chroniques en vers. Leur écriture est extrêmement simple, elle se compose presque en entier de cercles ou d'arcs diversement combinés. Leur idiome est un mélange du pali et du chinois. Leur culte est entremêlé de bouddhisme et de mythologie hindoue. Voici l'extrait d'un livre birman que nous lisons dans les mémoires de M. Judson et qui donnera un aperçu des croyances religieuses du pays sur la transmigration des ames.

« L'univers est peuplé de toute éternité d'une quantité innombrable d'ames qui vivifient les êtres créés, et qui montent ou descendent dans l'échelle de la vie, soumises à chaque changement d'état aux lois d'une justice mystérieuse, immuable comme la fatalité. Aucune créature n'est affranchie des maladies, de la vieillesse et de la mort. Souffrir et changer, telles sont les deux grandes lois de l'existence. « A quelque hauteur, disent les Birmans, qu'une ame soit exaltée dans les régions célestes, eût-elle traversé des siècles de bonheur, le symptôme fatal de la corruption doit tôt ou tard s'y manifester comme les bubons pestilentiels sous l'aisselle du malade. » Les mortels les plus heureux échangeront un jour les faveurs célestes contre les tortures de l'enfer. La fin dernière de l'homme est de mettre un terme au cours laborieux des transmigrations de son ame. Le

divin Gauthama atteignit ce but à dix-huit ans, et ses premiers disciples ont tous partagé sa brillante destinée. Aujourd'hui les vœux de tout être intellectuel doivent tendre à passer trois fois dans les régions des hommes et des anges, jusqu'à ce qu'il soit en contact avec le nouveau Bouddha, et le dieu Arimeteia, qui le guideront vers le globe d'or de *nib-ban*, ou le néant. »

Le mot *nib-ban* (en langue sanscrite *nirvana*), que M. Judson et tous les missionnaires traduisent par celui de *néant*, signifie, d'après l'opinion de M. Colebrooke, *calme parfait* dans le sein de la divinité. Au reste, cette perpétuelle apathie diffère peu d'un sommeil éternel.

Les tables chronologiques d'Ava constatent que depuis l'an 301 avant Jésus-Christ jusqu'à l'avénement du monarque régnant en 1819, pendant 2,120 ans, le royaume a eu 123 souverains (ce qui donne à chaque règne une durée moyenne de 16 à 17 ans). Leur témoignage concorde avec celui d'une foule d'inscriptions gravées sur des pierres monumentales qu'on rencontre fréquemment dans la capitale et dans les environs. Quant aux annales du pays, nous ignorons si elles sont plus fidèles à la vérité que la relation officielle de la dernière guerre avec les Anglais, par l'historiographe de la cour; en voici le résumé :

« En 1826 et 1827, les blancs de l'Occident déclarèrent la guerre au souverain du Palais-d'Or. Ils abordèrent à Rangoon, s'emparèrent de cette place, ainsi que de Prome; et il leur fut permis de s'avancer jusqu'à Yandabo, car le roi, par religion et par humanité, ne fit aucun effort pour leur résister. Cette entreprise leur coûta des sommes immenses, et leurs ressources étaient épuisées quand ils arrivèrent à Yandabo. Dans leur détresse, ils adressèrent une pétition au roi, qui, toujours clément

et généreux, leur envoya des sommes considérables pour défrayer leurs dépenses, et leur ordonna de sortir de ses états. »

Le traité de paix négocié par M. Crawfurd assure à l'Angleterre, dans le golfe de Martaban, une ligne de côtes qui s'étend du fond de la baie du Bengal au détroit de Singapore, et qui, resserrant d'une part le royaume d'Ava entre l'Aracan et nos nouvelles possessions, prolonge celles-ci entre les états birmans et le royaume de Siam. Cette acquisition d'une ligne de côtes non interrompue entre le Bengal et les comptoirs de Pulopenang, Malaca et Singapore, est d'un grand prix pour notre commerce, indépendamment de son importance. Nos nouveaux comptoirs seront bientôt, peut-être, l'entrepôt de tout le commerce de la Chine. Il est possible que les aventuriers qui, de toutes les parties du globe, affluent à Canton, parviennent à nous faire interdire toutes relations commerciales avec elle, en aveuglant le gouvernement sur ses vrais intérêts. Dans ce cas, les jonques qui sillonnent en ce moment le détroit de Singapore, trouveraient dans ces parages un débouché assuré pour les productions chinoises. Notre conquête est d'autant plus importante que les Hollandais, possesseurs de Java et de Sumatra, ont anéanti par leur faute toute relation commerciale avec ces deux îles.

La rade de Martaban est assez étendue pour contenir à la fois toutes les flottes de l'Angleterre. Trois fleuves, le Saluen, le Gain, et l'Ataram, se réunissent sous ses murs; ils y forment un vaste lac semé d'îles verdoyantes, de 5 à 6 milles d'étendue, et que divise l'île de Balu, située en avant de cet archipel. Les limites de nos conquêtes sont tracées, du nord au sud, par le cours du Saluen, qui laisse dans leur enceinte l'Ataram, venant du

sud-ouest, le moins large, mais le plus profond des trois fleuves. La navigation en est sûre et commode pendant l'espace de 50 milles. Tel est l'escarpement de ses bords, qu'un vaisseau, toutes ses voiles dehors, peut y manœuvrer sous des berceaux de verdure. Les forêts qui s'étendent au loin sur ses rives abondent en bois propres à la marine. Le pays est fertile, la canne à sucre, le coton, l'indigo, le tabac y prospéreraient, mais il est resté jusqu'ici sans culture, faute d'habitans. Cependant, aussitôt que l'on connut la cession qui nous était faite, et avant même la prise de possession par les commissaires de la compagnie, deux cents familles birmanes amenant 30,000 têtes de bétail, traversèrent le Saluen pour s'y établir. M. Crawfurd a fondé, dans une position admirable, et sur le cap qui domine la rade, une ville appelée Amherst, destinée à devenir l'entrepôt d'un commerce important dans la création de cette colonie; il a suivi le sage système de M. Stamford-Raffles, fondateur de l'établissement aujourd'hui si prospère de Singapore. Nous transcrivons la proclamation en langue birmane qu'il a adressée, à cette occasion, aux naturels du pays.

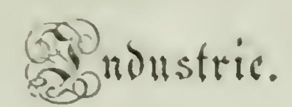
« Les habitans des villes et villages qui désireront s'établir sur le territoire qui vient d'être cédé à l'empire britannique, peuvent le faire en toute sûreté; ils n'ont ni exaction, ni vexation à craindre, et jouiront du libre exercice de leur culte; ils auront la liberté d'aller, de venir, de vendre, d'acheter et de vivre à leur guise, en se soumettant aux lois. Les ouvriers auront droit au même salaire que par le passé, et quiconque les forcerait au travail, sans en payer le prix, sera sévèrement puni. La nature ayant créé tous les hommes égaux, quel que soit leur rang, le gouvernement anglais ne

connaît point d'esclaves. Toutes les dettes, tous les engagemens contractés avant la guerre, sous la domination birmane, et dont il existera une preuve écrite, seront fidèlement acquittés. Les officiers et les magistrats sont spécialement chargés de concourir à la prospérité des villes et villages, et au bien-être de leurs habitans. Si toutefois ils attentaient aux propriétés ou commettaient quelque injustice, ils seront dégradés et punis. Quant aux taxes que l'état du pays permettra d'établir, elles seront réduites à la somme indispensable pour payer les dépenses nécessaires du gouvernement, et ne seront imposées qu'après une délibération entre les chefs et les notables habitans. En un mot, les Birmans trouveront toujours protection et sûreté dans les nouvelles possessions de l'empire britannique. Ceux qui voudront en sortir, n'éprouveront aucun obstacle, et il leur sera libre de se rendre où il leur conviendra. »

Nous terminerons cet article en blâmant ouvertement l'avis de M. Crawfurd sur l'utilité de faire, de Rangoon, une place de guerre, et de fermer aux Birmans la navigation de l'Irrawadi, afin de n'avoir plus rien à redouter de la cour d'Ava. Resserrés aujourd'hui entre la province d'Aracan et nos possessions dans la baie de Martaban, les Birmans ont cessé d'être dangereux pour nous. M. Crawfurd reconnaît avec raison que les conditions du dernier traité doivent être réciproques, que sa lettre et son esprit tendent à la fois à développer les ressources des deux nations. Arriverons-nous à cette réciprocité si désirable et contribuerons-nous aux progrès de la civilisation et de la prospérité chez les Birmans, en murant leur pays, comme on bouche un nid à rats? Les avantages que nous avons retirés de notre lutte avec eux sont assez brillans; ils seraient compromis par des me-

sures qui pourraient servir de motifs et de prétextes à une nouvelle guerre. Nous avons voulu assurer à notre commerce de nouveaux débouchés ; ce n'est point la violence qui nous les conservera ; ce sont les progrès de la civilisation birmane, et on ne peut les obtenir que de la confiance et de la liberté.

(*Quarterly Review.*)



Industrie.

PREMIÈRE EXCURSION

DE LA VOITURE A VAPEUR DE M. GURNEY.

Il y a quelques mois que nous avons entretenu nos lecteurs de la voiture ou chariot à vapeur inventée par M. Gurney (1). Cette voiture, destinée à manœuvrer sur les routes ordinaires, était une importante innovation, puisque les autres voitures, mues par le même agent, ne pouvaient jusqu'alors être employées que sur les chemins à rainures (2). Avant de mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit qu'a fait un témoin oculaire du premier voyage du nouveau chariot à vapeur (les précédens n'ayant été que de courts voyages d'essai assez peu décisifs), nous allons entrer dans quelques détails sommaires sur sa construction actuelle, car M. Gurney a fait beaucoup de modifications à ses premiers plans.

Dans le nouveau système, la voiture n'est pas destinée, comme dans le système primitif, à transporter des voyageurs ou des bagages ; elle ne sert qu'à faire mouvoir une voiture placée derrière, qu'elle traîne à la remorque (3) et à laquelle elle fait faire de neuf à dix milles à l'heure (environ trois lieues). Le chariot a quatre

(1) Voyez, dans le numéro 30, un article sur cette voiture.

(2) Voyez l'article sur les routes à rainures de fer dans le numéro 1er.

(3) Voyez la planche placée en tête de ce numéro.

roues, et contient, indépendamment de l'appareil, un siége pour deux personnes où se placent l'ingénieur et le timonnier. C'est une machine à haute pression qui imprime le mouvement. Ce mouvement est dirigé au moyen d'une cinquième roue placée horizontalement en avant du siége, et qui communique avec l'axe des roues de devant; en sorte que le chariot peut être conduit avec plus de précision qu'une voiture traînée par des chevaux, et peut en outre être arrêté à l'instant.

Sa longueur est la même que celle d'une voiture à quatre roues sans le timon; lorsqu'une autre voiture y est attachée, la longueur des deux réunies n'excède pas celle d'une voiture à quatre roues attelée de deux chevaux. La rapidité de son mouvement, ainsi que l'expérience l'a fait voir, ne diminue pas dans les montées; et il suit avec la plus grande facilité les sinuosités d'une route tortueuse.

Comme la machine est à haute pression, elle consomme une grande quantité d'eau et de combustible. Il lui faut en conséquence des dépôts d'eau chaque demi-heure, et chaque heure des dépôts de coke (1). D'après cela on peut voir que ces derniers dépôts ne devront pas être plus multipliés que les relais ordinaires de la poste. Les voitures de M. Gurney ne pourront pas faire de voyages réguliers avant l'établissement de ces diverses stations, qui devront être plus ou moins rapprochées, selon le degré de rapidité que les entrepreneurs voudront donner au nouveau moyen de transport. On estime qu'il ne faudra pas passer plus de deux minutes à chaque dépôt d'eau ou de coke.

Le bruit du chariot à vapeur, y compris celui de la

(1) Charbon distillé, tel qu'il sort des usines à gaz.

voiture des voyageurs qui y est attachée, est moins grand que le bruit d'une voiture ordinaire de poste, traînée par deux chevaux. Ce bruit diminuera encore, si, comme on l'espère, on peut réduire à six les huit roues des deux voitures. La combustion du coke donne peu ou point de fumée. Les dangers que l'on peut redouter d'une machine à haute pression paraissent avoir été beaucoup réduits par le mode de construction qu'a adopté M. Gurney. Mais on craint qu'un appareil aussi extraordinaire emporté rapidement sur la route, sans moteur visible, n'effraie les chevaux de trait ou de selle qui s'y trouveront et qui n'y seront pas accoutumés.

On calcule que cet appareil ne dépensera pas sur la route plus de trois pences (30 centimes) par mille. La distance entre Londres et Southampton est d'environ quatre-vingts milles (à peu près 27 lieues). Il en coûte 1 liv. st. 12 sh. (environ 37 fr.) aux voyageurs qui la parcourent dans les places d'intérieur des diligences. Si la donnée des trois pences par mille est exacte, la dépense des entrepreneurs des voitures à vapeur ne s'élevera pas à plus d'une livre sterling (25 fr.) pour chaque trajet d'une de ces villes à l'autre. Maintenant supposons que chaque voiture traînée par l'appareil de M. Gurney contienne dix voyageurs, et que chaque voyageur paie 6 sh. (7 fr. 50 c.), ce qui est à peu près le cinquième du prix actuel de ce voyage; dans cette hypothèse, les entrepreneurs feraient un profit net de 500 pour 100.

L'introduction d'un mode de transport aussi extraordinaire et aussi nouveau rencontrera sans doute plus d'un obstacle, et doit être l'occasion de quelques accidens particuliers; mais ces obstacles seront surmontés par le tems, l'activité de notre génie industriel et l'expérience que l'on acquerra par l'usage. Aussi, nous ne

doutons pas que l'économie et les autres avantages qui résulteront de l'adoption des chariots à vapeur ne les fassent, avant peu, préférer aux autres moyens de transport. Quoi qu'il en soit, nous allons maintenant mettre sous les yeux de nos lecteurs la relation faite par le lieutenant-colonel Dance, du premier voyage de l'appareil de M. Gurney.

Reading, 28 juillet, à 8 heures 1/2 du soir.

« Nous sommes partis de Crauford-Bridge ce matin, à quatre heures un quart. Nous étions au nombre de quatre, dans une calèche attachée au chariot à vapeur, et nous avons voyagé sans aucune difficulté et sans le plus léger accident jusqu'à Longford, où l'on réparait le pont construit sur la Coln.

» Sur ce pont se trouvait un gros tas de briques, assez élevé pour cacher en partie l'autre côté. Précisément au moment où nous entrions, la malle de Bath y arrivait à l'autre bout, lancée au grand trot. Dès que nous l'aperçûmes, nous criâmes au conducteur de prendre garde; mais comme il n'était pas prévenu de la voiture extraordinaire près de laquelle il allait passer, il ne tint compte de nos avertissemens, et ne ralentit pas sa marche. Pour éviter ce contact dangereux, M. Gurney poussa le chariot contre le tas de briques. Il en résulta quelque dommage pour notre appareil; mais tout fut réparé dans moins d'un quart d'heure. Quant aux chevaux de la malle, ils avaient pris le mors aux dents, et on fut obligé de couper les traits.

» Nous vînmes de Crauford-Bridge à Reading dans quatre heures dix minutes, y compris les poses pour prendre de l'eau, du coke, pour payer les péages, etc.

Mais ce trajet, quand une fois le service sera bien organisé, se fera nécessairement beaucoup plus vite. Nous avons rencontré sur la route 21 charrettes, 7 gros chariots, 2 chaises de poste, 4 malles, 7 diligences, un assez grand nombre de chevaux de main, et ni ceux-ci, ni ceux de trait ne s'effarouchèrent, à l'exception des chevaux de la malle de Bath, sur le pont de Longford. Si l'on vous dit que nous avons mis cette malle en danger, vous pourrez hardiment répondre qu'en pareille occurrence la même chose serait arrivée si notre voiture eût été attelée avec des chevaux, et probablement même il serait arrivé pire.

» Le taux moyen de notre marche a été de dix milles à l'heure. »

30 juillet 1829.

« Lorsque nous entrâmes dans Reading, il était 8 heures 20 minutes ; nous y restâmes deux heures pour réparer le fer de l'une des roues. M. Gurney s'était aperçu que les deux petites chaînes du mouvement expansif avaient été brisées ; cet accident était sans doute le résultat de ce qui nous était arrivé sur le pont de Longford.

» Nous ne partîmes de Reading qu'à dix heures et demie, et nous arrivâmes à Melksham vers huit heures du soir. Nous fîmes environ six milles à l'heure (deux lieues), en y comprenant nos stations.

» Il faut observer que notre principal objet était d'éviter les accidens ; et en conséquence nous faisions en sorte d'avoir toujours de l'eau en abondance. Afin de ne courir aucune chance, nous nous étions fait une loi de ne pas parcourir plus de quatre milles sans prendre de l'eau. Aussi nous arrêtions-nous chaque fois que nous en

apercevions près de la route, souvent même lorsque nous n'avions encore fait que deux ou trois milles, dans la crainte d'en manquer plus tard. Nous étions huit voyageurs et autant d'ingénieurs et d'ouvriers, car nous avions derrière une voiture attelée qui portait notre coke. Lorsque nous apercevions de l'eau à quelque distance de la route, nous formions la chaîne, et nous nous passions les seaux, comme à un incendie. Une circonstance qui avait aussi contribué à retarder la rapidité de notre marche, c'est que nous ne trouvions pas toujours du coke là où nous en avions besoin. Arrivés à la quarante-huitième pierre milliaire, nous fûmes obligés d'envoyer notre voiture de suite assez loin de la route, pour en charger.

» Aucune fumée n'était visible lorsque nous brûlions du coke, mais le charbon non distillé, qui faisait d'ailleurs un très-bon feu, en donnait une assez forte quantité. A Devizes, le coke que nous y trouvâmes était d'une si mauvaise qualité, que nous ne pûmes parvenir à le faire brûler, et nous fûmes obligés de nous servir de charbon. La fumée parut aussitôt, et comme la nuit commençait à tomber à notre arrivée à Melksham, la cheminée laissait échapper de brillantes étincelles. Nous ne disconviendrons pas que, sur une grande route, ces étincelles pourraient ne pas être sans danger si on rencontrait quelque voiture de foin ou de paille; mais on évitera ce danger par l'usage exclusif du coke.

» Celui que nous achetâmes nous coûta deux pences (vingt centimes) le boisseau, au prix de détail. Nous en brûlions environ un boisseau par mille. La dépense du combustible pour un voyage de cent milles (environ trente-trois lieues) ne s'élèverait donc pas à plus de huit schellings et quatre pences (dix fr. quatre-vingts cent.).

» A notre arrivée à Melksham, il y avait une foire dans la ville, et les rues étaient remplies de monde. M. Gurney, qui joint à un génie inventif et persévérant les plus aimables qualités du cœur, faisait marcher sa voiture le plus lentement possible, afin de ne blesser personne. Malheureusement, dans cette ville, les classes inférieures du peuple étaient fortement prévenues contre le nouveau moyen de transport. Excitée par des postillons qui pensaient que l'adoption de la voiture de M. Gurney compromettrait leurs moyens d'existence, la multitude qui encombrait les rues s'ameuta contre nous, nous accabla d'injures et nous lança des pierres. Le timonnier et un autre de nos hommes furent gravement blessés à la tête. M. Gurney ne crut pas pouvoir poursuivre sa route, tandis que deux de ses meilleurs ouvriers avaient besoin de secours chirurgicaux. Il fit entrer le chariot dans la cour d'un brasseur nommé M. Sles; et, pendant la nuit, il la fit garder par des constables, avec l'autorisation des magistrats. Le lendemain nous nous remîmes en route pour Bath sous escorte. Des poursuites ont été dirigées contre deux des provocateurs de l'émeute, et l'intention de M. Gurney est de venir aux assises de Salisbury pour soutenir l'accusation. »

4 août.

« Le 1er août, après avoir examiné toutes les parties du chariot et y avoir fait attacher la barouche, M. Gurney le fit promener dans les rues pendant environ une heure, pour s'assurer qu'il était en bon état. Tout se passa à notre satisfaction commune et à celle des habitans de Bath. Nous ne fîmes pas moins, dans les rues, de onze milles à l'heure.

» Le 3, au matin, nous nous trouvions à six milles de Devizes. Afin d'éviter la répétition des scènes qui avaient eu lieu à notre premier passage à Melksham, M. Gurney avait traversé cette ville la nuit précédente avec des chevaux. L'appareil fut remis à l'œuvre dès que nous en fûmes dehors. A Devizes M. Gurney lui donna toute l'énergie dont il est susceptible, afin d'éviter les agressions populaires dans les districts manufacturiers que nous avions à parcourir. Notre course fut si rapide que les chevaux de la voiture de poste qui nous accompagnait avaient peine à nous suivre, et qu'en arrivant ils étaient tout essoufflés.

» Au pied de la côte de Devizes, nous rencontrâmes la malle et une autre voiture qui s'arrêtèrent pour nous voir monter cette côte qui est extrêmement roide. Nous la gravîmes rapidement. Les voyageurs de la malle, ravis de ce spectacle inattendu, nous saluèrent par des acclamations et des applaudissemens.

» A Devizes, nous prîmes une nouvelle provision de coke, et nous fûmes très-bien accueillis par les habitans. Nous en partîmes vers sept heures pour Marlborough, où nous arrivâmes sans éprouver aucun accident. Là nous fûmes également bien reçus, et les habitans paraissaient fort curieux de savoir comment nous monterions la côte de Marlborough. M. Gurney voulut user de toute la force de la machine, et nous arrivâmes au sommet de la montagne sans nous arrêter, en marchant dans la proportion moyenne de sept milles à l'heure. Les personnes qui étaient à pied furent bientôt laissées derrière, et ceux qui étaient à cheval nous accompagnèrent pendant plusieurs milles en témoignant une grande satisfaction. Notre équipage traversa ensuite d'un bon pas Hungerford, Newbury, etc. A Reading, le maire et quelques

autres personnes à cheval ou en voiture nous reçurent à l'entrée de la ville.

» Trois personnes se joignirent à nous dans cette ville, et quand nous en partîmes nous étions au nombre de sept. Nous arrivâmes au pont de Craufort à cinq heures un quart, et par conséquent nous avions franchi dans onze heures, y compris les stations, une distance de quatre-vingts milles (soixante-sept lieues).

» Toute la journée se passa sans accident, et nous ne nous arrêtâmes que pour prendre de l'eau et du coke. J'observai qu'aucun cheval ne s'effaroucha en voyant notre équipage. Rien ne prouve mieux la parfaite confiance que nous avions dans l'appareil de M. Gurney, que le sommeil profond où tombèrent à plusieurs reprises, pendant cette journée, trois des ouvriers et deux des voyageurs.

» L'opinion de M. Gurney est que sa machine se trouvait en meilleur état et faisait mieux ses fonctions à notre retour qu'à notre départ; et ce qui le prouve, c'est que nous mîmes quatre heures de moins pour revenir que pour aller. Plus nous nous approchions du terme de notre voyage, plus notre marche était rapide. La route était cependant fortement trempée par une pluie abondante. La pluie qui tomba sur le bouilleur et la cheminée ne fit point de fumée; ce qu'on aurait pu craindre.

» En résumé cette expérience peut être considérée comme décisive. »

(*The United Service Journal.*)

Tableau de Londres.

N° I.

LES RUES.

Nos longues rangées de briques, nos petites fenêtres, les profils noirs et carrés de nos maisons, la monotonie de leurs lignes, la régularité même de nos trottoirs, composent, je l'avoue, un ensemble qui n'a rien de pittoresque. Aussi est-ce du paysage mobile qu'offrent les rues de la capitale dont je veux surtout m'occuper : scène changeante, bruyante, confuse, brillante, bizarre, dont je ne sache pas qu'un seul écrivain ait daigné copier les phases et constater les variations (1). Quand même on l'aurait essayé, je ne me découragerais pas; c'est un sujet qui change toujours, un modèle qui ne cesse ni de poser ni de varier ses poses : décoration mouvante, qui défie, par le caprice de ses évolutions, le pinceau le plus habile et le plus prompt à les reproduire. Déjà nos rues ne présentent plus en 1829 l'aspect qu'elles offraient à l'observateur de 1811 : et si l'on remonte jusqu'à l'époque de la reine Anne, combien le changement qui

(1) Note du Tr. On pourrait contredire cette assertion. Le vieux chroniqueur Hollinshed parle beaucoup des rues de Londres; le poète Gray leur a consacré un long poème intitulé *Trivia*. La plupart des *essayists*, dont la liste est si longue, et parmi lesquels on distingue Addisson, Goldsmith, Johnson, Hawkesworth, Mackenzie, ont fait le tableau du mouvement des rues de Londres. C'est la situation actuelle de ces rues et la métamorphose qu'elles ont subie depuis dix années que l'auteur de cet article a voulu reproduire.

s'est lentement opéré ne semblera-t-il pas fait pour exciter la surprise! Habitans et édifices, hommes et maisons, rien n'a conservé sa forme première. Voici la dame de qualité de 1710, avec ses falbalas et ses paniers, telle que la chantaient à l'envi les poètes de l'*âge d'or littéraire* (1), comme disent nos vieux critiques : elle a brillé dans les bals, c'était la perle de Saint-James; peut-être reconnaîtriez-vous sous la caricature de son costume cette *miss Meadows*, cette *chère Lepel* (2), dont les noms divinisés, retentissant après le banquet, recevaient chaque soir vingt apothéoses bachiques. Hélas! ces tems ne sont plus; et la beauté si fière, qui traversait en cet équipage la rue de Bond et celle d'Oxford, passerait pour un masque, si elle osait s'y représenter aujourd'hui.

Quant à nos rues en elles-mêmes, elles sont, de tems immémorial, composées d'un assemblage curieux de petits édifices noirs et bas, vrais châteaux de cartes, soutenus par une charpente spongieuse et légère, sur laquelle repose une argile mal cuite, dont les fragmens doivent leur adhérence momentanée à un détestable ciment de chaux vive. Leurs fondemens sont à peine enfoncés en terre; ce sont des tentes, destinées à durer autant que le bail du terrain. Une atmosphère chargée de soufre vient enduire d'une couche obscure les nobles frontons de ces palais : puis on les lave de tems à autre, en ayant soin de réparer l'outrage des saisons avec du mortier frais et blanc; ce qui leur donne une certaine analogie avec la bigarrure d'un échiquier en débris. Telle est la

(1) L'époque de Pope et d'Addisson est considérée par les *classiques* anglais, secte littéraire aujourd'hui fort décréditée, comme l'âge d'or, *the Augustan era*, de la littérature nationale.

(2) *Miss Lepel* a été chantée par Pope.

somptueuse demeure des sept huitièmes de notre population : telle est dans son ensemble notre grande capitale.

Il est vrai que la réforme et l'innovation viennent de pénétrer jusque dans les mystères de cette prétendue architecture. Un certain M. Nash, dérangeant toutes nos habitudes, déclarant la guerre aux us et coutumes de nos ancêtres, n'a pas craint de bouleverser ce vieux système : en dépit des lamentations des torys, une rue blanche et large (1) s'est ouverte au milieu de ces ruelles enfumées et obscures; des colonnades sont sorties de terre; l'architecture civile a commencé à prendre une forme raisonnable. Ces allées, si chères aux souvenirs des *cockneys* (2), ces vieux trottoirs incommodes, ce labyrinthe affreux de *Swallow-street* (3); enfin ces devantures infernales de nos maisons grises, rouges et noires, ont vu s'élever (rivalité dangereuse pour leur laideur !) des villas élégantes, avec pilastres, corniches et chapiteaux, souvent d'assez mauvais goût et empruntés à tous les ordres d'architecture, mais préférables en somme à la vénérable difformité des rues antiques.

A cette nouvelle, le cœur loyal des vieux partisans du *statu quo* s'est ému : détruire *Exeter-change* (4)! effacer *Swallow-street* ! renoncer au ciment belge, introduit en Angleterre par le roi Guillaume (5)! Tout était subverti. Le catholicisme, le libéralisme et M. Nash, conspiraient contre l'Angleterre protestante. Voilà le

(1) *Regent-street.*

(2) Sobriquet que l'on donne aux badauds de la Babylone britannique.

(3) Vieille rue tortueuse.

(4) Vieil édifice où se trouvait une espèce de bazar.

(5) Le ciment employé depuis l'avénement du prince d'Orange au trône d'Angleterre se nomme *Flemish-bond*, par opposition au ciment anglais, *English-bond.*

trône en danger, et l'église anglicane sur le bord de l'abîme. Une colonie de marchands s'exile en pleurant de ses boutiques en ruines ; et bien qu'on leur rende des domiciles plus convenables, plus aérés et en meilleure situation, leurs regrets s'attachent encore, leurs fidèles souvenirs se cramponnent, pour ainsi dire, au magasin obscur et étroit, sous l'ombre duquel leurs aïeux ont prospéré. Infortuné M. Cross (1) ! intéressant M. Clark (2) ! enfans loyaux de la vieille Angleterre ; allez, établissez-vous en murmurant dans les magasins splendides que l'on construit pour vous ! Protestez du moins, par vos larmes et votre résistance, pendant que lord Farnham proteste par ses votes et lord Winchelsea à coups de pistolet (3), contre l'esprit réformateur qui nous envahit.

Tant que M. Nash ne bâtira que des maisons, nous applaudirons à ses efforts. Qu'il ne s'élève pas jusqu'au palais ; que sa judicieuse réforme nous donne des édifices simples et utiles ; qu'il ne parodie ni Palladio, ni Perrault, ni Michel-Ange ! Il recevra tous nos éloges. Déjà les tortueuses ramifications de Charing-Cross ont disparu sous son niveau : déjà ces maisons consacrées par leur malpropreté séculaire se sont écroulées à sa voix. Le plus obstiné des torys doit convenir de l'amélioration qui s'est opérée sous son influence. Lord Newcastle lui-même, à l'aspect de ce *Strand* (4) élargi, ne doit-il pas avouer que le *libéralisme maudit* apporte quelques avantages, et que l'acte du Parlement pour élargir les rues,

(1) Marchand d'animaux.

(2) Marchand de quincaillerie.

(3) Lord Winchelsea, grand ennemi des nouvelles mesures adoptées en faveur des catholiques d'Irlande, s'est battu à Battersea, avec le duc de Wellington.

(4) Il a fallu, pour élargir le *Strand*, un acte spécial du Parlement.

acte qui émane des wihgs, ne laisse pas que d'avoir son utilité?

Londres possède, comme le corps humain, de grosses artères et de petites veines, des canaux larges et étroits, de vastes routes et des voies resserrées, où deux hommes peuvent à peine passer de front. La physionomie de ces rues diffère d'un quartier à l'autre. A l'ouest, le pavé est large et libre d'immondices; la population marche lentement; les maisons sont régulières. Vers la région de l'est, la scène change; le trafic règne dans des avenues étroites et étouffées, que tapisse une boue épaisse, plus noire et plus infecte que celle du Styx : de là émanent des exhalaisons épouvantables, que l'indigène de Londres, si dédaigneux dans ses voyages à l'étranger, supporte sans se plaindre : vous diriez qu'il en vit. Et quand, vers la mi-août, les officines des fabricans de chandelles jettent leur résidu immonde dans l'atmosphère, déjà appesantie par un mélange inoui de parties sulfureuses et de charbon de terre, réduit en atomes aériformes; alors, je ne sais quelle ville de l'Europe occidentale pourrait l'emporter sur Londres en malpropreté dégoûtante. Lisbonne, si célèbre par la fange de ses rues, n'est rien auprès de *Wapping* (1), de *Smithfield* (2), du *Barbican*, et des allées infectes qui les environnent. Passez, pendant un jour de pluie (3), auprès de *Drury-lane*; aventurez-vous, si vous

(1) *Wapping* est habité par des matelots, des cordiers, des escrocs et des indigens.

(2) Le grand marché de bestiaux se tient à *Smithfield*; une population de bouchers et de bergers habite ce quartier misérable, où plusieurs révoltes ont éclaté dans ces derniers tems.

(2) Voyez dans l'article intitulé : *Fabriques de vices et de crimes*, inséré dans le 49e numéro, une peinture frappante des abords des différens théâtres de Londres.

l'osez, parmi la population mendiante de St.-Giles (1); cherchez votre chemin du côté de la tour de Londres; vous me direz si la réputation de Lisbonne n'est pas usurpée, et si l'on peut rien comparer à ce domaine anglais de l'obscurité, de la fange et des ténèbres.

Nos rues commerciales sont peuplées d'une foule hétérogène, convoquée de toutes les parties du globe, et dont le langage est aussi confus que celui de la tour de Babel. Vous y découvrez avec surprise des figures africaines, chinoises, turques; le Lascar auprès de l'Hindou; le Mahométan coudoyant le Grec; l'Arménien marchant sur les talons du Moscovite. Dans les rues de l'ouest, au contraire, la population est homogène et purement anglaise. Les routes y sont macadamisées (2), le pavé y est doux; d'élégans carrosses de toutes les couleurs et de toutes les formes emportent vers de nouveaux plaisirs leurs propriétaires blasés. *Grosvenor-square* (3) et *Park-lane* ne ressemblent pas plus à *Whitechapel* (4) qu'un fermier ne ressemble à un premier gentilhomme de la chambre du roi. Les boutiquiers de l'ouest ont eux-mêmes une physionomie aristocratique : ils parlent un jargon, saluent en penchant la tête sur l'épaule, observent les passans à l'aide d'un lorgnon, et marchent en se balançant sur un pied. Quant aux « dieux mortels » qui habitent ces palais, vous les reconnaissez aisément à leur

(1) L'église Saint-Giles, qui donne son nom à ce quartier, est située à la jonction de ce que l'on nomme *West-end* et *East-end* (bout de l'ouest et bout de l'est). C'est le quartier le plus pauvre de Londres; des enfans déguenillés, la plupart Irlandais, en remplissent les rues.

(2) Voyez, dans le 43e numéro de notre recueil, un article sur ces routes anglaises et sur la manière de les construire.

(3) La plus belle place du *West-end*, après *Portland-place*.

(4) A l'extrémité de la cité.

démarche nonchalante, à la lenteur de leurs pas, et à leur physionomie ennuyée et assoupie.

Le haut commerce réside à l'est de la ville. En remontant vers ce grand quartier nommé *le Bourg* (1), vous y trouvez un sanctuaire secondaire du trafic et du négoce; une nation adonnée au lucre, au commerce de détail, aux spéculations de seconde main : c'est la succursale de *Cheapside* (2). Ici les boutiques sont dénuées d'élégance et même de propreté : de vieilles boiseries, des magasins dans lesquels on pénètre comme dans des caves, des maisons noires, des hommes noirs et vêtus à l'ancienne mode, des allées presque aussi ténébreuses que celles dont j'ai parlé plus haut. L'innovation s'est arrêtée aux limites de ce royaume : l'influence de M. Nash ne s'est pas étendue au-delà de la Cité proprement dite. Les habitans du Bourg portent encore des boutons d'acier en rosace et des culottes courtes; ils protestent tacitement contre toutes les révolutions : pour eux, le roi Jacques n'a pas cessé de régner. Nobles débris d'un tems qui n'est plus; figures bizarres et amusantes, telles que Walter-Scott les aime et les saisit; combien de fois n'ai-je pas été pour mes menus-plaisirs vous prendre sur le fait, et m'assurer de votre invariable existence!

Si l'on se transporte du côté du *banc du roi*, on remarquera cette multitude de débiteurs insolvables, que la loi condamne à ne point dépasser certaines limites, jusqu'à ce que leur sentence soit prononcée : ombres errantes sur les bords du Léthé; pauvres gens qui n'ont plus d'espoir, et que leur situation même empêche de

(1) *The Borough*, le Bourg, autrefois situé près de Londres, a été envahi par l'accroissement progressif de la capitale.

(2) Grande rue de la cité, très-belle et très-commerçante.

travailler à payer leurs dettes; ils ne servent qu'à engraisser quelques douzaines d'officiers de justice et à démoraliser le peuple qui les entoure et qui les vole. C'est une des anomalies cruelles et ridicules de notre législation.

Quant à ce mélange confus de places et d'allées, que l'on appelle *les Champs* (1), c'est-là que résident plusieurs races, tout anglaises, et dont la conservation ne nous fait aucun honneur. Bouchers, boxeurs, escrocs, embaucheurs, recéleurs, matelots, déserteurs, habitent cette région d'immoralité, de misère et de vice.

D'ailleurs les plus grandes et les plus belles rues de la métropole sont entrecoupées de petits passages, d'allées étroites, où la lumière du jour ne plonge jamais, et dont les misérables hôtes sont aussi remarquables par leur indigence que par la bassesse de leurs habitudes. Endossez une vieille redingote, laissez chez vous votre bourse et votre montre, et engagez-vous dans les repoussantes et lugubres profondeurs de ces allées (2) : vous verrez que, si le vice ne pullule pas à Londres d'une manière plus effrayante encore, c'est une véritable merveille; vous reconnaîtrez dans cette pénurie, dans cette saleté, dans ce dénuement de toute espérance, de toutes forces morales, une source perpétuelle de crimes atroces. Oui, le sauvage de l'Amérique du Nord, couché sur la

(1) *The Fields.* Il est arrivé aux *Fields* ce qui est arrivé au *Marais*, à la *Chaussée d'Antin* de Paris, et au *Borough* de Londres. La ville en s'étendant a tout usurpé autour d'elle. *Lincoln's-inn field* (l'auberge de Lincoln dans les champs); *Smithfields*, *St.-George's Fields* (les champs de Saint-Georges), sont devenus parties intégrantes de la capitale. A une époque assez peu reculée, les *petites maisons* des grands seigneurs français étaient situées sur la *Chaussée d'Antin*, hors des murs de Paris.

(2) Voyez l'article sur les *Fabriques de vices et de crimes*, cité plus haut.

terre nue, entouré de la majesté de la nature, la tête ombragée de plumes, et le calumet à la bouche, est un monarque, si vous le comparez aux malheureux habitans d'une partie de Londres. On ne peut rien imaginer de plus hideux que ces familles de Pariahs, hommes, femmes, enfans, entassés dans le même taudis, reposant ensemble sur un pavé de briques mal jointes; sans lit, sans chaises, sans feu; obligés d'acheter leurs alimens tout cuits, faute de bois ou de charbon pour les préparer; forcés de mendier pour vivre, et de voler pour suppléer aux lacunes de l'aumône. Et M. Peel peut s'étonner que le vice et le crime augmentent à Londres plus que partout ailleurs! Ce qui me surprend, moi, c'est que le progrès n'en soit ni plus rapide ni plus terrible.

Le matin à quatre heures, montez à cheval et engagez-vous dans les rues de Londres. Quel silence! l'air est pur, l'atmosphère est libre de ces particules poudreuses et sulfureuses, de ces émanations infectes qui vont la surcharger. Tout dort; vous diriez une ville morte, Herculanum reparaissant au jour, ou une cité abandonnée par ses habitans. Mais bientôt le soleil brille; ce silence des tombeaux est tout-à-coup rompu. Tout s'éveille; cris confus, juremens, bruit des voitures, hurlemens des marchands et des marchandes, chants monotones et infernaux des ouvriers, charretiers et vendeurs de ballades, concourent à vous assourdir. Bientôt ce ciel, naguère azuré, se plombe, se cache à vos yeux; et un dôme de vapeurs épaisses s'élève au-dessus de la grande cité. La nature disparaît; le commerce, le travail, le lucre, l'industrie, la volupté, ont repris leurs droits.

La nuit tombe; l'aspect des rues de Londres change encore et devient vraiment magique. Une longue chaîne

de feux suspendus éclaire ces rues droites et monotones. De distance à distance, des magasins éclairés par le gaz étalent leur magnificence. Ailleurs le reflet pourpré, violet et bleu des boutiques de pharmaciens, se projette au loin sur les murailles et le pavé ; et les bocaux des marchands de liqueurs, illuminés de la même manière, éblouissent les yeux par leur transparence. Dans toutes les grandes rues, ces signaux se retrouvent ; absolument semblables, ils trompent par leur exacte analogie le voyageur et le provincial égarés. Il est impossible et de lire le nom d'une rue et de la reconnaître. Comme l'indigène des forêts primitives qui bordent l'Orénoque, il faut se diriger d'après ses souvenirs et composer soi-même sa carte routière. J'ai connu des Anglais qui savaient à peine les noms de cinq ou six rues, et qui s'orientaient au moyen de quelques points de reconnaissance, tels que Saint-Giles (1), Saint-Paul (2), Westminster (3). Pendant la nuit, ces masses d'édifices, faciles à apercevoir de loin, sont les seuls guides que l'on ait à suivre, les seuls phares au moyen desquels on puisse retrouver sa route au milieu de cet océan de rues toutes semblables.

Marcher dans les rues de Londres est un art ou plutôt une science. Un provincial s'en acquitte gauchement, n'y réussit qu'après de longs essais et de rudes épreuves, quelquefois même ne parvient jamais au degré de perfection qui distingue le cockney né à Londres. Entre cent personnes, le filou va découvrir sur-le-champ son provincial. Le voici. C'est cet homme que vous voyez arrêté devant une boutique, dont le chapeau tombe, que son voisin

(1) Voy. plus haut note 1, pag. 345.

(2) L'église Saint-Paul.

(3) L'abbaye de Westminster.

coudoie, et qui ouvre de grands yeux effarés. Au contraire, l'indigène de Londres file le long du trottoir comme la statue du commandeur s'avance sur la scène ; c'est un homme de marbre ; rien ne le frappe, rien ne l'étonne, il ne fait attention à rien. Vous diriez une abstraction, une idée, un chiffre qui marchent. Il arrange ses affaires, suppute un compte, termine une multiplication, résume ses idées, l'œil fixe et terne, les bras pendans, le front haut et impassible, le chapeau sur les yeux. Quelquefois il lit en route, ou fait sa prière s'il est dévot. Il ne va pas, il se laisse aller ; et comme à Londres personne ne songe qu'à soi, comme cette grande procession d'égoïstes est d'ailleurs fort paisible, aucun accident n'a lieu. Si l'un de ceux qui la composent tombe, on ne le ramasse pas. S'il s'arrête, on le pousse ; s'il se détourne, on le renverse. Je connais un pauvre débarqué de province qui, par ignorance des usages du trottoir de Londres, fut si cruellement *bousculé*, comme dit le peuple, qu'il en tomba malade. Un autre monta sur les degrés de Saint-Paul, incapable de suivre sans étourdissement le flot bruyant qui l'entraînait : « J'attends, disait-il, que cette foule qui revient de l'église se soit écoulée. » Or la foule ne diminuait pas ; et le provincial attendit jusqu'au soir.

Vous qui parcourez les rues de Londres, voulez-vous que votre voyage s'accomplisse sans encombre? Retenez les règles suivantes, dont l'observation rigide est votre seul moyen de salut ; c'est ici votre décalogue :

1° Si votre main droite se trouve du côté de la muraille, prenez le haut du pavé ; si le contraire arrive, prenez le bas. Suivez aveuglément le torrent des promeneurs, sans vous embarrasser de ce qui peut advenir de l'autre côté de la rue, sans tourner la tête d'un

côté ni de l'autre, et laissez-vous pousser dans la direction que suit le courant, absolument comme la balle lancée par le pistolet ou la flèche décochée par l'arquebuse vont frapper le but de leur course.

2° Ne vous arrêtez jamais à écouter les chanteurs de ballades, joueurs d'orgue, harpistes, ménestrels ambulans. Si quelque obligeant voisin vous engage à lever les yeux pour admirer le clocher d'une église ou la beauté d'une enseigne, gardez-vous de suivre son conseil, et veillez à vos poches.

3° Vous trouvez-vous anuité? ne vous arrêtez pas, ne vous détournez pas de la droite route qui vous conduit à votre domicile. La crécelle du watchman aura beau retentir, les cris les plus aigus auront beau vous appeler, marchez toujours, comme si le ciel vous eût créé sourd, muet et inexorable.

4° Jamais de conversation dans les rues. N'écoutez pas le mendiant qui vous importune, surtout si vous le rencontrez le soir dans une rue déserte.

5° Le fouet du charretier vient-il à froisser votre habit ou à siffler à votre oreille? examinez vos forces et réfléchissez à l'état de vos finances. Si votre poche est vide et que le charretier soit moins vigoureux que vous, boxez : sinon, passez votre chemin.

6° Si un portefaix vient vous heurter, et que, brisant vos lunettes sur votre nez, il vous annonce sa présence de cette manière brusque et inattendue, observez avec lui la même conduite que j'ai recommandée dans l'article précédent. Prenez garde surtout qu'un groupe ne se forme autour de vous et de l'adversaire; et si vous avez quelques pièces d'or dans votre gousset, hâtez-vous de fuir.

7° Vous offre-t-on dans la rue une canne, une montre, un collier, un portefeuille, le tout au meilleur marché possible? n'y jetez pas même les yeux. Il y a cent à parier contre un, que, si vous causez deux minutes avec le marchand, votre mouchoir sera *fait* pendant le dialogue.

8° Si vous rencontrez des dames sur le même trottoir que vous, ne songez pas à leur donner le haut du pavé; vingt coups de coude vous apprendraient ce que cette galanterie a de dangereux. Vous pouvez laisser passer les dames devant vous, dans votre propre courant : mais déranger le contre-courant; jamais!

9° Enfin, si vous vous ennuyez de marcher ainsi en ligne droite, pressé par des piétons à droite et à gauche, faites comme moi, marchez lentement et sans cesser de suivre votre route, observez ceux qui vous entourent, et cherchez à deviner leur profession sur leur figure.

Près de la Bourse, vous trouverez la physionomie de l'escompte, de l'usure et du trois pour cent : deux et deux font quatre; ôtez trois, reste un. Près de Haymarket, vous verrez une foule de chanteurs italiens, de coryphées de l'Opéra français, d'intrigans, d'intrigantes, de courtisanes exotiques; importations qui nous arrivent de tous les coins de l'Europe; écume et lie de la société; figures indécentes, insolentes, pâles, maigres, énervées.

Près de *Goodman's Fields*, vous étudierez à sa source et dans ses variétés la physionomie juive; dans *Bond-street*, vous verrez le dandy pur, avec ses favoris immenses, ombrageant une face impertinente; dans *Thames-street*, le gros négociant, les mains dans ses poches, lourd et solide comme un lingot; à *Bishopsgate*, le petit détaillant, homme précieux, qui sait exactement com-

bien rapporte d'intérêt un liard, placé à cinq pour cent pendant cinquante années. Enfin, dans quelque quartier de Londres que votre mauvais ou votre bon génie vous jette, vous pourrez, si le ciel vous a doté de la faculté d'observer, y découvrir des traits de caractère plus profonds, plus marqués, plus énergiques, plus indépendans qu'en aucun autre lieu du monde.

(*New Monthly Magazine.*)



Mélanges.

MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE MAISON DE FOUS.

Je suis l'aîné d'une famille nombreuse, distinguée par son rang et par sa fortune. Mes frères sont tous beaux et d'une taille élégante ; mes sœurs charment les regards. Pourquoi suis-je donc le seul contrefait, hideux, jeté au milieu de cette sphère brillante, comme une discordance dans l'harmonie de la création, une malédiction animée, un objet d'horreur et de dégoût?

Aucun but ne s'offre à l'ardeur de mes désirs! Mon cœur renferme la source des plus vives affections, et ne trouve pas un être dans toute la nature sur lequel il puisse répandre la surabondance de ses sentimens. L'amour! maudit soit ce monde dont je suis l'effroi et le rebut! l'amitié prend la fuite à mon aspect! la pitié même, après un généreux effort, se détourne en frémissant!

Partout où je porte mes pas une atmosphère de haine m'environne, et je suis condamné à errer dans un labyrinthe effrayant dont rien ne peut m'arracher. L'ambition, le plaisir, le désir de la célébrité, tous les sentimens communs au reste des mortels sont autant de cercles magiques dont je ne puis approcher sans éprouver une horrible torture.

Je possède des connaissances si profondes que près d'elles l'érudition des savans les plus vantés n'est qu'i-

gnorance ; l'énergie qui m'anime est si puissante que pour moi le repos est un supplice ; ma bienveillance universelle se dirige jusque sur l'humble ver que je crains de fouler sous mes pas. Dieu miséricordieux ! que veux-tu donc que je fasse de ces dons de la science et de la nature ? Pour en trouver l'emploi il faut que j'entre en contact avec les hommes, et l'instant qui m'en rapproche est le signal de la plus douloureuse agonie. Je rencontre partout le rire du mépris ou le tressaillement de l'effroi ; chacun de mes pas tend à un abîme, et pour moi la vie n'a que des poisons !

A ma naissance la nourrice qui m'était destinée refusa de me donner son sein ; ma mère m'aperçut et perdit momentanément la raison ; mon père me condamna comme un monstre indigne de vivre. Les médecins m'arrachèrent à la mort. Maudits soient-ils pour cette œuvre cruelle ! Une femme, elle était vieille et isolée, eut pitié de moi, me reçut et m'éleva. Je grandis ; le besoin d'aimer se fit sentir avec violence. J'aimai tout ce qui s'offrait à ma vue ; la terre, l'herbe fraîche, l'insecte qu'elle abritait, la bête sauvage ! — tout, depuis l'animal qui broutait à mes pieds jusqu'à l'homme créé pour contempler le ciel, et que ma vue épouvante ; depuis l'être le plus noble jusqu'au plus abject, je les aimai tous ! — Je m'agenouillai devant ma mère en la conjurant de m'aimer ; — elle frissonna ! J'allai vers mon père ; — il me repoussa avec horreur ! Le plus vil esclave, fier de posséder une forme humaine, rejetait toute relation avec un être marqué de la réprobation céleste. Mon chien même, et j'avais choisi le plus hideux, me craignait et s'enfuyait à ma vue. Repoussé de toutes parts, je vécus isolé et misérable, tel que le reptile dans le sein de la pierre où il naquit. La méditation aigrissait mes douleurs et j'é-

prouvais les tourmens de l'exil dans un monde où je ne devais jamais inspirer d'affection.

Banni du commerce des hommes, je me livrai à la contemplation des beautés de la nature ; je communiquai plus intimement avec les morts illustres qui nous ont laissé les fruits de leurs veilles et de leurs travaux. La terre me révéla toutes ses merveilles ; les écrits des sages me livrèrent leurs précieux trésors ; je lus, j'examinai, je réfléchis, je pénétrai dans le secret asile où s'est réfugiée la vérité, et mon ame garda l'empreinte de sa beauté divine. Le passé se déroula entièrement devant moi : les mystères du monde animé m'apparurent sans voile ; l'expérience me donna même, en quelque sorte, la connaissance de l'avenir, et je sus parer du charme de la poésie les sujets les plus abstraits et les plus arides.

Mais hélas ! plus mon esprit s'élevait, plus mes facultés acquéraient d'étendue et de force ; plus aussi mes souffrances étaient aiguës quand je me voyais, dans ce monde d'amour et de bonheur, condamné seul au malheur de n'être jamais aimé.

Je résolus de voyager. Je chercherai, me dis-je, d'autres parties du globe, d'autres hommes qui n'auront pas été créés à cette orgueilleuse ressemblance des dieux et des anges. Dans cette immense variété de créatures humaines, pourquoi n'y en aurait-il point qui me ressemblassent, dont je fusse aimé? et pourquoi ne serais-je point heureux? Je dis adieu au seul être qui s'intéressât à moi, à la femme qui m'avait recueilli : elle était devenue aveugle et imbécile ; elle ne dédaigna pas d'étendre sa main tremblante sur ma tête difforme ; elle me bénit! mais elle ne put s'empêcher d'ajouter : Plût à Dieu que jamais tu ne fusses sorti du néant! Un rire sardonique m'échappa, et je m'élançai loin de sa demeure.

Un soir, après avoir marché toute la journée, je me trouvai au sortir d'un bois près d'une jolie maison rustique, entourée d'une haie épaisse et fleurie. L'églantier, le chèvre-feuille, la clématite, baignés par la rosée du soir, livraient aux vents leurs doux parfums; je les respirais avec avidité! Cette volupté au moins ne m'était point interdite. J'entendis parler dans le jardin; c'étaient des voix de femmes! Je m'arrêtai pour écouter: elles parlaient de l'amour et des qualités qui le font naître. L'une d'elles prononça ces paroles dont le charme vint doucement résonner sur mon cœur : « Non, ce n'est pas la beauté qui attirera mon choix; il faut, pour me fixer, un esprit supérieur fait pour commander aux autres, et un cœur capable d'éprouver une affection assez vive pour soumettre cet esprit si fier à mes moindres volontés. Je veux enfin du génie et de l'amour, le reste est nul à mes yeux. — Vous ne pourriez cependant, dit une autre personne, aimer un monstre, fût-il même un prodige de sentiment et d'intelligence? — Je sens que je le pourrais, répondit la douce voix; oui, si je connais bien mon cœur, il s'attacherait passionnément à un homme doué de qualités éminentes, quelle que soit sa difformité. »

Une ouverture dans la haie me permit de regarder celle dont les paroles avaient fait entrer le ciel dans mon cœur. Sa physionomie était pensive et mélancolique; ses beaux cheveux blonds, partagés avec grâce sur un front jeune et pur, ombrageaient des yeux d'une douceur inexprimable; dans chacun de ses mouvemens, et, pour ainsi dire, à travers la délicate transparence de son teint, on distinguait l'expression d'une ame élevée et la puissance magique du sentiment. A d'autres yeux peut-être elle n'eût point été belle; aux miens sa figure était céleste! Quelle vision brillante peut offrir autant de charmes et

de séductions que celle qui fait entrevoir à un cœur livré au plus sombre désespoir le premier rayon d'une espérance divine?

Cet instant décida de mon sort. Je me cachai dans les bois qui environnaient sa demeure; je partageai la caverne des bêtes sauvages, et j'y passai mes jours dans les rêves d'une passion délirante. Aussitôt qu'une ombre protectrice pouvait me soustraire aux regards, je me rapprochais d'elle, je veillais sur chacun de ses pas; je me glissais sous le feuillage pour entendre encore sa douce voix; je passais les nuits entières couché sous la fenêtre de sa chambre, et souvent une musique tendre et plaintive interrompit son sommeil. Elle trouvait partout dans ses promenades des vers qui respiraient ainsi que mes chants le doux encens de l'admiration, les élans de l'amour le plus passionné. Ils excitèrent sa curiosité, séduisirent son imagination vierge encore. Pourquoi ma main ne s'est-elle point desséchée, pourquoi ma voix ne s'est-elle point éteinte avant de lui révéler cet amour maudit, avant de lui faire partager ce sentiment exécrable et réprouvé?

Je lui appris dans mes vers et dans mes lettres que j'avais entendu sa conversation; je lui répétai cent fois que j'étais plus hideux que le démon fantastique enfanté par l'imagination en délire d'un sauvage du nord; mais je lui dis aussi que je l'adorais, qu'elle seule était pour moi toute la nature! et ma voix avait une douceur et une harmonie qui semblaient démentir l'aveu de ma difformité.

Elle me répondit! sa réponse créa autour de moi un monde nouveau et enchanté. Elle me répétait que la beauté n'était rien à ses yeux, que l'ame seule méritait son amour; que l'homme qui sentait et qui écrivait

comme moi ne pouvait lui paraître odieux. Bien plus, elle me promettait de m'aimer, fussé-je plus effroyable encore que je ne m'étais peint dans mes écrits. Insensé! je crus à ses paroles! Couvert d'un manteau qui m'enveloppait entièrement, me confiant dans le serment qu'elle m'avait fait de ne point chercher à me voir avant l'instant que j'aurais marqué pour cette révélation, j'osai toutes les nuits me rendre près d'elle sous un bosquet touffu où pénétraient à peine quelques faibles rayons de la lune.

Je lui développai dans nos longues conversations tous les mystères de la nature, tous les trésors de la science; mais bien souvent aussi les peintures d'un amour brûlant vinrent se mêler aux leçons du sage... Pourquoi, hélas! ce tems heureux fut-il si court? « Pars, me dit-elle un soir, va obtenir des hommes cette admiration passionnée que tu m'as inspirée; justifie mon choix par une renommée éclatante; puis viens réclamer ma parole et je suis à toi. —Jure-le, m'écriai-je. » Elle en fit le serment solennel. Dans ce moment la lune pénétrait à travers le feuillage; je vis briller ses yeux du feu de l'enthousiasme; son regard était calme et assuré; une résolution profonde paraissait remplir son ame : tout mon cœur tressaillit! Je pressai sa main en silence, puis je m'éloignai, et pendant bien des jours elle n'entendit plus parler de moi...

Je me choisis une retraite lointaine; je m'enfonçai plus que jamais dans les abîmes de la science, et je parcourus les régions éthérées de la poésie. D'innombrables pages se couvrirent des pensées sublimes que depuis long-tems mon esprit tenait en réserve. Je les livrai au monde; il les reçut avec transport. Les philosophes s'inclinèrent devant la profondeur de mes hypothèses, et les savans suivront long-tems encore les routes nou-

velles que je leur ai tracées. Je ne me bornai pas à de graves et sévères productions; et plus d'une fois la vierge timide rougit et soupira en répétant les brûlantes expressions de mes vers. Tous les âges, tous les sexes, toutes les nations s'unirent pour admirer le génie inconnu qui, par un prodige jusqu'alors inoui, joignait au plus haut savoir tous les charmes de l'imagination.

Je revins près d'elle, je la revis avec le même mystère et sous les mêmes conditions qu'autrefois. Je lui prouvai que j'étais celui dont la réputation avait fait retentir de toute part les voix de la renommée. Son cœur l'avait deviné. Je réclamai ma récompense... L'obscurité la plus profonde voilà notre union! le ciel était sans étoiles, la terre sans bruit, le feuillage immobile! elle s'appuya sur mon sein, et aucun mouvement d'horreur ne troubla son repos..... Nos entrevues se multiplièrent; j'étais heureux! mais le fruit de notre fatal amour allait bientôt révéler notre secret! Il fallait fuir avec elle, ou consacrer notre union par les cérémonies des hommes, comme elle l'avait été par la nature. Tout retard devenait impossible; trompé par ses promesses, égaré par ses larmes, séduit par mon propre cœur, je me décidai, et il fut convenu que, pour la première fois, elle regarderait son amant, son époux, au pied de l'autel qui devait recevoir nos sermens.

Le jour fixé arriva; elle se rendit au temple accompagnée seulement de deux témoins et de son vieux père désolé, qui consentait à notre singulier mariage, parce que le déshonneur était pour lui la plus grande de toutes les infortunes. Elle les avait disposés à voir un être difforme, hideux; mais elle n'avait pu les préparer à me voir!... J'entrai; tous les yeux, excepté les siens, étaient tournés vers moi; un cri d'horreur fit retentir la voûte;

le prêtre ferma le livre saint et murmura involontairement la formule d'exorcisme. Le père tomba sans vie sur le marbre. Les témoins se précipitèrent hors de la chapelle. Il était nuit; les flambeaux répandaient un jour faux et douteux; je m'approchai de ma fiancée qui, tremblante et en pleurs, n'avait encore osé lever les yeux sur moi. « Regarde, lui dis-je, ma bien-aimée, regarde : voilà ton époux ! » J'ôtai son voile, elle me vit, frissonna et perdit le sentiment de son malheur. Je ne la relevai point, je ne fis pas un mouvement, je ne prononçai pas une seule parole! Mon destin était arrêté, la malédiction accomplie! Mon cœur resta froid et glacé. On emporta la fiancée. Peu à peu l'église se remplit; la foule fixait sur le monstre des regards mêlés de mépris et d'effroi. Ils me rappelèrent à moi-même, et, poussant un cri perçant qui mit en fuite tout ce qui m'entourait, je m'élançai hors du temple et je me perdis dans les bois.

A l'heure ordinaire de nos rendez-vous, je me rendis furtivement près de la maison. La fenêtre de sa chambre était ouverte, j'entrai : il n'y avait personne, et pourtant une vive lumière remplissait l'appartement; des flambeaux entouraient le lit de ma fiancée : elle était morte! Aucun gémissement ne sortit de mon sein... non : j'éprouvai je ne sais quelle joie cruelle à voir le seul être qui m'aimât sur la terre, froid, livide, et qui bientôt devait être la pâture des vers... Je me retournai : un voile noir couvrait une table; je levai le voile, je vis encore un cadavre; c'était celui d'un enfant! je reconnus ma parfaite ressemblance, l'horrible bouche, les traits hideux, la peau livide, les membres grêles et velus; il était vraiment digne de son père. Je saisis ma femme et mon enfant; je les emportai dans la forêt; je les cachai dans une caverne profonde : couché près d'eux, je jouais avec les

vers qui les dévoraient ! Oui ! ce fut un tems heureux que celui que je passai dans la caverne !... Bientôt il ne me resta que des os ; je les enterrai avec soin, puis je retournai dans mon pays natal. Mon père était mort, mes frères espéraient que je l'étais aussi... je les chassai tous et je me mis en possession des titres et des biens de notre maison. Je voulus revoir la femme qui m'avait élevé !... on me montra le lieu de sa sépulture !... Je pleurai amèrement ; pour elle je versai des larmes que je n'avais trouvées ni pour ma femme, ni pour mon enfant !

Je vécus heureux pendant quelque tems ; mais bientôt on découvrit que j'étais le philosophe inconnu, le poète divin dont la réputation avait rempli le monde... je n'eus plus de repos. La foule accourut ; une multitude immense assiégea ma demeure, tous les yeux étaient fixés sur moi ; ils me regardaient, et des éclats de rire retentissaient de toutes parts, l'air même se peupla d'esprits infernaux dont j'entendais les railleries... et depuis ce jour ils ne m'ont pas quitté, je n'ai plus eu une heure de solitude !.....

(*Literary Souvenir.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Chevaux sauvages des bords du Mississipi. — L'Amérique du Sud et l'Amérique centrale ne sont pas les seules portions du nouveau continent où l'on trouve des chevaux sauvages. Transportés au Mexique par les Espagnols, les chevaux se sont eux-mêmes répandus dans les contrées qui sont au nord. Les immenses prairies situées à l'ouest du Mississipi renferment encore quelques-unes des nombreuses troupes de chevaux sauvages qui couvraient jadis le territoire des Indiens Koutonnis à l'ouest des Montagnes Rocheuses, près des sources de la Colombie; mais elles deviennent chaque jour plus rares, et ce n'est plus que vers le nord, entre le 42e et le 43e degré de latitude, qu'on en rencontre des bandes considérables. Les jeunes étalons marchent en troupes séparées, et l'on s'en empare facilement en se servant de jumens autrefois sauvages pour les attirer. Les Koutonnis montrent une adresse et une précision étonnantes dans la manière dont ils leur jettent le *lasso*, dont l'usage s'est répandu sur les rives du Mississipi comme sur celles de la Plata. Selon le major Long, les Osages attachent la plus haute importance à se procurer cette espèce de chevaux qui est douée d'une légèreté sans égale; pour s'en rendre maî-

tres, ils entreprennent des chasses qui les conduisent quelquefois jusqu'aux bords de la rivière Rouge dans le Canada. Lorsque les chasseurs ont découvert quelques-uns de ces animaux, ils se divisent en trois bandes, dont deux se placent sur la route que les chevaux doivent traverser ; la troisième se met à leur poursuite, et les pousse vers le lieu où l'on a dressé l'embuscade.

Les chevaux ont un grand prix, et sont, pour ainsi dire, un objet de première nécessité parmi les tribus nomades qui fréquentent les vastes plaines du Saskatchewan et du Missouri ; elles s'en servent pour transporter leurs tentes, leurs familles d'un endroit, à un autre, et le plus vif désir, l'unique ambition d'un jeune Indien se borne à posséder un beau cheval propre à la chasse, exercice qu'il aime avec passion.

Enlever les chevaux d'une tribu ennemie est considéré comme un exploit aussi glorieux que celui de tuer son adversaire sur le champ de bataille ; la distance qu'un Indien parcourt, les privations qu'il supporte dans ces excursions sont presque incroyables. L'homme qui a dérobé un cheval n'ose se livrer au sommeil ; il s'assied à la porte de sa tente, la bride dans une main, son fusil dans l'autre, tandis que le cheval est placé derrière lui, les jambes liées avec de fortes courroies. Malgré toutes ces précautions, il arrive souvent que le chasseur, accablé de fatigue, s'endort malgré lui, et qu'au bout de quelques minutes il est réveillé en sursaut par le galop de son cheval qui vient de lui être enlevé. Les Spokans, dont le territoire est situé dans le voisinage de la Colombie (1), et plusieurs autres tribus d'Indiens

(1) Fleuve de l'Amérique du Nord, qui se jette dans la Mer Pacifique, et sur lequel les États-Unis ont un établissement et un petit fort. Ils

ont un goût prononcé pour la chair de cheval, qui forme une partie de leur nourriture (1).

Philologie.

Édition complète des palimpsestes découverts par M. Mai. — Dans notre précédent numéro, nous avons publié un article sur les manuscrits des anciens, dans lequel on rendait un compte détaillé des recherches et des découvertes faites par M. Angelo Mai; ce savant vient de rendre un véritable service aux amis des lettres et de l'antiquité, en publiant une édition complète des pièces inédites qu'il est parvenu à découvrir et à déchiffrer dans les palimpsestes de Milan, de Rome et de plusieurs autres villes. Les deux volumes déjà publiés renferment tous les ouvrages inédits de Cicéron, en y comprenant ceux qui avaient été découverts, à Rome, par Niebuhr, et à Turin par Peyron, ainsi que l'un des meilleurs commentaires sur cet orateur célèbre, extrait par M. Mai des *Codices rescriptæ*, qui appartenaient jadis à la bibliothèque d'un monastère de Bobio.

Entraîné par la surabondance des richesses littéraires qu'il a trouvées dans ces antiques trésors de la science, ce savant infatigable a joint aux ouvrages que nous venons de mentionner divers morceaux d'anciens auteurs classiques grecs et latins.

Le célèbre traité *De la République*, qui est placé à la tête de cette collection, n'a besoin d'aucun commen-

ne communiquent guère avec cet établissement que par la voie de mer, et en faisant le tour du cap Horn.

(1) Voyez, sur les chevaux sauvages de l'Amérique du Sud, l'excursion du capitaine Head dans les Pampas, insérée dans notre 18e numéro.

taire, puisqu'il a été imprimé et traduit dans presque toutes les langues de l'Europe (1); mais il est bon d'observer que la nouvelle édition a été revue et corrigée sur le texte même; qu'elle a reçu de nombreuses améliorations, et que le savant éditeur a joint à la préface et aux notes plusieurs fragmens inédits d'un philosophe grec appelé Proclus, qui répandent beaucoup de lumière sur différens passages des œuvres de Cicéron.

Le traité *De la République* est suivi de trois fragmens précieux dont nous donnerons une courte notice. Le premier est de Gargilius Martialis, qui vivait dans le troisième siècle, sous Alexandre Sévère, et fait partie d'un traité sur l'économie rurale, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais qui nous était avantageusement connu par les éloges de Cassiodore et de Servius, et par les fréquentes citations de Palladius. Ce fragment renferme quatre chapitres, qui ont pour objet : 1° les amandiers; 2° les pêchers; 3° les cognassiers; 4° les châtaigniers. M. Mai le découvrit et le copia dans un palimpseste de la bibliothèque royale de Naples, pendant le court séjour qu'il fit dans cette ville en 1826; mais il en retarda la publication dans l'espoir que l'on parviendrait à compléter le traité dont ce fragment fait partie : malheureusement cet espoir n'a pu se réaliser jusqu'ici.

La deuxième pièce publiée par M. Mai à la suite du traité *De la République* est un fragment du troisième livre de l'historien Salluste. Muratori avait reçu ce fragment d'un Français appelé Bimard, et l'avait publié comme pièce originale dans la préface de sa Collection des inscriptions; mais c'était une erreur, car ce fragment se trouve dans plusieurs éditions de Salluste et entre

(1) M. Villemain en a fait en français une élégante traduction.

autres dans celle de Gruter : il était resté, il est vrai, inexplicable par l'ignorance du copiste, qui, sans faire attention que le texte était écrit sur deux colonnes, les avait confondues l'une dans l'autre. Les deux manuscrits que renferme ce fragment avaient d'abord appartenu à la France ; ils étaient tombés ensuite entre les mains de Christine, reine de Suède, et, depuis la mort de cette princesse, ils demeuraient ignorés au Vatican. M. Mai les ayant découverts en donna une copie exacte, et en fit graver le *fac-simile* sur trois grandes planches qui ont l'aspect des plus belles calligraphies. Les caractères de ces manuscrits paraissent si anciens, qu'ils doivent appartenir au siècle de l'historien lui-même.

Vient ensuite une troisième pièce qui complète le premier volume. C'est la copie d'un manuscrit grec original renfermant quelques théorêmes d'Archimède relatifs à son livre *Des corps qui nagent dans l'eau.* Commandinus, éditeur d'Euclide, avait traduit ce manuscrit en latin, et Rivaltius l'avait reproduit du latin en grec pour l'édition des OEuvres d'Archimède par Morel.

Le second volume renferme divers fragmens des nouvelles *Oraisons* de l'orateur romain, découvertes par Nieburh, Peyron et M. Mai ; une copie originale des *Verrines,* dont le texte diffère beaucoup de celui qui est généralement connu, et enfin le précieux commentaire dont nous avons parlé. Comme les premières pages de cette pièce manquent entièrement, on n'est point parvenu à découvrir le nom de son auteur. Parmi les diverses conjectures auxquelles cette recherche a donné lieu, M. Mai attribue ce commentaire à l'un des deux commentateurs de Cicéron, appelés Vulcasius et Caper, qui ont été tant loués par saint Jérôme et par le grammairien Agresius. Quel que soit au reste le nom de l'auteur,

cette découverte est l'une des plus importantes que l'on ait faites dans les palimpsestes. Les érudits qui se livrent à l'étude de l'histoire de la Grèce et de Rome, les antiquaires, les orateurs, les philologues, les jurisconsultes y trouveront abondamment de quoi satisfaire leur curiosité. On y remarque un grand nombre de lois, des faits curieux sur l'histoire, les mœurs, la topographie de Rome; une élégante notice sur le *Tabulo valeria* ignoré jusqu'ici des lexicographes; des citations d'ouvrages latins dont le texte est entièrement neuf, ainsi que les formes du langage, citations entremêlées de préceptes et d'observations qui montrent à chaque page que l'auteur est un habile rhétoricien. Ce ne sont pas là les seuls trésors que nous lui devions; le même commentaire renferme encore plusieurs fragmens des *Oraisons* de Cicéron qui étaient entièrement perdues, et les noms de divers ouvrages du même auteur qu'on ne retrouvera sans doute jamais : tel est le livre contre l'édit de Raclius; celui en vers du consulat de Tullius; la longue épître à Pompée sur le même sujet; l'oraison préparée contre Clodius, dans la supposition qu'il aurait accusé Cicéron d'avoir violé les lois; et l'oraison pour Vatinius, prévenu d'avoir acheté des suffrages. Parmi les divers morceaux que renferme cet excellent commentaire, on remarque un passage d'un discours du tribun Caïus Gracchus, un autre d'un discours du sage Lélius, et quelques fragmens d'une oraison de Cicéron pour Flaccus; ils sont suivis d'un *fac-simile* du palimpseste écrit en grandes lettres du beau siècle de la littérature romaine.

Quelques morceaux détachés des *Verrines*, et tirés des palimpsestes du Vatican, aussi remarquables par leur extrême antiquité que par leur beauté paléographique, terminent le recueil des pièces que renferme le second volume.

Les variantes introduites dans les ouvrages de Cicéron par le savant Angelo Mai fixeront sans doute l'attention des éditeurs futurs de ce grand orateur; ils pourront tirer beaucoup de parti de ces découvertes que la science doit aux recherches les plus habiles et les plus persévérantes.

Littérature.

Industrie des improvisateurs italiens. — Les mystères de l'art occulte de la poésie spontanée, chez les Italiens, me furent expliqués de la manière suivante par l'un des adeptes : « J'ai toujours, dit-il, un certain nombre de morceaux convenablement élaborés sur des sujets populaires, tels que la Mort d'Adonis, les Amours de Psyché et de Cupidon, le Sacrifice d'Iphigénie, la Chasteté de Lucrèce, la Mort de César, la Cruauté de Néron, etc., etc. J'ai aussi en réserve une certaine provision de discours pompeux, de descriptions brillantes, que je place facilement dans mes compositions improvisées, et qui servent, par leur éclat, à relever les passages trop faibles; par exemple, un éloge de Rome, une sortie véhémente contre les passions, la description d'un orage, les charmes du printems, et d'autres morceaux de ce genre. Cependant la mémoire ne peut pas tenir lieu de tout à un improvisateur; la présence d'esprit, la vivacité de l'imagination sont indispensables. Une chose qui nous aide beaucoup, c'est la latitude qu'on nous accorde de faire des emprunts aux poètes classiques, sans que ces emprunts nous fassent considérer comme des plagiaires. Je ne puis dire tout le parti que j'ai tiré, dans mes compositions spontanées, de Virgile et d'Horace. Les rimes

se présentent facilement dans une langue aussi abondante et aussi flexible que la langue italienne, dont les désinences ont d'ailleurs peu de variété. Rien, au premier abord, ne paraît plus difficile que d'improviser une tragédie, et c'est au contraire la chose la moins épineuse du métier. Ces tragédies improvisées sont modelées sur la forme, ou, si on veut, coulées dans le moule des tragédies classiques. Ce sont toujours des caractères de tyrans, de parens cruels, de héros, d'amans, de confidens. J'ai pour tout ce monde-là des déclarations d'amour toutes faites, des scènes d'adieux, de bénédictions, de malédictions. Avec quelques légers changemens je les adapte sans peine à la circonstance. Quelquefois aussi j'introduis des chœurs dans mes tragédies improvisées, et comme ces chœurs se tiennent dans des généralités, on conçoit que je puisse les préparer à l'avance; je suis toujours sûr d'en trouver l'emploi. Les *versi sciotti* sont la plus difficile de toutes les poésies spontanées; c'est l'écueil contre lequel viennent se briser la plupart des improvisateurs. Telles furent les explications candides que me donna l'un des plus habiles improvisateurs de nos jours. Il pensait apparemment qu'il n'y avait pas d'inconvénient à faire connaître à un Anglais les arcanes du métier; probablement il ne s'épancherait pas de la même manière avec ses compatriotes.

Littérature périodique. — Quelques remarques de l'avant-propos du dernier numéro de l'*Antologia,* journal italien publié à Florence, font connaître combien le goût de la lecture est encore peu répandu dans la Péninsule. Il est dit que ce journal débuta en 1821, avec 100 souscripteurs, et que maintenant il n'en compte pas plus de 530. C'est cependant la meilleure feuille

de ce genre publiée en Italie. La suppression de deux journaux scientifiques, dans l'espace de deux ans, avait fait supposer à M. Vieussieux, propriétaire de l'*Antologia*, que le moment était favorable pour les remplacer par une brochure périodique; en conséquence, il fit paraître, au mois de juin 1828, le prospectus d'un journal intitulé *Annali italiani di Scienza*, dans lequel il demandait à la fois des actionnaires et des souscripteurs : comme au bout de dix mois il comptait seulement deux actionnaires qui étaient étrangers, et six souscripteurs indigènes, il a dû renoncer à son entreprise. Au surplus, il y a quelques années que la littérature périodique était aussi fort peu florissante en France. On n'y comptait guère, à cette époque, que la *Revue Encyclopédique*, qui avait de 13 à 1400 abonnés. Depuis, le *Globe* a été créé, et plus récemment, la *Revue Britannique*, qui a aujourd'hui plus de 1600 souscripteurs, et qui en augmente incessamment le nombre. Plus récemment encore, il s'est établi d'autres recueils qui ont de 500 à 1000 abonnés; plusieurs sont dans une situation progressive. Tous ces recueils réunis font de la littérature périodique, l'une des branches les plus fécondes de la littérature française, et les plus utiles au commerce de la librairie et à l'industrie des imprimeurs.

Chronique Contemporaine.

Événemens qui ont suivi à Madagascar la mort de Radama. — Nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs des généreux efforts tentés par ce jeune prince madécasse, pour faire fleurir la civilisation dans une

contrée où la barbarie semblait être une maladie endémique (1). Peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt ces détails sur les événemens qui ont suivi sa mort. Ils ont été communiqués par un témoin oculaire, membre de la société des missions, qui se trouvait alors à Madagascar.

« Le roi mourut le dimanche après midi, le 27 juillet 1828 ; mais sa mort resta secrète jusqu'au 11 du mois d'août, et les personnes attachées au palais furent seules instruites de cet événement. Lorsque le bruit s'en répandit la consternation devint générale parmi le peuple et les chefs des cantons voisins, dont la capitale était, en quelque sorte, encombrée. On avait eu soin, pour contenir cette foule, d'appeler au nom du roi un corps nombreux de troupes, qui campait autour de Tananarive ; car on avait publié, en même tems que la mort de Radama, celle de quatre des principaux chefs poignardés dans le palais, pour avoir manifesté le désir de placer sur le trône Rakatobé, fils du prince Raffa et de la sœur aînée du feu roi, ou bien la plus jeune de ses filles. La nouvelle avait été publiée au point du jour, et l'on apprit en même tems que la cérémonie des funérailles aurait lieu le lendemain.

» Des gardes furent placées autour de nos demeures, et la nouvelle reine Ranavalana Manjaka nous envoya, pour nous rassurer, un message conçu en ces termes : « Missionnaires, et vous tous, hommes blancs, ne vous » alarmez point de la mort des quatre chefs que j'ai fait » périr dans mon palais ; ils ont mérité leur châtiment » en s'opposant à mon élévation au trône. Mais soyez » sans crainte, je veille sur vous ; je vous aime autant

(1) Voyez le tableau statistique de l'Afrique, dans le numéro 31 ; l'article sur la cour de Madagascar, dans le 42e, et les Nouvelles des sciences du 44e.

» que Radama vous aimait, même plus encore; chassez » donc toute vaine terreur et comptez sur ma protec- » tion. »

» Les principaux officiers de l'armée et les juges accoururent avec empressement pour nous assurer de leur estime et de leur amitié. Malgré ces démonstrations de paix, les Européens n'étaient point tranquilles. On parlait à voix basse du meurtre de personnages estimables; la terreur régnait à un tel point, qu'on osait à peine s'entretenir des événemens, et il était défendu à qui que ce fût de sortir de la ville sans une permission expresse de la reine. Je restai donc ainsi emprisonné jusqu'au 30 août, malgré les pressantes instances que je renouvelais sans cesse pour qu'il me fût permis de partir; la reine se contentait de répondre à toutes mes représentations: « Je suis » maîtresse de choisir le jour de votre départ, et lors- » qu'il sera venu, je vous en informerai. » Son chambellan vint m'annoncer, le 30, que j'étais libre de quitter la capitale le lendemain matin, et 700 hommes bien armés furent envoyés à Tamatave, pour me servir de sauvegarde.

» Le dimanche, trois jours après la publication de la mort de Radama, il y eut une assemblée nationale appelée *Kabarre*, tenue dans un grand espace ouvert, hors de la ville, à l'est de la montagne sur laquelle elle est assise. Environ 25 ou 30,000 personnes y étaient rassemblées, partagées en divers groupes, selon les districts auxquels elles appartenaient. Les officiers du palais et les grands officiers de l'armée étaient assis sur la partie la plus élevée du terrain, et un espace vide les séparait du reste de l'assemblée. Deux compagnies de soldats avec armes et bagages, revêtus d'uniformes anglais et ayant leurs officiers en tête, étaient rangées derrière ce groupe. Cinq petites

pièces de canons, chargées et entourées de canonniers, commandaient toute l'enceinte; et l'on apercevait de distance en distance diverses pièces du calibre de six à vingt-quatre pointées alentour de la ville et gardées par des soldats.

» Au milieu de cet appareil redoutable, le grand-juge se leva pour parler, et commença par confirmer au peuple la mort du roi; il ajouta que, n'ayant pas laissé d'héritier mâle, ni désigné son successeur, la couronne devait échoir à Ranavanala, l'une des femmes du roi son père, conformément au vœu que Radama avait exprimé un peu avant de mourir. Il finit son discours en déclarant que le peuple avait été convoqué pour prêter serment de fidélité à la reine. Des murmures prolongés se firent entendre, et nous en redoutions les conséquences; mais la tranquillité se rétablit bientôt. Les chefs des cantons qui avaient hautement blâmé le secret qu'on avait gardé sur la mort de Radama, et la négligence qu'on avait eue de ne pas appeler les missionnaires pendant la maladie du prince, pour lui administrer les secours de la médecine, s'apaisèrent par les simples excuses des officiers du palais, et leurs promesses d'être plus soigneux à l'avenir; ensuite ils prêtèrent serment sans opposer plus de difficultés.

» Les cérémonies de la prestation de serment offrirent des particularités si remarquables qu'elles méritent d'être rapportées. Un veau fut amené au milieu de l'arène : on lui trancha d'abord la tête, et après avoir enlevé les parties secrètes, on plongea plusieurs poignards dans ses flancs. Le grand-juge, debout auprès de la victime, appela d'abord le chef du principal canton, qui saisit l'un des poignards; les autres chefs qui vinrent après suivirent son exemple : alors le grand-juge d'une voix haute, et

avec des gestes animés, prononça la formule du serment et l'accompagna d'imprécations contre ceux qui le violeraient; il souhaitait, disait-il, de les voir dans le même état que la victime qu'on venait d'immoler. Aussitôt tous les chefs retirèrent du corps de l'animal les poignards qu'ils avaient saisis, et les brandirent au-dessus de leur tête en signe d'assentiment. Les officiers du palais, ceux de l'armée, et les juges, s'approchèrent tour-à-tour, et prêtèrent serment de la même manière.

» Dès que la cérémonie fut terminée, on publia un deuil général, et il fut ordonné, selon la coutume du pays en semblable occasion, aux habitans de tout âge et de tout sexe de raser leurs têtes et de suspendre leurs travaux, à l'exception des ouvriers employés à préparer les funérailles. Il était défendu, pendant toute la durée du deuil, de coucher sur un lit, et de dormir ailleurs que sur le plancher. Les femmes, quel que fût leur rang, excepté la reine, devaient porter sur les reins leurs *lambas*, espèce de manteau, et demeurer les épaules et la poitrine nues. L'obligation de se raser la tête contrariait beaucoup les hommes et les femmes, qui ont presque tous une profusion de beaux cheveux noirs, qu'ils tressent avec une orgueilleuse satisfaction, et un soin tout particulier.

» Dans l'intervalle du dimanche au jour fixé pour les funérailles, la ville fut plongée dans un morne silence, malgré l'agitation que produisaient plus de dix mille personnes répandues dans les rues, et celle qu'occasionnaient d'énormes quartiers de roc, de longs madriers, ainsi que les corbeilles remplies de terre rouge, que les ouvriers portaient sur leurs têtes, pour servir à la construction du tombeau de Radama. On voyait aussi les femmes des principaux chefs des cantons voisins de la capitale, sans voile, vêtues d'un grand *lamba* blanc, qui les

couvrait depuis la ceinture jusqu'à l'extrémité des pieds, se rendre au palais, sur les larges épaules de leurs serviteurs, à peu près de la même manière que les jeunes écoliers se mettent à califourchon sur le dos de leurs camarades. D'autres allaient pleurer pendant douze heures près du cercueil de leur roi. La plus profonde tristesse était empreinte sur tous les visages, et le silence de la multitude qui remplissait les cours du palais et les rues voisines, n'était interrompu que par des sanglots. On voyait bien que ce peuple en larmes pleurait son protecteur, son ami; en un mot le meilleur des rois qui aient jamais régné sur Madagascar. La douleur qu'a excitée sa mort donne lieu d'espérer que le rayon lumineux qu'il a fait luire dans la profondeur des ténèbres africaines, ne sera pas éteint après sa mort, et qu'on cherchera à continuer son ouvrage.

Statistique.

État actuel d'Haïti. — Nous empruntons à un journal anglais ce sombre tableau de la république d'Haïti. Nous nous plaisons à croire que les couleurs en ont été un peu chargées.

La prospérité de cette île, autrefois si prospère, a décliné rapidement depuis que les noirs se sont emparés du gouvernement. C'est avec regret que nous offrons à nos lecteurs le tableau affligeant de sa situation actuelle; malheureusement les renseignemens que nous avons reçus à cet égard ne permettent pas de mettre cette situation en doute; ils ont été puisés aux sources les plus authentiques.

RELIGION.

Ce pays est presque entièrement dépourvu d'établisse-

mens religieux. Le clergé se compose d'un archevêque, de quatre vicaires généraux et de trente et un prêtres de paroisse, outre le chapitre de la cathédrale de Santo-Domingo. Le clergé ne possède aucune propriété, et le faible traitement accordé aux ecclésiastiques est à peine suffisant pour leurs premiers besoins.

ÉDUCATION.

Cet objet si important est tout-à-fait négligé; quelques écoles lancastriennes ont cependant été établies, il y a quelques années, mais elles sont peu fréquentées. Cette indifférence s'étend également à l'université de Santo-Domingo.

MORALE.

Le peu de moralité des habitans d'Haïti est la conséquence nécessaire de l'état déplorable de l'éducation et du manque total d'instruction religieuse. Ces institutions qui, partout ailleurs, forment la base la plus solide de la société, sont presque nulles dans ce malheureux pays; le mariage y est peu respecté, et les liens de famille y sont entièrement méconnus.

REVENU.

En 1818, le revenu de l'état se montait à 661,504 l. st. (16,537,600 fr.), et la dépense à 536,072 livres sterling (13,401,800 fr.); en 1824, le premier s'élevait à 775,429 liv. st. (19,385,725 fr.); le dernier, à 776,278 liv. st. (19,406,950 fr.); en 1825, la recette n'était plus que de 605,398 liv. st. (15,134,950 fr.), et elle a continué depuis à diminuer sensiblement. Le gouvernement a été obligé, à la même époque, de supporter une dépense additionnelle de 112,500 liv. st. (2,812,500 fr.), pour

l'intérêt annuel de la somme payée à la France, pour la décider à reconnaître l'indépendance haïtienne; aussi, en 1828, le revenu était-il tombé à 433,859 liv. st. (10,846,475 francs), tandis que la dépense s'élevait à 887,778 liv. st. (22,194,450 fr.)

COMMERCE.

En 1789, on exporta 47,500,000 livres de sucre raffiné; en 1820, il s'en vendit à peine 2,787; depuis cette époque, on n'en a pas embarqué une seule livre. L'exportation du sucre brut, en 1789, s'élevait à 93,500,000 livres; en 1818, elle n'était plus que de 5,500,000; et en 1826, de 33,000. La même diminution a eu lieu pour le café et l'indigo. Mais l'exportation des bois de teinture et d'acajou a considérablement augmenté. Cette dernière était nulle en 1789; en 1826, elle fut de 5,307,745 livres. L'exportation des bois de teinture s'est accrue dans la même proportion.

POPULATION.

Quoique le dernier recensement fasse monter la population d'Haïti à 930,000 ames, il est certain qu'elle est à peine de 700,000; les blancs et les hommes de couleur en forment à peu près la dixième partie. Au commencement de la révolution le nombre des habitans était de 643,000, seulement dans la partie française de l'île.

Nombre des Anglais résidant en France. — L'état suivant fait connaître le nombre et la répartition des Anglais qui résident actuellement en France; il est, comme on va le voir, beaucoup moins considérable qu'on ne le suppose communément.

Paris	14,500
Versailles	2,080
Saint-Germain	150
Tours	2,795
Bordeaux	965
Barège	80
Montpellier	300
Marseille	120
Lyon	60
Fontainebleau	30
Saint-Quentin	200
Dunkerque	500
Saint-Omer	700
Boulogne-sur-Mer	6,800
Calais	4,550
Et dans le reste de la France	1,865
Total	35,695

sur lequel on com pte 6,680 ouvriers.

La dépense annuelle de la totalité des Anglais est évaluée à 96,000,000 f. environ, ce qui fait 2,689 fr. 45 c. 1/4 par individu.

Longévité en Angleterre. — Depuis la dernière paix les principaux gouvernemens de l'Europe ont donné une grande attention à la statistique, et nous possédons des documens très-positifs sur toutes les villes et presque sur chaque village et chaque hôpital du continent. En comparant ces diverses observations on peut en tirer une conclusion qui, pour n'être pas généralement admise, n'en est pas cependant d'une vérité moins évidente, c'est que la mortalité est beaucoup moins grande dans les villes, les campagnes et les hôpitaux de la Grande-Bretagne, que dans toute autre contrée de l'Europe, et qu'il est incontestable que ce royaume est maintenant le pays le plus salubre que l'on connaisse, grâce aux efforts qui

y ont été faits depuis cinquante ans pour atteindre ce résultat. Ce qui nous a le plus frappé dans nos recherches sur cet important objet, c'est que la longévité, dans la Grande-Bretagne, n'est point bornée à quelques districts ou à quelques classes particulières d'individus.

De quelque côté que nous tournions nos regards, l'avantage se trouvera toujours le même; l'homme riche, le pauvre, le malade dans un hôpital, le matelot, le soldat en activité de service, le prisonnier de guerre, le détenu même sous les verrous, tous ont une manière de vivre plus saine dans les îles britanniques que dans aucune des contrées que des statistiques savantes et sûres nous font connaître en détail. Il a été long-tems de mode parmi les Anglais, comme chez les étrangers, de déclamer contre le climat de l'Angleterre, et plus particulièrement contre l'atmosphère de Londres; il nous serait cependant bien facile de prouver que dans les lieux cités pour la pureté de l'air, dans ceux même où l'on envoie habituellement des malades, et que l'on regarde comme des sources où l'on va puiser la santé, la mortalité est plus fréquente que dans cette immense métropole. La contrée de l'Europe qui approche le plus de la Grande-Bretagne, sous le rapport de la salubrité, est le pays de Vaud, où la mortalité est généralement d'un sur quarante-neuf individus, tandis qu'en Angleterre et dans le pays de Galles les décès annuels ne s'élèvent pas à plus d'un sur soixante. C'est surtout dans la comparaison des registres de mortalité dans les prisons et les hospices que l'on verra quel avantage l'Angleterre possède sur les autres nations, et à quel point l'amélioration du régime sanitaire a été portée jusque dans ces asiles du crime et de l'imprévoyance. Le relevé fait dans le dépôt de mendicité de Saint-Denis, près Paris, donne une mort

sur trois individus, tandis que dans la prison de la Flotte (*Fleet prison*), située au milieu de Londres, et renfermant 300 prisonniers, on n'a compté que quatre décès dans l'année qui a fini le 9 mars 1818 : ce qui se trouve dans le rapport de un à soixante-quinze.

Economie Rurale.

Nouvelle manière de nourrir les vaches. — Un propriétaire vient d'adopter avec succès une manière très-avantageuse d'élever les vaches, et d'accroître en même tems les produits du sol. Il a reconnu qu'en nourrissant les vaches à l'étable, et en y maintenant le même degré de température en été et en hiver, on obtenait une quantité double de lait. Douze vaches entretenues de cette manière, pendant sept ans, sont toujours dans le meilleur état, et un terrain quatre fois moins étendu que ne l'exige l'ancienne méthode a suffi à leur consommation. Il est vrai que dès que l'herbe est fauchée, cet excellent agronome répand sur le sol la partie liquide qu'il recueille des étables et des fumiers. Cette année, après quatre récoltes consécutives, ses pâturages étaient encore en bien meilleur état que des prairies très-belles qui n'avaient cependant été fauchées qu'une seule fois; il faut ajouter que cet habile propriétaire détruit avec beaucoup de soin les mauvaises herbes, et ne laisse croître dans ses pâturages que les plantes les plus saines et les plus nourrissantes.

Industrie.

Amélioration dans le timbre des journaux. — Les feuilles timbrées chaque jour, à Londres, s'élèvent à

plus de 100,000. Le timbre y est appliqué au moyen de dix machines, dont chacune est manœuvrée par trois hommes; il faut en outre six machines pour mouiller le papier. Cependant on commence aujourd'hui à se dispenser de l'opération du mouillage, en faisant usage de la machine inventée par M. Boyce, qui est employée à la fonderie de caractères de MM. Pouchées. Cette machine timbre à sec, donne une impression plus nette, et produit une économie de tems considérable aux propriétaires de journaux, qui étaient autrefois obligés d'envoyer leurs feuilles quarante heures à l'avance. Au moyen de cette machine, on peut timbrer trente-six mille feuilles dans six heures.

FIN DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

